

Harry Dickson, L'intégrale Tome 20

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/20



CLUB *Neo*

Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/20



CLUB *NéO*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/20

CLUB *Neô*

Table des matières

ON A TUE MONSIEUR

PARKINSON&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LA TÊTE À DEUX SOUS&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
63

LE FAUTEUIL 27&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 122

LA NUIT DU

MARÉCAGE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 184

LA RUE DE LA TÊTE-

PERDUE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 238

ON A TUE
MONSIEUR PARKINSON

1. Les flèches d'or

Le commissaire de police finissait de prendre la déposition du dixième ou douzième forain. Tous déclaraient la même chose :

— Eh oui, on le reconnaît bien, c'est Mr. Parkinson !

— Qui est Mr. Parkinson ?

— Euh, c'est un confrère... Il avait un petit show de phénomènes, qu'il laissait exploiter par Mrs. Melair. Lui ne s'occupait pas beaucoup des affaires. Il allait et venait. C'était un bon homme. On le regrettera.

L'officier de police congédia le témoin qu'il venait d'interroger.

— Faites entrer le dompteur Hardmuth, ordonna-t-il au planton.

Hardmuth entra. C'était un de ces dresseurs de fauves de l'ancienne école, aux moustaches empoissées de pommade hongroise et paradant avec une ridicule veste rouge à brandebourgs, des culottes de peau blanche et de hautes bottes d'écuyer.

Il avait, hâtivement, endossé un vieil imperméable sur son costume d'apparat et sentait fortement l'alcool.

Tout en déclinant ses noms et qualités, il déposa sur le bureau ses pièces d'identité.

— Kurt Hardmuth de Klagenfurth, en tournée avec le cirque Bidderstone.

— Vous connaissez la victime, monsieur Hardmuth ?

— Très peu, je savais que le petit show de phénomènes, qui se trouve en ce moment sur le champ de foire, lui appartenait.

— Vous avez vu comment... l'accident s'est produit ?

— À vrai dire, je ne sais pas grand-chose. Mes lions étaient très nerveux ce soir, comprenez-vous, monsieur le commissaire. Je leur devais toute mon attention. J'ai vaguement vu que Mr. Parkinson s'est approché de la cage et qu'il est tombé.

Hardmuth signa sa déclaration d'une main plus experte à manier le fouet que la plume, salua sèchement et s'en alla.

L'homme qui le remplaça était le médecin du voisinage, appelé d'urgence pour constater la mort de Mr. Parkinson.

— Un crime, déclara-t-il, cela va sans dire, et qui étonne par la nature de l'arme employée.

Il jeta sur la table un objet de petites dimensions, très lourd et qui rendit un son métallique.

— Une fléchette en or massif ! grommela-t-il.

Au prix où est ce métal, le meurtrier ne se refuse rien.

Le commissaire de police prit un air ennuyé.

— Ce Parkinson me paraît pourtant un type des plus ordinaires. C'est un forain et il ne réside à Aldenham que depuis le début de la foire, il y a donc trois jours à peine. Ses papiers sont en règle, mais son adresse est un peu vague : Joachim Parkinson-Londres.

» La femme Melair, qui dirige le petit show dont il est propriétaire, le connaît depuis deux ans. Elle ne sait pas grand-chose à son sujet, si ce n'est qu'il est honnête, qu'il paye bien ses employés et qu'il s'absente beaucoup.

Le docteur continua :

— Etant donné le poids de la fléchette, cette dernière a pu être envoyée de loin comme un projectile, mais je ne puis dire de quelle manière. Elle a atteint Parkinson dans le dos et a pénétré le cœur : la mort a été foudroyante.

— Voulez-vous faire votre rapport dans ce sens, docteur ?

Le médecin accepta et s'installa en face de l'officier de police, puis il se mit à écrire rapidement.

Par la fenêtre entrouverte venait le bruit des limonaires et des cuivres, ainsi qu'une épaisse odeur de graillon et de friture.

Au moment où le docteur apposa sa signature au bas de son rapport, on frappa à la porte et un long escogriffe, maigre à faire peur, entra tout de go.

— Je suis Mr. Bidderstone, propriétaire du cirque du même nom, annonça-t-il.

— J'allais vous convoquer sur l'heure, monsieur le directeur, dit poliment le commissaire. Vous venez vraiment au-devant de mes désirs. Votre dompteur sort précisément d'ici.

— J'en ai ma claque d'un dompteur pareil, gronda l'escogriffe. Il est toujours à moitié ivre. C'est ce qui fait qu'il n'a même pas vu ce qui est arrivé à un de mes lions... Le plus beau, monsieur le commissaire. Le fameux Champion ! Les bêtes sont ma propriété... Heureusement, l'animal n'a été atteint qu'à l'arrière-train et la flèche n'a pas pénétré très avant dans la chair, étant donné que ces fauves ont le cuir très dur...

Tout en parlant, Bidderstone avait déposé sur la table une fléchette, identique en tous points à celle qui avait tué Mr. Parkinson.

— Encore ! s'écrièrent à la fois le docteur et le commissaire.

— Comment, encore ? s'étonna Bidderstone.

— Parkinson a été atteint par un projectile pareil à celui-ci.

— Elle est diantrement lourde, allez, grommela le directeur. On dirait du plomb doré, ou quelque chose d'avenant. D'ailleurs, le bandit qui a fait le coup a voulu atteindre d'autres lions encore, car

une seconde babiole du genre s'est fichée dans le plancher, où le garçon de salle l'a trouvée. Il l'a gardée. Peut-être que vous la réclamerez ?

— Certainement, approuva le commissaire... Et vous, n'avez-vous rien vu, ni entendu ?

L'homme haussa les épaules méprisantes.

— J'avais autre chose à faire. J'étais à la caisse... Si je n'y suis pas moi-même, vous n'avez pas d'idée comme on me vole !

— Et Mr. Parkinson, le connaissiez-vous ?

— Pas du tout... Je l'ai vu, pour la première fois, comme on l'emportait : une sale tête de voyou, c'est tout ce que j'ai à dire. Dites-moi, monsieur, j'ai dû interrompre la séance. Le public est-il en droit de me redemander son argent ?

Sur cette parole intéressée, ce fut au tour de Mr. Bidderstone d'être congédié.

Le policier s'affala sur sa chaise.

— Quelle histoire compliquée ! gémit-il. Trois flèches d'or... On se croirait en plein roman policier !

— Si j'étais vous, conseilla le médecin, je téléphonerais à Londres.

Harry Dickson examina les fléchettes en silence, les soupesa et les remit sur le bureau sans rien dire.

Gagnant la salle de garde voisine, faisant pour l'heure office de morgue, il alla jeter un coup d'œil sur le cadavre de Mr. Parkinson.

C'était un homme d'un âge incertain, au visage glabre, couturé de rides. Il était vêtu plus que modestement d'un complet élimé et d'une chemise de grosse toile bise ; les chaussures étaient éculées. À côté de lui était déposée une casquette, d'un modèle sport, des plus populaires.

Cette visite terminée, Dickson parcourut le rapport médical qu'il approuva d'un signe de tête, puis il se tourna vers l'officier de police.

— Je désire faire le tour du champ de foire, dit-il. Voulez-vous m'accompagner ?

La place était presque complètement déserte.

Seules, quelques fritures retenaient encore des clients autour de leurs fourneaux et de leurs lampes.

Le cirque Bidderstone était plongé dans l'obscurité et l'on voyait son unique chapiteau de toile se dresser contre le ciel lunaire.

Le détective lui dédia à peine un regard et s'enquit de l'emplacement du show de phénomènes.

C'était une baraque en planches rouges, tendues d'une bâche de même couleur. Des tableaux aux teintes criardes représentaient, au

milieu de paysages échevelés, des monstres déconcertants : une femme-panthère dévorant un explorateur, un homme-crabe évoluant parmi des poissons, une fillette-autruche passant une tête grêle à travers les barreaux d'une cage.

— La voiture foraine se trouve derrière la tente, déclara le commissaire.

Ils se glissèrent par un étroit boyau pour arriver devant une roulotte, peinte également en rouge sombre.

Le commissaire frappa à la porte vitrée et ne reçut aucune réponse.

— Les monstres n'ont pas pour habitude de courir les cabarets, après l'heure de fermeture, dit le policier en riant. Et il frappa plus fort.

Harry Dickson tira sur la poignée et la porte vint à lui.

Une odeur lourde et douceâtre le fit reculer.

— Mettez votre mouchoir sur votre visage ! s'écria le détective en allumant sa lampe de poche. Cela sent le chloroforme à plein nez.

À la clarté de la torche électrique, ils virent un intérieur forain en complet désordre : les escabeaux avaient été renversés, les literies jonchaient le plancher, quelques menues babioles en verre et en faïence avaient été mises en miettes et la vitre du minuscule buffet était étoilée.

Il n'y avait pas trace des habitants.

— Les monstres se sont enfuis ! s'écria le commissaire.

— Ils ont été enlevés, déclara le détective. Voici des traces évidentes de lutte ! Ensuite, le chloroforme a coulé à flots.

— L'œuvre d'un concurrent, peut-être ? émit le policier.

— Hum, grommela Harry Dickson, un monstre volé se cache moins bien qu'un diamant ou qu'une liasse de titres.

Il se baissa et recueillit un objet qui luisait faiblement dans l'ombre : c'était un maillon de chaîne, bizarrement travaillé.

— De l'or !... Encore de l'or ! s'écria le commissaire au comble de la stupeur.

— De l'or... murmura Harry Dickson, le front barré de rides. À la recherche d'autres indices, ils fouillèrent en vain la roulotte.

— Qui était la directrice du show, la femme Melair ? demanda le détective.

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois : le jour où elle est venue signer à mon bureau son engagement d'emplacement, répondit le policier. C'était une femme de petite taille, au visage neutre ; une de ces figures qui ne vous laisse aucun souvenir. D'après les dires des forains que j'ai interrogés ce soir, c'était une personne correcte, mais peu liante ; elle était bonne directrice et n'avait pas de dettes.

— Pour le moment, nous n'ébruiterons pas trop cette

disparition, décida Harry Dickson. Voyons seulement si les voisins immédiats se sont aperçus de quelque chose...

— Une rixe, comme il me semble qu'il y en ait eu une, doit avoir été entendue à travers des cloisons aussi minces que les parois de bois de ces roulottes, opina le commissaire. D'ailleurs, une seule voiture voisine avec celles des phénomènes ; elle appartient aux Harris, deux jongleurs, homme et femme... Au diable !...

Il poussa une exclamation de dépit et s'expliqua :

— Soyez certain qu'ils n'ont rien entendu, pour le bon motif qu'ils ne doivent pas être chez eux. Dès qu'ils ont fait quelques shillings de recette, ils courent les boire au bar le plus proche. C'est bien notre chance !

Quelques coups, frappés à la porte de la roulotte des Harris, donnèrent raison au commissaire en restant sans réponse.

Tout à coup, Harry Dickson fit signe à son compagnon de se taire et de prêter l'oreille : le bruit d'une proche dispute leur parvenait.

— J'en ai assez, m'entendez-vous, Hardmuth ! Je vous avais défendu de faire entrer le puma dans la cage avec les lions. Vous l'avez fait tout de même, et vous savez parfaitement bien qu'ils font mauvais ménage ensemble. C'est de votre faute si les lions ont été nerveux ce soir !

— Au diable ce puma ! rauqua la voix furieuse.

Si vous m'aviez écouté hier, vous l'auriez vendu un prix magnifique à cet idiot de Parkinson ! Ce n'est plus lui qui vous fera encore pareille offre, maintenant ! Ni personne, mon vieux Bidderstone.

Le directeur du cirque partit d'un aigre éclat de rire.

— Je m'en moque ! Cela me faisait plaisir de pouvoir refuser quelque chose à cet imbécile de Parkinson, qui s'imaginait pouvoir acheter tout avec son argent. Et puis, j'aime mes bêtes moi, et j'avais défendu à Parkinson de venir encore rôdailler autour de mes cages !

Hardmuth approuva son patron.

— Je ne l'ai vu, qu'une fois, votre Parkinson. Il était installé sur un petit banc devant le sabot où Heertha, le puma, se trouvait enfermé, et il taquinait l'animal avec un fil de fer. Je crois même qu'il lui faisait mal.

— Vous auriez pu lui casser la figure ! bougonna le directeur. Et je me demande pourquoi il voulait acheter un fauve ? Pour me faire concurrence, sans doute ?

— Sans doute, approuva le dompteur... Si on allait prendre encore un verre, patron, histoire d'oublier notre petite dispute ?

Les policiers entendirent les deux compères réconciliés s'éloigner entre les tentes, en passant à un autre sujet de conversation.

— Parkinson avait donc de l'argent ? demanda le détective. Il avait pourtant l'aspect plutôt misérable.

— C'est vrai, reconnut le commissaire. Dans un vieux portefeuille en toile cirée, qu'il portait dans la poche intérieure de son veston, nous avons trouvé plus de quatre cents livres en billets. Ce n'est pas une petite somme.

Le détective accepta l'offre du fonctionnaire de se rafraîchir au bureau de police et d'y fumer un cigare.

Tout en remuant son grog, il examina une fois encore les fléchettes et le chaînon qu'il avait trouvés.

— Il y en a pour une belle somme, dit le commissaire.

— Sans aucun doute... Mais...

Harry Dickson s'était emparé d'une loupe et regardait minutieusement les étranges objets.

— Avez-vous de l'acide nitrique ?... demanda-t-il. C'est le réactif, qu'il faut pour reconnaître ce métal.

D'une armoire à pharmacie, le commissaire tira un petit flacon de verre bleu, et le détective passa immédiatement à l'expérience classique.

— Ce n'est pas de l'or ! dit-il tout à coup.

— Qu'est-ce alors ?

— Je l'ignore. Ce métal, avec sa bizarre texture, m'est totalement inconnu et, pourtant, je crois plutôt être ferré en la matière !

Les verres étaient vides, les cigares consumés.

— Je vais jeter un dernier regard aux restes de Parkinson, déclara Dickson.

Ils passèrent au corps de garde et, à l'unisson, poussèrent un cri de stupeur : le cadavre de Mr. Parkinson avait disparu !

2. La femme à l'étui

La foire annuelle d'Aldenham devait être marquée de multiples signes tragiques : le lendemain de la mort de Mr. Parkinson et des événements singuliers qui la suivirent, le dompteur Hardmuth fut grièvement blessé dans la cage par le puma Heertha, que Mr. Bidderstone lui avait enfin permis de présenter au public.

Le malheureux aurait peut-être succombé à ses blessures si un célèbre praticien anglais, Sir Gregory Manville, ne se fût pas trouvé parmi l'assistance et ne lui avait fait, sur l'heure, une piqûre antitétanique.

Il n'y a pas d'hôpital à Aldenham et Sir Gregory, philanthrope autant que savant, conduisit le blessé, dans sa propre automobile, à la splendide clinique qu'il possédait à quelques lieues de là, sur le territoire d'Abbots Langley.

Harry Dickson, qui avait passé la journée précédente à Aldenham et s'apprêtait à y séjourner encore, alla lui rendre visite.

Le blessé était hébergé dans une belle et spacieuse chambre, toute blanche. Sir Gregory lui-même conduisit le détective au chevet du dompteur.

— Un mauvais cas, monsieur Dickson, murmura le grand médecin. Les blessures des grands fauves, même quand elles ne sont pas mortelles sur l'heure, entraînent presque toujours le tétanos, auquel le patient n'échappe que fort rarement. Parmi les fauves, le puma est certainement encore le plus dangereux.

Hardmuth délirait, une fièvre intense lui incendiait la face, il glapissait des paroles incohérentes en allemand.

— Heertha pas méchant... excité... effrayé... sale tête, je vous dis !

Une infirmière vint appeler Sir Gregory et Harry Dickson resta seul avec le blessé.

— Hardmuth, murmura le détective, m'entendez-vous ?

Rien dans l'attitude du dompteur ne pouvait faire croire à un simulacre. Il claquait des dents et sa poitrine se soulevait avec difficulté.

— Sale tête, hein ? dit Dickson tout bas.

— Oui... glapit le bestiaire... Kessel !

Il murmura par deux fois le mot : Kessel, puis il tomba dans une prostration profonde.

Sir Gregory rentra sur ces entrefaites et secoua la tête d'un air de doute.

— Il n'en réchappera pas ? interrogea Dickson.

— Je n'ai aucun espoir. Tenez, les mâchoires se serrent déjà, le visage se contracte ; la grande crise tétanique n'est pas loin et aucune piqure ne prévaut contre elle.

Deux gardes-malades vinrent s'installer auprès de l'agonisant et le détective quitta la chambre en silence.

Au commissariat ne l'attendaient que des rapports insignifiants ou déroutants : aucune auto suspecte n'avait été vue sur les routes avoisinantes, aucun passage des monstres disparus n'avait été signalé.

Le cirque Bidderstone, que la municipalité obligeait à fermer, pliait bagages et la toile du grand chapiteau se carguait lentement, tandis que le convoi des roulottes se formait déjà, prêt au départ.

Quant à la disparition du corps de Mr. Parkinson, on nageait en pleine eau inconnue. L'agent de planton avait quitté le bureau, son service terminé, en fermant à clef tous les locaux, comme il était d'usage.

Les renseignements sur la femme Melair étaient des plus pâles : elle n'avait pas d'adresse fixe et on ne savait rien de précis sur son compte.

— Connaissez-vous quelqu'un du nom de Kessel ? avait demandé Harry Dickson au commissaire.

— Attendez ! Dans le temps, il y eut un forain qui voyageait avec plusieurs métiers mécaniques. Il s'appelait Heinz Kessel et était d'origine allemande : je le crois retiré des affaires.

Le brigadier préposé aux écritures, qui entendait, bien malgré lui, la conversation, demanda respectueusement l'autorisation de placer un mot.

— Je connais ce Kessel. C'est un vieux bonhomme intraitable, très riche, mais qui n'en habite pas moins seul, comme un hibou des roches, dans un cottage, du côté de Chipping Barnet. Dans le temps, Bidderstone et lui ont été associés dans un théâtre d'illusions.

Le commissaire jeta un regard d'intelligence au détective.

— Si vous désirez parler à Bidderstone avant qu'il ne lève le camp, il ne faudra pas trop tarder, monsieur Dickson !

Bidderstone venait d'échanger sa cotte de toile bleue pour un vêtement à carreaux écossais, aussi voyant que possible, et donnait les derniers ordres pour le départ.

— En route pour Londres ? demanda Harry Dickson.

— Et si c'était pour Calcutta, ou le pôle Nord ? demanda agressivement le grand escogriffe.

— Dans ce cas, il se pourrait que certains fonctionnaires de Scotland Yard vous en empêcheraient, mon brave ! répondit

doucement le détective.

Le directeur se mordit les lèvres et essaya de faire bonne contenance.

— Vous êtes de la police ? J'aurais dû m'en douter... Depuis cette satanée histoire, les flics ne cessent de rôder autour de mon établissement. Vous trouvez sans doute que c'est plaisant, hein ?

— Vous n'êtes pas en cause, monsieur Bidderstone, mais vous êtes pourtant celui qui pourrait documenter précieusement la justice, sur le compte d'un certain Heinz Kessel...

— Ah ! la crapule ! rugit l'échalas. Certainement que je pourrais ! Et, si je puis faire quelque chose pour le mener pendre, comptez sur moi, gentleman.

— Mon nom est Dickson...

— Harry Dickson ? Oh ! Oh ! le vieux Kessel doit au moins tremper dans un crime noir pour que vous vous en occupiez de la sorte. Voulez-vous entrer dans ma roulotte particulière et me faire l'honneur de prendre une boisson honorable avec moi ?

» Oui ? Alors, vous en apprendrez de belles sur cette infâme canaille.

» Heinz Kessel, commença le directeur quand ils furent installés devant un verre rempli d'une vieille fine française, a débuté dans le métier comme mécanicien de carrousel... Un fin ouvrier, je le concède. Il n'a pas son pareil pour trouver un nouveau jeu, soit un toboggan, soit un manège, soit un railway. Cela, je le reconnais encore...

» Mais c'est un homme dur, cruel, qui ferait battre des montagnes. Il tarabustait les employés de la manière la plus révoltante et, ce qui plus est, il s'entendait comme pas un pour voler tout le monde. J'ai été son associé pendant un an. Cela m'a coûté plus de deux cents livres, tant il m'a trompé !

— Venait-il encore rendre visite aux champs de foire, après sa retraite ? demanda Dickson.

— Oui, car il se sentait attiré vers son ancien métier. Pendant toute la durée de la foire d'Aldenharn, nous l'avons vu tourner en rond autour de nos tentes, mais personne ne se souciait de lui adresser la parole, tant il était détesté.

— Venait-il au cirque ?

— Je l'aurais fait chasser à coups de fourche, s'il en avait eu l'audace !

— Connaissait-il Parkinson ?

— Ah, nous y sommes... Ainsi, vous croyez que... ? Pourquoi pas après tout ? Kessel est bien assez malhonnête pour tremper dans de pareilles vilaines histoires. Je crois bien qu'il connaissait Parkinson, comme nous tous, c'est-à-dire fort peu, car c'était un homme taciturne

et pas liant. Pour moi, je n'ai jamais bien pu l'encaisser, votre Parkinson, bien que je souhaite la paix à son âme.

Mr. Bidderstone regarda autour de lui, comme s'il avait craint une oreille indiscreète, et il reprit plus bas :

— Les phénomènes ont pris le large, hein ?

Harry Dickson approuva en silence.

Mr. Bidderstone cligna de l'œil d'un air entendu.

— Je parierais gros que Kessel a mis la main, là-dedans !

— Pourquoi cela, monsieur le directeur ?

— Il continue à s'occuper de tout ce qui a trait à la vie foraine, à condition d'y trouver son compte. Les monstres de Parkinson étaient réellement magnifiques, dans leur espèce cela s'entend. Pour moi, Kessel se sera arrangé, de l'une ou l'autre manière, pour mettre la main dessus !

» Allez-vous arrêter ce filou ? J'en serais bien aise, en vérité.

— Pas si vite, monsieur Bidderstone. Je vous avoue en toute franchise que, jusqu'ici, je ne retiens aucune charge contre lui.

— À vous d'en trouver une ou plusieurs, évidemment, concéda l'escogriffe. Mais je ne pense pas que cela soit difficile à un gaillard de votre trempe, soit dit sans vous offusquer, monsieur Dickson.

» Tout à l'heure, vous me demandiez où le cirque se rendait. Eh bien ! nous allons à Chipping Barnet et là, précisément, habite Kessel. Venez donc avec nous...

Tenté, Harry Dickson hésitait encore quand un agent de police arriva en toute hâte, brandissant un papier.

C'était un billet du commissaire, disant qu'il venait de recevoir un avis téléphonique de Sir Gregory Manville, annonçant la mort du malheureux Kurth Hardmuth.

Mr. Bidderstone se montra fort affecté de cette perte.

— Je ne croyais pas que c'était si grave, se lamenta-t-il. Au fond, le puma n'a fait que l'égratigner... Me voici maintenant sans dresseur de fauves !

— Qu'à cela ne tienne... répondit le détective.

— Vous croyez qu'on trouve sous la main de pareils lascars ? demanda Bidderstone avec amertume. Moi-même, je ne vaudrais rien pour les entrées de cage.

— Mais moi bien, dit doucement le détective.

— Comment !... Vous oseriez ?...

Harry Dickson lui allongea une tape amicale.

— Je crois que nous pourrions nous entendre, Bidderstone, dit-il cordialement. Seulement, il faudrait que je puisse avoir confiance en vous.

— Prenez des renseignements sur mon compte, je suis un honnête homme, dit simplement le directeur du cirque.

— Vous me présenterez au public sous un nom d'emprunt que je laisse à votre fantaisie. Je crois que j'aurai besoin de vivre quelque temps incognito, parmi vos amis les forains.

— Je comprends, s'écria l'autre avec enthousiasme, et je veux vous aider de toutes mes forces !

— J'aurai besoin d'un garçon d'écurie...

— J'en ai plusieurs, et des meilleurs.

— Pardon, que je choisirai moi-même.

Bidderstone cligna encore une fois de l'œil.

— Entendu... Vous allez faire venir ce bon Tom Wills, votre élève, qui est de toutes vos aventures je crois.

— On ne peut rien vous cacher. Pourriez-vous retarder votre départ d'un jour, tout au plus ?

— Deux, s'il le faut. La foire de Chipping Barnet ne commence que d'ici une huitaine et je n'ouvrirai pas mon cirque avant. Je vais, de ce pas, faire imprimer des affiches, annonçant au public que les fauves seront présentés, en douceur et en férocité, par le célèbre dresseur Short Brancovanni. C'est un nom qui sonne bien, ne trouvez-vous pas ?

À Chipping Barnet, Harry Dickson retrouva un décor tristement familier, qui avait été celui de plusieurs crimes dont il avait eu à s'occuper précédemment.

Il revit le canal, les lugubres écluses, les sinistres hameaux marinières, les bois pouilleux et les réseaux de fossés et de fondrières.

La foire y était beaucoup moins importante qu'à Aldenham.

Elle groupait, sur une place sablonneuse en retrait du village, une vingtaine de tentes de chétive allure, au milieu desquelles le cirque Bidderstone prenait des airs de roi géant.

Pour comble de tristesse, le temps se gâtait : une pluie têtue et fine noyait les horizons et entourait le champ forain de ruisseaux boueux.

On avait décidé de donner une première représentation le samedi soir, mais une telle bourrasque se leva, que le chapiteau dut être baissé à la hâte et, suivant l'exemple du souverain, les autres forains décidèrent de laisser leurs établissements fermés.

En ce qui concerne Harry Dickson, Mr. Bidderstone avait bien fait les choses. Il lui avait cédé à son propre usage la voiture, jadis destinée à Hardmuth, en l'enjolivant de meubles confortables, empruntés à sa propre roulotte.

Tom Wills occupait une couchette de fortune, dans la minuscule chambre à coucher, et avait été chargé des soins du ménage.

Au soir tombant, Mr. Bidderstone vint frapper à leur porte.

— Mon cher Brancovanni, dit-il, comme nous faisons relâche ce soir, j'en profiterai pour prendre le train pour Londres, d'où je ne reviendrai que demain. Bonne nuit donc, et que la pluie et le vent ne vous empêchent pas de dormir, ainsi que votre brave garçon d'écurie !... Eh ! à propos, comment se nomme-t-il ?

— Jim Smith ! fit Dickson en riant et en présentant Tom Wills.

— Voilà un beau nom, apprécia Mr. Bidderstone, et il va comme un gant à un garçon de métier. C'est inimaginable, signor Brancovanni, comme il y a beaucoup de lads d'écurie qui s'appellent Jim Smith. Je suppose que c'est presque une tradition ! Ah ! oui, j'oubliais... Nous allons avoir une voisine. L'emplacement d'à côté est loué par une dame, qui sera en même temps une concurrente : Rosita, la danseuse aux lions.

— Encore des lions ! s'écria Harry Dickson.

— La foule les adore, répondit sentencieusement Mr. Bidderstone, et je suis convaincu que les ménageries foraines ne se font aucune concurrence réelle : le public va les voir toutes !

— Qui est cette dame Rosita ?

— Une débutante peut-être ; en tout cas une inconnue. Elle se dit Américaine, mais on sait ce que cela veut dire. Dans le métier, on est tout ce que l'on veut.

Il baissa la voix.

— Alors... c'est pour bientôt que l'on pince cette vilaine bête de Kessel ?

— Un peu de patience, répondit le détective, avec bonne humeur. Tout vient à point à qui sait attendre, comme disent les Français.

Sur cette parole consolante, Mr. Bidderstone partit, plié sous l'averse.

Harry Dickson se cala dans le mignon fauteuil Chesterfield et alluma son fidèle calumet.

La pluie, devenue plus dure, crépitait sur le toit de zinc de la voiture ; dans la roulotte-cage, on entendait feuler Heertha, le puma, que le bruit de l'ondée énervait.

— Ce sera une nuit de tempête, si cela continue de la sorte, murmura Tom Wills en entendant le vent siffler dans les étroites ruelles réservées entre les baraques et les tentes foraines.

La municipalité ne raccorderait les roulottes au réseau électrique que le surlendemain, et elles étaient encore éclairées par des moyens de fortune.

Une grosse lampe à pétrole, à la flamme ronde comme une pomme ardente, répandait une lueur cuivrée dans l'étroite chambre roulante, et presque autant de chaleur que de lumière. La fumée de tabac se tassait autour d'elle en de fins nuages bleus, qui giraient en

spirale au gré des colonnes ascendantes d'air chaud. On se serait cru dans un carré de voilier, perdu dans un désert d'eau, par une nuit de tourmente, le roulis et le tangage en moins.

— On frappe ! dit Tom Wills en se tournant vers la porte vitrée.

— Entrez donc, il n'y a ni clef ni serrure !

Une forme sombre, toute luisante de pluie, se montra au haut des marches.

— La voiture du dompteur Brancovanni, je vous prie ? demanda une voix de femme.

— Vous êtes à bon port, madame... Entrez donc vite, si vous ne voulez pas que ma lampe file plus vite qu'un voleur !

La forme s'ébroua comme un chien sortant du bain et entra en se débarrassant agilement de son imperméable trempé.

Harry Dickson vit une grande femme, très élancée, bien prise dans un tailleur de tweed et qui lui tendait la main en souriant.

— Bonsoir, collègue ! Je suis Rosita Badhurst, votre voisine. Aucun boucher du village ne peut me fournir de la viande de cheval avant demain, et mes bêtes doivent manger ce soir. Je viens vous en emprunter.

— Entendu ! Jim Smith va vous donner de la bidoche... Combien d'animaux avez-vous ?

— Trois lionnes adultes.

— Cela fait dix livres bien comptées, pour un repas du soir... D'accord ?

— Vous le savez mieux que moi, signor Brancovanni, car vous devez être depuis plus longtemps que moi dans le métier.

— À vous voir, mademoiselle, on le dirait !

Elle s'était assise, sans faire de façons, dans le second fauteuil de la roulotte. Tirant un élégant étui doré de sa poche, elle présenta une cigarette au détective.

— Volontiers, mademoiselle, accepta celui-ci. Mais vous m'autoriserez bien à achever ma pipe, pour ne fumer cette cigarette que plus tard ?

Elle acquiesça d'un signe de tête et alluma elle-même une fine cigarette à gros bout platiné. Tom Wills, alias Jim Smith, s'éclipsa.

— Vous avez un bel étui, mademoiselle, admira Harry Dickson. Et gravé à votre chiffre !...

— À mes initiales, voulez-vous dire ; R. B. Rosita Badhurst... Un présent d'un admirateur... Ces oiseaux se rencontrent encore...

— Je le conçois aisément, fit galamment le détective. Quelle nuit affreuse, n'est-il pas vrai ? Si un pareil temps continue, je crains fort pour les recettes.

Elle approuva, les idées visiblement ailleurs.

— Les fauves vous appartiennent ? demanda-t-elle non sans brusquerie.

— Certainement non, je ne suis pas assez riche pour cela, répondit le détective en riant. Elles sont la propriété de Mr. Bidderstone, le directeur.

— Je le regrette, car j'aurais voulu vous faire une proposition.

— Dites toujours, mademoiselle, on ne peut jamais savoir ! Je m'entends quelquefois fort bien en affaires.

De ses larges yeux bleus, elle lui jeta un regard singulièrement aigu, regard dont l'acuité n'échappa pas à Harry Dickson.

— Peut-être bien, dit-elle à mi-voix. Ecoutez, signor Brancovanni, mon numéro est un peu maigre... Je désirerais le corser. Vous, ou plutôt Mr. Bidderstone, possédez un puma. Je voudrais l'acheter.

Harry Dickson mima la stupeur.

— Après ce qui est arrivé à ce malheureux Kurth Hardmuth ? Vous avez du courage, sinon de la fantaisie, mademoiselle... D'ailleurs, le puma se prête mal au dressage.

Elle secoua sa belle crinière blonde avec véhémence.

— Qu'importe, si cela me plaît à moi !... Le sieur Bidderstone serait-il disposé à conclure l'affaire ? Si vous l'y poussez, il y aura une commission pour vous, cela se conçoit.

— Voilà ce que j'appelle parler, répondit le détective d'un air satisfait. Mais le sieur Bidderstone est à Londres pour l'heure. Je l'entreprendrai à ce sujet demain, dès son retour.

— Je compte sur vous, dit-elle. Et dites bien, signor Brancovanni, que je suis prête à payer un bon prix pour l'animal.

Elle s'était levée car Tom Wills revenait, chargé de gros quartiers de viande saignante que la jeune femme prit à pleines mains.

— Bonsoir, fit-elle. Ah, quelle nuit d'enfer, tout de même !

Harry Dickson la vit partir, dans la nuit, vers une roulotte proche, une longue voiture aux petites fenêtres doucement rougeoiantes.

— Ssst ! fit Tom entre les dents, je crois qu'elle eng... uirlande son monde ! On entendait, en effet, à travers la bourrasque, s'élever les éclats d'une voix mécontente.

Harry Dickson fit signe à son élève de l'attendre et se glissa, en tapinois, hors de la voiture.

Une rafale fusa dans une huée et une liane d'eau cingla sa tête nue ; mais il n'y prit garde et, longeant les murs de planches du cirque, il s'approcha de la roulotte de Miss Badhurst.

La voix s'était tue. À l'intérieur ne s'élevait guère que le bruit, bien ordinaire, d'une vaisselle heurtée.

Tout à coup, le détective eut son attention attirée par une

ombre qui se mouvait dans le cadre étroit d'une des fenêtres de la maison roulante.

Indécise d'abord, elle prit forme, et une forme telle que Dickson ne put se défendre d'un geste d'étonnement.

L'ombre d'une tête d'âne se profila sur le store baissé.

Mais, elle ne perdura pas... La voix de Miss Rosita Badhurst s'éleva, encore une fois, dans une langue que le détective ne put comprendre, et la silhouette s'éclipsa brusquement.

Peu de minutes après, la lumière s'éteignit dans la voiture et Harry Dickson se hâta de regagner la sienne.

— La Badhurst est venue chercher de la viande, murmura-t-il. Elle paraissait en avoir grand besoin pour nourrir ses bêtes, mais, ce n'était qu'un prétexte puisqu'elle ne l'a même pas portée à ses lions.

» Elle désire acheter un puma, qui faisait grande envie à feu Parkinson paraît-il.

» Depuis quand reçoit-on un âne dans sa roulotte, et un âne qui ne fait aucun bruit en se déplaçant dans un intérieur aussi étroit ?

» Et puis...

Il rejeta un long jet de fumée vers le plafond que la pluie rendait sonore comme une peau de tambour.

— Et puis... elle possède un étui en un métal pareil à celui des fléchettes qui tuèrent Parkinson et blessèrent un des lions du cirque, et à celui du maillon de la chaîne trouvée dans la voiture des phénomènes !

Il s'abîma dans sa rêverie, tandis que les rafales huaient de plus belle et que la pluie affectait des airs de déluge et rugissait sur la toiture de zinc et contre les murs de bois du home nomade.

3. Les monstres morts

Dans certains récits policiers, on fait mention des « impondérables », c'est-à-dire des forces inconnues qui aident la justice dans sa tâche difficile ; au fait, ce ne fut jamais qu'un nom gracieux et enjolivé de mystère qu'on donne au hasard, ce grand collaborateur des hommes.

Par cette nuit de tempête, cette entité capricieuse, et parfois bienveillante, joua son rôle auprès du brave Mr. Bidderstone.

Comme le bon directeur arrivait à la gare de Chipping Barnet, il s'aperçut qu'il lui restait encore une heure avant le départ du train de Londres. La pluie s'acharnait autant sur ses maigres épaules que sur les toits des maisons voisines, et Mr. Bidderstone trouva logique d'aller abriter les premières sous les seconds, comme on dirait dans une charade. Bref, il s'installa au comptoir d'une petite buvette et se fit servir quelque chose de chaud.

Cette douce boisson n'était autre qu'un toddy au genièvre... avec très peu d'eau chaude et beaucoup de genièvre.

Quand le premier verre fut vide, Mr. Bidderstone s'aperçut que la pluie continuait à faire rage. Par mesure de représailles, il commanda un second verre du généreux breuvage.

Il en avait bu un troisième, quand il jugea que l'heure du départ de son train devait être proche et il courut s'installer dans un coupé solitaire du convoi. Celui-ci se mit enfin en marche. Peu après, le contrôleur vint vérifier le billet du voyageur. Voici la brève conversation qui s'ensuivit :

Le contrôleur : Vous allez à Londres, sir ?

Mr. Bidderstone : J'y vais !

Le contrôleur : Je regrette fort, mais vous avez pris place dans le train d'intérêt local, qui va par Northaw à...

Mr. Bidderstone : Je veux descendre à la première halte !

Le contrôleur : C'est Wrotham, vous y serez dans dix minutes. Bonne nuit, sir !

Sans les trois énormes verres de toddy, Mr. Bidderstone se serait rendu compte de sa folie, car Wrotham n'est qu'une simple halte, desservie par un unique fonctionnaire cumulant de multiples attributs : ceux de chef de gare, de distributeur de tickets, de lampiste et d'homme de peine.

La halte ferroviaire de Wrotham emprunte son nom à un

ancien domaine seigneurial, composé de parcs, d'étangs et d'un château historique, complètement privé de toits et de portes. On ne peut oublier un bois à l'allure de forêt, qui abrite une autre résidence, un peu mieux en point, et qui s'appelle la « Herony », ou la « Héronnière ».

Les dix minutes révolues, le train s'arrêta et Mr. Bidderstone se trouva sur un quai transformé en marécage, devant le regard éteint du Maître Jacques des chemins de fer.

Il vit le fanal rouge du fourgon arrière fondre dans la nuit et l'unique lampe de la halte baisser rapidement, faute d'huile.

— Je voudrais aller à Londres, dit Mr. Bidderstone à l'unique fonctionnaire. Il faut vous dire...

La conversation du voyageur ne disait rien au chef de gare-lampiste ; il fit un geste vague vers le néant d'eau et de vent qui s'étendait devant lui, et il dit :

— C'est par-là !

— Eh ! rugit le directeur, l'Australie aussi c'est par-là, je suppose.

— Je ne dis pas non ! Et je ne vous empêche pas d'y aller ! aboya l'homme, en lui fermant au nez la porte de la gare.

Un instant plus tard, la lampe fut soufflée et Mr. Bidderstone resta seul, en face de l'obscurité la plus parfaite. Après avoir fait quelques pas au hasard, il sentit le gravier d'une route rouler sous ses pieds et se dit, avec raison, que si tous les chemins mènent à Rome, ils commencent par conduire à une maison.

Il confia donc sa destinée nocturne à ce conducteur muet et fit ainsi une lieue à travers des torrents de pluie.

L'influence des toddies avait sombré devant tant d'eau, comme si leur alcool s'y fût dilué avec excès, et Mr. Bidderstone, dont les idées étaient redevenues saines et normales, maudissait son insouciance, tout en essayant du regard de percer l'obscurité.

Il commençait à s'y faire. Petit à petit, il distinguait les masses sombres des futaies et le reflet pallide des étangs qu'il côtoyait.

— Faut que je trouve un abri, répétait-il à mi-voix.

Les arbres proches faisaient entendre un grand bruit de marée montante et ne promettaient rien du genre.

— Le Petit Poucet, lui, vit au moins une lumière dans la forêt, grommela le forain. Il est inadmissible qu'en pleine époque de civilisation, je sois moins heureux que ce petit bougre du vieux conte !

La civilisation, qui est peut-être fée, dut entendre ce reproche, car, presque aussitôt, la lumière brilla.

C'était l'unique carré rose d'une fenêtre éclairée, qui semblait perdue, collée à même la nuit.

Ainsi, en cette sombre heure de tempête, Mr. Bidderstone

dirigeait ses pas vers la « Herony », sans savoir s'il marchait vers une auberge accueillante ou vers le repaire traditionnel de l'ogre.

Après avoir reçu en plein visage les coups de fouet de quelques branches basses, le directeur de cirque distingua la longue façade du château et vit que la fenêtre éclairée se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment.

Il ne faisait aucune tentative pour masquer le bruit de ses pas. N'empêche que personne n'aurait pu déceler son approche, tant les éléments faisaient rage.

Il marcha délibérément vers la fenêtre et s'apprêtait à y frapper quelques petits coups discrets, quand sa main resta inerte et il demeura figé dans une stupeur sans borne :

Autour d'une lampe à huile, sans abat-jour, à la flamme rouge et dure, étaient assises des créatures qu'il ne reconnaissait que trop bien. C'étaient les phénomènes du show Parkinson.

Ils étaient trois : l'homme-crabe, la femme-panthère et la fillette-autruche. Après un premier mouvement de malaise et d'incertitude, un sentiment inconnu, peut-être bien celui de l'orgueil, emplit le cœur de Bidderstone : il était sur la piste du mystère ! Il aidait Harry Dickson !

— Au diable, le vent et la pluie ! murmura-t-il. Me voici détective et chargé de mission par la justice de mon pays.

Il se mit à avancer avec prudence, restant dans l'ombre et plongeant ses regards plus avant dans la chambre éclairée.

C'était une salle longue et basse, sans autres meubles qu'une table et quelques chaises de bois suifeux. La tapisserie des murs s'en allait par larges lambeaux et la cheminée était écroulée.

Les phénomènes n'étaient visibles que de profil et ne faisaient aucun mouvement. Après une nouvelle approche, Mr. Bidderstone parvint à mieux les distinguer.

Mais ce fut pour se jeter en arrière, dans un brusque recul de terreur : les monstres étaient ligotés étroitement sur leurs sièges et ne donnaient aucun signe de vie.

Aussitôt, deux sentiments bien distincts entrèrent en lutte chez le brave directeur : la frayeur et le désir de faire œuvre de justice. À son honneur, disons que le dernier de ce sentiment triompha bientôt du premier.

Bidderstone décida de retourner vers la fenêtre éclairée et d'observer plus attentivement et la prison et les prisonniers.

Mais, au même instant, il vit une silhouette blanche et fantômale s'avancer dans la pièce et s'emparer de la lampe, qu'elle emporta rapidement.

Comme à cette minute, il regretta amèrement l'absence d'une arme convenable dans ses poches ; certes, il possédait un bon couteau

de forain à lames multiples, mais il se dit que le moindre revolver aurait mieux fait l'affaire.

Tout à coup, il entendit le bruit d'un moteur qu'on met en marche, et il se colla à la muraille.

Bientôt, un pinceau lumineux balaya le pare ruisselant et une puissante automobile contourna à vive allure l'angle nord du château pour s'engager immédiatement sur la route de gravier.

« Je suppose que les bandits, qui retiennent captifs ces pauvres phénomènes, se sont éloignés dans cette voiture, pensa Mr. Bidderstone. Par conséquent, je puis, sans trop de risques, pénétrer à l'intérieur de cette vilaine maison ».

Il hésita quelques instants sur la manière de procéder.

Après avoir rejeté le projet brutal de casser un carreau et d'entrer par une fenêtre, il résolut de prendre le chemin le plus naturel : celui des portes.

Celle qui se trouvait au haut d'un perron bas était trop solide à son estimation. Il fit le tour du bâtiment, espérant trouver une poterne d'ouverture plus aisée.

Son instinct le servant, il découvrit en effet, dans l'arrière-façade, un portillon qui devait faire office d'entrée de service.

Un bon forain a des notions de plusieurs métiers, et Mr. Bidderstone avait été associé dans une entreprise de jeux mécaniques, comme on le sait par ce qui précède.

Son couteau était nanti, outre de lames multiples, d'un tournevis et d'un crochet. Mr. Bidderstone gloussa de joie en sentant la facile serrure céder à sa première tentative d'effraction.

Il accéda à un couloir obscur, qui sentait le moisi et le rat, où il hésita avant de faire de la lumière.

Le forain était fumeur et se servait d'allumettes-bougies. Il comprit toute la valeur de la double boîte qu'il portait sur lui.

À part la rumeur de la tempête nocturne, il ne décelait aucun bruit suspect. Après avoir, en guise de défense possible, ouvert la plus grande lame de son couteau, il frotta un des tisons.

Une petite flamme blonde naquit au bout de la mince tige de cire et éclaira un affreux hall, tout en pierrailles croulantes.

Mr. Bidderstone fit quelques pas et s'arrêta, perplexe.

Il lui semblait se trouver à l'orée d'un de ces labyrinthes forains, fort à l'honneur dans les spectacles populaires à la fin du siècle dernier, car il se voyait entouré de portes et d'escaliers.

— Commençons par la première porte, se dit-il judicieusement.

Il la poussa et faillit rouler en bas d'un étroit escalier en spirale, s'enfonçant en vrille dans les profondeurs du sol.

— Non, grommela-t-il, pas de souterrains, cela sent trop l'embûche ! Il y a mieux à faire au rez-de-chaussée et, si je ne trouve

pas mon chemin dans ce dédale, j'en serai toujours quitte à entrer par la fenêtre de la pièce où se trouvent les monstres.

Il achevait à peine ce raisonnement de pure logique quand, pour la seconde fois, il eut un sursaut horrifié : un bruit de pas lointain naissait dans la cave, atteignait l'escalier en spirale et s'approchait.

Mr. Bidderstone n'attendit pas son reste ; il s'enfuit et se blottit tout contre la porte de sortie, s'assurant une sage retraite.

La clarté jaune d'une lanterne sourde joua un instant sur les murs lépreux et un homme, portant bas un fanal de cambrioleur, sortit par la porte des caves, que Bidderstone avait ouverte.

Sans aucune hésitation, il se dirigea vers une autre porte, celle de l'extrême bout du corridor, et l'ouvrit toute grande, sans ombre de ménagement.

Le directeur put voir la lumière de la lanterne tomber dans un espace qui ne lui était pas inconnu : celui de la chambre entrevue à travers la fenêtre éclairée de la façade.

Soudain, une voix rauque et mécontente s'éleva.

— En voilà du sale ouvrage !

Bidderstone chancela.

Il venait de reconnaître la voix abhorrée de Heinz Kessel !

Serrant son couteau dans son poing, il s'approcha.

Kessel avait laissé la porte ouverte et se tenait debout devant la table, les yeux fixés sur les monstres immobiles.

À son étonnement, Bidderstone vit qu'il n'y en avait plus que deux : la femme-panthère et l'homme-crabe. Quant à la fillette-autruche, elle avait disparu.

— Ils sont morts, bien morts, grogna Kessel. Que d'argent perdu, car ils valaient cher ! Je me demande...

Il resta immobile, à contempler les formes inertes sur lesquelles la clarté de son photophore tombait en plein.

De son coin d'ombre, Bidderstone, les distinguait à présent comme s'il s'était trouvé à leurs côtés. Il vit les pauvres visages mutilés, blêmes et exsangues, les gros yeux globuleux de l'homme-crabe devenus vitreux, reflétant la lumière comme des tessons de verre, et les orbites vides de la femme-panthère.

— On peut toujours voir, gronda le vieux Kessel.

Les phénomènes morts étaient de taille chétive.

Mr. Bidderstone se sentit étonné devant le déploiement de vigueur de son vieil ennemi.

Ce dernier détacha en jurant les hideux cadavres, les jucha sur ses épaules, après avoir pris sa lanterne entre les dents.

Puis, comme s'il ne portait qu'un fardeau ordinaire, il s'éloigna vers l'autre côté de la chambre funèbre.

Mr. Bidderstone réfléchit : allait-il sauter à la gorge du ravisseur et lui jeter à la face un « Au nom de la loi » retentissant et vengeur ?

Etait-ce bien là les façons d'agir d'un habile détective ?... Ne fallait-il pas mieux en référer à Harry Dickson, qui saurait toujours, en temps et lieu, mettre la main au collet de Kessel, après avoir trouvé d'irréfutables preuves ?

Cette dernière et prudente pensée prévalut.

Bidderstone n'entendait plus les pas de Kessel, chargé de ses sinistres colis. Comme au bout de quelque temps, il entendit les râles lointains d'un vieux moteur d'auto, il se rappela que Kessel possédait en effet une vieille petite Ford, haute sur pattes, avec laquelle il allait parfois de foire en foire.

— Cours toujours, scélérat, grommela-t-il. On te retrouvera le jour où l'on en saura assez sur ton compte pour te conduire à la potence !

Il sortit par le portillon et, le cœur léger, regagna la route.

La pluie continuait à battre la chamade, mais Mr. Bidderstone ne la sentait pas ; la joie du triomphe lui donnait des ailes.

Il décida de s'envoyer bravement les sept lieues qui le séparaient de Chipping Barnet. Il y arriva fourbu, trempé, mais jubilant, alors que se levait une aube maussade et tout en humides grisailles.

Harry Dickson vit se dresser devant sa couchette, une sorte de Niagara humain et s'entendit inviter à écouter un récit d'aventures des plus singuliers.

Mr. Bidderstone faillit éclater de joie et d'orgueil quand le détective approuva sans réserve sa manière d'agir.

— Après le départ de cette immonde fripouille de Kessel, j'ai voulu emporter quelques preuves, déclara le directeur, et j'ai encore sacrifié plusieurs allumettes-bougies. Quand le bandit a détaché les cadavres des phénomènes, il m'a semblé entendre un son métallique assourdi.

» Voici quelque chose ayant servi à attacher l'un des pauvres monstres !

Triomphalement, il tendit au détective une mince chaîne d'un jaune terne.

— Vous possédiez déjà un maillon, monsieur Dickson. Voici à présent la chaîne d'or au complet !

Harry Dickson crispa les poings.

Cette étrange multitude d'objets faits d'un métal rare, inconnu, ressemblant à s'y méprendre à l'or, mais n'en étant pas, le déroutait visiblement.

— Il n'y aura pas relâche ce soir, n'est-il pas vrai ? demanda-t-

il au directeur.

— Je vous demande pardon ! Par un temps pareil je ne veux pas risquer voir mon chapiteau s'envoler comme un mouchoir dans l'ouragan.

— Je le regrette pour les recettes du cirque, répondit Harry Dickson, mais la nouvelle me remplit d'aise. Moi aussi j'ai grand besoin de me rendre à Londres. À propos, Miss Rosita Badhurst voudrait acheter Heertha, le puma !

— Elle peut courir ! ricana Mr. Bidderstone. Mais je me demande ce qu'ils ont tous à chasser après cet animal, qui ne vaut rien pour un dressage forain.

— Où avez-vous acheté Heertha ?

— À Southampton... dans une vente publique assez curieuse. Figurez-vous qu'elle faisait partie des bagages d'un voyageur venant d'Amérique et qui, durant la traversée, était tombé par-dessus bord.

» Il avait fait pas mal de dettes sur le paquebot et le chef steward était en droit de lui réclamer plus de vingt livres.

» Il ne trouva aucun objet de valeur dans ses bagages et, après examen, il découvrit que le bonhomme s'était embarqué sous un faux nom.

» La compagnie de navigation, dûment autorisée par le tribunal, mit le puma en vente et je l'acquis, comme en dit, pour un morceau de pain.

» Il paraît que, le jour qui suivit la vente publique, quand je poursuivais déjà ma tournée vers l'est, des gens sont venus s'enquérir du puma, offrant de dédommager largement les créanciers du disparu... Comme tout s'était passé selon les règles, on ne donna aucune suite à leurs propositions.

Harry Dickson s'était habillé prestement et enquis du premier train pour Londres.

En gare, il se trouva nez à nez avec Miss Badhurst.

— Bonjour, confrère, dit-elle de bonne humeur. Je vois que, pas plus que moi, vous ne travaillerez ce soir...

— Par un temps pareil, grommela le détective..., je préfère aller prendre un peu de distraction à Londres.

— Eh ! je m'y rends dans la même intention ! Si l'on se donnait rendez-vous ?

— Je ne demande pas mieux. On pourrait toujours parler de l'affaire.

— En effet, approuva vivement la jeune femme.

Ils prirent place dans un même compartiment et le voyage se fit dans une atmosphère de la plus franche cordialité.

À Abbots, où le train s'arrêtait, un voyageur monta que Dickson reconnut aussitôt. Mais qui, à la grande joie du détective,

habilement grîmé d'une lourde moustache latine, le regardait comme un parfait inconnu. C'était Sir Gregory Manville.

Le célèbre médecin se plongea dans la lecture d'un journal et ne prêta attention à aucun des deux voyageurs.

Un geste malhabile de Miss Badhurst les rapprocha. Elle venait de tirer son étui à cigarettes de sa poche, quand un heurt du convoi le lui fit tomber des mains.

Galamment, Sir Gregory le ramassa et le rendit à sa propriétaire.

Miss Rosita remercia d'un gentil sourire et l'on parla de la pluie et des beaux jours qu'elle gâtait si subitement.

Puis, elle présenta son compagnon : le « célèbre » dompteur de fauves Brancovanni, qui succédait au pauvre Kurth Hardmuth.

— Vraiment ! s'écria le docteur. Mais nous sommes presque en pays de connaissance, bien que je préfère la manière dont je suis entré en relation avec vous, signor, à celle que le pauvre Hardmuth n'a, certes, pas choisie de plein gré.

Harry Dickson entendit encore une fois, de la bouche du praticien, comment le bestiaire du cirque forain était mort. Sir Gregory en profita pour le mettre en garde, ainsi que Miss Rosita, contre les blessures infligées par les grands fauves, qui entraînent presque toujours des complications tétaniques et mortelles.

Le train approchait de Londres, et Sir Manville se séparait visiblement à regret de ses charmants compagnons de voyage.

En gare de Paddington, Miss Rosita exprima le souhait de voir le docteur assister à une de ses prochaines représentations.

— J'accepte l'invitation, répondit Sir Gregory, à condition que je puisse vous inviter à mon tour. Rentrez-vous à Chipping Barnet, ce soir même ?

— Evidemment, répondit Miss Badhurst, et signor Brancovanni également.

— Mon automobile est à Londres en ce moment, dit Sir Gregory et je m'en servirai ce soir pour rentrer à Abbots Langley. Je pourrais vous reconduire à Barnet. Et si nous dînions ensemble ? J'adore entendre raconter des histoires de fauves et de dressage.

On convint d'une heure et d'un lieu : un petit restaurant fameux dans Covent-Garden, doté d'un nom de bizarre fantaisie, « La Veilleuse Bleue ».

4. À « La Veilleuse Bleue »

Après avoir quitté Miss Rosita Badhurst, Harry Dickson ne fit qu'un saut jusqu'au téléphone le plus proche et appela le poste de police de Chipping Barnet. Il obtint facilement que Tom Wills fût appelé sans éveiller l'attention du public ou des forains.

Après quelques minutes de patience, il entendit la voix de son élève lui répondre.

— Il vous faudra visiter complètement les roulottes de Miss Badhurst, Tom, et m'en faire un rapport à midi sonnant, par téléphone, ordonna le maître.

Tom Wills promit et le détective se hâta de passer à d'autres occupations.

Sa première visite fut pour Sir Basil Nash, professeur de chimie à l'université industrielle de South-Kensington.

Cet homme, hautain et savant, le reçut avec l'humeur d'un puritain wesleyen dérangé à l'heure des offices dominicaux.

— Il faut un motif grave, monsieur Dickson, très grave même, pour que je me prête à une interview policière...

Sans mot dire, le détective posa devant Nash une des fléchettes meurtrières.

Sir Basil s'en empara, regarda tour à tour l'objet et celui qui l'apportait, eut un haut-le-corps et invita son visiteur à le suivre dans son laboratoire particulier.

Au bout d'une heure, pendant laquelle il n'adressa pas la parole au détective, le professeur usa de tous les réactifs possibles, essaya des résistances électriques, recourut au creuset, puis à l'analyse spectrale des parcelles métalliques en fusion et finit par demander d'une voix sourde :

— D'où tenez-vous ce métal, monsieur ?

— Cette fléchette est l'arme d'un crime, répondit Harry Dickson.

Sir Basil faisait réellement pitié à voir ; il gémissait et grondait tour à tour.

— Ce n'est pas de l'or... ni du platine... La densité diffère, les réactions également, et la texture métallique, la formation des cristaux... La conductibilité est réduite... Le point de fusion diffère, oh combien !... C'est un métal d'une inertie rare... On trouve des traces de désagrégation lente, comme on en remarque parfois dans des

métaux fondus dans des âges très reculés, souvent depuis des millénaires.

» Je ne puis me prononcer... Je ne dis pas qu'un nom ne me brûle pas les lèvres, mais ce n'est pas moi, un homme de science, un chimiste, qui le prononcerai jamais, par peur du ridicule.

» Allez trouver mon ami, le Dr Martin Claypool...

— Claypool, l'historien ?

— Lui-même. Il habite Chiswellstreet. Je lui téléphonerai pour lui annoncer votre arrivée, sinon il ne vous recevra pas.

En effet, le Dr Martin Claypool fit au visiteur un visage encore moins accueillant que celui de Sir Nash, car il détestait, à l'égal d'une abomination, être dérangé un dimanche.

Il tendit la main avec défiance vers la fléchette mystérieuse, la palpa, la soupesa, la flaira, secoua la tête et, à son tour, invita le détective à le suivre dans son antre, en l'occurrence un bureau grand comme une église, encombré comme un musée.

— C'est fabuleux, dit-il enfin.

— Quoi donc ? interrogea Harry Dickson.

— Ceci... Mais je doute encore. On n'a jamais cru à l'existence de ce métal, bien qu'on lui ait donné un nom. Les Anciens y croyaient et lui attribuaient à peu près la valeur de l'or, mais tout en y croyant, ils ne le connaissaient pas. Quelques peuples sorciers, peut-être ceux de l'Atlantide, semblent en avoir fait un usage criminel...

— Criminel, dites-vous ?

— Oui, monsieur, je dis criminel, car leurs couteaux de sacrifice, leurs dagues surnoisées, leurs chaînes paraissent avoir été faits de ce métal fabuleux, qui a reçu le nom d'orichalque... D'où le tenez-vous ?

Malgré son air revêché, le Dr Claypool était un homme d'honneur et le détective ne fit aucune difficulté pour lui révéler, en aussi peu de mots que possible, la provenance des objets supposés être faits d'orichalque.

Martin Claypool l'écouta avec attention, mais le visage soucieux.

— Il me paraît évident, dit-il, que vous avez affaire à une secte religieuse criminelle, très ancienne, vieille comme le monde peut-être. Laquelle ? Je l'ignore, mais il faudra être sur vos gardes, car les créatures qui en font partie, qui qu'elles puissent être, sont d'horribles bêtes sanguinaires... Oui, oui, même si elles appartiennent à notre civilisation, monsieur !

Il se reprit à examiner les objets.

— La forme de ces fléchettes m'est parfaitement inconnue, mais admirez leur structure, aérodynamique si je puis dire. Elles semblent combiner à la fois le principe des fléchettes d'avion, que l'on

a employé pendant la guerre, et celui du boomerang.

— Diable ! s'écria Harry Dickson, je n'avais pas songé à cela !

— Quant aux chaînes, avec leurs maillons inutilement compliqués, elles ressemblent à celles dont un très ancien peuple marin, les Phéniciens, se servait pour attacher à leurs bancs de galère les rameurs prisonniers.

Il alla quérir dans son énorme bibliothèque un gros in-folio, qu'il consulta avec dextérité.

— Tenez, voici un dieu étrange, qui aurait été une sorte de Moloch en miniature de la fabuleuse Atlantide. Son nom est Ru-Uh-Ca, ce qui, en langage aztèque, paraît avoir signifié marmite. En effet, la monstrueuse déité possède une tête en forme de marmite, dont les oreilles évasées seraient les anses. La fable – je dis bien la fable, monsieur – veut que son image fût façonnée en ce métal précieux et mystérieux nommé orichalque.

Harry Dickson jeta un regard à l'image et, soudain, son cœur se serra.

— Qui est cette femme ? demanda-t-il en désignant, en regard de l'effigie difforme du dieu marmite, un beau et sévère visage de déesse.

— C'est Rua-Mah, l'épouse de Ru-Uh-Ca, une beauté comme vous pouvez voir et, ce qui est plus curieux encore, à qui l'on prêtait des cheveux de soleil. Elle a dû être blonde par conséquent, ce qui devait être rarissime aux premiers âges du Mexique, dont datent ces traditions. Mais, vous semblez troublé, monsieur ?

— Je le suis, docteur Claypool, reconnut le détective d'une voix altérée. Je vous ai parlé de Miss Rosita Badhurst, la femme à l'étui d'orichalque, puisque orichalque il y a. Eh bien ! docteur, je viens de retrouver ici son image... c'est celle de la déesse Rua-Mah !

— Je ne puis vous suivre dans vos déductions policières, dit Claypool, mais tout ceci me semble compliqué et redoutable...

Harry Dickson se frappa le front.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'un certain Parkinson, celui qui fut tué par une des flèches mystérieuses ?

— Le nom est fort ordinaire ! répondit le professeur. Il n'y a pas mal de citoyens d'Angleterre et d'Amérique qui le portent...

— Voici la photo de son cadavre, prise par les services de la police.

À peine le Dr Claypool eut-il jeté les yeux sur la photographie qu'il leva les bras au ciel, en donnant tous les signes d'une agitation extrême.

— Mais cet homme ne se nomme pas Parkinson ! s'écria-t-il.

— Ah ! murmura Dickson. Enfin je vais apprendre quelque chose à son sujet !

— Des choses fort abracadabrantes, monsieur. Je reconnais très bien ce visage dur et morne ! C'est celui du colonel Graham Brane, qui faillit devenir dictateur militaire du Mexique il y a une quinzaine d'années. Je l'ai approché à New York après sa défaite et son exil.

» C'était un homme très distant et taciturne, un grand savant en ce qui concerne les choses de l'antiquité américaine.

— Si vous pouviez préciser vos souvenirs, docteur, supplia le détective.

— Je le puis, heureusement, car ma mémoire est fidèle, et je m'en flatte comme d'une grande faveur que me fit le ciel.

» Graham Brane avait acquis un ascendant énorme sur la population de certaines provinces mexicaines, celle du Yucatan entre autres, terre de vieilles et d'effroyables superstitions. Il y faisait en quelque sorte figure de dieu. Mais son astre ne tarda pas à pâlir.

» Soudain, les anciennes divinités aztèques réapparurent dans le pays, entre autres le terrible Ru-Uh-Ca, le dieu marmite.

» En peu de temps, elles sapèrent l'autorité du dictateur Graham Brane, qui ne dut son salut qu'à une fuite précipitée.

À New York, où je le rencontraï et où nous eûmes des rapports de collègue à collègue, il me raconta tout cela avec franchise, tout en exprimant son étonnement devant la réapparition des monstres antiques, avouant n'y rien comprendre. Il m'affirma qu'il connaîtrait tôt ou tard le fin mot du mystère, et qu'alors il prendrait sa revanche.

» Il disparut et je n'entendis plus parler de lui. Je supposais qu'il avait dû être traqué par ses anciens ennemis et avait succombé dans une embûche.

» Ah ! monsieur Dickson, vous croyez-vous plus avancé à présent ?

— Certainement, jubila le détective. Vous avez apporté de la lumière là où il n'y avait que complète obscurité, docteur Claypool !

— Prudence, murmura le savant. N'oubliez pas, mon ami, que là où, dans les anciens écrits, il est question d'orichalque, on parle aussitôt de mort, de crimes et de trahisons sans nombre. Jamais matière ne sembla porter davantage malheur aux pauvres mortels que ce métal fabuleux.

Le détective entendit un cartel sonner midi et se rappela son rendez-vous téléphonique avec Tom Wills ; il obtint aussitôt de son hôte l'autorisation de se servir de son appareil.

— Maître, dit la voix contrite du jeune homme à l'autre bout du fil, j'ai fait ce que vous m'avez dit de faire, mais je crains qu'on ne m'ait devancé. J'ai trouvé la roulotte de Miss Badhurst bouleversée de fond en comble, comme si des cambrioleurs étaient passés par-là.

— Ensuite ? s'enquit brièvement le maître.

— Mr. Bidderstone a vu la petite auto Ford de Heinz Kessel

stationnée non loin du champ de foire.

— Bon, nous allons en finir avec toutes ces manigances, s'impatienta le détective. Faites une enquête à fond, bien qu'encore discrète, autour de ce Kessel ; l'officier de police Stewart, de Chipping Barnet, vous accompagnera ; si l'on trouve quelque chose de nature à justifier l'arrestation de Heinz Kessel, qu'on le fasse. Je compte être de retour ce soir, mais je ne jure de rien. À bientôt, mon petit !

— Là, dit le Dr Claypool, vous êtes expéditif, monsieur. Il y a des jours où j'estime des gens pareils à leur juste valeur. Vous me feriez grand honneur en acceptant de luncher avec moi, à moins que vous n'ayez encore affaire dans ce grand Londres, avant votre départ.

— Non, sir. Ce soir je dîne, en tant que compteur Brancovanni, avec la dame qui ressemble si fort à Rua-Mah et avec un savant que vous connaissez certainement, Sir Gregory Manville.

— Un bon chirurgien, approuva l'historien, un savant aux idées originales et audacieuses, et riche par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien.

Le lunch du Dr Claypool ne pouvait s'appeler un festin, mais les mets en étaient fort recherchés.

— Je doute, dit Harry Dickson, qu'on puisse servir un homard grillé aussi délicatement apprêté à « La Veilleuse Bleue ».

— Pourquoi à « La Veilleuse Bleue » ? demanda le professeur.

— C'est là que je dînerai ce soir.

— Qui vous a donné l'idée d'aller festoyer là-bas ?

— Heu... c'est Miss Badhurst, si je ne me trompe.

— C'est drôle, murmura Claypool. Avez-vous entendu parler jadis du général mexicain Castro Ibarrez ?

— L'homme qui fut accusé d'avoir puisé trop largement dans la caisse d'Etat du Mexique et qui dut vider les lieux en toute hâte ?

— Lui-même. Il résida quelque temps à Londres, dans un incognito anxieux, car il craignait la vengeance de ses ennemis d'outre-Atlantique. Il avait acheté une vieille maison de maître dans Covent-Garden. Quand il quitta Londres pour aller se réfugier ailleurs, une partie de ce vaste immeuble fut affectée à la construction du fameux restaurant dont vous venez de parler.

— Cela, je l'ignorais, dit Harry Dickson, mais je sais que cet établissement, où d'ailleurs la chère est fine, est fréquenté assidûment par des rastas et des métèques.

— C'est le sort de toutes les boîtes du genre, conclut sentencieusement le Dr Claypool.

Le lunch se prolongea devant d'excellentes liqueurs, puis Harry Dickson prit congé de son nouvel et savant ami.

Il n'avait pas perdu sa journée et s'en félicitait. Il regrettait seulement de ne pas avoir fait prendre Miss Rosita en filature.

Quand il quitta la maison de Chiswellstreet, il avait – à la grande joie du Dr Claypool, qui avait assisté à la transformation – repris le visage mafflu et moustachu du dompteur Brancovanni et, comme tel, il déambula dans la City que le repos dominical avait transformée en une morne et grise cité sans joie.

Presque machinalement, ses pas le transportèrent vers Covent-Garden, dont les restaurants et les tavernes étaient fermés et ne s'ouvraient, par mesure spéciale, qu'après six heures du soir.

Il vit celui de « La Veilleuse Bleue », tous stores baissés, et remarqua, en effet, qu'il faisait partie d'une grande et sombre maison de maître, dont la partie non remaniée par les architectes et les entrepreneurs semblait être inhabitée. Elle formait l'angle d'une ruelle où, par les jours de marché, les marchands de quatre saisons remisaient leurs charrettes et leurs paniers.

Aujourd'hui, elle était sale et déserte et les hangars, remises et garages y avaient clos leurs portes et leurs volets.

Harry Dickson releva le collet de son manteau et s'enfonça dans le boyau sombre et malodorant.

Il bruinait et le crépuscule tombait, précoce et rapide, rendu plus morne encore par l'exiguïté de la venelle, dont les pignons se joignaient presque à hauteur de leurs girouettes.

Au fond du passage, une triste lumière rougeoyait, allumant des reflets dans les flaques d'eau du ruisseau et sur les pavés gras de bruine.

Harry Dickson marcha vers elle et vit qu'elle provenait d'une pauvre lampe à pétrole, posée au milieu d'un étalage d'une sordidité lamentable.

C'était une petite boutique où se débitaient des choses innommables, depuis des mortadelles horriblement roses jusqu'à des paquets de cigarettes maculés de graisse et des éventails japonais en papier déteint.

Le détective sentit naître en lui la curiosité de savoir quelle créature pouvait prétendre vivre sur un pareil fonds de commerce.

On accédait au petit magasin par quatre hautes marches de pierre, branlantes et verdies par les pluies.

Il poussa une grille en bois, qui mit en branle une hideuse petite sonnette en fer battu.

Personne ne répondit à cet appel criard et Dickson décida d'y joindre celui de sa voix.

— Holà... quelqu'un ?

Il n'y avait pas d'arrière-boutique mais, derrière un pan coupé de la cloison du fond, un escalier en bois faiblement éclairé montait à l'étage. Dickson répétait en vain son appel, quand il lui sembla percevoir un pas très menu, un véritable pas d'oiseau, se risquer

furtivement sur le haut des marches.

Il ne bougea plus, les yeux dirigés vers la clarté falote de l'escalier.

Quelque chose s'y déplaçait à présent, non plus sur les marches mais sur le mur même ; une ombre s'avavançait avec mille précautions.

Peu à peu, elle devenait distincte et le détective dut faire appel à tout son calme pour ne pas se ruer dans l'escalier.

L'ombre de la tête d'âne était là, immobile comme une de ces sombres silhouettes chinoises dont les enfants firent jadis leurs délices.

C'était bien celle entrevue la veille sur les stores de la roulotte de Miss Badhurst.

Tout à coup, elle s'évanouit, comme elle l'avait fait alors, et le détective crut entendre un menu glapissement de bête.

Tant pis ! Personne ne venant à son appel, il décida de se risquer dans l'escalier et, quatre à quatre, il eu gravit les marches criardes.

Il arriva ainsi dans une chambre toute nue, crépie à la chaux, absolument vide, à l'exception d'une chandelle de suif fichée dans le goulot d'une bouteille et brûlant presque au ras du verre.

Nulle part il ne vit trace d'une présence mais, dans le mur du fond, une lucarne était ouverte, tellement étroite qu'elle aurait pu à peine livrer passage à un enfant.

Avec un grésillement gras, la chandelle s'éteignit, et seule la mourante lumière du crépuscule, tombant par la fenêtre, éclaira la chambre.

Harry Dickson jeta un regard sur la lucarne par où l'incompréhensible créature avait dû prendre le chemin des toits.

Ses yeux plongeaient en oblique dans un dédale de courettes sales et moussues, puis dans une plus grande cour pavée, qui devait être celle de l'ancienne demeure du général Castro Ibarrez, et un peu plus loin dans un have jardin à fusains, qui était celui de « La Veilleuse Bleue ».

Tout à coup, une subite émotion l'étreignit.

Dans la grande cour dallée, une forme souple et sombre glissait le long des murs, s'arrêtant par à-coups, puis reprenant une étrange marche silencieuse.

Harry Dickson entendit un grondement indistinct et vit soudain deux énormes yeux de feu vert fixés sur lui.

Un grand fauve était là, tapi dans les ténèbres, tigre ou panthère... Qui donc pouvait, dans cette maison abandonnée, donner asile à un monstre pareil ?

La bête resta un instant figée dans une immobilité de statue, puis elle reprit sa marche furtive et disparut.

À ce moment, le détective eut une vision singulière, trop

rapide pour qu'il pût s'en faire une idée exacte. Sur le faîte du mur de la cour dallée, il lui sembla tout à coup voir une marmite posée. Un de ces ridicules chaudrons pansus, aux anses étirées, que l'on pendait aux crémaillères des siècles passés.

Cet ustensile, qui affectait d'abord l'immobilité de tout objet de son espèce, parut tout à coup s'animer.

D'abord, le détective avait très bien vu les deux anses se profiler sur le fond plus clair d'une proche muraille chaulée, puis il ne les vit plus, comme si le chaudron s'était tourné de profil. Ensuite, il se pencha au-dessus de la bordure de pierre comme s'il voulait se laisser choir dans la cour dallée.

Cela dura une couple de secondes, après quoi la bizarre marmite se jeta en arrière et disparut.

Le détective entendit Big-Ben sonner l'heure de son rendez-vous à « La Veilleuse Bleue ».

Le lamento du carillon de Westminster, suivant la voix grave de la cloche, l'accueillit quand il quitta furtivement le petit magasin sans maîtres.

Au coin de la ruelle, il perdit encore quelques minutes à réfléchir, tout en achevant une cigarette.

Secouant la tête d'un air d'incompréhension il marcha vers le restaurant dont le hall resplendissait maintenant de lumières.

Il entendit un brouhaha de voix à l'intérieur et poussa la porte.

La première chose qu'il vit, ce furent les visages terrifiés de quelques serveurs et du maître d'hôtel, puis la haute stature de Sir Gregory penché sur une forme étendue dans un fauteuil.

— Monsieur Brancovanni ! s'écria le médecin en le voyant entrer. C'est épouvantable !

— Quoi donc ? s'alarma le détective.

Il eut un soubresaut nerveux en voyant ce que le savant lui indiquait d'une main frémissante.

Rosita Badhurst était allongée sans vie dans le fauteuil, son beau visage hideusement crispé et le corps tordu dans un spasme ultime de souffrance.

— Elle était ici quand je suis entré, déclara Sir Manville d'une voix tremblante. Elle portait un pansement au poignet et était très pâle. Je lui ai demandé ce qu'elle avait, mais elle a secoué la tête en murmurant que ce n'était rien. Et, tout à coup, elle a eu un spasme horrible... et ce fut tout. Elle est morte !

— Mais de quoi ? demanda le détective.

— Une blessure faite par un fauve, j'en suis certain, puis une crise de tétanos, quasi incompréhensible quant à sa rapidité, mais foudroyante quand même... Mon Dieu, quelle fatalité s'est donc acharnée sur votre pauvre monde, monsieur Brancovanni !

5. Brelan de cadavres

Conformément à l'ordre donné par Harry Dickson, Mr. Bidderstone, le lieutenant de police Stewart et Tom Wills se réunirent le même soir en conseil de guerre pour décider de quelle façon on s'attaquerait à Heinz Kessel.

Fort de son succès de la veille, le directeur forain émit une opinion audacieuse : à son avis, il fallait s'introduire clandestinement dans la demeure de son ennemi et voir ce qui s'y passait d'insolite.

— Cela s'appelle une violation de domicile, hésita l'officier de police.

— Nous sommes couverts par l'autorité de Harry Dickson ! trancha Mr. Bidderstone.

Cette affirmation prévalut.

Le vieux Kessel habitait une maison de campagne, entourée d'un bosquet de sapinettes, entre Barnet et Monken Hadley, à peu près à l'endroit où la route s'évase en une sorte de piste sablonneuse s'achevant dans une vaste lande de bruyères pourpres.

En retraçant mentalement la topographie des lieux, Mr. Bidderstone se dit que la maison de son ennemi n'était pas située à bien grande distance de Wrotham et du « Herony », de fâcheuse mémoire. Il y vit une concordance de faits qu'il n'eut aucune peine à faire admettre par le placide Mr. Stewart, mis au courant par Tom Wills.

— S'il est chez lui... commença Tom.

Mais Mr. Bidderstone lui coupa la parole en donnant une preuve de son machiavélisme personnel.

— Il n'y est pas : il se trouve en ce moment à la taverne du « Chinois Rusé » avec Sam Brooker et Kid Nolls, deux de mes garçons d'écurie, qui ont reçu, de ma main, de l'argent pour le régaler jusqu'à dix heures du soir.

— Monsieur Bidderstone, dit le commissaire Stewart, vous devriez être de la police métropolitaine.

— J'y songerai, répondit l'échalas de l'air le plus sérieux du monde, car si la pluie persiste, comme elle le fait depuis autant de jours, j'ai grande envie de vendre à l'encan forain, mon établissement et tout ce qu'il comporte.

En effet, la pluie continuait têtue et lourde, transformant les routes en gués boueux.

— Nous arrivons, avertit Mr. Stewart... La grille ne se ferme jamais je crois. Ensuite, on traverse la petite grève de sapins et l'on se trouve devant le cottage.

À travers les nuages chassant bas dans le ciel, une lune hâve paraissait de temps à autre, laissant couler une clarté glacée sur la campagne. Elle permit aux policiers de distinguer une curieuse pelouse, hérissée de toboggans en ruines et de locomobiles hors d'usage.

Devant un ridicule perron, deux anciens chevaux de manège à vapeur montaient la garde comme des animaux héraldiques.

Ainsi, Heinz Kessel restait fidèle à son métier d'antan.

— Je ne puis croire que l'habitant du lieu soit un si terrible criminel, murmura le lieutenant de police.

Mr. Bidderstone hocha la tête d'un air entendu et Tom Wills répliqua :

— Pourtant, monsieur Stewart, il ne faut pas oublier que l'infortuné Hardmuth, interrogé anxieusement par Mr. Dickson, a laissé échapper le nom de Kessel avant de mourir...

— C'est vrai... c'est vrai... concéda le policier, vaincu une fois de plus par le nom prestigieux du détective.

Pompeusement, Mr. Bidderstone décrivit chacun de ses gestes.

— Ainsi que nous en avons décidé, messieurs, je prends mon couteau forain, je recours à l'aide du crochet, puis du tournevis et...

— Et la porte reste fermée, dit malicieusement Stewart.

— Pourtant cela marcha si bien hier soir, au « Herony », se lamenta Mr. Bidderstone manifestement dépité.

— Les rossignols de Mr. Dickson feront mieux l'affaire, dit Tom Wills. N'oubliez pas qu'étant mécanicien, Heinz Kessel a dû protéger au mieux ses serrures.

Le passe-partout entra en jeu et, au bout de quelques minutes, la porte attaquée leur livra passage.

— Pouah ! s'écria Mr. Bidderstone, quelle pestilence !

En effet, un air méphitique de charogne, d'éther et de formol prenait les intrus à la gorge.

— Vous allez voir, nous allons nous trouver devant des abominations, murmura le directeur de cirque.

Des torches électriques furent braquées et Tom commença la visite des lieux. Elle ne révéla rien de remarquable, au contraire.

Les chambres étaient encombrées de vieux matériel forain ; des toiles peintes montraient la corde, des limonaires démontés laissaient voir le jeu bosselé de leurs tubulures muettes ; des nacelles de manège, perdues dans un rêve de voyage sans espoir, se feutraient de poussière et de toiles d'araignées.

— L'odeur... l'odeur... s'acharna Mr. Bidderstone. Elle nous

conduira vers les cadavres volés. Et d'un !... Ensuite vers d'autres horreurs encore, je suppose.

L'honneur de la découverte d'épouvante revint à Mr. Stewart qui, s'imaginant ouvrir un placard, trouva accès, par une porte à moitié masquée, à une vaste salle obscure, occupant toute la largeur de l'immeuble.

Les pinceaux lumineux des torches électriques trouaient à peine les ténèbres, que Mr. Bidderstone cria d'horreur et que Mr. Stewart lui-même recula.

Dans une attitude de vie étrange, les monstres du show étaient assis dans des fauteuils de bois.

Tom Wills fut le premier à surmonter le dégoût général et à s'en approcher. Il les examina quelque temps en silence, puis se retourna vers ses compagnons.

— D'après le récit de Mr. Bidderstone, ces pauvres phénomènes étaient morts quand il les vit à travers les vitres du « Herony ». Kessel n'a fait qu'enlever des cadavres, sans qu'on ait une preuve d'assassinat contre lui.

— Cela suffira en tout cas pour l'arrêter, dit le commissaire de police.

— Je suis d'accord avec vous sur ce point.

— Pourquoi aurait-il enlevé les corps s'il n'était pas coupable ? demande Mr. Bidderstone qui s'entêtait.

— Regardez autour de vous, dit Tom Wills.

Ils virent alors des théories de bocaux et de fioles alignées autour des murs de la salle, une table couverte de scalpels, de pinces, de marteaux, de scies et de vide-crânes, et des vitrines remplies d'oiseaux et de bêtes naturalisées. Bref, un véritable arsenal de taxidermiste.

— Il a voulu les embaumer, déclara Tom Wills, dans l'espoir sans doute d'en faire, un jour, des pièces de musées foraines, mais...

— Mais ?

— Il n'en a rien fait parce que les monstres ici présents n'auraient pu lui servir à rien : ce sont des phénomènes truqués !

Mr. Bidderstone poussa un cri et saisit à pleines mains les grosses pattes de l'homme-crabe : elles se détachèrent comme des gants, et des mains ordinaires parurent.

Ce fut ensuite le tour de la femme-panthère dont la toison ocellée s'enleva comme une pelure.

— N'empêche que l'on se trouve devant un double assassinat, déclara Mr. Stewart.

— Oui, mais sans doute commis par imprudence... Les pauvres ont été chloroformés : c'étaient des êtres chétifs et faibles, et l'asphyxie les a tués.

» Kessel s'en est aperçu trop tard et sans doute il essaiera de mettre à profit la nuit qui vient pour ramener ces corps au « Herony ». Tenez, il leur avait déjà injecté un liquide aseptique pour retarder la décomposition, quand il a dû s'apercevoir de son erreur.

— Et pourtant, cela sent le cadavre ! s'obstina Mr. Bidderstone.

— C'est ma foi vrai, murmura Tom, mais l'odeur ne provient pas de ces deux corps.

— Elle était plus forte dans le corridor que dans cette salle, opina Mr. Stewart.

— Je vous l'avais bien dit, hein, qu'il se passait du vilain ici ! glapit Mr. Bidderstone.

Ils regagnèrent le hall.

— Cela vient des caves, dit soudain Tom Wills.

On trouva promptement l'escalier et, vraiment, l'odieuse odeur sembla cette fois monter vers eux des noires profondeurs des souterrains.

Affairé, soucieux de démontrer son zèle, Mr. Bidderstone, torche haute, marchait en chef de file.

De spacieuses caves voûtées apparurent et le directeur, tout vaillant qu'il fût, recula en réprimant une nausée.

Deux corps étaient étendus sur le carreau, deux cadavres livides, aux yeux creux, aux mâchoires pendantes.

— C'est eux, je les reconnais, hurla Mr. Bidderstone. C'est la femme Melair, la directrice du show !

— Et l'autre ? demandèrent Tom Wills et le commissaire.

Bidderstone poussa un véritable hurlement.

— Comment ? Vous ne savez pas ? Mais c'est Parkinson... Oui, le cadavre de Parkinson, qu'on enleva au nez et à la barbe de Mr. Dickson lui-même !

Il se dressa de toute sa hauteur.

— Eh bien, messieurs, qu'attendez-vous pour arrêter cet immonde Heinz Kessel ?

— Evidemment, ce ne sont pas les raisons qui manquent, réplique Tom Wills tout en continuant ses recherches.

Une idée fixe tenait le jeune homme : trouver des objets en ce métal si semblable à l'or, qui tournaient en une ronde infernale autour de tout ce mystère. Il en fut pourtant pour sa peine car, si la sinistre maison pouvait se comparer à un véritable capharnaüm, on n'y trouvait aucune babiole du genre de celles que Tom Wills aurait tant aimé découvrir.

— Allons, trancha le commissaire de police, le temps passe et il y a un tas de choses qui peuvent être remises à demain. Mais la découverte des cadavres doit être signalée sans retard à Scotland Yard. Je vais envoyer deux agents garder cette demeure.

— Et arrêter en tout premier lieu Heinz Kessel, tonna Mr. Bidderstone.

— Cela ne laisse plus aucun doute, affirma Mr. Stewart.

— Dans ce cas, en route pour le « Chinois Rusé » !

Par exception, les tavernes de Barnet pouvaient, en temps de foire, rester ouvertes le dimanche après-midi et les citoyens de ce patelin, privés de bien des plaisirs, s'en donnaient à cœur joie devant les comptoirs passagèrement libérés de toute contrainte.

Au « Chinois Rusé », les tables étaient occupées par les forains, que le mauvais temps empêchait d'ouvrir leurs tentes, et qui noyaient leur ennui dans l'ale et le brandy.

Bidderstone, tout imbu de son rôle vengeur, s'apprêtait à se jeter à la gorge de son ancien associé, quand il poussa un meuglement de colère en voyant ses deux lads installés devant une table, passablement ivres mais privés de la compagnie de Heinz Kessel.

— Brooker, Nolls... Où est Kessel ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir avant l'heure ?

— Nous n'avons pas dû prendre cette peine, balbutia Brooker, la bouche pâteuse. On est ici depuis quatre heures, Kid et moi, à nous tourner les pouces et à boire pour ne pas trop nous ennuyer, et puis parce qu'il n'est pas convenable de s'installer dans un bar sans consommer. Mais, qui n'est pas venu ?

— C'est Kessel ! beugla Kid.

Le barman, qui avait entendu ces propos, s'approcha du commissaire.

— Vous cherchez Heinz Kessel, capitaine ?

— Oui... Nous avons besoin de lui demander quelque chose.

— Ces gentlemen lui avaient donné rendez-vous ici pour quatre heures, mais il n'est pas venu. Il était environ deux heures quand j'ai vu sa petite Ford arrêtée devant son café habituel « Les trois Boules », en face du jeu de croquet.

— Allons voir, décida Mr. Stewart.

« Les trois Boules » était une taverne de mariniers, pour l'heure complètement déserte. Le patron, un gros homme en manches de chemise, occupait son temps à confectionner des grillades au fromage sur un réchaud à gaz.

Il interrompit cette occupation délicate pour demander, avec un visible et mercantile plaisir, ce que l'honorable clientèle allait prendre.

On opta pour des grogs au rhum et au citron, ce qui mit le tavernier en belle humeur, d'autant plus que Mr. Bidderstone l'invita à trinquer avec la compagnie.

Quand on lui demanda des nouvelles de Heinz Kessel, le gros homme hocha pensivement la tête et se tourna vers Stewart.

— M'est avis, dit-il, qu'un jour ou l'autre, le pauvre Heinz se mettra mal avec la police. Avec les fréquentations qu'il a ces derniers temps.

» Depuis quelques jours, il vient boire ici en compagnie d'une sorte de gueule de muscade, moitié nègre, moitié chinois, que sais-je, bref une sale tête, soit dit sans vous offusquer, gentlemen.

» Hier, je lui ai vu donner de l'argent au moricaud et je me suis permis de le mettre en garde contre un homme qui ne me disait rien de bon, mais il s'est fâché tout rouge en m'invitant grossièrement à m'occuper de mes affaires. Cet après-midi, vers deux heures, ils sont encore venus.

» Je ne suis pas l'homme à écouter aux portes, mais néanmoins je n'ai pu m'empêcher d'entendre quelques-uns de leurs propos. La gueule de muscade disait :

» — Quand je les ai apportés, je croyais que c'était de la bonne marchandise. Donc, ne te fâche pas, Kessel.

» À quoi Heinz répondit en colère :

» — C'était du chiqué... Du vulgaire chiqué.

» — Mais, continua l'autre, le troisième est parfaitement bon...

» — C'est pour cela que tu l'as enlevé, hein ? gronda Kessel.

» — Tu peux l'avoir, répondit le moricaud. Viens le chercher avec ta bagnole et je ne te demanderai pas un penny de plus. »

» Là-dessus, Kessel sembla être d'accord ; ils ont encore pris un verre et ils sont partis avec l'auto. Je ne les ai plus revus.

Tom Wills, Mr. Stewart et Mr. Bidderstone se consultèrent.

— Tout ceci me semble assez plausible, déclara l'élève détective. Le moricaud, comme dit le tavernier, est celui qui a laissé enlever les corps des deux faux monstres par Heinz Kessel, mais c'est également lui que Mr. Bidderstone a vu, à travers la fenêtre, emporter la lampe et qui a dû s'emparer dans l'ombre du troisième phénomène : la fillette-autruche.

» Cet après-midi, il a dû décider Kessel à aller quérir cette dernière qui, probablement, n'est pas un monstre truqué.

— Et Heinz Kessel n'est pas encore revenu, murmura Mr. Stewart. Où peut-il donc être ?

— Au « Herony », supposa Tom Wills. Où l'homme au visage brun aurait-il pu le conduire autrement ?

— Je n'hésiterais pas, dit Mr. Bidderstone, j'irais au « Herony », de peur que Kessel ne se défile à notre nez et barbe.

L'auto de la police de Barnet fila sur la route de Wrotham et Mr. Bidderstone se dit en lui-même que le voyage se faisait à présent bien plus confortablement pour lui, que la première fois.

On trouva le château abandonné, sans lumière, et le directeur de cirque fut invité à faire montre de ses prouesses de cambrioleur, ce

qui lui réussit parfaitement.

La sombre demeure semblait complètement déserte et nul bruit ne s'élevait de l'intérieur.

Le commissaire allait déclarer qu'à son avis Heinz Kessel ne s'était pas attardé dans une ruine pareille, en admettant toutefois qu'il y fût venu. Mais Tom Wills demanda tout bas à Bidderstone de le conduire dans la salle où il avait vu Kessel enlever les phénomènes morts.

On se hasarda à allumer une lampe de poche.

— Oh ! fit Mr. Bidderstone d'une voix effrayée, il y a de nouveau quelqu'un assis à la table.

Mr. Stewart huma l'air, sentit l'odeur nitreuse de la poudre et s'élança vers l'obscur silhouette renversée sur une chaise.

— Kessel ! s'écria le policier.

C'était le vieux forain, en effet, mais les intrus virent immédiatement que sa vie s'était envolée.

Une balle, tirée à bout portant, avait troué sa tempe droite et sa main tenait encore la crosse d'un revolver d'ancien modèle.

— Un suicide ! déclara le commissaire de police.

— Un crime ! répliqua Mr. Bidderstone.

Pour le coup, le fonctionnaire, que ces événements imprévus et tragiques énervaient, attrapa durement le pauvre directeur.

— Allons, monsieur, ne venez plus nous contredire sans cesse. À chacun son métier... Cessez de jouer au détective pour ne plus être qu'un simple témoin. Nous sommes devant un cas de suicide, qui est flagrant.

— Pardon, devant un cas de crime, qui est flagrant, s'écria véhémentement l'échalas.

Mr. Stewart faillit se fâcher pour de bon, malgré les lieux et les circonstances, mais Tom Wills le calma.

— Je voudrais que Mr. Bidderstone nous donnât ses raisons de croire en un crime, dit-il.

— C'est la simplicité même, répondit le directeur. J'ai connu le vieux Kessel, comme pas un d'entre vous ne pourrait le faire. Eh bien ! je prétends que s'il avait mis lui-même fin à ses jours, il ne se serait pas envoyé une balle dans la tempe droite.

— Et pourquoi pas, monsieur ? s'écria Mr. Stewart.

— Parce que Kessel était gaucher... Voilà la raison.

Note de Tom Wills :

De toute la culpabilité présumée de Heinz Kessel, il ne reste debout que le dernier cri de la vie d'Hardmuth : « Kessel » !

Il est vrai qu'il y a les cadavres.

6. La tête d'âne et la marmite

À travers les hublots de sa roulotte de dompteur, Harry Dickson, alias Brancovanni, voyait le chapiteau de toile du cirque monter lentement vers le ciel, lavé par les pluies et devenu d'un beau bleu laiteux.

Il se sentait fatigué outre mesure et dans la situation décevante de quelqu'un qui patauge dans une mare à canards, où il s'enfonce de plus en plus.

La découverte des corps de Parkinson et de la dame Melair, ainsi que le suicide simulé de Heinz Kessel, n'avait apporté aucune clarté dans les ténèbres où il errait depuis des jours.

Les crimes possèdent leurs éléments logiques ; mais, ici, tout était incohérent et d'apparence vaine et inutile.

Dickson s'était senti à ce point l'esprit en déroute, qu'il s'était mis à consulter Mr. Bidderstone lui-même ! Mais, à sa franche stupeur, le directeur lui répondit de la manière la plus sensée.

— À mon avis, bien des choses, si pas tout, tournent autour de Heertha, notre puma. Parkinson voulait l'acheter, et il est mort.

» Hardmuth le maltraitait, et il est mort...

» Miss Badhurst le convoitait, et elle est morte...

» Quant à Kessel, mes idées sont devenues moins nettes à son sujet. Je l'ai pris pour le coupable, et voici qu'il est devenu une victime.

Mr. Bidderstone avait voulu imiter Harry Dickson en bourrant une pipe de bruyère de tabac de Hollande et en confiant ses méditations à de savants ronds de fumée.

— Voyez-vous, monsieur Dickson, je me suis dit que, si Kessel avait injecté je ne sais quelle drogue aux cadavres des monstres pour empêcher leur décomposition, pourquoi ne l'aurait-il pas fait aux deux autres morts que nous avons découverts dans sa maison ?

— Continuez, avait répondu Harry Dickson en le considérant avec sympathie.

— Et, quand je l'ai vu avec un revolver dans la main droite, alors qu'il était parfaitement incapable de se servir de cette main pour donner un tour à une clef anglaise, je me suis dit que son assassin a voulu lui donner des airs de coupable, en voulant faire croire à un suicide.

» Pourquoi cet assassin n'aurait-il pas, dans la même intention,

déposé les corps de Parkinson et de Mrs. Melair dans la maison de Kessel ?

— Monsieur Bidderstone, s'était écrié Harry Dickson, je vous envie !... Et je vous avoue sincèrement que votre hypothèse devient la mienne dès à présent.

— Si j'étais à votre place, avait continué le directeur, je resterais encore quelques jours dans la peau du dompteur Brancovanni. J'ai le vague pressentiment que vous êtes appelé à jouer un rôle comme tel.

Ce soir-là, Harry Dickson devait faire sa première entrée en cage.

Il avait décidé de présenter, d'abord en douceur, les deux lions les plus dociles et de travailler ensuite en numéro séparé, avec le puma seul.

À voir le nombre de gens qui se pressaient devant la roulotte où était installé le bureau de location, le cirque Bidderstone ferait salle comble pour la soirée à venir.

Les macabres découvertes de la veille n'avaient été livrées à la publicité qu'avec une sage circonspection, d'accord avec Scotland Yard et la police locale.

On laissait croire au suicide de Heinz Kessel. Comme il n'était pas très populaire dans la région, l'émotion provoquée par la nouvelle n'avait pas été énorme.

La tente de Miss Rosita Badhurst resta close et Mr. Bidderstone, qui avait bon cœur, avait pourvu à la nourriture des lionnes.

Au soir tombant, les grandes girandoles électriques s'allumèrent autour du cirque et la féerie foraine brilla dans toute sa splendeur.

Harry Dickson avait revêtu le costume rouge à brandebourgs de feu Kurt Hardmuth et, dans le hangar de toile où les voitures-cages des fauves étaient garées, il procédait aux derniers préparatifs.

Près de lui, sur un tréteau improvisé, l'électricien essayait les effets de lumière avec les projecteurs.

Il dirigeait les larges pinceaux électriques vers la piste, les faisait tourner, pirouetter et, finalement, il les fixa sur les trapèzes, suspendus dans le cintre de toile du chapiteau.

— Je laisserai le rayon braqué sur les hauteurs, dit le technicien. Cela fait de l'effet sur les spectateurs, quand ils entrent dans la salle. De prime abord, ils voient les appareils de voltige et cela les intéresse assez pour les faire patienter.

Tom Wills musait par-là, dans une attitude de désœuvrement.

— Holà, Smith ! cria l'électricien, si tu n'as rien d'autre à faire, graisse-moi un peu le plateau du projecteur. L'humidité en a rouillé les billes et il roule mal. Je dois aller vérifier les tableaux.

— Entendu, répondit Tom Wills.

Il s'acquitta aussitôt de sa nouvelle mission, en faisant couler un mince filet d'huile sur la mécanique récalcitrante.

Le pinceau girait facilement, virevoltant et se promenant de la piste aux galeries supérieures.

— Maître... Venez vite !...

Cela avait été lancé à mi-voix, mais avec une intonation d'angoisse qui fit accourir le détective.

— Là-bas... aux dernières galeries, regardez... Elle se projette sur la toile de fond, maître !

Le pinceau du projecteur dessinait un rond de clarté blanche sur la toile oblique de la grande tente et, dans ce rond...

Dans ce cercle éclatant, une ombre se tenait immobile.

L'ombre de la tête d'âne !

Mais, cette fois, on pouvait voir également la chose qui la projetait.

Elle se tenait comme éblouie, penchée sur la lisse métallique faisant le tour de la galerie.

L'espace d'un éclair, Harry Dickson et son élève virent une image diabolique, une longue tête animale aux yeux ardents, que la lumière électrique aveuglait.

— Sautez dessus, Tom ! ordonna le détective.

Le jeune homme s'élançait déjà sur l'escalier de bois conduisant vers les places populaires, quand la créature insolite se laissa tomber hors du cercle lumineux et s'échappa à leurs regards.

— Eh bien, Tom ?

— Rien, maître... Pas plus que si nous l'avions rêvé.

Les musiciens prenaient leur place dans l'orchestre et une marche endiablée annonça le début de la représentation.

Avec force cris et rires, les spectateurs envahirent les fauteuils et les banquettes.

Le numéro de fauves présenté par signor Brancovanni, servant de grande attraction, était réservé pour la fin du spectacle.

Après celui des jongleurs et des trapézistes, les garçons de salle envahirent la piste et se mirent à monter la cage avec diligence.

Dans le hangar du fond, lui servant de loge à présent, Harry Dickson consulta sa montre. Un pan de toile fut soulevé et Mr. Bidderstone parut.

— Ils sont arrivés, monsieur Dickson !

Le détective sortit dans le petit enclos, entre les roulottes, et s'y trouva en présence d'une dizaine d'inspecteurs de Scotland Yard, en civil.

— Très bien, mes amis, dit le détective, répartissez-vous dans

la salle, et que le plus grand nombre d'entre vous prenne place sur la galerie supérieure.

» Maintenant, faites bien attention : au moment où le puma sera présenté, regardez bien si quelqu'un fait le geste de jeter quelque chose dans la cage...

— Diable ! s'écria Mr. Bidderstone. Vous risquez gros à ce jeu, monsieur Dickson !

Le détective haussa les épaules.

— Qui veut la fin...

Les inspecteurs s'éloignèrent en silence ; dans la salle, on entendait les valets marteler fiévreusement les joints de fer des grilles.

Harry Dickson s'approcha de la cage du puma.

C'était une magnifique bête, souple et racée, la plus belle du genre qu'il eût jamais vue.

Elle poussa sa tête contre les barreaux et émit un faible miaulement amical.

D'une main audacieuse, le détective flatta la tête du chat géant.

La bête ronronna, satisfaite.

Dickson resta planté devant la cage, mais il entendait parfaitement que, derrière lui, un pan de toile se soulevait avec prudence.

Sans se retourner, le détective prononça d'un ton très doux, *en espagnol* :

— N'ayez pas peur, je suis l'ami du puma et le vôtre aussi !

Il entendit un faible soupir et se retourna lentement.

Un petit monstre le regardait.

Un homme à tête d'âne.

Le numéro des lions obtint son succès traditionnel.

Ces fauves, habitués au dompteur et surtout à son uniforme éclatant, ne faisaient aucune difficulté pour obéir au nouveau maître.

Celui-ci avait exécuté les numéros en douceur, se servant à peine du fouet et guidant ses bêtes de la voix et du geste.

Une salve d'applaudissements enthousiastes salua la sortie des fauves, qui filèrent au galop vers leurs cages respectives, où leur repas du soir les attendait.

Le dompteur salua le public et resta debout au milieu de la grande cage.

Mr. Bidderstone s'avança pour faire l'annonce suivante :

— Ladies and gentlemen, nous vous présenterons ce soir le puma Heertha, dans un numéro de dressage exceptionnellement dangereux. Nous vous prions de garder le plus strict silence.

Les garçons de piste firent manœuvrer une valve grillée.

Un long feulement retentit et le puma s'avança.

À pas menus, il gagna le milieu de la cage, griffant le sol et balançant de gauche à droite sa petite tête féroce.

— En place, Heertha !

Il se ramassa sur lui-même, tendit ses muscles et d'un bond sauta sur un des hauts escabeaux de dressage.

— Debout, Heertha !

La bête monstrueuse rauqua, lança un vain coup de patte dans l'espace, souffla et lentement se dressa sur ses pattes de derrière, paraissant dans toute sa taille.

On frémit dans la salle : il y avait quelque chose de si diabolique dans cette apparition d'un fauve, connu comme indomptable, que les spectateurs comprirent le péril que le bestiaire courait en ce moment.

— Assis, Heertha !

Le puma ouvrit sa gueule ardente et poussa un sourd gémissement.

À cet instant, Harry Dickson eut l'impression écrasante d'avoir joué trop légèrement avec des forces redoutables, non en ce qui concernait le fauve, qui était à cinq pas de lui, mais en raison du mystérieux et implacable ennemi qui veillait au-dehors.

Il sentit parfaitement que le péril n'était pas dans la cage, mais de l'autre côté des barreaux de fer.

Heertha, inquiète, feulait et balançait de plus en plus nerveusement sa tête de chat géant.

Soudain, Harry Dickson suivit le regard du fauve.

Les yeux de la bête venaient de s'attacher à un point fixe de la salle et un long frémissement la parcourut.

Eperdument, le détective saisit ce regard de feu vert et monta avec lui vers les hautes galeries.

Là-bas, tout contre le mur de toile, là où les agrès filaient en oblique vers le cintre, et où, faute de banquettes, le public n'avait pas accès, un objet hallucinant était posé sur une traverse : une marmite aux anses évasées...

Mais ce qui était effroyable, c'est que le chaudron vivait d'une vie diabolique, grimaçant hideusement, tandis qu'un long bras grêle, qui semblait lui être poussé, gesticulait comme une tentacule de pieuvre.

Avec horreur, Dickson se rendit compte que personne dans le public ne pouvait voir le singulier monstre glisser par les longerons du chapiteau et que, par conséquent, il échappait sûrement aux inspecteurs égaillés dans la salle.

Ceci dura l'espace d'un éclair. Le public, angoissé par l'attitude menaçante du puma et l'immobilité du dompteur, retenait son haleine,

inconscient du véritable drame qui se jouait autour de lui.

Le bras long et grêle décrivait une courbe rapide et le détective vit la luisance jaune du mystérieux métal entre des doigts crochus.

Avec un effort surhumain, il fit un pas de côté et entendit un léger « floc » : la fléchette d'or l'avait manqué d'un pouce.

Au même instant, un coup de feu éclatait, suivi d'une plainte aiguë.

Une folle panique s'empara du public qui, sans savoir ce qui arrivait, criait à l'assassin.

On vit les spectateurs escalader les banquettes, gesticuler, s'arrêter impuissants...

Mais, pour Harry Dickson, le charme dangereux était rompu, il respira longuement, se sentant soudain délivré d'une horrible inquiétude. D'un geste assuré, il fit rentrer le puma, redevenu docile, dans sa propre cage et s'élança vers les hauts gradins, en appelant Tom Wills.

Pendant ce temps Mr. Bidderstone, qui était décidément un homme précieux, ne perdant jamais le nord, annonçait dans le mégaphone que la représentation était terminée et que la détonation était due à l'éclatement d'un pétard forain.

Le public se retira en bon ordre et de bonne humeur, content de sa soirée.

Harry Dickson, suivi de son élève et de quelques agents en civil, atteignait la bordure du chapiteau.

Une petite forme, affreusement ramassée sur elle-même se tenait accroupie contre la toile, un filet de sang coulant à petit bruit sur le plancher oblique.

— C'est un masque ! cria l'un des policiers. Il s'est coiffé d'une marmite.

— Non, murmura Harry Dickson en considérant avec répulsion l'homoncule mort. Cette marmite est sa tête... C'est un des derniers Aztèques qui vient de mourir ici, au moment où il s'apprêtait à faire périr d'autres gens, car jamais monstre plus sanguinaire n'a vécu sous le soleil de Dieu.

— Et qui l'a tué ? demanda un autre inspecteur.

— Quelqu'un à qui je dois la vie et qui par conséquent, ne doit pas être inquiété, répondit le détective.

— C'est juste... Avez-vous encore besoin de nous, monsieur Dickson ?

— Peut-être, répondit le maître. Je vous saurais en tout cas gré de vouloir rester encore une couple d'heures à ma disposition.

Il gagna le hangar de toile où l'on venait de transporter le hideux petit cadavre de l'Aztèque.

Une petite main froide et parcheminée saisit la sienne.

Dickson la serra doucement.

— Tu n'es pas un dompteur, dit une voix chevrotante, en espagnol. Rua-Mah me l'avait dit, et j'ai demandé s'il fallait te tuer. Alors, elle m'a ordonné, au contraire, de te protéger partout où je le pourrais.

Le détective tressaillit et se retourna avec quelque appréhension, car la silhouette difforme de l'Aztèque lui inspirait un sentiment proche de la crainte.

— Tu sais ce qui est arrivé à... Miss Radhurst, à Rua-Mah ? demanda-t-il.

— On l'a tuée, dit l'homme à la tête d'âne.

— Ru-Uh-Ca ? L'homme à la tête de marmite ?

— Non, celui qui a toujours armé, la main de cette sale vipère à tête de chaudron : le général Castro Ibarrez !

Harry Dickson sursauta et allait répondre, mais il se contint.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il.

— Ru-Duh !

— Tu étais l'ami du colonel Graham Brane ?

— Oui, j'étais son fidèle serviteur, ainsi que ma femme Rua-Lala.

Le petit monstre baissa sa tête difforme en signe de profonde affliction.

— Castro Ibarrez a gagné la partie, murmura-t-il. Il a fait tuer le colonel Brane, notre maître, sa femme et sa fille, et il a enlevé mon épouse...

— Mrs. Melair était en réalité Mrs. Brane... Et Miss Rosita ?

— C'était leur fille, sanglota l'Aztèque, et Rua-Lala...

— La fillette-autruche, qui fut enlevée au show Parkinson.

— Oui, oui, tu sais tout cela, gémit le nain, mais toi qui sais tout, pourquoi ne connais-tu pas Castro Ibarrez, le bandit ? Celui qui nous chassa du Mexique, grâce à son faux dieu Ru-Uh-Ca ! Un jour, il dut s'enfuir lui-même, car le puma sacré avait été volé au temple du Soleil.

— Je te le ferai rendre, dit le détective.

— Trop tard, dit plaintivement l'Aztèque. Si Rua-Mah avait encore vécu, alors oui... Nous serions retournés là-bas et le temple interdit nous aurait été ouvert.

— Je soupçonnais quelque chose de ce genre, murmura Harry Dickson en regardant la cage où Heertha dormait, allongée sur la paille. Pourquoi un autre puma n'aurait-il pas pu faire l'affaire de tes maîtres et la tienne, Ru-Duh ?

— C'est vrai, répondit l'Aztèque, tu ne peux savoir... Regarde, écoute et tais-toi !

Il s'était approché de la cage et, d'une voix toute changée, qui

ressemblait à une suite de glapissements, il psalmodia une sorte de rituel barbare.

Le puma se dressa brusquement, comme si un fouet l'avait cinglé.

Alors, Dickson assista à quelque chose de véritablement cauchemardesque.

La bête poussa sa tête contre les barreaux et, d'une voix horrible prononça – *oui, elle prononça des mots !*

— C'est un secret de nos anciens prêtres, dit simplement Ru-Duh. Ils apprenaient à parler aux loups, aux coyotes et même aux grands fauves de la montagne, en leur façonnant les cordes vocales.

Après un moment d'un silence angoissé, le détective fit signe à son nouvel ami de l'attendre et sortit du cirque.

Dans la roulotte de Mr. Bidderstone, les policiers attendaient avec patience.

— Vous pouvez regagner Londres, leur dit le détective. Il n'y aura pas d'arrestation ce soir. Quant à vous, Tom Wills, allez me porter cette lettre à son adresse, que Mr. Stewart vous prête une auto !

— Ainsi, dit Harry Dickson, quand il eut invité Ru-Duh à le suivre dans sa voiture, ainsi tout ce drame se résume en un duel, sans merci et mené dans l'ombre, entre deux anciens dictateurs mexicains : Graham Brane et Castro Ibarrez, chacun d'eux espérant vaincre l'autre pour retourner là-bas, sans devoir craindre de nouvelles rivalités.

Comme cela arrive souvent, ce duel eut l'Angleterre comme son champ clos. Brane et les siens sont tombés sous les coups de l'ennemi, transpercés par les fléchettes d'orichalque.

— Le métal sacré ! riposta l'Azèque. Il ne faut pas oublier que, Ru-Uh-Ca étant dieu, il ne pouvait manier que des armes façonnées dans ce métal sacré.

— Pourquoi essaya-t-il, la première fois, de tuer Hardmuth en même temps que Parkinson, ou plutôt Graham Brane ?

— Parce qu'il approchait le puma sacré... Mais sa main n'était pas très sûre, et il le manqua. Il dut jeter plusieurs flèches. La seconde fois, c'est Castro Ibarrez qui a dû intervenir, car il n'employa pas de flèche, mais le poison qui rend les gens affreux avant de mourir.

Une automobile s'arrêta à proximité de la voiture.

— Cache-toi derrière cette tenture, Ru-Duh, ordonna le détective.

Déjà, on frappait à la porte.

Ce fut Sir Gregory Manville qui entra.

— Qu'est-ce que j'apprends, monsieur Brancovanni ? s'écria-t-il. Vous aussi avez été blessé par le puma ?

— Oui... Voulez-vous voir, sir ?

Harry Dickson tendit les bras, et le médecin se pencha vers lui.

Au même instant, le détective eut un geste rapide et les poignets de Sir Gregory furent saisis dans l'étau d'un cabriolet d'acier.

— Que signifie... ? hurla Sir Manville.

— Que vous êtes enfin pris, Castro Ibarrez, et par Harry Dickson en personne ! répondit froidement le détective en faisant vivement disparaître les postiches qui le déguisaient.

— Soit, dit l'autre avec un sourire glacé. Vous êtes décidément plus fort que je ne l'avais cru.

— Pourtant, répondit Dickson bon enfant, j'avoue avoir mis le temps avant d'entrevoir la grande lumière à votre sujet. Et c'était simple pourtant : pendant que j'étais seul avec Hardmuth agonisant, il prononça le mot « Kessel », que je pris pour un nom. Naturellement, vous écoutiez aux portes et, immédiatement, vous avez compris quel avantage vous pourriez tirer d'une coïncidence : précisément, il existait un forain du nom de Kessel, qui ne demandait qu'à devenir suspect. Vous avez fort bien arrangé les choses, à l'aide d'un de vos complices, en introduisant dans sa demeure les cadavres de Brane et de sa femme, puis en « suicidant » Kessel lui-même...

» J'ai pensé, trop tard, au fait que Hardmuth, étant Autrichien, avait désigné son assassin par sa ressemblance... Le pauvre garçon avait vu le petit monstre aztèque à tête de marmite... et, en allemand, « marmite » se traduit par « Kessel ».

— Bah, dit Sir Manville, n'oubliez pas, Dickson, que si je n'avais eu Brane, alias Parkinson, c'est lui qui m'aurait eu, et si je n'avais pas mis fin aux beaux jours de la merveilleuse Rosita, elle n'eût pas hésité à en finir avec moi. D'ailleurs, ce ne sont jamais vos tribunaux qui me jugeront.

On ne fit plus grand bruit autour de l'affaire Parkinson.

Au lendemain de l'arrestation de Sir Manville, alias Castro Ibarrez, une descente de police eut lieu dans la fameuse clinique d'Abbots Langley, et on délivra la fillette-autruche. Deux domestiques mulâtres, qui essayèrent d'opposer de la résistance, furent abattus à coups de revolver par les policiers.

Sir Gregory mourut en prison le lendemain, sans que l'autopsie ait pu déterminer la nature du poison dont il s'était servi pour mettre fin à ses jours.

Grâce à l'entremise d'Harry Dickson, le couple aztèque et le puma Heertha furent embarqués pour Galveston, d'où ils devaient prendre le chemin du Mexique. On ne sut jamais ce qu'il advint d'eux.

Mr. Bidderstone n'entra pas dans la police, mais son cirque fit fortune.

FIN

LA TÊTE À DEUX SOUS

1. Une étrange partie de roulette mécanique

En passant de Drury Lane dans Kingsway, par la brève et obscure Wildstreet, Harry Dickson avait souvent remarqué le même carré de clarté éblouissante projeté sur le pavé.

C'était une échoppe, oscillant entre le magasin de traiteur de quartier et la gargote, ouverte toute la nuit et servant le client au comptoir. Toute en céramique blanche, elle avait la fallacieuse propreté des établissements exigus, pourvus d'un éclairage trop intense pour leurs dimensions et dont la poussière et la crasse devenaient inapparentes à forces de kilowatts heures...

Au-dessus de la porte, toujours ouverte, une enseigne au néon posait dans les ténèbres des lettres frémissantes de feu violet et orange : « À la Marée de Boulogne » (Maison française).

À partir de dix heures du soir, jusqu'à six heures du matin on y servait à la clientèle noctambule des plies frites, des moules en daube, des pommes de terre à l'huile, des hors-d'œuvre vinaigrés, des sandwiches au fromage et des pâtisseries.

Sur un coin du comptoir on versait du thé, du café, de la petite bière et du vin chaud – pas d'alcool.

Quand il se trouvait de nuit dans les parages, le détective faisait parfois un léger crochet pour passer devant ce havre de lumière et de chaleur, ouvert dans les ténèbres hostiles de la métropole.

Jamais il n'y était entré, son instinct de gourmet en révolte contre l'odeur du graillon et le teint livide des nourritures amoncelées, mais il aimait suivre, d'un œil amusé, les gestes d'automates des serveurs et l'activité avide de la clientèle.

Bientôt le patron le salua comme une vieille connaissance, à force de le voir arrêté devant la vitrine étincelante.

C'était un homme tout en chair et en graisse, au visage neutre et triste, s'affairant sans cesse entre les énormes bassines de friture chaude, les tranchoirs et les vastes bols de faïence remplis de mangeaille.

Un soir...

Le 6 mai, entre deux et trois heures du matin, Harry Dickson revenait d'une première à un théâtre de Drury Lane. La représentation avait été prolongée par un punch offert par le directeur et auquel il

n'avait pu se soustraire.

La nuit était froide et pluvieuse et les invités s'étaient égaillés à la sortie comme une bande de passereaux, en quête de taxis et de cabs en maraude. Dickson avait cédé le sien à un vieux couple d'artistes, effrayés à l'idée de rentrer, trempés et si tard, dans leur lointaine maison de banlieue.

Il marchait d'un bon pas dans la direction des Inns, où il était presque certain de trouver une auto qui le ramènerait à Backer Street. Comme il coupait par Wildstreet, il vit de loin resplendir la solitaire boutique et tout à coup l'idée lui vint d'y entrer et d'y avaler une quelconque boisson chaude.

À sa vive surprise, le petit établissement, bien que violemment éclairé, était vide. Une flamme de gaz, fortement baissée, chauffait modérément les bassines de friture, tandis que l'énorme samovar de cuivre et de nickel jetait les brefs appels d'angoisse de la vapeur surchauffée.

Le détective frappa le marbre du comptoir avec une pièce de monnaie ; puis, comme personne ne répondit, il lança un « Hello ! » retentissant.

Le fond de la boutique était tendu d'une draperie en grosse toile cirée, retombant du plafond sur le sol en lourds plis luisants et faisant, sans aucun doute, office de séparation entre le magasin et l'arrière-boutique.

Jamais Harry Dickson ne l'avait vue soulevée, et comme on continuait à ignorer sa présence, il décida de glisser un regard indiscret derrière ce voile. Il vit un petit salon irrégulier, tapissé d'un papier rose, meublé d'un sac arabe vieillot, d'une table ronde et éclairé par un lustre à bougies électriques. Dans un coin, un feu continu de petit modèle luisait de tous ses fenestrons de mica rougeoyants.

Mais, tout comme dans le magasin, il n'y avait personne.

Le salon arabe ne semblait posséder d'autre issue que l'ouverture masquée de toile cirée par où le détective était entré. Cela n'étonna nullement Dickson qui comprit que les tenanciers de la friture nocturne ne devaient avoir en location que l'exigu rez-de-chaussée de l'immeuble.

Il allait se retirer, quand quelqu'un entra dans la boutique et siffla.

Harry Dickson quitta le salon, s'apprêtant à expliquer au visiteur qu'ils se trouvaient dans un restaurant absolument privé de maîtres.

L'homme qui venait d'entrer lui tournait le dos et regardait la rue, tout en continuant à siffler entre ses dents un refrain de cabaret. En entendant bruissier la tenture, il se retourna lentement.

— Mince, ricana-t-il. Un marchand de pommes de terre frites en habit de soirée. Les portions doivent être à l'avenant, je suppose.

Le détective avait rarement vu visage et stature plus déplaisants. Le client était de petite taille et, de son trench-coat grasseyé sortait un cou grêle et démesuré, surmonté d'une tête osseuse au visage en lame de rasoir ; des yeux bigles clignotaient à la clarté trop violente des deux énormes lampes blanches.

L'individu ne portait pas de chapeau, ce qui permit à Dickson de voir une chevelure noire et luisante, comme vernie, collée au crâne.

Après avoir dévisagé Dickson d'un air insolent, l'individu se tourna de nouveau vers la rue et en scruta les deux bouts avec attention. Mais le fog était venu et bourrait littéralement Wildstreet de fumée humide, permettant tout juste aux puissantes lumières de la gargote d'éclairer le rebord du trottoir.

L'homme grogna, en disant qu'après tout, cela lui était égal.

— Vous attendez quelqu'un ? s'enquit Harry Dickson qui se complut soudain à son rôle de restaurateur improvisé car, sans aucun doute, le noctambule devait le considérer comme tel.

— Non mais, des fois ! s'écria le nabot avec brusquerie. Croyez-vous avoir le droit de me poser des questions, avec vos airs de gentleman à la manque ?

Il jeta un regard furieux au détective et se tourna vers les bols de faïence, dont il considéra le contenu avec dédain.

— Pas de whisky ? demanda-t-il d'une voix rogue.

— Pas de whisky !

— Misère ! Cela m'apprendra à venir avant l'heure !

Il plongea la main dans un bocal de harengs marinés, en retira quelques filets et y mordit à pleines dents. Après quoi il pécha quelques filaments d'oignons qu'il dégusta en connaisseur.

— Pas mal tout de même, grommela-t-il. Alors vous êtes le premier, Gov'nor ?

— Oui, répondit sèchement Harry Dickson en décidant sur l'heure de se laisser aller au fil de l'aventure.

— Et Lostelot est parti ? Nature, quelle truille il a dû avoir, le gras à lard, quand il a reçu l'avis d'avoir à nous céder la place.

Un bruit de pas s'éleva dans la rue, et l'homme y jeta un regard inquiet.

— Au fond je suis content de ne pas être arrivé le premier dans cette boîte vide, car Lostelot aurait pu faire le malin. Votre présence, Gov'nor, me prouve qu'il n'en a rien fait, ce qui est sage de sa part. Si on passait derrière cette nappe de table qui fait office de porte, car il fait bigrement clair dans cette cambuse !

— Soit, accepta Dickson en s'installant en face de l'inconnu,

dans le petit salon rose.

Tout à coup, le nain jeta un regard méfiant au détective.

— Pourquoi ne m'avez vous pas demandé le signe ? demanda-t-il brusquement.

Harry Dickson ne tiqua pas et haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous savez bien que je ne dois pas le faire, ricana-t-il. Il me serait aisé de vous tordre le cou si vous ne pouviez le montrer quand je le demanderais.

L'allusion à son maigre cou, partie fortement vulnérable de sa personne, parut faire impression sur l'homme.

— Tenez, le voilà, dit-il en tirant de la poche de son gilet un disque de métal jaune, de la dimension d'une pièce de deux sous.

— Mettez cela de côté, lui intima rudement le détective. Je ne vous ai rien demandé.

— Diable, je crois que vous avez mauvais caractère, bougonna l'homme.

— Très... approuva gravement Harry Dickson.

Mais il avait quelque peine à dissimuler la joie intense qui envahissait tout son être. Il y avait un bahut flamand à côté de la salamandre et, sur le coin du meuble, il apercevait un disque de métal identique à celui que son compagnon venait de lui montrer.

Il se leva, ouvrit d'un geste sec la clef du poêle, en murmurant qu'il ne faisait pas trop chaud. Puis, en se redressant, il escamota vivement l'objet.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. Ensuite, l'homme tira une vieille montre de nickel de sa poche et annonça qu'il serait bientôt trois heures.

— Quand tout sera en ordre, j'espère bien qu'on fermera les volets et qu'on cassera la croûte, fit-il. Il ne manque pas à boire et à manger dans cette taule.

Harry Dickson ne répondit pas. Il sentait l'homme vain et méprisable, mais il devinait instinctivement que des forces plus redoutables allaient se révéler. À cet instant, sans qu'on l'eût entendu entrer, quelqu'un souleva la draperie et entra dans le salon.

C'était une femme d'un âge incertain, vêtue d'un manteau de grosse laine et portant une valise en cuir noir.

Elle s'installa, sans un salut, dans un des fauteuils, retira un de ses gants et laissa briller entre ses doigts un disque de métal jaune.

L'inconnu l'imita immédiatement et Harry Dickson fit de même.

Elle eut un signe de tête, remit son gant, ouvrit sa valise et en retira un livre, qu'elle se mit à lire à l'endroit marqué par un signet.

Harry Dickson fut légèrement intrigué par le titre de l'ouvrage

qu'il pouvait fort bien déchiffrer : *Le château des Visages noirs* par Ann Radcliffe.

C'était un de ces terribles romans hantés que la célèbre femme-auteur publia il y a un siècle et qui firent frémir toute l'Angleterre, et même une bonne partie du continent.

La femme n'en avait pas lu une page que des pas pressés franchirent le seuil, annonçant un nouveau venu.

Il fut suivi, presque sur les talons, par deux autres inconnus, puis, une minute plus tard, par un très vieil homme misérablement mis et marchant avec peine.

Tous, en entrant sans se saluer, avaient exhibé, d'un air maussade, la fameuse pièce de monnaie et s'étaient plongés dans un mutisme absolu, comme s'ignorant les uns les autres.

Ce fut le vieux qui prit la parole.

— On peut fermer le magasin à présent. Nous sommes sept.

Personne ne bougea cependant, comme si les paroles du vieillard ne s'adressaient ni à l'un ni à l'autre.

— Soit, dit-il, je le ferai. Je ne m'attendais d'ailleurs pas à voir Lostelot rester après l'avis qu'il a reçu.

Harry Dickson entendit le volet de fer se baisser avec un roulement sonore sur la vitrine, puis le déclic des commutateurs éteignant les lampes du magasin.

Le vieux revint et annonça :

— La boîte à sous se trouve derrière le comptoir. Elle est trop lourde pour moi. Qui veut m'aider à la transporter ici ?

Ce fut le nabot qui se présenta.

Ils revinrent bientôt, portant une de ces boîtes à jeu qui font la joie des cabarets pauvres de banlieue et qui, avec une pièce de deux sous, vous offrent d'en gagner dix ou vingt ou même quarante, si la couleur choisie sort gagnante.

La fente par laquelle on glissait l'enjeu formait la bouche d'une tête de satyre grimaçante.

Le vieux tira de sa poche une poignée de gros sous, en choisit trois et les glissa dans la fente, les uns après les autres, contre toutes les règles du jeu. Après quoi, il pressa le levier.

Le disque des couleurs roula, s'arrêta et le vieux recommença son manège en y glissant d'abord deux pièces de deux pence, puis encore une fois deux pièces. À la troisième giration du disque, une pluie de gros sous ruissela dans la sébile.

Le vieillard les retira, les jeta à toute volée sur le buffet et, en se frottant les mains, déclara que tout était prêt.

— C'est la deuxième fois de ma vie que je joue, l'entendit murmurer Harry Dickson. Le ferai-je encore ?

— Commencez, ordonna-t-il en désignant le nabot. Ensuite, le

jeu se continuera de gauche à droite.

Harry Dickson regardait les créatures silencieuses qui entouraient la table ronde. Les trois joueurs entrés presque en même temps n'avaient rien de caractéristique dans leur apparence comme dans leur maintien. C'étaient des hommes d'âges différents, vêtus convenablement mais sans recherche ; des types d'employés de commerce de la City.

— À moi ! s'écria le nain et il tira son insigne de sa poche et le glissa dans la bouche du Satyre.

— Je mise sur le rouge ! cria-t-il.

La roue tourna et ce fut le vert qui sortit. La bouche grimaçante s'ouvrit légèrement et recracha le jeton dans la sébile.

— C'est bien ma chance ! pleurnicha le laideron.

Le vieux, puis les trois autres, n'eurent guère plus de veine et se virent restituer leur enjeu par la tête dédaigneuse.

Cela changea quand la liseuse de roman misa sur le bleu.

La bouche s'ouvrit plus largement, et une poignée de monnaie en jaillit, remplissant la sébile aux deux tiers.

Harry Dickson eut un léger mouvement de surprise : c'étaient des pièces d'or qui venaient d'échoir à la gagnante.

Elle n'en parut pas plus émue et jeta négligemment son gain dans sa valise.

C'était le tour d'Harry Dickson. Il misa sur le jaune et gagna une dizaine de souverains.

Le jeu se continua avec des alternatives de perte, ou plutôt de nullité, et de gain, assez mal réparties d'ailleurs. La femme gagnait beaucoup ; le vieux vit une fois, la couleur blanche sortant, la sébile se remplir d'or.

Les trois employés gagnèrent chacun une dizaine de pièces. Dickson gagna deux fois la même quantité. Le nabot ne gagnait rien et gémissait lugubrement.

Aucun mot ne fut échangé.

L'heure avançait. Le détective remarqua qu'à plusieurs reprises le vieux avait tiré sa montre de son gousset, en secouant la tête.

— C'est la dernière tournée, annonça-t-il enfin.

Elle fut étrangement prodigue de gains. Le blanc sortit coup sur coup, remplissant la sébile d'or pour tous, à l'exclusion toutefois du nabot, pour lequel elle resta vide.

Le dernier tour était pour Dickson.

Il remarqua alors que personne n'avait jusque-là misé sur le noir. Brusquement, il posa la flèche sur cette sombre couleur et s'apprêta à glisser son jeton dans la fente.

Une clameur l'arrêta.

Tous étaient debout, les yeux étonnés, terrifiés même, fixés sur

lui.

— Le noir ! Vous... misez sur le noir... balbutia le vieux, pâle comme un linge. Pardonnez-moi... C'est la loi. Je dois vous demander de me passer votre jeton. Je dois le voir, vous le savez bien...

Il saisit l'insigne d'une main tremblante et, soudain, il s'inclina et tendit le jeton à Harry Dickson, sans oser lever les yeux sur lui.

— Que votre volonté se fasse et celle qui nous vient d'ailleurs également ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Jamais le détective n'avait vu des visages se décomposer d'une manière si rapide et si singulière.

Les hommes étaient blêmes et tremblaient ; le nabot suait d'une peur abjecte ; la femme, seule, le fixait avec des yeux d'hallucinée.

Lentement, le détective baissa le levier et la roue de la fortune gira. Un silence de mort planait. La roue acheva sa course, frémit, s'approcha du triangle noir et...

Et elle s'arrêta sur le blanc.

Un cri d'allégresse monta autour de la table. Dickson vit les hommes respirer longuement, comme des nageurs qui remontent d'un grand fond ; le nabot hurlait littéralement de joie ; le vieux se tenait la tête entre les mains et semblait pleurer doucement. La femme, très pâle, avait fermé les yeux.

— Pouvons-nous partir, Seigneur ? demanda le vieux en se tournant vers Dickson mais sans oser le regarder.

Le détective eut un geste affirmatif et une véritable course s'ensuivit. L'instant d'après, le magasin était vide, tandis que des bruits de pas pressés se perdaient dans le brouillard.

Harry Dickson demeura seul dans la gargote, devant l'étrange tête à deux sous.

Il regarda son insigne. Il était en or et portait le traditionnel signe macabre d'une tête de mort sur deux tibias croisés. À l'envers était gravé une sorte d'hiéroglyphe, ressemblant à un losange assez irrégulier et traversé par deux lignes parallèles.

Il avait remarqué que le vieillard avait regardé ce signe et que c'était lui qui avait provoqué son trouble.

Il se leva et explora minutieusement la maison, ou plutôt les deux pièces contiguës. Elles ne lui apprirent rien. Dans le bahut, il ne trouva que des récipients remplis d'ingrédients pour la cuisine. Le tiroir caisse du magasin était vide. Nulle part, il n'y avait de vêtements.

Il se remit alors à jouer tout seul à la tête à deux sous, en misant sur le noir. Il sortit enfin et une véritable pluie d'or en tomba, débordant de la sèbile, coulant sur la table en un fleuve sonore, vidant complètement la boîte. Rêveusement il empilait son étrange trésor,

quand l'appareil se remit tout à coup en mouvement de lui-même, et un objet luisant tomba dans la sébile.

C'était une petite clef plate en acier bleui, au panneton singulièrement compliqué.

L'aube se levait quand le détective quitta subrepticement la bizarre gargote, emportant le trésor et la clef, dont la destination demeurait mystérieuse.

Il attendit jusqu'à la nuit pour regagner la friture, mais ses volets restaient clos.

Pendant la journée, Dickson avait pris des informations.

Les deux pièces du rez-de-chaussée étaient louées par une compagnie immobilière à un sieur Lostelot, de nationalité française, et cela depuis près d'un an. Il n'y avait pas son domicile, mais bien dans une rue tranquille de Clerkenwell, où Dickson se rendit sur-le-champ.

Comme le détective s'y attendait, l'adresse était fausse. Personne ne connaissait le nommé Lostelot.

Par ordre de justice, les scellés furent mis sur la gargote, mais personne ne vint en réclamer la levée.

2. Le crime de Clissold-Park

Harry Dickson n'eut aucune peine à se faire remettre la fameuse boîte à sous. C'était un appareil fait en série par une maison française, et auquel on avait adjoint un mécanisme intérieur, de minimales dimensions, mais fort ingénieusement conçu.

L'apport de trois pièces de deux sous, suivis de celui de deux autres, puis de deux autres encore, vidait complètement l'attrail de son billion et livrait alors passage aux pièces d'or.

Le détective se mit en rapport avec le constructeur français. Celui-ci lui fit savoir qu'à aucun moment il n'avait apporté de modifications à ses appareils, ni n'avait été sollicité pour le faire.

En étudiant la mécanique Dickson comprit que le noir, gagnant, vidait complètement la réserve d'or et faisait fonctionner un système d'horlogerie qui, au bout de quelques minutes, pouvait faire jaillir un objet dans la sébile s'inclinant progressivement. De cette manière, il avait reçu la curieuse clef plate.

Il envoya Tom Wills à travers Londres, à la recherche de boîtes à sous identiques. Le jeune homme revint au bout de quelques jours avec une moisson assez considérable : il en avait découvert huit.

Mais toutes se révélèrent être d'honnêtes petites mécaniques permettant de gagner quelques sous, et surtout d'en perdre beaucoup. Aucune ne répondit au truchement des enjeux glissés à la file dans la fente, et aucune ne paya d'une pièce d'or la peine des détectives.

Harry Dickson allait conclure à l'existence de quelque loge maçonnique tournée à l'excentricité, quand eut lieu le crime de Clissold-Park.

On était alors à la fin du mois de juin, et plusieurs écoles fermaient déjà leurs portes pour de plantureuses vacances.

Il en était ainsi pour Howard College, un institut privé pour jeunes gens riches se contentant d'une instruction fort moyenne, mais d'un vernis parfait.

Howard College se trouve dans Green Lanes et son jardin voisine avec l'énorme Clissold-Park.

Le directeur et propriétaire de cet honorable établissement, le Dr Stephen Howard, avait donc envoyé ses élèves en vacances en se promettant d'en prendre à son tour.

Vacances peu ordinaires pourtant, puisqu'elle consistaient pour le pédagogue à écrire d'interminables essais et mémoires sur une

littérature bien désuète et décriée, celle du début du XIX^e siècle.

Dès le lendemain du départ de ses élèves, le Dr Howard, muni d'une rame de papier vierge et d'un demi-gallon d'encre violette, s'était installé devant sa fenêtre ouverte et s'était mis à écrire.

Il avait travaillé toute la journée et même très avant dans la nuit, car son domestique lui avait souhaité la bonne nuit à travers la porte, à onze heures passées. À une heure du matin, ce domestique, Peter Slumkin, s'était réveillé sous l'emprise d'une forte rage de dents. Il s'était levé pour prendre un vieux remède qu'il croyait souverain : de l'eau des jacobins – et il avait regardé par la fenêtre.

Il avait vu que la lumière du docteur était éteinte, et il en avait conclu que son maître s'était mis au lit.

Entre trois et quatre heures du matin, les maux de dents avaient repris de plus belle, et Peter s'était offert un nouvelle ration d'eau des jacobins.

Machinalement, il avait regardé par la fenêtre pour voir quel temps il faisait, car il comptait aller à la pêche ce même jour.

Cette fois, le cabinet de travail du directeur resplendissait de lumière.

Certes, il n'était pas dans les habitudes du Dr Howard de se lever au milieu de la nuit pour se remettre à l'ouvrage. « Une fois n'est pas coutume », s'était pourtant dit Peter Slumkin en se recouchant.

Quand il se réveilla, il se sentait frais et dispos, tout prêt à partir taquiner le goujon.

Il s'habilla prestement et descendit l'escalier.

À son extrême surprise il vit de la lumière dans le bureau de son maître et cela bien qu'il fit déjà grand jour.

Il frappa, n'obtint pas de réponse et ouvrit la porte.

Le Dr Howard était assis dans son fauteuil, la tête inclinée sur la poitrine. Un peu de sang avait coulé sur sa chemise de nuit, car il était en chamber-cloak. Un coup de poignard en plein cœur avait mis fin aux jours du pauvre homme.

Peter avertit la police par téléphone et, comme il ouvrait aux agents accourus, il constata que les verrous de la porte d'entrée avaient été tirés et la chaîne de sûreté défaite.

Dès la première heure, sur les instances de Scotland Yard, le détective Harry Dickson se joignit à l'enquête.

Le Dr Stephen Howard n'était pas un bien grand gavant, mais il possédait d'excellentes relations et quelques-uns virent dans sa disparition une véritable calamité nationale, qui exigeait une vengeance prompt et complète.

La maison directoriale se trouvait être complètement séparée des locaux, à présent déserts, de l'école même ; comme elle n'était pas grande et qu'au surplus le Dr Howard passait pour fort économe, sinon

avare, le seul Peter Slumkin suffisait pour y assurer le service.

Le coffre-fort d'un modèle désuet, que des cambrioleurs professionnels auraient forcé en se jouant, était intact, bien qu'il contînt une somme d'argent respectable. Dans le tiroir du bureau, qui n'était pas fermé à clef, on trouva le portefeuille bien garni du docteur, ainsi qu'un superbe étui à cigares en or, enrichi de rubis.

Harry Dickson mena une partie de l'interrogatoire de Peter Slumkin, mais le pauvre diable n'avait pas grand-chose à lui apprendre.

— Il m'a souhaité le bonsoir à travers la porte, se lamenta Slumkin, en ajoutant que le baromètre se mettait au beau et que j'aurais certainement de la chance à la pêche... Ah ! c'était un bien bon maître... Puis il s'est remis à écrire...

— Comment le savez-vous ? demanda Harry Dickson, puisque vous ne l'avez pas vu.

— Ce n'est pas bien malin, répliqua le domestique. Tous ceux qui connaissent le docteur vous diront qu'il n'y avait pas homme à faire plus de bruit que lui en écrivant. Sa plume grinçait si fort sur le papier qu'on l'entendait facilement à travers la porte.

On était allé quérir le surveillant de l'école, un pauvre hère de pion habitant un garni du voisinage. Harry Dickson se tourna vers lui.

— Ce que Slumkin vient de dire est sans doute la vérité ?

Le surveillant prit un air perplexe et toussa pour se donner de la voix.

— Je ne voudrais contredire personne, dit-il doucement et comme en s'excusant, mais je n'ai jamais entendu...

— Comment, vous n'avez jamais vu écrire le Dr Howard ?

— Oh oui, mais jamais je n'entendis grincer sa plume... Au contraire...

Peter Slumkin devint rouge de colère.

— Que veut-il prétendre, ce pion de malheur qui ne mange pas à sa faim tous les jours ? Que je mens ?

— Oh non, gémit le pauvre hère, mais je dis tout de même la vérité.

— Moi, dit Peter d'une voix ferme, j'ai passé tant de fois devant cette porte et, chaque fois, ou presque, j'ai entendu, comme hier, grincer la plume du docteur !

— Un instant, intervint Harry Dickson. Vous l'avez entendu écrire. Mais l'avez-vous vu ?

Slumkin resta un instant songeur, puis il secoua lentement la tête.

— Tenez, c'est drôle maintenant que vous me le dites, sir. Je ne l'ai pas vu, en effet. La vérité c'est la vérité.

— Très bien, dit le détective. Voulez-vous descendre un instant

au salon, Peter. Et vous aussi, monsieur le surveillant. Monsieur... ?

— Prosper Revinus, professeur adjoint de français.

— Merci. À tout à l'heure, je vous serais très reconnaissant à tous deux de bien vouloir vous tenir encore un peu à ma disposition...

Ils partirent en saluant et Goodfield, le superintendent de Scotland Yard, qui avait écouté en silence, s'approcha vivement de son célèbre ami.

— Curieux hein, Dickson ? L'homme qui a vu écrire Howard n'entendait pas grincer sa plume, et celui qui l'a entendue ne l'a pas vu écrire.

— Vous ne pourriez mieux définir la situation, Good', admit le détective.

— Comment, vous appelez cela une situation ?

— Mais oui, mais oui... C'est bien simple au fond... Attendez donc !

Harry Dickson s'était penché sur le bureau, armé de sa loupe, et d'un index adroit y récoltait une fine poussière luisante.

Tout à coup il se tourna vers Goodfield, le regard brillant.

— Quel bruit s'apparente le mieux à celui d'une plume qui grince très fort ? demanda-t-il.

— Eh, ricana Goodfield, le grignotement d'une souris, par exemple.

— Pas trop mal. Mais encore ?... Que diriez-vous d'une fine petite lime ?

— Oh, dans ce cas le Dr Howard n'écrivait pas hier soir, mais s'amusait à limer quelque chose ?

— C'est absolument certain, et en voici la preuve.

Goodfield tâta du doigt la fine poussière brillante et s'exclama :

— Tudieu, c'est de l'or ! Dans les siècles écoulés on aurait accusé le docteur de rogner des écus !

Harry Dickson regarda longuement son ami.

— Ce que vous venez de dire là est fort exact, Goodfield, murmura-t-il songeusement.

D'une main distraite, il feuilletait les papiers posés sur la table et dont un seul feuillet avait été en partie noirci.

— Voyons l'œuvre à laquelle l'infortuné s'attelait...

Il se mit à lire le titre et les sous-titres à mi-voix :

Le roman terrifiant – L'œuvre d'Ann Radcliffe – La genèse de son roman – Le château des Visages Noirs.

— Oh ! fit-il tout à coup.

— Quoi donc, Dickson ?

— Rien... Un souvenir qui doit se préciser !

Sa mémoire lui fit revivre soudain l'étrange soirée dans Wildstreet, et il revit la femme taciturne plongée dans la lecture de

son roman.

— Je connais cette histoire, dit tout à coup Goodfield. J'ai lu cela dans une édition à six pence. C'est à vous donner la chair de poule. Cela se passe en Ecosse, dans un manoir de la montagne, près de Dumfries. C'est tout plein de visages sanglants, ou simplement noirs, qui apparaissent dans des miroirs, et de serments horribles faits sur le coup de minuit. Puis il y est question de trésors veillés par des dragons ou des spectres. Que sais-je encore ! Le Dr Howard s'occupait-il de ces billevesées ? Je le croyais plus intelligent. Mais paix à sa mémoire.

Il haussa philosophiquement les épaules et suivit le détective dans la chambre voisine, où le cadavre du docteur avait été étendu sur le lit.

Harry Dickson examina attentivement les mains du mort.

— La même poussière d'or est incrustée sous les ongles, Goodfield, observa-t-il. Et voyez la partie calleuse des doigts, là où la lime a frotté à certains moments. Le docteur a dû travailler longtemps, sinon la peau des doigts ne présenterait pas des callosités si prononcées.

— Il faudrait essayer de savoir à quoi il travaillait si obstinément, et si clandestinement en même temps, glissa Goodfield.

Ils regagnèrent le bureau et, devant la fenêtre ouverte sur le jardin, Harry Dickson alluma silencieusement sa pipe.

— Faut que je fume, grommela-t-il. Faut que je réfléchisse... faut...

— ... Que je trouve, railla doucement le bon Goodfield.

Un matin radieux s'était levé ; les arbres et les pelouses étaient pleins de chansons d'oiseaux ; deux geais s'injuriaient passionnément dans les hautes ramures d'un hêtre pourpre.

Harry Dickson regardait d'un œil distrait passer le vol mécanique d'une pie, quand soudain il se tourna vers Goodfield.

— Moi aussi j'ai lu ce roman. J'étais bien jeune alors. Vous rappelez-vous le nom d'une de ces héroïnes ?

— La Pie-Grièche, cette hideuse femelle qui se complaisait à compliquer son atroce vie des crimes les plus épouvantables ? Si je me la rappelle !

» C'était une créature d'une intelligence et d'une beauté surprenantes. Mais cela nous éloigne bien des choses d'à présent.

Harry Dickson eut un geste las, qui pouvait bien signifier « sait-on jamais ? », puis il retomba dans sa rêverie.

Goodfield, qui savait combien les immobilités songeuses de ce genre avaient été fécondes dans la carrière du détective, observait un silence prudent et presque religieux.

Soudain, Dickson poussa un soupir.

— L'objet auquel travaillait le Dr Howard a été achevé entre onze heures et une heure du matin, dit-il. C'est à ce moment que la lumière s'est éteinte dans son cabinet du travail... Entre trois et quatre heures, son meurtrier s'y trouvait avec lui.

Goodfield allait l'interrompre, mais Harry Dickson l'en empêcha.

— Howard l'attendait vers cette heure, il lui a ouvert la porte, il ne se défiait par conséquent pas de lui. Il lui a montré l'objet achevé... Cette chose devait être d'importance puisqu'elle suscita la convoitise du visiteur nocturne à un tel point qu'il se chargea la conscience d'un meurtre pour le posséder à lui seul !... Alors, elle est partie en vitesse, puisqu'elle n'a pas pris le temps d'éteindre les lampes.

— Elle ! s'écria Goodfield. Pourquoi avez-vous dit « Elle » à deux reprises ?

— Parce que l'assassin est une femme, Goodfield !

— Rien ne le prouve !

— Oh si... La nuit était particulièrement douce et, pourtant, sous son chamber-cloak, le Dr Howard avait passé des vêtements de ville.

— C'est vrai !

— Par égard pour le visiteur, par pudeur plutôt envers une visiteuse !

Brusquement Dickson se leva.

— Passez-moi ce buvard, Goodfield, ordonna-t-il brièvement.

Le policier obéit et lui tendait une large feuille de buvard vert.

Dickson siffla doucement entre ses dents.

— Trouvé quoi ? demanda curieusement Goodfield, qui connaissait ces habitudes triomphantes.

— Cela, répondit le détective. Mais gardons cette découverte pour nous.

Il avait déchiffré le faible décalque d'une figure géométrique assez irrégulière : un losange traversé par deux hachures parallèles.

— Oui, murmura-t-il, le Dr Howard était un rogneur d'écus... ou plutôt un faiseur.

— Un faux-monnayeur alors ?

— Pas le moins du monde, car je ne pourrais dire encore dans quel pays la singulière monnaie qu'il fignolait si patiemment peut avoir cours.

Et en lui-même, le détective précisait :

« Howard était parvenu à fabriquer un disque-insigne pareil à celui que je possède et qui me tomba entre les mains, en de bien extraordinaires circonstances, dans la gargote de Wildstreet.

Mais il garda ces pensées pour lui.

— Voulez-vous rappeler Slumkin et Revinus ? demanda-t-il au policier.

Le domestique et le pion semblaient s'être réconciliés, car ils fumaient d'identiques cigares qui devaient assurément provenir de la provision de feu le Dr Howard.

— Votre maître comptait-il passer ses vacances à Londres, Slumkin ?

— Que non, sir, puisqu'il me donnait congé à partir de la semaine prochaine, pour un mois tout entier. Ce mois, il devait le passer lui-même dans les montagnes d'Ecosse.

— Et vous savez où ?

— Mais certainement, puisqu'il y avait passé les vacances de Noël, et cela malgré le mauvais temps et le froid. Un petit patelin au nord de Dumfries : Dorkdeen. Vous connaissez ?

— Non, mais peu importe !

— Et vous, monsieur Revinus, dit brusquement le détective, allez-vous passer vos vacances dans votre pays ?

— Mon pays ? balbutia le surveillant en rougissant.

— La douce France ! sourit le détective.

L'homme baissa la tête.

— Hélas, je ne le puis, car je suis déserteur... j'ai quitté le régiment à la suite d'une querelle avec un de mes officiers. Je risquerais le bagne militaire...

— Vous parlez l'anglais à peu près comme un Anglais ?

— En France j'étais professeur d'anglais, comme je suis professeur de français en Angleterre.

— Le Dr Howard vous confiait-il parfois un travail particulier ? Prosper Revinus réfléchit.

— Une seule fois j'ai dû traduire un mémoire sur Louis XVI, mémoire qui avait trait surtout aux travaux de mécanique et de serrurerie du malheureux souverain.

— Ainsi vous resterez en Angleterre ?

Le pion ne répondit pas.

— Vous ne dites rien, monsieur Revinus ?

— Je préfère me taire plutôt que mentir, dit le jeune homme avec franchise.

Harry Dickson le regarda avec sympathie.

— Vous allez risquer la cour militaire pour passer quelques semaines sur le sol français, n'est-il pas vrai ?

— Oui, je l'avoue... J'ai là-bas, près de Saint-Omer, une vieille nourrice qui m'aime comme une maman. Vous comprenez ?

— Je vous souhaite bonne chance, monsieur Revinus. Mais pourriez-vous me dire auparavant ce qu'il y avait de particulier dans le mémoire que vous avez traduit pour le Dr Howard ?

— Certainement, bien que je suspecte le manuscrit que j'eus entre les mains d'être fortement entaché de romantisme. On sait, ou l'on prétend, qu'après le supplice de Louis XVI on trouva les coffres royaux vides de leurs trésors.

» Le roi les aurait fait partir prudemment pour l'étranger, espérant les y retrouver un jour et il aurait lui-même imaginé un système de cachette parfaitement inviolable, avec des serrures truquées de toutes espèces. La fin de cet ouvrage douteux était plutôt un grimoire satanique, que j'ai bien traduit, mais auquel je n'ai pas compris grand-chose.

Harry Dickson prit le jeune homme à l'écart.

Il tira son bloc-notes de sa poche et, sur un des feuillets, il traça le signe du losange barré.

— Cette figure quasi géométrique se trouvait-elle dans le mémoire ? demanda-t-il.

— Eh ! sans doute, répondit Revinus. Ce signe qui servait de signature audit grimoire. À mon avis, ce doit être celle du thaumaturge ou du diseur de bonne aventure qui a commis cette insanité.

Sur ces mots, le surveillant prit congé du détective, dont il se séparait en ami.

Quand la porte se fut fermée derrière lui, et que Dickson se trouva de nouveau seul avec Goodfield, ce dernier eut un signe mystérieux.

— Agissez avec prudence, Dickson. Regardez en ne vous démasquant pas trop, par-dessus le mur du jardin, dans Clissold-Park. Depuis quelques instants, je vois briller des verres qui se déplacent dans un des fourrés.

Le détective obéit et déclara au bout de quelques secondes d'examen :

— Quelqu'un se dissimule dans un massif de fusains et espionne cette maison à l'aide de jumelles.

— Si j'envoyais un de mes agents interviewer cet indiscret ? proposa le superintendant.

Mais, aussitôt, il s'exclama :

— Bon, le voilà qui se débène !

Harry Dickson vit une silhouette chétive et branlante se dégager des buissons et s'éloigner par une allée traversière.

— Envoyez un de vos hommes en civil le filer ! cria-t-il à Goodfield. Et qu'il ne le perde pas de vue !

Il venait de reconnaître le vieux joueur de la gargote de Wildstreet.

3. « Mort d'Harry Dickson et de Tom Wills »

Le rapport de l'inspecteur Maldew, chargé de la filature, ne parvint à Dickson que dans l'avant-soirée.

L'homme avait pris place dans un bus qui l'avait conduit à London Bridge Station. Il y était descendu et, comme en se promenant, il avait gagné à pied le quartier de Bermondsey. Vers l'heure de midi, il était entré dans un restaurant à prix unique de Tanner Street et y avait attendu qu'une table fût libre près de la fenêtre. Il avait lunché assez copieusement et repris de la bière à plusieurs reprises.

À aucun moment, Maldew ne s'était aperçu qu'il observait quelque chose dans la rue. Puis il avait quitté l'établissement, se remettant en route de son pas de trimard. Dans Grange Road, il était entré dans un tea-room et s'y était fait servir une limonade. Après en avoir bu une gorgée, il avait passé dans l'arrière-salle où se trouvaient une multitude de jeux mécaniques et il s'était arrêté devant une boîte à sous du type « tête à deux sous ». Il s'était mis aussitôt à jouer, misant surtout sur le noir, tout en perdant toujours, car le noir s'obstinait à ne pas sortir. À la fin il avait abandonné la partie en secouant la tête. Aussitôt, un autre consommateur avait pris sa place et avait misé lui aussi sur le noir, pour gagner, car la sébile s'était emplie d'une cascade de gros sous.

Mais l'agent ne s'en était guère occupé et avait repris sa filature.

L'après-midi avançait. Le vieux, qui paraissait fatigué, s'était arrêté à l'angle de Tower Road, le regard posé sur l'horloge pneumatique du coin.

Quand cette horloge marqua cinq heures, le vieux se remit à marcher d'un pas accéléré dans la direction de Tabard Street. Il parcourut d'un trait la longue artère et tourna brusquement l'angle de Wickham Street, qui comme on le sait débouche dans l'espace carré de Wickham Court.

Il y a là une vieille et belle maison de maître, nommée Harvant-House parce qu'elle appartient à la famille Harvant, des nobles âgés qui ne résident plus en Angleterre depuis des années, mais qui y conservent des propriétés piteusement gérées par de vieux hommes de loi.

La maison est inoccupée depuis des lustres. L'inspecteur s'étonna donc fort en voyant le vieillard tirer le pied de biche et la porte s'ouvrir pour lui donner accès à la demeure.

Maldeu était resté en surveillance pendant une demi-heure, mais l'homme n'était plus sorti. Alors le policier avait fait son rapport.

Immédiatement, Harry Dickson donna des ordres :

— Que l'on cerne complètement Harvant-House et que tout homme qui en sort, ou essaye d'y pénétrer, soit arrêté sur l'heure.

Quelques minutes plus tard, après avoir reçu les renseignements désirés du poste de Bermondsey, il téléphonait à l'avoué Winston, dans Lambeth Walk, qui avait la garde de Harvant-House.

Ce fut le vieil avoué lui-même qui vint à l'appareil, affable et cérémonieux.

— Harvant-House ? Eh, eh... une maison qui ne vaut pas deux cents livres de réparations, bien qu'il en faille deux mille pour la rendre un peu habitable. Aussi n'ai-je aucun mandat pour pousser à sa location. Comment, vous êtes de la police ? C'est plaisant. Il n'y a rien qui vaille la peine d'être emporté là-dedans. Des meubles mangés par le taret et des tapisseries rongées jusqu'à la trame. Messieurs les voleurs seraient bien volés eux-mêmes, ne fût-ce que de leur temps. Certainement, les clefs sont à votre disposition... Mais laissez-moi rire... Un vol dans Harvant-House. Ah, ah, est-ce assez plaisant ?... Bonsoir !...

On attendit la première obscurité pour pénétrer dans ladite maison, et cela afin de ne pas éveiller la curiosité des passants, bien que ceux-ci soient fort rares à cet endroit. La surveillance policière avait été conduite par Goodfield en personne et quand Harry Dickson, accompagné de son élève Tom Wills, arriva sur les lieux, on lui apprit que personne n'était entré ni sorti.

Le cordon de surveillance fut resserré et Dickson, suivi de Goodfield et de Tom, pénétra dans Harvant-House.

Mr. Winston n'avait rien exagéré. Dès l'entrée, un air chargé de moisissures leur souffla comme une délétère haleine de crypte au visage.

La promenade d'argent des limaces se trouvait inscrite sur les murs aux peintures écaillées ; des lambris s'en allaient par morceaux, rongés par les rats.

Harry Dickson huma la fétide et stagnante atmosphère.

— Cela sent le suif, la bougie et la mèche brûlée, dit-il.

Un escalier de marbre, qui avait dû être splendide en son temps, mais qui tombait complètement en ruine, les conduisit vers une série de salons en suite, où les lampes de poche des détectives effrayèrent une bande de rats bleus.

— Il n'y a personne dans cette affreuse cambuse, bougonna Goodfield.

— Il y a la bougie, répliqua Harry Dickson – et il poussa une porte basse donnant dans une salle toute en longueur et tellement étirée que la lumière de leurs lampes en atteignait à peine l'extrémité.

Mais, dans le faible halo lumineux, ils distinguèrent, au fond de la pièce, une grande table et de hautes chaises cathèdres.

Tom Wills, qui marchait à présent en chef de file, sursauta vivement.

Les hauts dossiers des cathèdres étaient tournés vers les intrus, mais le jeune homme avait eu soudain l'appréhension, le pressentiment de présences, encore cachées pour eux, sur ces antiques sièges.

Harry Dickson leva sa lampe et faillit la laisser choir de surprise. Elle éclairait en plein un objet posé au milieu de la table : une tête à deux sous !

— Approchons, dit-il.

Goodfield tira son revolver, geste que Dickson accueillit d'un léger haussement d'épaules.

Les rayons blancs des trois lampes contournaient à présent les hautes chaises, et les policiers virent...

Trois hommes immobiles, les mains crispées sur le rebord de la table.

Trois hommes morts, aux visages tordus d'un blême rictus d'horreur.

— Qui sont-ils ? s'écria Goodfield. Que font-ils dans cette maison vide ?

Déjà, il fouillait les poches des morts. Mais au fur et à mesure que cette opération s'effectuait, son front se barrait de rides.

Les poches étaient vides.

Mais Dickson les avait reconnus : c'étaient les trois joueurs de Wildstreet, qu'il avait pris pour d'ordinaires employés de commerce de la City.

— Donnez des ordres afin que le service d'anthropométrie fasse diligence, conseilla-t-il à Goodfield.

Puis il tourna son attention vers l'appareil mécanique : l'aiguille gagnante était sur le noir.

— Il ne faut pas que l'on touche à cette mécanique, ordonna Harry Dickson. J'aurai à l'examiner plus tard. Voyons de quoi sont morts ces hommes.

Son examen ne lui apprit rien, car il arracha un feuillet à son bloc-notes et donna ordre à un des agents de prévenir, sur-le-champ, le médecin légiste Miller.

— Leurs yeux sont bien étranges, dit tout à coup Goodfield.

Pendant ce temps Tom Wills, aidé par les autres inspecteurs, avait fouillé la maison et était revenu bredouille.

— Pourtant le vieux n'a pu partir d'ici sans être vu, affirma Maldew. À moins de croire à quelque passage secret. Mais, dans ce cas, pourquoi serait-il entré par la porte de la rue en prenant toutes les précautions désirables pour ne pas être vu ?

— D'ailleurs, ajouta Tom Wills, il y a une telle couche de poussière répandue partout que la moindre trace de pas en dehors du vestibule et de la salle que voici aurait été aisément visible.

Les employés du service anthropométrique étaient arrivés sur les lieux et procédaient au relevé des empreintes digitales des morts, puis ils partirent en promettant un prompt rapport.

Ensuite, ce fut le tour du Dr Miller. Le petit praticien arriva, comme toujours, affairé et tout en sueur.

— Parfait, parfait, déclara-t-il d'un air jovial... Nous voici une fois de plus en plein mystère. D'ailleurs, vous ne seriez pas ici, Dickson, si cela ne sentait la chose ténébreuse à vingt pas. Voyons mes clients...

Il examina les cadavres, les palpant avec délicatesse, les auscultant presque avec une attention sans pareille, de façon à ne pas déranger leur position.

— Heu, je pense qu'à l'amphithéâtre, où je les ferai transporter tout à l'heure, je ne découvrirai rien de nouveau sur la cause de leur trépas, grommela-t-il. Congestion cardiaque violente... Eh ! mais...

Il s'esclaffa presque.

— Ils ont les yeux crevés ! Je puis vous assurer que leurs rétines sont absolument décollées ! Ahurissant... si toutefois on peut admettre qu'il existe des choses ahurissantes dans ce bas monde, qui est encore tout ignorance.

— Et la cause de cet étrange... accident ? demanda Harry Dickson.

— En toute sincérité, je n'en sais rien, et n'en saurai rien d'ici longtemps encore. Cause inconnue, Dickson ! Tout ce qu'il y a d'inconnue. Le grand X quoi, comme en algèbre, à ceci près que la solution du problème est encore loin.

Les premières constatations étant achevées, on vint enlever les corps pour les transporter dans les locaux affectés aux services du Dr Miller.

Une auto de police arriva, et un inspecteur du service d'anthropométrie en descendit en grande hâte.

— Nous avons mis une triple équipe au travail, monsieur Dickson...

— Pour ne rien trouver, n'est-il pas vrai ?

— Hélas oui... On ne possède que les fiches des criminels et

des délinquants ayant subi au moins une peine de prison. Mais les clichés vont être transmis par le bélinographe dans tous les grands centres.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Soit, mais je n'attends rien de ce côté, dit-il d'une voix résignée. Ces gens n'émergeant probablement pas à votre service, ni à aucun du genre.

— On mettra les scellés, commença Goodfield.

— Pourquoi faire ? N'oubliez pas qu'il y a un homme disparu et qu'il nous faut le trouver, Goodfield. Vous pouvez licencier vos gens pour l'heure. Je compte encore rester quelque temps ici avec Tom.

— Brr, fit le superintendant. Ce n'est pas un séjour bien réjouissant, mon cher ami !

Il les quitta, content de ne pas être de corvée de veille en compagnie des deux détectives.

Ceux-ci s'installèrent tant bien que mal dans les sinistres sièges, et Dickson se prit à réfléchir.

Tom Wills se morfondait quelque peu, tout en se gardant bien de troubler la méditation du maître.

— Cela sent mauvais ici, dit-il brusquement. On dirait un torchon qui brûle.

À son tour, le détective huma l'air et donna raison à son élève.

— Eh oui ! quelque chose brûle... J'espère que le feu n'a pas pris à cette horrible demeure ?

Il avait à peine dit qu'un sifflement sinistre s'éleva, et une clarté éblouissante emplit la salle.

Dickson et son élève bondirent, renversant leurs chaises, suffoquant littéralement, car une chaleur intense envahissait la place.

— La boîte à sous ! hurla Tom.

La mécanique irradiait comme un brasier ardent et, soudain, elle éclata avec un bruit sourd, répandant à la ronde une pluie de flammèches.

Harry Dickson et Tom Wills eurent à peine le temps de fuir : un tonnerre roulait sur leurs talons et un fleuve de feu déferlait derrière eux.

— Courez, Tom ! haleta le détective en voyant soudain son élève défaillir. Mais un rideau de flammes sépara brusquement le vestibule du palier où ils se trouvaient. Ils rétrogradèrent vers les salles vides de la partie arrière de l'immeuble.

Arrivés là, ils retrouvèrent un peu de fraîcheur et purent respirer un moment.

— Ah, s'écria Tom Wills, que nous arrive-t-il dans cette maison de malheur ?

— Un beau truc, ricana amèrement Harry Dickson, pour que la

justice ne puisse examiner, comme il le fallait, la fameuse tête à deux sous et pour incendier la maison où elle se trouvait.

Ils avaient gagné une cour dallée, entourée de hautes murailles, et ils envisageaient la possibilité de se sauver par-là, pour fuir l'incendie.

Des craquements bruyants s'élevaient déjà et des lueurs insolites s'allumaient aux fenêtres.

— C'est impossible, gémit Tom Wills. Comment le feu peut-il se propager d'aussi rapide façon ?

— Ce n'est pas un feu ordinaire, répondit le détective, tout en courant le long des murs en quête d'un endroit où il pût tenter l'escalade. C'est le terrible feu grégeois de trop célèbre mémoire, qui brûle sans qu'on puisse l'éteindre, tout en se propageant avec une incroyable vélocité.

Tout à coup, une haute flamme jaillit de la toiture, et un nuage ardent s'étendit sur les alentours.

Une clameur apeurée s'éleva au loin et, presque aussitôt, on entendit les sirènes des pompiers.

Un tison enflammé roula aux pieds d'Harry Dickson.

— Il nous faut atteindre le faîte de la muraille, hurla le détective, sinon nous serons grillés d'ici quelques minutes !

Les vitres des fenêtres éclataient une à une, formant autant de courants d'air qui activaient le brasier.

Une pluie de tisons et de pierrailles brûlantes s'abattirent dans la cour et des myriades d'étincelles filèrent dans le ciel sombre.

Harry Dickson poussa un cri de désespoir. Il ne trouvait pas d'issue ; aucun moyen de fuite n'était à sa portée. Il se trouvait enfermé avec son élève dans un véritable puits que le feu allait envahir d'une minute à l'autre.

Atteint par une escarille brûlante Tom Wills hurla de souffrance, tandis que son maître s'appuyait en chancelant contre la muraille, respirant du feu et défaillant à son tour.

— Tom !

— Maître !

Ce furent leurs dernières paroles. Avec un rugissement de cataclysme, les flammes se ruèrent dans la cour et, quelques minutes plus tard, les murailles de Harvant-House s'ouvraient comme celles d'un château de cartes, se penchant et s'écroulant dans une apothéose d'horreur et de désastre.

... Ce fut un des plus terribles sinistres que Londres pût consigner dans ses annales tragiques.

Quinze immeubles flambèrent cette nuit-là et plus du double furent sérieusement endommagés. Par miracle, le feu ne fit aucune victime dans le quartier, et seuls quelques pompiers furent plus ou

moins grièvement blessés.

Mais Harry Dickson et Tom Wills avaient disparu.

On garda la chose secrète pendant quelques jours, car Scotland Yard s'attendait toujours à voir réapparaître le détective et son jeune élève.

Puis les espoirs devinrent plus faibles.

Malgré les efforts de Scotland Yard pour ne pas ébruiter trop vite la terrible nouvelle, des échos parurent dans la presse.

Le public fut mis au courant de l'étrange affaire des trois joueurs morts. Nous avons devant nous les comptes rendus et reportages, plus ou moins fantaisistes, qui parurent dans les journaux à cette époque.

Il n'y est fait aucune mention d'une connexion entre le crime de Clissold-Park et le drame d'Harvant-House.

De même, on n'y cite que passagèrement la présence de la tête à deux sous dans la maison sinistrée.

Le rapport du médecin légiste Miller y est consigné de la plus brève manière. Les trois inconnus semblent être décédés par suite d'une violente congestion cardiaque, due probablement à l'ingestion d'une substance toxique qui ne put être décelée.

Tout ceci semble cependant s'effacer dans les journaux devant la douloureuse publicité qui y est faite sur la mort d'Harry Dickson et de son élève.

On leur consacre des colonnes entières en première page ; les aventures du célèbre détective en occupent également le bas, en lieu et place des romans feuilletons, dont on a remis la suite à plus tard, sans que les lecteurs protestent.

On a fouillé les décombres d'Harvant-House avec un soin vraiment désespéré, sous l'œil embué de larmes du bon Goodfield, qui désire ardemment retrouver les restes calcinés de ses amis pour leur donner une sépulture convenable. Mais comment retrouver quelque chose dans cet amas de scories, de mâchefers, de cendres agglomérés ?

Et les jours passent, et puis les semaines.

La maison de Bakerstreet est fermée à jamais.

Anéantie par le malheur, Mrs. Crown n'a pu continuer à résider dans le cadre de cette demeure où elle a vécu de si belles années aux côtés de son célèbre maître et de son cher Tom Wills.

Elle en a confié la clef à Goodfield, qui vient de temps à autre enlever l'inutile courrier et s'asseoir dans le fauteuil favori du détective pour réfléchir, se souvenir et pleurer.

Les vacances sont passées, l'automne approche, car on est en septembre.

Goodfield, qui décidément ne peut se faire à l'idée d'avoir perdu Harry Dickson, a décidé de rendre ses pieuses visites à

Bakerstreet régulières, et il y vient passer une heure, deux fois par semaine, une fois le soir tombé.

Et c'est là qu'il reçut une visite à laquelle il ne s'attendait vraiment pas.

Par un de ces tristes soirs, on sonna à la porte de la rue et, machinalement, le policier alla ouvrir.

Il vit une silhouette aux maigres épaules s'incliner devant lui et crut vaguement la reconnaître.

— Je suis Prosper Revinus, dit doucement le visiteur.

— Ah, murmura Goodfield, le pion d'Howard-House ! Pardonnez-moi, je voulais dire le professeur !

— Je n'ai pas monté en grade, répondit tristement M. Revinus. Au contraire, je suis devenu un véritable coureur de cachet !

— Entrez, invita Goodfield. Vous savez, j'imagine, ce qui est arrivé à ce cher et grand Harry Dickson et à son pauvre élève ?

Prosper Revinus inclina tristement la tête.

— Je sais, et mon cœur saigne, car nous nous sommes quittés bons amis, un jour qu'il vint à moi, presque en accusateur. Il comprenait profondément le malheur des autres.

— Puis-je vous demander la raison de votre visite, monsieur Revinus ? demanda Goodfield.

— Certainement... C'est vous que je voulais rencontrer ici, dans ce cadre plein de souvenirs.

— J'en suis flatté, répondit le superintendant, voyant que l'autre cherchait ses mots. Mais encore... ?

La voix du professeur de français s'affermir.

— Je suis venu ici et vers vous, pour venger Harry Dickson ! dit-il avec ferveur.

— Venger ? Croyez-vous à une action criminelle ? hésita Goodfield. Car le Yard, après avoir envisagé cette hypothèse, n'a pas osé la retenir.

— Je ne dis pas, continua Prosper Revinus, que Mr. Dickson et son élève ont été les victimes directes d'un fait criminel, mais qu'ils sont tombés à cause d'un crime.

— Qui vous fait penser ?...

— Je me suis souvenu du grimoire que le directeur Howard me fit traduire et quelque peu déchiffrer. Il y était question d'un feu grégeois qui s'allumait après un certain rite, dont hélas plus rien n'est resté dans ma mémoire. Mais je vais y songer et y songer encore, car je veux me rappeler ! J'ai l'intuition que la vérité dort au fond de ces choses obscures et redoutables.

» J'ai lu les journaux anglais qui relatent le terrible incendie d'Harvant-House. On y fait allusion à une boîte mécanique, dite « tête à deux sous », qui se trouvait sur la table dans la funèbre salle où l'on

découvrit les trois inexplicables cadavres.

— C'est exact, murmura Goodfield, mais on n'y a prêté aucune importance, bien que Dickson exprima le formel désir d'examiner lui-même cette populaire mécanique.

— Ah ! fit songeusement le professeur, je me le disais bien !

— Mais quoi donc ?

— Avez-vous la patience d'écouter une histoire assez longue, monsieur Goodfield ?

— Certainement, surtout si elle a quelque accointance avec Harry Dickson ou avec une des affaires à laquelle il fut mêlé.

— Ce n'est pas impossible, répondit Prosper Revinus. Je commence.

» Vous vous appellerez peut-être que, lors du crime de Clissold-Park, j'ai donné à Harry Dickson la raison de mon séjour en Angleterre et le risque que je courais en rentrant en France. Mais le désir de revoir ma chère nourrice était trop grand. Peu de jours après, je débarquai à Calais et je me rendis de nuit à St-Omer, puis de là dans la banlieue où habite la brave femme. Elle me reçut avec des transports de joie et m'offrit une splendide, bien que clandestine, hospitalité dans sa maison de campagne.

» Son plus proche voisin était nouveau venu dans le pays. Il était Français, mais non de la contrée. Un homme grand et robuste, mais au visage ravagé, qui semblait avoir été plus corpulent jadis et devait avoir prodigieusement maigri, tant ses bajoues retombaient flasques et livides sur son haut faux col. Il répondait au nom de Rigaux et habitait un très joli château qu'il avait pris en location des anciens habitants.

» M. Rigaux recevait assez bien de visiteurs, mais on sut bientôt que son château n'était qu'une maison de jeu qu'il exploitait assez habilement et d'une manière toute clandestine.

» Un matin, ma nourrice vint me réveiller, tout effarée.

» — Quelle histoire, raconta-t-elle. Il paraît que notre voisin a eu cette nuit une très vive altercation avec un de ses clients, qu'il avait accusé de tricher. Ce client porte un grand nom, comte ou vicomte Machin-Chose, que sais-je, et aussitôt il a envoyé ses témoins à M. Rigaux. Tout à l'heure, la rencontre aura lieu dans le fond du parc, qui est contigu à notre jardin. Tu pourras aisément t'y cacher dans les buissons, si tu veux assister au duel. »

» Les distractions étaient assez rares dans le pays et je ne pus résister à la tentation d'aller voir.

» Je me blottis donc dans un gros massif de lilas et, bientôt, je vis arriver M. Rigaux avec ses deux témoins, puis le comte, accompagné également de deux de ses amis.

» Les préparatifs d'usage furent rapidement faits et les deux

adversaires, pistolets au poing, s'écartèrent de dix pas.

» Le commandement de « feu ! » allait être donné, quand soudain un des témoins de M. Rigaux bondit vers le comte en criant : « – Attendez ! Ne tirez pas encore ! Vous ne pouvez vous battre avec un homme qui porte un masque. »

» D'une main prompte, il avait saisi la barbiche du comte et l'arrachait brutalement, ainsi que d'autres parties postiches de son visage maquillé.

» Un cri de stupeur et de colère retentit, poussé aussi bien par les témoins du comte que par ceux de M. Rigaux.

» Moi, je n'avais d'yeux que pour le singulier visage du pseudo-comte qui venait d'être si soudainement dévoilé.

» C'était une affreuse petite tête émaciée, aux méplats rebutants, et une atroce et grimaçante bouche simiesque.

» M. Rigaux, devenant livide, chancela et s'écria : « – La tête à deux sous ! »

» L'autre poussa une sorte de rauquement et se mit à courir. Mais, tout à coup, il se retourna et rugit : « – Voilà ton compte, Lostelot ! »

» Et vivement, il tira.

» M. Rigaux tomba, atteint d'une balle dans la poitrine.

» On se jeta à la poursuite du meurtrier, mais on ne put le rejoindre.

» Rigaux fut transporté chez lui, où un médecin mandé en toute hâte déclara que sa blessure n'était pas grave et qu'il en réchapperait bientôt, après quelques jours de repos.

» Le lendemain, plus de Rigaux... Il avait quitté son château et sans doute le pays. Comme il y avait pas mal de hauts personnages et de gros bonnets qui étaient clients de la table de jeu clandestine, l'affaire fut immédiatement étouffée.

» Je sais pourtant par ma nourrice que les propriétaires du château, en reprenant possession de leur domaine, y ont fait une découverte fort singulière : une quinzaine de boîtes mécaniques, dites « tête à deux sous », les unes montées, les autres démontées, comme si elles avaient servi à l'étude de ces appareils.

» Je ne sais rien de plus, conclut Prosper Revinus, mais j'ai cherché des points d'attache entre la présence de ces nombreuses boîtes à sous, celle qui se trouvait dans Harvant-House, l'injure effrayée que Rigaux jeta à son adversaire démasqué, et les crimes qui semblent graviter autour d'elles.

Goodfield, troublé malgré lui, réfléchissait profondément.

— Ah, notre pauvre Dickson ! gémit-il. Que n'est-il là pour établir les justes liens entre toutes ces choses disparates et peut-être de réelle valeur... Ecoutez, monsieur Revinus, il me semble que vous êtes

un homme qui pourrait aider la justice et peut-être la mémoire de notre grand disparu. Si je vous en fournis les moyens, voulez-vous continuer vos recherches ?

Le jeune professeur rougit de plaisir.

— Je n'osais vous le demander, monsieur Goodfield !

— Très bien ! Voilà qui est décidé. Venez me voir demain au Yard. Je demanderai au chef de vous confier une commission provisoire de détective. Cela vous facilitera grandement le travail.

Prosper Revinus hésitait visiblement.

— Vous voulez encore me demander quelque chose ? Allez-y hardiment puisque nous voici confrères, dit Goodfield avec bonhomie.

— Je crois me rappeler que vous avez lu le fameux roman d'Ann Radcliffe : *le Château des Visages noirs*, n'est-il pas vrai ?

— Encore ? Mais oui, je l'ai lu, tout en ne voyant pas quelle importance cela peut avoir, s'impatientait le policier.

— On y jouait, je crois, des sortes de parties fantômes entre gens masqués ne se connaissant pas. Cela ne vous dit rien ?

— Non... tout de même, la phrase mystérieuse : La mort gagne sur le noir !

— Juste ! s'écria Prosper Revinus. Ah, monsieur Goodfield, je crois que tout est là : la mort gagne sur le noir !

4. Les prodigieux débuts de Prosper Revinus, détective

Prosper Revinus, la première heure d'enthousiasme passée, se sentit seul et triste.

Le hasard lui avait surtout fourni des coïncidences, qu'un Harry Dickson serait probablement parvenu à grouper et à fondre, pour découvrir enfin la relation existant entre toutes ces choses éparées.

Dans sa mémoire, il essaya d'opérer un premier classement, puis il rédigea une fiche, qu'on pourrait reproduire sous cette forme :

CRIME DE CLISSOLD-PARK :

Manuscrit et grimoire traduits pour le compte du Dr Howard.

Occupation mystérieuse du Dr Howard.

Le losange barré.

Le vieillard qui espionnait la maison.

Manuscrit : Etudes mécaniques, de serrurerie et d'automates surtout.

Grimoire : Allusion au feu grégeois s'enflammant après un rite X (?).

SINISTRE D'HARVANT-HOUSE.

Intervention indiscutable du feu grégeois.

Boîte mécanique dite : « Tête à deux sous », ayant attiré l'attention de Harry Dickson.

LE DUEL DE ST-OMER.

Le mystère de Lostelot (où ai-je encore entendu ce nom ?)

L'injure « Tête à deux sous ».

Les quinze têtes à deux sous découvertes chez Lostelot-Rigaux.

Cette fiche rédigée, Prosper Revinus se sentit assez satisfait devant ce qu'il appelait « les facteurs communs ».

Mais il eut beau l'étudier sous toutes les formes, il ne parvenait pas à trouver un énoncé convenable au problème même.

Il amplifia la fiche, tout en hésitant devant le caractère romantique de son correctif :

LE ROMAN NOIR D'ANN RADCLIFFE.

Mais l'instant d'après il jubila.

Sous ce titre il pouvait inscrire :

Etude passionnée de ce roman par le Dr Howard.

Attention de Harry Dickson attirée sur cette lugubre histoire.

Allusion à un jeu mystérieux, où la mort gagne sur le noir.

Or, les recherches mécaniques qu'entreprenait Lostelot-Rigaux semblaient toutes converger sur les probabilités de chances de la couleur noire.

La tête à deux sous d'Harvant-House avait son fléau abattu sur le noir.

Arrivé là, le professeur de français fut soudain frappé par une idée de haute logique : Harry Dickson devait avoir commencé des recherches dans ce sens, n'aurait-il par hasard laissé aucune note ?

Goodfield fut averti sur-le-champ et entra dans les vues du nouveau détective. Ils soumirent les papiers de Harry Dickson à un minutieux examen et ne tardèrent pas à être récompensés de leur peine.

Ce n'étaient que quelques notes très brèves, mais elles ouvrirent de nouveaux horizons à Revinus. Il apprit une partie de l'aventure nocturne du grand détective dans Wildstreet, la présence d'un appareil automatique pareil à ceux que l'on trouvait partout dans cette affaire, le nom de Lostelot et le signalement du petit homme bigle.

Revinus ne douta plus : le duelliste masqué et le hideux nabot de Wildstreet ne faisaient qu'un seul et même homme.

Mais le pourquoi, la raison essentielle, enclos dans cette ténébreuse affaire, restait toujours une complète inconnue.

Le professeur lut et relut sa fiche et estima que le raisonnement, et même la réflexion, ne pourraient plus rien lui apprendre et qu'il fallait passer à l'action.

Comme tout pédagogue réellement digne de ce nom, il possédait une exacte notion de la psychologie humaine.

Il se dit qu'il y avait deux hommes qui pourraient le mener là où il lui serait possible de faire de l'ouvrage utile : Lostelot et le nabot, deux personnages qu'il reconnaîtrait aisément.

Il ajoutait qu'un criminel est souvent attiré vers le lieu de son crime, et, en admettant que ces deux-là fussent pour quelque chose dans le crime de Clissold-Park et dans le drame d'Harvant-House, et même dans la nuit de Wildstreet, on connaissait à présent trois endroits qu'il serait bon de tenir sous surveillance.

Il commença par Clissold-Park, comme lui étant le plus familier.

L'école de Howard avait fermé ses portes et le fidèle Peter Slumkin continuait à l'habiter comme gardien.

Il reçut l'ancien pion avec des transports de joie, car la vie

monotone et retirée qu'il menait dans la maison vide commençait à lui peser.

À part les minutes de mutuelle mauvaise humeur, au cours de la première enquête, Peter Slumkin et Revinus s'étaient toujours assez bien entendus.

Mais aujourd'hui qu'une même infortune semblait les réunir, ils ne tardèrent pas à se sentir profondément amis.

Slumkin n'était pas une créature bien intelligente, mais c'était un garçon solide et honnête, incapable de trahison.

Prosper Revinus s'ouvrit à lui et, bientôt, ils scellèrent non seulement un pacte d'amitié, mais d'alliance.

— Ma foi, déclara le concierge, maintenant que j'y songe, j'ai toujours rêvé d'entrer dans l'administration et surtout dans la police. Si « nous » parvenons à faire de la lumière dans ces ténèbres, je pourrais hardiment poser ma candidature au Yard, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai, affirma Prosper, assez amusé par le pluriel que son nouvel ami et allié venait d'employer.

— Et maintenant donnez des ordres, dit solennellement Slumkin, car vous êtes le chef, monsieur Prosper, et je désire vous appeler chef aussi longtemps que durera cette enquête que nous entreprenons en commun.

Des ordres...

Eh oui ! Revinus sentait bien qu'il devait en donner.

Ils étaient installés dans la bibliothèque de feu le directeur et ce fut la vue des livres, proprement alignés sur les rayons muraux, qui inspira au professeur une idée que Dickson lui-même n'aurait sans doute pas désavouée.

— Dans Paternoster Row, dit-il à son ami, s'édite une petite revue bibliophilique hebdomadaire, dans laquelle je désire faire passer l'annonce suivante : *Suis possesseur d'une édition rare, sur beau papier, du roman d'Ann Radcliffe. Le Château des Visages noirs avec pages manuscrites de l'auteur, qui n'ont pas été publiées dans le livre. Voudrais l'échanger contre bon ouvrage sur l'histoire de la mécanique.*

Après un court échange de vues, on donna comme adresse celle d'un camarade de Peter Slumkin, et ce dernier se chargea de porter l'annonce à destination. Il arriva à la rédaction de l'*Ami du Livre* au moment où la revue était mise sous presse et il parvint encore à faire insérer son annonce.

Dans ses rêves les plus audacieux, Prosper Revinus n'aurait jamais osé croire qu'un résultat aussi prompt allait être obtenu.

Trois jours plus tard, l'ami de Peter vint l'avertir qu'un gentleman était venu au sujet de l'annonce parue et avait promis de revenir le lendemain soir.

Entrant complètement dans la peau de son nouveau rôle,

Revinus passa une grande partie de sa journée à essayer de nombreux postiches, pour arrêter enfin son choix sur une barbiche poivre et sel, une perruque semblable et la tenue crasseuse d'un vieux mécanicien amateur.

Peter Slumkin jura qu'il se serait lui-même laissé prendre à ce déguisement et Revinus en ressentit une juste fierté.

L'ami de Peter habitait une rue déserte et un peu campagnarde, voisine des bâtiments scolaires, et il céda volontiers la place aux deux nouveaux détectives.

Le lendemain soir fut attendu avec impatience.

Peter Slumkin, qui regardait dans la rue, à travers les rideaux de mousseline, donna tout à coup un signe d'avertissement.

— V'là un particulier qui a l'air de trier les numéros des maisons, dit-il. Je parie qu'il vient chercher votre livre, chef !

En effet, quelques minutes plus tard un discret coup de sonnette retentit et Revinus alla ouvrir.

Il faisait déjà sombre et l'étranger avait relevé le collet de son manteau. Pourtant quelque chose, dans son allure, n'était pas étranger à Revinus.

— Je viens pour l'annonce de l'*Ami du Livre*, dit l'inconnu, et je crois avoir votre affaire en fait de bouquin sur la mécanique.

— Ah, dit Prosper, donnez-vous la peine d'entrer.

L'homme obéit comme à contrecœur et, dans le vestibule éclairé, le professeur reconnut Rigaux-Lostelot.

Ce dernier semblait animé d'un vif désir d'écourter sa visite ; il tendit à Prosper un livre qui paraissait neuf.

— Il vaut trois fois le vôtre, dit-il d'une voix rogue.

Revinus salua.

— Diable, grommela-t-il, si j'avais pu penser qu'un vieux coquin de roman aurait eu tant d'amateurs ! Ils se sont littéralement jetés dessus, c'est le cas de le dire.

— Qui ? s'écria le visiteur, visiblement déconcerté. Voulez-vous prétendre que d'autres amateurs se soient présentés déjà ?

— D'autres ? s'esclaffa Revinus. Mais certainement, et de la manière où cela marche, je suppose que vous ne serez pas le dernier.

— Et... et... le livre ?

— Désolé, gentleman. Si vous étiez arrivé bon premier, mais vous ne l'êtes pas... Alors la dame est partie avec le bouquin.

Lostelot devint pâle et ses gros yeux prirent une vilaine teinte d'orage, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il essaya de sourire.

— Je le regrette, car cette édition princeps m'aurait certainement intéressé. Toutefois si je savais le nom et l'adresse de l'acquéreuse, il me resterait encore quelque chance de l'obtenir en lui

offrant un bon prix.

— En tout cas, ricana Revinus, il lui faudra davantage que le prix du dictionnaire de la mécanique que vous vouliez m'offrir. Quand elle s'est présentée ici, elle n'a pas fait de long discours.

» — Je n'ai pas d'ouvrage de mécanique à vous proposer, me dit-elle, mais je puis vous donner les titres des meilleurs traités qui existent et vous en remettre le prix. »

» Elle déposa sur la table un billet de cinq livres et je n'en crus pas mes yeux, car mon bouquin valait bien deux shillings.

— Je vous en aurais donné le double ! s'écria Lostelot. Mais donnez-moi l'adresse de cette dame et je vous verserai une prime convenable.

Revinus prit une mine contrite.

— Je ne lui ai pas demandé sa carte de visite, pleurnicha-t-il. Quand une personne vous paie aussi royalement, on n'a pas le droit de se montrer indiscret. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle n'était pas des plus jeunes et qu'elle me paraissait femme à obtenir ce qu'elle voulait.

Lostelot haussa des épaules mécontentes et prit congé.

— L'autre paraissait aussi furieux que vous l'êtes, continua Revinus.

— Quel autre ?

— Eh bien, celui qui vient de partir d'ici, il n'y a pas un quart d'heure. Quel vilain homme ! Il ne peut pas y en avoir de plus affreux en enfer même : petit, laid et mal élevé.

Cette fois, Lostelot ne fit plus mine de partir.

— Vous ne me paraissez pas très riche, sir, dit-il brusquement.

— Est-ce une injure ? gronda Revinus en affectant d'être fort froissé.

— Bien au contraire, mais n'avez-vous pas envie de gagner un peu d'argent et peut-être bien davantage que vos misérables cinq quid.

— On peut toujours s'entendre, approuva le professeur.

— Je suis un bibliophile un peu maniaque, continua le visiteur, mais quand je me suis mis en tête d'acquérir un livre, il me le faut à tout prix. En plus, je tiens à connaître ceux qui se livrent à des études identiques ou parallèles aux miennes. Je voudrais connaître ceux qui s'intéressent au tome que vous avez cédé avec une telle hâte et une telle légèreté, car il avait une réelle valeur. Reconnaissez-vous les deux amateurs qui se sont présentés à vous ?

— Comme je vous vois ! affirma Prosper Revinus avec aplomb.

— Voici une avance de cinq livres, pour vos premiers frais, dit Lostelot en déposant cinq bank-notes d'une livre sur la table. Parcourez Londres, essayez de rencontrer l'un d'eux, ou les deux. Cela fait, tâchez de savoir qui ils sont et où ils habitent...

— Et alors ?

— Voici mon numéro de téléphone.

Revinus cligna de l'œil et prit un air malin.

— Monsieur est un détective privé, dit-il, mais cela ne me regarde pas et comme monsieur paie bien, je suis son homme.

— Faites vite, conseilla Lostelot en le quittant précipitamment.

— Eh bien, chef ? demanda Peter Slumkin, quand le visiteur fut parti.

— Je gagne la première manche, bien qu'elle soit la plus faible, affirma le nouveau détective. Je sais donc qu'il y a des gens qui s'intéressent éperdument à ce terrible roman noir, et que le mystérieux Lostelot est des leurs.

» Mais là où j'ai voulu faire d'une pierre deux coups, j'échoue : le livre de mécanique que le lascar apportait est un livre tout neuf.

— Qu'auriez-vous voulu en somme ?

— Très vaguement, un vieux bouquin où l'on aurait parlé d'une tête à deux sous !

— On ne peut pas tout avoir à la fois, conclut Peter avec philosophie. Quels sont les ordres ?

On ne doit pas oublier que Prosper Revinus, malgré des dons réels de perspicacité et d'intelligence, n'était, en tant que détective, qu'à ses débuts et qu'il était porté à s'endormir un peu trop tôt sur ses lauriers.

Content de la réussite de sa première ruse, il dit nonchalamment :

— Attendre !

Ils laissèrent la consigne à l'ami de Peter de renvoyer au lendemain les improbables amateurs qui se présenteraient encore, et ils retournèrent à l'école de Clissold-Park pour y terminer une soirée aussi bien commencée.

— Demain, j'avertirai Goodfield, dit Prosper Revinus, et je lui transmettrai le numéro de téléphone dudit Lostelot. Au fond je ne sais trop de quoi accuser ou inculper ce dernier, mais je tiens une piste, Peter. Une véritable piste !

« Demain est du malchanceux le refrain », dit le proverbe, et la sagesse populaire ajoute qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même. Après ses premières victoires, Mr. Revinus commettait ses premières erreurs.

À cela il joignait les premières délices de Capoue également.

Le superintendant Goodfield avait bien fait les choses en lui allouant des arrhes copieuses, et le nouvel émule de Dickson se trouvait brusquement sorti de sa misère coutumière.

Non qu'il se livrât à des dépenses somptuaires, mais il estimait qu'une bonne table ne devait pas lui être refusée.

Peter Slumkin avait reçu des instructions qui n'étaient guère celles d'un élève-détective, mais d'un parfait maître d'hôtel.

Une gibelotte de lapin de garenne, une pinte de stout, quelques douzaines d'huîtres des Cornouailles, un pudding aux raisins et une bouteille de vieux rhum formèrent un festin de victoire pour les deux alliés.

Aussi était-il fort tard quand Peter approcha une bougie allumée du punch pour le faire flamber honorablement.

Mais soudain il se redressa, posa la bougie sur la table et resta aux écoutes.

— On a ouvert et refermé avec précaution la porte de la rue, dit-il.

L'instant d'après, il tournait un visage alarmé vers son compagnon et affirmait :

— On marche dans le vestibule !

Après une unique seconde de trouble, Prosper Revinus reprit ses esprits.

D'un geste ferme, il tourna le commutateur et l'ombre se fit.

Tous deux restèrent dans l'obscurité, en se tenant par la main.

Une porte craqua, funèbre, dans les profondeurs de la maison, puis on entendit le grincement d'un instrument métallique.

— On dirait... mais en plus clair, la plume du Dr. Howard ! murmura Peter en frissonnant, car il ne pensait qu'à la prochaine apparition du spectre de Mr. Howard.

Mr. Revinus avait pris son revolver et s'avavançait en tapinois vers la porte. Mais il était dit que la chance lui tournerait le dos pendant tout le restant de la journée.

Peu habitué à l'obscurité, il trébucha sur une natte, fit un faux mouvement et s'étala de tout son long sur le plancher.

Un tonnerre roula aussitôt et Peter poussa un hurlement d'effroi.

En tombant, Prosper Revinus avait machinalement pressé la gâchette de son arme et le coup était parti.

Ne se souciant plus du cambrioleur nocturne, Slumkin se hâta de refaire de la lumière et poussa un cri de joie en voyant son ami se relever piteusement, mais indemne.

Pourtant la porte de la rue, claquant soudain, leur apprit que l'intrus mystérieux avait vidé prestement les lieux.

Ils s'élançèrent aussitôt dans l'escalier, puis dans la rue, pour trouver celle-ci complètement déserte.

— À défaut de l'inconnu, tâchons de découvrir ce qu'il faisait ici, proposa le « chef ».

— Il est entré dans le bureau du directeur, affirma Peter Slumkin. Je connais le grincement de sa porte.

En effet, cette porte était entrouverte, bien que Peter se rappelât parfaitement l'avoir fermée dans l'avant-soirée.

Ils tremblaient un peu en allumant la lampe du plafond, mais à peine sa douce clarté fusa-t-elle dans la pièce, qu'ils se prirent à crier comme de beaux diables : sur la table se trouvait une boîte à roulette mécanique, une tête à deux sous !

*

Cette fois, Prosper Revinus, après un rapide mais sérieux reproche à sa propre négligence, se décida à marcher de l'avant.

Il donna ordre à son allié de fouiller toute la maison et de signaler tout ce qui pourrait y paraître suspect ou insolite : traces ou empreintes.

Lui-même se mit à examiner la mécanique.

Il ne fallait pas être grand clerc pour voir qu'elle venait d'être ouverte et qu'on s'apprêtait à l'étudier : les cases à enjeux étaient vides et, dans une trop grande hâte, un des ressorts en avait été arraché.

À peine Revinus eut-il consigné en peu de mots cette découverte sur sa fameuse fiche, que Slumkin revint, tout heureux d'avoir enfin trouvé quelque chose lui aussi.

— La boîte devait se trouver dans la maison, dit-il. Vous vous rappelez le gros socle du palier sur lequel se trouve un palmier stérilisé ? Dire que je l'ai lavé et essuyé des centaines de fois, sans me douter que c'était une armoire : c'est là que ce machin à sous a dû se trouver.

Il conclut brusquement :

— Howard devait être un fameux cachottier.

Revinus, la tête bourdonnante, l'accompagna sur ledit palier pour voir le socle bâiller, entrouvert.

Tout à coup, ils sursautèrent.

— Qu'est cela ? cria le professeur. Vous avez vu ?

— Oui... non... grommela Peter. J'ai vu du rouge, du bleu, du violet... Bref, toute la maison m'a paru plongée dans un arc-en-ciel, et c'est tout.

— Moi également. Mes yeux m'en font encore mal !

— Les miens cuisent ! Etait-ce un éclair ? Mais il n'y a pas d'orage !

Revinus ouvrit la bouche pour répondre, mais il la referma aussitôt avec un claquement de langue. Ses yeux étaient devenus durs.

— La lutte commence, dit-il brusquement, et elle sera terrible et ardente !

Peter Slumkin n'était qu'un brave homme, fort simple, pour qui la psychologie était certainement lettre morte, mais en jetant un regard de côté vers son « chef » il marmotta.

— Décidément, je crois que le professeur est un malin et qu'il a dû découvrir quelque chose.

Goodfield était de service de nuit et, averti par un coup de téléphone, il promit de venir aussi vite qu'il le pourrait.

Prosper Revinus arpenta à grands pas de faucheurs le bureau directorial, d'une allure rageuse qui aurait pu être naguère celle de Harry Dickson à la veille de ses grands combats.

Slumkin l'entendait murmurer, par paroles entrecoupées :

— Trois hommes morts... Harry Dickson arrive... Harvant-House flambe... le tout est de savoir combien de temps se passe entre ces trois phases... L'éclair passe... Les hommes sont morts... Damnation !

Il se rua comme un dément sur la tête à deux sous et bien que ce fut un appareil d'un poids estimable, il la souleva d'un puissant effort.

— Ouvrez les portes, Peter... Faites-moi un passage... Il y va de notre peau et de celle de tous nos voisins... Vite !

Slumkin ne perdit pas de temps à discuter. Il ouvrit les portes à toute volée et, dans la grisaille de l'aube, il vit le professeur courir à toutes jambes vers la pièce d'eau de Clissold-Park, la plus proche de l'école.

— Bon, grommela le domestique, le voilà qui jette la roulette dans l'eau. Je n'y comprends goutte. D'ailleurs je crois que je ne vaudrai rien pour le métier de détective. Pourquoi court-il si vite ? A-t-il peur qu'un diable sorte de la boîte et se mette à nager vers le bord ?

Il n'en dit pas plus long : une puissante clarté orangée naquit du sein même de la pièce d'eau, et presque aussitôt une haute colonne de vapeur fusa avec un sifflement atroce.

— L'eau brûle ! hurla Peter Slumkin.

— On ne pourrait mieux dire, affirma Revinus qui accourait, hors d'haleine. Voilà une des propriétés diaboliques de ce mystérieux feu grégeois, vieux comme le monde, mais dont la véritable formule reste toujours inconnue.

— Et c'est la boîte qui a fait le coup ? Mais alors, si je comprends bien : quelques minutes de plus et nous flambions comme des torches, la maison et nous avec elle ?

— Voilà ce qui se produisit à Harvant-House, conclut Revinus avec un peu d'emphase.

Il ne put en dire davantage, car Goodfield venait d'arriver et s'enquérât, d'une voix angoissée, des raisons du nouveau sinistre.

— Il n'y aura jamais que quelques mètres cubes d'eau évaporée et quelques douzaines de cyprins et de carpillons tués, déclara Prosper.

Ensuite, il se mit à faire un rapport précis des événements de la

nuît.

— Vous émettez une bien audacieuse hypothèse, Revinus, opina le superintendant en hochant pensivement la tête.

— Aussi je n'en avance qu'une seule : celle de la nuit que nous venons de vivre !

Il tira sa fiche de sa poche, ce qui fit sourire Goodfield.

— Je commence ! annonça-t-il d'un ton doctoral.

— Brusquement, une créature que je désignerai par l'X algébrique, se rend compte, que nous, disons Peter Slumkin et moi, devenons pour elle des personnages gênants.

» X connaît la maison du Dr Howard mieux que nous-mêmes : par exemple il sait qu'un appareil du genre « Tête à deux sous » y est dissimulé.

» X s'introduit ici de nuit et place ladite machine sur le bureau de la table de travail de feu le directeur Howard.

Un coup de revolver fort importun est tiré... Mais il n'était pas nécessaire, X s'était déjà sauvé, et il n'a fait que brusquer sa fuite. Mais auparavant, X faisait suffisamment de bruit pour que nous l'entendions et cela *dans l'unique but de nous attirer dans la chambre du docteur.*

Sans doute que, dans la précipitation de sa fuite, X, régla mal certain mouvement fatal. Le fait est que Slumkin et moi, nous trouvions sur le palier au moment où l'éclair se produisit !

Ici, Goodfield l'interrompt avec un peu d'humeur.

— Mais cet éclair... Voyons...

— L'éclair explique tout ! triompha Revinus. L'éclair tua les trois inconnus d'Harvant-House, dont les yeux furent brûlés ! Je ne sais quelle est la nature de cette terrible décharge lumineuse, mais je constate...

Si nous nous étions trouvés dans la chambre du docteur, en face de l'hideuse tête à deux sous, Slumkin et moi étions aussi des hommes morts, aux pupilles crevées, et puis quelque temps après, la mécanique continuant à fonctionner, le feu grégeois serait intervenu et Howard-House connaissait le sort d'Harvant-House !

— Et l'X ? demanda Goodfield presque conquis par l'enthousiasme de Revinus.

— L'X ? continua le professeur. Je ne puis pour le moment dégager complètement cette inconnue, comme dirait un mathématicien, mais lui donner une forme moins mystérieuse. X a eu son attention attirée par ma singulière annonce bibliophilique dans *l'Ami du Livre*, X qui est un être supérieurement intelligent, à mon avis, nous a immédiatement suspectés. X a voulu nous supprimer comme il le fit jadis pour le Dr Howard... Donc j'écris l'équation : X égal assassin du directeur Howard.

— Lostelot ! s'écrièrent Goodfield et Slumkin presque en même temps.

Revinus secoua énergiquement la tête.

— Ah non ! Comptez-vous sans Harry Dickson !

— Comment ? s'étonna Goodfield.

— Puisque Dickson déclara que l'assassin du Dr Howard était une femme !

Le superintendant frémit et posa la main sur l'épaule du professeur.

— Mon Dieu, Revinus, on dirait que, de l'autre côté de la tombe, notre célèbre ami veut encore venir à notre secours !

— Et Dickson ne se trompait pas, puisque je parlais d'une femme amateur de vieux livres qui se présenta quelque temps avant Lostelot, et que je vis ce dernier tiquer visiblement.

— Ah ! s'exclama Slumkin, ce coquin doit certainement savoir « où Abraham cherche sa moutarde ».

— J'ai une idée ! s'écria Revinus. Téléphonons au numéro que nous donna Lostelot. Comptez sur moi pour arranger une histoire.

Goodfield approuva l'idée ci : l'on sonna aussitôt.

— Signal du dérangement, grommela Revinus dépité en reposant le cornet.

Le policier s'en empara et appela le central pour demander la raison de ce contretemps.

— C'est fort simple et tragique en même temps, lui répondit-on aussitôt. Le numéro que vous demandez appartient au réseau 5V, dans le quartier de Highbury, qui flambe en ce moment comme une bûche de Noël.

— Et de trois ! fit sourdement Prosper Revinus. Mr Goodfield, il est temps que nous mettions fin à cette série de crimes ténébreux.

— Mais comment... Comment ! cria le brave policier avec désespoir.

— En faisant intervenir une fois pour toutes le roman noir d'Ann Radcliffe, et en allant nous rendre compte de ce qui se passe au fameux château des Visages Noirs !

— Mais il n'existe que dans cette histoire à dormir debout ! gronda Goodfield.

— Vous vous trompez, sir, dit froidement Prosper Revinus. Il existe même si bien que feu le Dr Howard se proposait d'y aller passer ses vacances. Il se trouve au nord de Dumfries, en Ecosse, dans un petit patelin qui se nomme Dorkdeen... Vous vous souvenez ?

5. Le château des Visages Noirs

Un homme fort étonné, ce fut le shérif de Dorkdeen, quand il reçut la visite de deux gentlemen de Londres, dont l'un était nanti de lettres de crédit absolument authentiques de Scotland Yard.

Le brave capitaine Murray était occupé à trier sa dernière récolte de tabac, dans son bureau administratif, qui ne devait pas lui servir à autre chose sans doute.

Il s'en excusa avec bonhomie.

— Deux ans exactement se sont passés depuis le dernier procès-verbal rédigé en ces lieux, dit-il, et cela pour une simple dispute de voisinage qui s'est d'ailleurs arrangée à l'amiable.

— Parlez-nous du château de Dorkdeen, capitaine ? demanda Prosper Revinus.

— Le château ? s'esclaffa le shérif. Ah oui ! je sais ce que vous voulez dire. Cette vieille ruine que même les photographes dédaignent. Il y a cent ans que ses derniers occupants l'ont abandonné et, depuis, personne ne s'est dérangé pour y apporter une truelle de mortier ou pour planter un clou dans les boiseries. Je vous laisse juger de l'état dans lequel il se trouve !

Il s'éclipsa un moment et revint avec une bouteille de vieux whisky, lourde de poussière et de toiles d'araignées.

Comme la merveilleuse liqueur blonde coulait dans les verres, il continua :

— Si vous étiez des reporters et non des policiers, je ne dis pas que vous n'y trouveriez pas de quoi vous intéresser.

— Ne médisons pas des journalistes, répondit sentencieusement Revinus. Ils nous sont parfois d'un précieux secours.

— Ouais ! Un journaliste anglais qui découvre un nouveau fantôme dans un vieux château, peut passer grand homme du jour au lendemain, cela je le concède, ricana le shérif. Mais un détective du Yard qui lance un mandat d'amener contre un spectre est bien proche d'une retraite précipitée, gentlemen !

— J'en conclus que le château de Dorkdeen possède son fantôme, dit Revinus.

— Sûr et certain, sinon il ne serait pas digne d'être un château d'Ecosse. Mais comme il ne gêne personne, ce n'est pas nous qui le

gènerons. Rester bons voisins même entre vivants et revenants, voilà un bon principe à mon avis !

Mais Prosper Revinus ne semblait pas d'humeur à laisser la conversation s'engager sur un terrain humoristique.

— Je suis ici en mission, capitaine, dit-il. Et, dans le cas où j'aurais besoin de votre aide ou de votre ministère, j'y aurai recours. Pour le moment, je désire que vous gardiez le secret de notre visite. Une fois la nuit close, vous nous mettrez sur le chemin du château et vous vous en retournerez chez vous. C'est tout ce que l'on désire de vous pour l'heure.

Le capitaine Murray, impressionné par le ton grave de son hôte, salua.

— Je suis à vos ordres, sir. Quant aux revenants dont je parlais tout à l'heure, ou plutôt dont on parle dans la région, ils ne font de mal à personne et ne se manifestent que par périodes espacées. Quelques cultivateurs des environs, ainsi que des pêcheurs de truites, prétendent qu'ils se sont manifestés assez souvent ces derniers temps. Mais je ne m'en suis guère occupé.

Le brave fonctionnaire s'empressa de garnir d'huile deux solides lanternes sourdes, avant de les remettre à ses visiteurs.

— Si vous voulez explorer le château de nuit, vous en aurez grand besoin, dit-il, car les souterrains sont bien profonds et sont les seules choses dont l'état de conservation soit encore passable. C'est creusé en plein dans le roc !

Ils partirent par une nuit sombre, labourée d'averses, marchant à la file indienne par d'innombrables sentiers avec le shérif comme guide.

— Nous arrivons, dit enfin le capitaine Murray en désignant une haute ruine, éclairée par une lune have, parue entre deux lambeaux de nuage.

— Le sentier monte en spirale jusque devant la porte d'honneur qui n'est plus porte que de nom, car les habitants l'ont emportée un jour pour en faire des bûchettes. Le donjon n'est plus qu'un amas de pierres écroulées, mais l'entrée des souterrains est facilement visible à côté du percheron de la grande cour.

— Et, comme dans tout manoir qui se respecte, les souterrains ont plusieurs issues, n'est-il pas vrai ?

Murray fit un geste vague dans le noir.

— On le dit. Ou prétend qu'il y en a un qui s'ouvre dans la forêt municipale. Un autre à quatre lieues d'ici dans un désert de rocailles que personne ne traverse. Je suppose que ce sont des histoires...

On prit congé de Murray qui s'en alla en secouant la tête et en pensant que les policiers de Londres compliquaient bien inutilement la

vie.

Le décor était sinistre à souhait et sans l'assurance de Prosper Revinus, Peter Slumkin, épousant les idées pratiques du shérif, serait demeuré à Dorkdeen, à boire l'excellent whisky d'Ecosse aux troublants effluves.

Les souterrains débutaient par un étroit escalier de pierre grise, passablement sec et de facile passage, s'enfonçant en spirale dans les profondeurs. À part quelques gros rats bleus s'enfuyant devant le rayonnement des lanternes sourdes, les visiteurs nocturnes ne se heurtèrent à rien d'insolite. Arrivés en bas des marelles, ils pénétrèrent dans une crypte où l'air stagnait, lourd et chargé d'odeurs de marcescence. Des cryptogames livides et énormes croissaient sur le sol et surgissaient, blancs et gras, hors des fentes.

Tout à coup, Revinus fit halte et força son compagnon à s'arrêter.

— Voilà le premier des revenants, dit-il d'une voix qu'il essayait d'affermir.

— Et il a l'air de ne pas s'en faire, grommela le concierge.

En effet, dans l'ombre, une voix entrecoupée de petits rires satisfaits s'élevait par moments.

— Je tourne deux fois et je mise sur le rouge... Tourne, tourne, tourne et je gagne ! Vous verrez bien que le noir finira par sortir !

— Cela doit venir de notre gauche, murmura Prosper. Contournons ce gros pilier... Voilà un corridor...

— Et une porte derrière laquelle il y a de la lumière... Nous frappons ?...

Ils ne frappèrent pas, mais ils ouvrirent assez brusquement la porte, en posant la main sur leurs revolvers.

Ils s'arrêtèrent éblouis, stupéfaits...

Une petite cave voûtée, aménagée en fumoir, s'ouvrait devant eux, éclairée par un chandelier à sept branches constellé de bougies.

Un minuscule poêle en fonte, chargé de coke, y entretenait une bonne chaleur.

Une grande table ronde occupait une grande partie de la cave et un vieux gentleman en robe de chambre, un cigare odoriférant au bec, regardait venir les intrus d'un air aimable.

— Entrez... Mais entrez donc. On vous attend depuis un temps infini ! Je me demande s'il est permis de faire attendre les gens de la sorte... Ah, l'exactitude est la politesse des rois... Mais les rois sont loin ! Prenez place, messieurs et faites vos jeux !

— Par le sang du Christ ! gémit Slumkin, dont les yeux s'exorbitèrent.

Une tête à deux sous était posée au milieu de la table et le vieil homme s'occupait activement à en manœuvrer le levier de commande.

— Le noir finira par sortir, continua le gentleman en robe de chambre, et tout ce qui tombera dans la sébile sera pour moi !

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia Revinus.

Le vieux posa un regard interrogateur sur le professeur de français.

— Ah, murmura-t-il, voici une question très difficile, car je me la pose souvent. Il est vrai que c'est très difficile de se souvenir pour quelqu'un à qui on a coupé la tête !

— Quoi, on vous a coupé la tête ? cria Slumkin.

Le vieux lui jeta un regard de commisération.

— Vous ne le voyez pas, mon pauvre ami, s'écria-t-il.

Puis son regard se fit méfiant.

— Est-ce une ruse de cet affreux Robespierre pour me la couper une deuxième fois ? murmura-t-il avec angoisse.

Il se détourna avec humeur et se mit à actionner frénétiquement le levier de la roulette.

— Comment pourrais-je me souvenir encore, maintenant que je n'ai plus de tête ? soliloquait-il. J'ai tout oublié... Je ne sais où j'ai mis le trésor, mais il faut que je le retrouve !

Prosper Revinus le considéra avec attention.

— Votre Majesté, me permet-elle une question ? demanda-t-il.

— Majesté ! s'écria le vieux. C'est cela !... Je suis Sa Majesté ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez !

Revinus tira son carnet de notes de sa poche et y traça une grossière figure, représentant un losange barré.

— Votre Majesté ne signa-t-elle, un jour, un bien curieux... mémoire de cette façon ?

Le vieux prit la feuille, l'examina et gloussa.

— Oui, oui c'est moi... Ah, vous êtes un fidèle serviteur... Oui, oui, je me souviens... j'ai écrit ce mémoire et tout s'y trouvait... Et puis on me coupa la tête ! Je ne puis donc me souvenir.

Slumkin prit Revinus par le bras.

— Je le reconnais, chef. C'est le vieux qui s'est enfui de Clissold-Park, le jour du meurtre du Dr Howard.

Le professeur lui fit signe de se taire.

— Nous approchons, dit-il. Laissez-moi faire... Je vais...

— Le laisser tranquille, professeur Revinus !

Le nouveau détective poussa un grand cri et se tourna du côté d'où la voix était venue. Il vit alors qu'une draperie de feutre gris barrait le fond de la chambre.

— Qui parle ? gémit-il. Pour l'amour du Ciel qui vient de parler ?

La draperie s'écarta et un double rire fusa.

— Vous avez risqué de me faire perdre le bénéfice de plusieurs

mois d'exil volontaire et pas toujours agréable !

Revinus dut s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber à la renverse : Harry Dickson et Tom Wills, souriants, un peu goguenards, se dressaient devant lui.

*

Il fallut plus d'une rasade de vieux whisky à Revinus avant de reprendre ses esprits.

— Vous... vous... Harry Dickson, continuait-il à balbutier.

— Mais oui, mais oui, répondit le détective en riant de bon cœur. Si l'on vous a dit que le château était hanté, on a eu bien raison. Vous y avez trouvé deux revenants en bonne et due forme. Je vous dois naturellement des explications, maintenant que vous êtes parvenu à ma profonde retraite, à moins que vous ne désiriez me raconter auparavant comment vous avez pu arriver jusqu'ici.

Et Prosper Revinus, un peu remis de son émotion, raconta.

— Vous êtes réellement un garçon de valeur, Revinus, fit Dickson d'une voix grave et pensive. Et bien des détectives auraient échoué là où vous venez de triompher.

Il montra du doigt le vieux gentleman qui continuait à faire tourner la roulette, sans se soucier le moins du monde de ce qui se passait autour de lui.

— Sans ce brave bougre, Tom Wills et moi aurions été grillés jusqu'aux moelles dans Harvant-House, dit-il. Mais, au moment où les flammes allaient nous saisir, il sortit... devinez d'où ? D'un vieux puits... Oui, tout comme la vérité elle-même !

» Il nous y entraîna et, dans la fraîcheur relative de ce lieu humide, nous eûmes une conversation peu ordinaire, qui me décida à me laisser passer pour mort et à attendre d'autres événements en ces lieux où nous nous trouvons présentement.

» Malheureusement, très peu de temps après, au moment même où nous nous évadions littéralement de Londres, le pauvre homme que voici perdit la raison, déjà fortement ébranlée par l'incendie de Harvant-House.

— Et vous n'avez pu résoudre l'étrange problème de la tête à deux sous ! dit sourdement Prosper Revinus.

— Euh... Euh... fit évasivement le détective. Je n'ose prétendre que je l'ai résolue dans son entier, car il manque une fin à cette histoire, fin qui d'ailleurs ne se fera plus longtemps attendre.

» Je dois vous avouer que, dès la minute où j'entreprendrai de la raconter, elle perdra beaucoup de son mystère, tout en gardant celui de la finale qui, à mon avis, vaudra la peine d'être connue.

Harry Dickson s'installa confortablement dans un fauteuil, alluma sa pipe et fit signe à Tom Wills.

Celui-ci déposa une petite boîte carrée sur la table, en sortit

deux mignons écouteurs, et assujettit l'un d'eux à son oreille.

— Rien ne bouge, dit-il.

— Vert tourne et gagne ! annonça le vieux.

— Savez-vous, Revinus, commença le détective, que vous connaissez le début de l'aventure, et personne mieux que vous ? Je remonte dans l'histoire, vers un chapitre que vous connaissez admirablement bien.

— La Révolution française !

— Très juste. En 1792 Louis XVI, l'infortuné monarque, médite une nouvelle fuite à l'étranger. Mais, auparavant, il songe à mettre en sûreté un grand secret, un trésor... Il y réussit, et ce secret prend la route de l'Ecosse... du château de Dorkdeen ! Naturellement, il a dû se confier à des gens qu'il croyait dignes de sa confiance. Il choisit des nobles émigrés et, à leur tête, le comte de Dorkdeen en personne.

» Mais le sort se tourne contre le roi, qui monte à l'échafaud l'année suivante. Le secret reste à Dorkdeen, aux mains du comte, et partiellement à celles des émigrés.

» Les années passent. En 1812, la fameuse romancière Ann Radcliffe vient passer quelques semaines au château, et, pour son roman, *Le château des Visages Noirs*, elle le choisit comme le sombre décor de la trame, plus sombre encore, de son récit.

Ici Harry Dickson fit une pause et se tourna vers Revinus.

— Commencez-vous à entrevoir quelque lumière ? demanda-t-il avec un peu d'ironie.

— Peut-être... L'histoire n'est pas complètement muette au sujet de ce comte Dorkdeen, qui avait une passion en commun avec son royal ami : celle de la mécanique et de la serrurerie.

— Très bien, Revinus, approuva Harry Dickson. Donc, le fameux roman parut et il eut sur le comte une influence considérable. Il y vit une sorte de prophétie. Il résolut d'enfermer, si je puis m'exprimer de la sorte, le secret royal qu'il détenait dans l'action même du roman !

» Il fonda le club des « Visages Noirs ».

» Qui étaient ces mystérieux individus ? C'est bien simple ! tous ceux qui détenaient avec lui une parcelle du secret.

» Le temps passe : Dorkdeen meurt, les émigrés également. Mais la ligue continue à exister entre les descendants directs des défunts. En quoi leur activité consiste-t-elle ? Je n'en sais rien, pour le moment du moins. Nous en arrivons à notre époque, et voici que nous découvrons que les derniers descendants des « Visages Noirs » se réunissent à des intervalles très irréguliers, sur l'ordre d'un chef resté mystérieux, pour jouer à la roulette sur une tête à deux sous !

Slumkin, qui avait écouté religieusement, émit un humble avis :

— Ainsi, tous ces gens qui jouèrent avec cette damnée machine, ceux qui sont morts et ceux qui peuvent vivre encore, sont les derniers descendants des « Visages Noirs » de jadis ?

— Le bon sens parle par votre bouche, mon ami, approuva vivement Harry Dickson. Et, comme vous parlez de ceux qui sont morts, nous pouvons dire que dans les derniers temps un élément criminel s'y était mêlé.

— Dans quel but ? demanda Peter Slumkin.

— Mais de s'approprier le secret ou le trésor du roi, qui semble leur être inconnu. Suivez-moi bien maintenant.

» En effet, un seul être est resté détenteur, et cet être... »

La voix du détective s'altéra.

— ... Était doué d'une intelligence puissante, mais étrange. Il se crut le gardien d'une chose sacrée, formidable... et il l'entoura d'une protection terrible !

» Les derniers « Visages Noirs » étaient devenus, bien malgré eux, les pratiquants d'un rite bizarre et menaçant. La roulette mystérieuse leur prodiguait de l'or, mais elle pouvait également semer l'épouvante et la mort !

» Mais ce rite avait réveillé des forces redoutables.

» Les derniers « Visages Noirs » n'étaient plus liés par l'amitié de leurs pères. Au contraire, une sourde haine les animait. Tous ne pensaient qu'à une chose : ravir le trésor royal.

— Le personnage mystérieux, resté le chef inconnu... commença Revinus.

— Nous y arrivons. Le 6 mai, le hasard fit tomber entre mes mains l'insigne que seul ce personnage avait le droit de posséder !

Tout à coup, Tom Wills fit un geste.

— Un bruit de pas dans le passage de la forêt ! dit-il.

Harry Dickson reprit d'une voix claire :

— Les derniers « Visages Noirs » arrivent pour jouer à la roulette de la Tête à deux sous !

Puis il fit signe de garder le silence.

Quelque temps après, un pas se fit entendre, un pas léger et rapide, et la draperie fut soulevée : une femme voilée apparut.

Elle demeura un moment immobile et Revinus put voir qu'elle esquissait un léger geste de recul.

Puis, se ravisant, elle s'avança et, sans dire un mot, prit place devant la table.

— Jouons ! cria le vieux.

Puis, regardant autour de lui, il murmura :

— Nous ne sommes pas au complet.

— Si fait, comte Dorkdeen ! dit le détective d'une voix calme. Nous sommes au complet, et une seule personne ici a le droit de

jouer : l'unique descendant des « Visages Noirs » de 1812. C'est vous, comte Dorkdeen.

Un éclair de raison brilla dans les yeux du dément.

— Le dernier... le dernier... murmura-t-il.

Il montra la femme voilée du doigt.

— Il y avait toujours une femme parmi nous, dit-il d'une voix sourde.

— Ce n'est pas elle, dit Harry Dickson d'une voix forte. Ce n'est pas la duchesse de Perry, qui est morte comme sont morts les trois hommes d'Harvant-House, comme est mort Lostelot dans le dernier incendie de Londres, comme est mort également l'affreux petit homme, hier dans la forêt de Dorkdeen !

Les mains de l'inconnue frémirent, mais elle ne dit mot.

— Vous êtes la femme la plus effroyable que j'aie connue dans ma carrière, madame, dit tout à coup le détective en se tournant vers elle, mais je sais qu'aujourd'hui, grâce à un hasard, que j'oserais qualifier de merveilleux, vous êtes désarmée. Vous ne voudriez pas courir deux fois le risque de tuer Mr. Prosper Revinus !

Harry Dickson sourit.

— Quoi... que dites-vous ? hurla le professeur.

— Elle voulait bien mettre le feu à la maison du Dr Howard et faire périr Slumkin, mais elle ignorait que vous vous trouviez dans la maison, Revinus ! cria Harry Dickson avec un rire amer.

Un frisson agita l'inconnue et, aux soubresauts de ses épaules, on vit qu'elle pleurait.

— Mais pourquoi tuer un être inoffensif comme Peter Slumkin ? se lamenta Prosper Revinus.

Harry Dickson sourit.

— Le sergent Peter Slumkin, de Scotland Yard, dit-il en riant, surveillait depuis longtemps déjà le Dr Howard, un fameux et surtout imprenable faussaire.

— Patatras, grommela comiquement Revinus.

Harry Dickson se tourna à nouveau vers l'inconnue.

— Puis-je continuer, madame ? demanda-t-il avec politesse.

D'un geste de sa tête voilée, elle accepta.

— L'homme au terrible génie, dont je vous ai parlé tout à l'heure, était en fait un dément de génie. Dans sa redoutable folie il avait compliqué les jeux de roulette traditionnels en y enfermant des armes redoutables : le feu grégeois d'abord, ensuite un appareil à rayons mortels dont il était l'inventeur et dont le secret nous échappera à jamais.

» Il avait dû se dire que ces forces ne se manifesteraient qu'à la façon d'un jugement de Dieu.

» Comment expliquer le mécanisme de ce cerveau admirable,

mais hanté par la plus sombre des folies ?

» J'en viens à la nuit du 6 mai. Lostelot est averti qu'on jouera chez lui. Voici que, peu d'instantes avant que les joueurs ne se présentent, le terrible inconnu arrive en personne.

» Lostelot se préparait à fuir, redoutant la fin douteuse du jeu. Que se passa-t-il entre lui et l'inconnu ?

» Altercation brève sans doute, qui finit par la mort du sombre chef, tué par Lostelot. »

Harry Dickson respira et reprit d'une voix grave :

— Il cacha le cadavre dans la cave, où on le retrouvera.

» Puis, terrifié par son crime, il se sauva.

» Depuis, il mena une vie assez errante, mais hanté par une idée fixe : trouver à son tour le trésor. Et, pour cela, il étudia la mécanique des têtes à deux sous, car il estimait que de cette étude dépendrait sa découverte.

» Il n'avait pas tout à fait tort.

» Mais d'autres étaient sur la piste, notamment ce malin démon de Dr Howard. Et il découvrit le secret, grâce à vous Revinus... »

— À moi ?

— Oui, à l'excellente traduction du mémoire royal, et surtout du grimoire du premier comte Dorkdeen, qui y faisait suite.

— Ma tête s'égare ! gémit Prosper Revinus.

— Mais le troisième larron, en l'occurrence une larronne, veillait et, tuant Howard d'un coup de poignard, elle s'empara du mémoire.

Harry Dickson lança deux objets sur la table : un disque en or et une curieuse clef plate.

— Voilà tout ce qu'il fallait pour faire fonctionner le mécanisme de la porte du mystère, où le trésor se trouvait enfermé, dit-il. Le soir du 6 mai, au lieu de cracher la mort après avoir marqué le noir, le mécanisme à retardement a jeté tout simplement la clef dans la sébile. Cela, le chef inconnu le savait. Il l'avait voulu sans doute, croyant que la main de Dieu déciderait si, oui ou non, il devait lever le voile du mystère devant les affiliés du club.

— Trouvé ! hurla tout à coup le vieux Dorkdeen en se jetant avidement sur la clef.

— Oui, dit tristement le détective, mais il faut vous dire que les « Visages Noirs » de l'an 1850 l'avaient trouvé avant moi. Et, s'ils se réunissaient en cachette devant les roulettes, c'était simplement pour *en discuter l'exploitation commerciale*, car de cette année date la première « tête à deux sous » mise en circulation. Le secret de Louis XVI n'était pas un trésor, mais simplement une *tête à deux sous*, un appareil automatique inventé par lui, et sur lequel le pauvre souverain avait fondé des espoirs incroyables !

— Et pour cela tant d'hommes sont morts ! cria Slumkin.

— N'oubliez pas, hélas, qu'ils étaient entraînés, bien malgré eux, dans l'aventure par un fou ! dit le détective.

— Mais qui est-il ? demanda Prosper Revinus avec angoisse.

Harry Dickson garda un moment le silence. Puis laissa tomber ces mots :

— Si je lui donnais le nom de Louis XIX je ne mentirais pas. C'était le dernier descendant de Louis XVII, le mystérieux petit roi d'ombre, que l'on a cru mort, mais qui survécut et qui prit le nom de Neuhaus. Cet homme que l'histoire veut continuer à considérer comme un imposteur, mais qui ne le fut probablement pas. C'est son cadavre qui se décompose à ce moment dans une cave de Wildstreet, à Londres !

— Il y a pourtant d'autres criminels en jeu que Lostelot ! dit soudain Prosper Revinus en jetant un regard menaçant à la femme voilée.

— Oui, Revinus. Mais un criminel sans le vouloir et c'est...

— C'est ?

— Le professeur Prosper Revinus !

Le pauvre garçon poussa un hurlement de désespoir.

— Mais vous êtes devenu fou, Dickson !

— Je ne le pense pas, Revinus. Voyons, quand vous avez traduit le manuscrit du Dr Howard, n'en avez-vous jamais parlé à personne ?

Le professeur réfléchit.

— Si fait, déclara-t-il. Avec la prime que me payait le docteur, j'allai faire un tour en France et je racontai tout à ma nourrice.

— Et cela ne vous a pas paru bizarre, ensuite, que Lostelot et le vilain nabot, dont le nom n'ajoute rien à ce récit, se trouvaient dans le voisinage de cette brave femme ?

— Pour l'espionner et la mettre en danger peut-être ! gémit Prosper.

— Le fait est qu'ils ne lui ont pas fait de mal, mais qu'ils ont été tout à coup très pressés de disparaître...

— Que voulez-vous dire ?... commença le professeur en blêmissant.

— Fermez les yeux... fermez les yeux ! burla soudain le détective en s'élançant.

La femme voilée venait de se jeter sur la tête à deux sous et en faisait manœuvrer les poignées d'une singulière façon.

— Fermez les yeux ! hurla une dernière fois le détective.

Une voix désespérée et terrible hurla :

— Pardon, mon petit Prosper !

À travers leurs paupières closes, les hommes perçurent une

lueur fulgurante, puis ils entendirent la chute d'un corps.

— Le danger est passé, dit sombrement Harry Dickson.

Des sanglots affreux s'élevaient.

C'était Prosper Revinus qui était agenouillé auprès du corps inerte de l'inconnue dont il avait arraché le voile.

Un visage émacié, pâle et intelligent, aux yeux terriblement vitreux, était apparu.

— Nourrice ! Nourrice ! sanglotait le professeur.

— Si vous m'aviez dit dès le premier jour que votre nourrice s'appelait Prébandiez, bien des maux auraient été épargnés, dit gravement le détective. Et il ajouta : La doctoresse Prébandiez était une descendante des comtes de Rambard, dont vous êtes le dernier en titre, et qui furent prétendants au trône de France.

— Tout ce qu'elle a fait, elle l'a fait pour moi, pleura Prosper Revinus. Elle a cru que le trésor du roi me revenait de plein droit.

Ce fut Peter Slumkin qui eut le dernier mot de cette terrible, étrange et pourtant si lamentable aventure. Mais il le formula à mi-voix, de sorte que les autres n'entendirent pas :

— Et tout cela pour une pareille machine... Une Tête à deux sous !

FIN

LE FAUTEUIL 27

1. Un soir à Belton

Eva Merrill arriva à Belton vers le soir.

Il fut un temps où l'arrivée d'une artiste comme Eva Merrill eût été un événement de première importance pour une petite ville de province comme Belton ; mais ces temps étaient révolus depuis bien des lustres.

Eva avait pris de l'âge, et sa voix, malgré quelques notes restées chaudes et riches, ne lui donnait plus aucun titre à l'adoration des foules.

Mais à cette carence, elle parvenait à opposer une certaine dose d'habileté, sinon d'intelligence.

Elle s'était créé un répertoire spécial de vieilles chansons anglaises et françaises qui, malgré les temps modernes, continuent à garder la faveur du public. Excellente diseuse, parfaite musicienne, restée jolie à la scène, elle charmait son auditoire par *La divine dame*, *Mabel, ma jolie*, *Le prince en bleu*, *Loin du Bal*, *Les jardins sous la pluie*.

La province lui faisait d'ailleurs toujours bon accueil, surtout une petite ville comme Belton, où les distractions sont rares et la tradition restée en usage.

Enfoncée dans les coussins du compartiment de seconde classe du train d'intérêt local qui l'emportait à toute petite allure vers sa destination, Eva songea à la monotone petite cité aux maisons grises, battue par les pluies et les vents d'Ouest.

Il y avait plusieurs années déjà qu'elle y était venue pour une suite de représentations au théâtre municipal.

Elle se remémorait en souriant la jolie salle toute en velours rouge, encore éclairée au gaz, mais copiant en petit quelque salle d'opéra fastueuse, à force de cariatides, de piliers, de balcons, de loges et de sculptures tarabiscotées à l'excès.

La locomotive lançait de puissants coups de sifflet à chaque tranchée franchie, ponctuant de cette aigre clameur le rythme des roues : « Un, deux, trois, quatre... pchtt... ; un, deux, trois, quatre..., pchtt... »

Un homme d'équipe vint allumer la lampe du plafonnier : une chétive flammèche rousse qui menaçait de s'éteindre à chaque instant dans le courant d'air.

C'était un vieil homme bavard. Il entama la conversation :

— Pas beaucoup de voyageurs, hein, ma bonne dame ? Le temps ne s'y prête pas, d'ailleurs. Ainsi, vous allez à Belton ? Sans doute, le train ne va pas plus loin. C'est une bonne petite ville, pour qui sait y trouver de l'agrément. Mais à moi qui suis de Liverpool, cela ne dit pas grand-chose.

Le train entra en gare de-Belton.

Eva reconnut le hall, à la haute marquise vitrée contre laquelle la vapeur des locomotives venait s'écraser, telles des nuées prisonnières ; le distributeur automatique de tablettes de chocolat ; elle reconnut aussi, vaguement, le préposé aux tickets qui lui prit le sien. Seulement l'homme avait vieilli, comme toutes choses.

Elle fut fort dépitée de ne voir sur l'esplanade ni fiacre ni taxi. Le théâtre était assez éloigné de la gare, et l'artiste emportait des bagages assez encombrants.

Il bruinait et les réverbères à gaz s'entouraient d'une humide auréole ; le pavé était gras et glissant. Sur le mur de la lampisterie ferroviaire, des affiches se décollaient et Eva y vit une litho, de son temps de gloire, barrée par une réclame de cigarettes et de tabac à pipe. Elle en conçut un peu d'humeur.

Le froid la gagnait ; elle décida de laisser ses valises à la consigne et se dirigea vers un des cafés de l'esplanade, dont on voyait les vitres dépolies luire à travers le brouillard.

C'est un prétentieux établissement de province qui la reçut, une salle constellée de glaces et dont des banquettes en moleskine faisaient le tour. Les tables de marbre, le haut comptoir, le poêle qui tirait mal, tout cela contribuait dans une large mesure à rendre cet intérieur aussi peu accueillant que possible.

Eva Merrill était habituée à ces sortes d'entrées peu triomphales et ne s'en émut pas outre mesure.

Elle but sans récriminer l'ignoble lavasse qu'un garçon somnolent lui servit en guise de thé et s'enquit d'une voiture quelconque pour la conduire vers le centre de la ville.

Le garçon alla consulter la caissière qui haussa les épaules et finit par déclarer qu'il y avait une station de fiacres devant le théâtre, mais que le dernier loueur, dont le trio de cabs stationnait devant la gare, avait fait faillite l'année précédente.

— Je serais trop heureux de mettre ma voiture à la disposition de madame, dit alors une voix aimable.

L'artiste n'avait pas vu qu'un autre consommateur partageait avec elle la désertique solitude du café, car un gros pilier portemanteau l'avait caché à son regard.

Elle accepta avec un signe de tête reconnaissant, car l'hommage des messieurs ne la laissait pas insensible.

Pourtant l'adorateur, si adorateur il y avait – n'avait rien de

bien enchanteur.

C'était un homme de mine banale, vêtu d'un costume de mauvaise coupe, et aux mains grossièrement gantées.

— Je voudrais descendre au théâtre et y déposer mes bagages, lui dit Eva ; ensuite, je me mettrai en quête d'un logement convenable dans les environs.

L'homme la regarda avec intérêt.

— Ah, je crois que vous êtes l'artiste qui débute demain, dit-il. Je viendrai certainement vous voir. Je suis abonné à la stalle 27, celle qui forme le coin de la seconde rangée. Voulez-vous que l'on parte tout de suite, miss ?

En général et par bienséance, on appelait Eva Merrill : madame, mais l'homme ne semblait pas avoir reçu une éducation raffinée.

— Walker, faites atteler ! lança-t-il d'une voix forte au garçon.

Celui-ci s'en fut en traînant la savate et revint peu de temps après déclarer que « c'était fait ».

L'homme se leva, jeta une pièce de monnaie sur la table de marbre et s'excusa gauchement auprès d'Eva.

— La cour est un cloaque de boue et de fumier, dit-il, aussi ne devez-vous pas y mettre les pieds. Je conduirai la voiture devant la porte et je viendrai vous appeler !

— Quel est donc le nom de ce gentleman ? demanda l'artiste au garçon de café qui ramassait la monnaie d'un air maussade.

— Je n'en sais rien, c'est la première fois qu'il vient ici, fut la réponse hargneuse, et j'espère bien ne plus voir beaucoup de clients radins de son espèce.

Eva Merrill manifesta quelque surprise.

— Pourtant, il vous a appelé par votre nom !

— Je ne m'appelle pas Walker !

L'homme revenait.

— Etes-vous prête, miss ?

La voiture était une sorte de dog-cart surmonté d'une capote de cuir et tiré par un petit cheval bai, alerte et robuste.

Ne voulant pas abuser de l'amabilité de son compagnon, l'artiste décida de laisser ses bagages à la consigne, où elle les enverrait prendre le lendemain par un employé du théâtre.

La voiture s'ébranla et, fouetté par une main vigoureuse, le petit cheval fila à bonne allure par les rues miroitantes de pluie et absolument désertes.

Si Eva Merrill avait pensé faire le court trajet en compagnie d'un adorateur, elle dut fortement déchanter, car l'homme ne desserra pas les dents, si ce n'est pour lancer de temps à autre des *hue ! hue !* à son cheval.

Comme ils arrivaient dans le centre de la ville, où un peu de

monde animait enfin les rues, il demanda où elle voulait descendre.

— Naguère, répondit-elle, je suis descendue à l'hôtel de Bradford ; on n'y était pas trop mal et puis... les prix n'y étaient pas très élevés.

— L'hôtel de Bradford n'existe plus.

Eva Merrill simula un peu d'ennui.

— Peut-être voudrez-vous bien me conseiller, minauda-t-elle, vous êtes du pays...

— Non, dit l'homme, je ne suis pas du pays.

— Pourtant, vous êtes abonné au théâtre !

— Cela, c'est une autre histoire...

Eva pinça les lèvres. Le bonhomme manquait décidément de savoir-vivre et ne savait pas se conduire envers une dame.

La voiture était arrivée sur la place du théâtre, qui était relativement animée.

Des étalages brillaient de feux multicolores, des cafés aux fenêtres étincelantes se suivaient. Eva respirait mieux dans ce milieu plus vivant.

Tout à coup, l'homme tira sur les rênes et la voiture entra, en un virage très court, dans une rue secondaire, sombre et déserte.

— Mais j'aimerais mieux descendre devant le théâtre ! protesta Eva Merrill.

— Vous en serez quitte pour faire cent pas à pied, miss, riposta son compagnon, la lumière pourrait effrayer mon cheval.

— Merci tout de même, sir, dit l'artiste en mettant pied à terre. Pourrais-je savoir qui m'a fait l'honneur et le plaisir de me conduire ?

Elle ne put achever sa phrase : la voiture roulait déjà et s'enfonçait au loin dans le noir.

— Quel mal élevé ! marmotta Miss Merrill. Mais le principal, c'est que je suis arrivée tout de même en un endroit un peu plus civilisé que l'esplanade de la gare, et un peu moins lugubre également.

Néanmoins, l'hostilité nocturne de la province la frappa désagréablement.

Aucune pancarte devant les fenêtres des cafés ne défendait, naturellement, l'entrée aux étrangers, mais on sentait l'aversion de l'autochtone pour tout visage inconnu, à la façon dont les rideaux étaient tirés et les tentures closes.

La façade du théâtre municipal était toute noire et seul le guichet de location, pour le lendemain, était éclairé par un bec de gaz. Sous le porche, une marchande d'oubliés agitait sa lanterne et offrait son antique friandise à des ombres fuyantes.

Eva se souvint qu'autrefois elle était allée souper, après le spectacle, dans un petit restaurant situé dans une ruelle derrière le bâtiment.

Elle revit en pensée une salle exiguë et basse, bien éclairée et s'ouvrant dans le fond sur une cuisine-rôtisserie, d'agréable aspect.

Les artistes y étaient assidus et comme chez eux ; Eva décida d'y prendre son premier repas à Belton et de s'y enquérir d'un logement.

L'arrière-façade du théâtre donnait sur un lacs de venelles que l'on appelait la vieille ville de Belton.

Eva n'était pas très sûre du chemin qu'elle devait prendre pour arriver au restaurant des artistes. Elle tourna une ruelle d'angle, prit une première à droite, puis une autre à gauche et finit par s'avouer avec ennui :

— Je ne m'y retrouve plus !

Heureusement, au tournant de la rue suivante, elle vit luire le casque blanc d'un policeman. Elle se dirigea vers lui, mais ce ne fut pas elle, mais lui qui prit la parole.

— Vous êtes bien imprudente, madame ; pourquoi courez-vous la rue à cet endroit ?

A tout autre moment, Eva Merrill se serait irritée devant la prétention d'un policeman lui faisant la leçon, et surtout devant l'expression employée : courir la rue, mais elle était bien contente de sortir des impasses sombres et nauséabondes qui surgissaient, sans issue, devant elle.

— Pourquoi suis-je imprudente, sergent ? se contenta-t-elle de demander.

On n'y voyait pas très clair, car l'unique réverbère mural brûlait à vingt pas de là, dans une gloire de brume.

L'agent la dévisagea et finit par dire :

— Je crois que madame est étrangère à la ville ; dans ce cas, elle est excusable, et je la mettrai sur le bon chemin, tout en lui conseillant de ne plus se risquer dans ces parages.

— Quel est le risque ? demanda l'artiste.

L'agent allait répondre, quand un coup de sifflet modulé d'une façon spéciale retentit non loin de là.

— C'est mon collègue, s'écria-t-il, pourvu qu'il n'y ait rien de fâcheux ! Excusez-moi, madame, il faut que j'y aille. Faites demi-tour, allez tout droit et tournez deux fois à droite, vous arriverez au théâtre. Bonsoir !

— Bon Dieu, gémit la chanteuse, en suivant machinalement les instructions de l'agent, voici une singulière bienvenue ! Quel patelin, mon Dieu, et quel chien de métier tout de même que le mien !

Elle retrouva le théâtre, dont le guichet de location venait de se fermer et d'éteindre son bec de gaz.

Impatentée, elle regarda autour d'elle, se disant qu'il fallait mettre fin à ces vaines allées et venues.

— Le premier hôtel venu fera mon affaire ! gronda-t-elle, mécontente.

L'hôtel en question formait le coin ; deux lampes éclairaient son enseigne : *Hôtel des Chasseurs et de la Métropole* ; une double porte-fenêtre, constellée de réclames de liqueurs et d'insignes de billard, y donnait accès.

Eva fut surprise de sentir la porte fermée de l'intérieur lorsqu'elle appuya sur le bec-de-cane : pourtant, elle entendait des voix s'élever dans la salle.

Elle frappa aux vitres et vit une main soulever les rideaux.

Une serveuse en tablier blanc vint lui ouvrir.

— Excusez-moi, madame, dit-elle, mais c'est une précaution que vous comprendrez.

Eva ne comprenait rien, mais elle était lasse et elle avait faim.

Dans le fond de la pièce, à une table coincée entre le haut poêle de fonte et la caisse, deux gentlemen jouaient aux échecs.

— Mais c'est Mme Merrill ! s'écria l'un d'eux en se levant vivement pour venir à elle.

Jamais parole ne fut plus douce au cœur de la femme solitaire. Elle sourit tout en fouillant dans ses souvenirs.

Ce visage glabre et souffreteux, ce masque d'artiste pauvre était de tous ses souvenirs, mais elle fit un effort.

— Je crois... que nous avons travaillé ensemble ! dit-elle.

— Mais oui, mais oui, je suis Will Pherson, le comique, vous savez bien ! Demain, je joue ici dans un sketch de ma composition.

— Vous logez ici, dans cet hôtel ?

— Certainement, et je vous le recommande : très bon et pas cher. Je suis ici depuis le début de la saison et je n'aurais pu trouver mieux.

Le patron de l'hôtel, flairant la cliente, arrivait, la bouche en cœur.

— Je donnerai à madame une belle chambre chauffée et éclairée au gaz ; les autres le sont encore à la bougie ! Madame prendra sans doute pension à l'hôtel ?

Eva Merrill, heureuse d'avoir achevé sa lamentable errance et de se trouver dans une pièce convenablement éclairée et chauffée, devant un visage connu, accepta de grand cœur.

— Je vous invite à souper avec moi, Pherson, en camarade de théâtre, dit-elle joyeusement.

La maigre figuré de clown resplendit de joie et de gratitude.

— J'accepte avec reconnaissance. Savez-vous que c'est aujourd'hui le jour du lapin de garenne en gibelotte ? Dans toute l'Angleterre, on n'en mange pas de meilleur, foi de William Pherson, qui croit s'y connaître !

On servit le plat si chaudement recommandé et qui réellement avait bonne mine...

Le famélique Pherson rayonnait littéralement : il mangeait à sa faim, ce qui ne devait pas lui arriver tous les jours. De plus, sa compagne, bien que plus très jeune, était jolie et un peu de gloire en retombait sur lui.

Quelques clients vinrent encore au café, mais ne furent introduits qu'après avoir été examinés de la fenêtre par la serveuse, qui verrouillait soigneusement la porte après l'entrée de chacun.

Eva en demanda la raison à son collègue.

— Ils ont peur à Belton, répondit William, et pour cause. Voici une ville où, depuis des lustres, rien de fâcheux n'est arrivé, et maintenant deux crimes s'y commettent coup sur coup.

» D'abord, c'est une femme, une pas grand-chose, vous comprenez, qui accostait tous les hommes pour leur demander à boire. On l'a trouvée dans les ruelles près du théâtre, la gorge tranchée. Ensuite une autre petite roulure qui fréquentait les louches tavernes de ces ruelles. Elle aussi avait été expédiée de cette manière.

Un client entré depuis peu, et qui remplaçait à présent Mr. Pherson devant l'échiquier, se mêla à la conversation.

— On a failli en avoir une troisième tout à l'heure, dit-il.

Le patron, la serveuse et les autres consommateurs furent immédiatement tout oreilles.

— C'est la grosse Maggy, la marchande d'oubliés, qui a failli être la troisième victime, raconta le joueur d'échecs. Comme elle ne vendait rien, elle a plié bagage et a contourné le théâtre pour rentrer chez elle. Tout à coup, elle a senti un coup. Elle s'est retournée et elle a vu un couteau... Mais le coup avait dévié sur son panier et elle n'a qu'une estafilade au bras.

— Et qui tenait le couteau ? demanda Pherson.

— Eh, voilà ce qui est curieux... Maggy ne pourrait le dire. Elle a vu un couteau qui luisait très fort, mais rien que cela et puis la lame a disparu comme par enchantement. C'est l'agent Markins, qui l'a reconduite chez elle, qui m'a raconté l'agression.

— Elle aura rêvé sans doute, opina Eva Merrill.

— Peut-être, fut la logique réponse, mais on ne rêve pas une blessure.

— Pour moi, dit le patron de l'hôtel, on a affaire à un maniaque, un fou dangereux. Pourtant, moi qui connais toute la ville, je ne vois personne, même parmi la canaille, qui puisse être soupçonné de pareils crimes.

Pourquoi, à cette minute, le visage de l'homme au dog-cart, qui l'avait si obligeamment conduite au théâtre, revint-il à la mémoire d'Eva Merrill ?

Elle demanda brusquement à William Pherson :

— Qui est l'abonné du fauteuil d'orchestre 27 ?

Si quelqu'un fut surpris en constatant l'effet de cette simple question, ce fut certainement la chanteuse.

Son confrère reposa la pinte de stout qu'il portait à ses lèvres et regarda Eva, bouche bée ; tous les yeux se tournèrent vers elle.

— Eh, chère amie, s'écria William, vous semblez déjà au courant de bien des choses concernant ces affaires mystérieuses et vous êtes à peine arrivée à Belton !

Eva le regarda avec stupeur.

— Que voulez-vous dire, Pherson ?

— Le fauteuil 27 est depuis des années la fable du théâtre, mais à présent, c'est celle de la ville et la justice même s'en préoccupe. Figurez-vous que sur chacun des cadavres, on a trouvé un billet de location pour la stalle 27 !

Le client entré en dernier lieu prit la parole à son tour.

— L'agent Markins a demandé à Maggy si par hasard elle n'avait pas un billet identique ; elle lui a ri au nez en disant qu'elle n'était pas assez riche pour se permettre une telle dépense. Mais en y pensant, elle a fini par se rappeler qu'à la dernière représentation, comme elle vendait des oublies dans la salle, pendant l'entracte, se sentant fatiguée, elle s'est assise pendant quelques minutes dans ledit fauteuil !

Eva ne voulut pas être en reste de confidences et elle raconta son arrivée à Belton et comment l'homme au dog-cart, qui l'avait conduite au théâtre, lui avait déclaré être l'abonné du 27.

On se mit à rire.

— Vous avez eu affaire à un mauvais plaisant, madame Eva, déclara Pherson. Il n'y a pas d'abonné du 27... Cela n'existe pas.

— Et pourquoi ? s'étonna l'artiste.

William indiqua son premier partenaire aux échecs, un petit vieillard rebondi et propre, au visage poupin et souriant.

— Mr. Honybingle, présenta-t-il.

Le gentleman fit une révérence désuète.

— Mr. Honybingle est archiviste de la bonne ville de Belton, continua Pherson. Il vous dira que le fauteuil 27 a son histoire.

Eva Merrill lui fit son plus radieux sourire.

— Monsieur l'archiviste voudrait-il me la raconter ? demanda-t-elle.

Le petit gentleman plongea en une révérence encore plus profonde.

— Je suis flatté de l'honneur que vous me faites, mylady, dit-il d'une voix douce et fluette. Quand Mr. Pherson déclare qu'il n'existe pas d'abonné du fauteuil d'orchestre 27, il ne pourrait mieux dire. Du

moins, il n'y en a plus depuis très longtemps. Le fauteuil 27 est une sorte de concession, c'est un fauteuil à perpétuité...

2. Un visage dans la nuit

Mr. Honybingle traça en l'air une épure géométrique imaginaire, comme s'il voulait fixer dans le vide les points de repère de son prochain récit, et commença de sa douce voix fluette :

— Le théâtre de Belton fut construit en 1843 et inauguré au début de la saison théâtrale de 1845. On joua une pièce de Shakespeare, et une comédie musicale dont l'auteur était un magistrat de Belton, Sir Menwigs.

» Depuis, cet édifice n'a pas subi de modifications dans son ensemble, si ce n'est qu'en 1895, il fut éclairé au gaz.

» A cette occasion, on reprit la comédie musicale qui avait ouvert l'ère artistique de notre scène, un demi-siècle auparavant : *La fille d'Eve*.

» La direction avait bien fait les choses et avait fait venir spécialement de Londres, du théâtre de Covent Garden, la superbe divette Eve Lincoln, pour interpréter le rôle de l'héroïne.

» A la chute du rideau, Sir Menwigs, qui avait alors soixante-quinze ans bien sonnés, vint féliciter l'artiste et lui offrit en cadeau une magnifique parure de bérlys qui valait une petite fortune.

» Eve Lincoln, pourtant habituée aux plus fastueux hommages, ne put en croire ses yeux, et faillit se trouver mal, tant ce présent inouï l'étonnait, la déconcertait. Dans l'entourage du généreux mécène, on s'étonna peut-être encore davantage, car tout en étant très riche, le vieux Menwigs était d'une ladrerie proverbiale.

» Inutile de dire que tout ceci fit du bruit dans Landerneau, ce qui contribua beaucoup à faire garder la pièce à l'affiche pendant une huitaine encore, et à prolonger l'engagement de la divette.

» Sir Menwigs assista tous les soirs au spectacle du fauteuil 27, dont vous connaissez maintenant le curieux renom.

» Le dernier soir, comme le rideau s'était définitivement baissé sur la dernière représentation de *La fille d'Eve*, quand tout le monde quitta la salle, Sir Thomas Menwigs resta assis sur son fauteuil, les yeux fixés sur la rampe obscurcie.

» On aurait dit que cette minute mettait un point final à ses pensées.

» Pendant les quelques mois qu'il vécut encore, il fut sombre,

distant, taciturne : un véritable solitaire dans sa bauge.

» Après sa mort, à l'ouverture de son testament, on apprit que Sir Thomas léguait une très grosse somme à la direction du théâtre, à condition que le fauteuil 27, d'où il avait assisté au triomphe du talent de sa jeunesse, restât perpétuellement sans occupant.

» Depuis, dans le monde des artistes et des habitués, a pris corps une tradition : on nomme « abonné du fauteuil 27 » tout être chimérique, comme le dragon de la fable ou le fantôme à trois pattes ; bref, ce qui n'existe pas.

Mr. Honybingle salua et fit signe au tavernier de remplir son verre : il avait terminé son récit.

Miss Merrill lui sourit aimablement.

— C'est une bien jolie histoire, monsieur, et je regrette que pareille chose n'arrive pas plus souvent dans une vie d'artiste.

William Pherson approuva avec énergie.

— Je me suis demandé, toutefois, comment il se fait que les deux personnes assassinées furent trouvées en possession de billets de théâtre portant le numéro du fauteuil 27, dit-il en revenant au sujet qui les préoccupait tous.

Le patron, heureux de pouvoir prendre la parole à son tour, expliqua :

— Pycroft, le préposé au guichet, a failli en faire une maladie. Il n'a jamais délivré ces tickets, bien qu'ils fassent défaut à son livre de souches, comme l'attestent les talons. Même que la direction l'a obligé à les payer !

— Oh, s'écria Eva Merrill, c'est encore le vieux Pycroft qui est au guichet ? J'aurai certainement plaisir à le revoir !

— Il a maintenant mauvais caractère, dit Will Pherson.

Eva regarda rêveusement devant elle : lentement, sa jeunesse émergeait des ombres de sa mémoire.

— Edgar Pycroft, murmura-t-elle, avec un peu d'émotion dans la voix. J'étais un tout petit coryphée dans Drury Lane, quand il jouait les rôles du grand répertoire. Nous étions toutes un peu amoureuses de lui... Ainsi va la vie : avec l'âge viennent l'oubli et l'ingratitude des autres.

— Il a perdu sa voix à la suite d'une grave maladie, expliqua Pherson, et il est venu demander asile et subsistance à sa ville natale, Belton.

— Oui en a fait un vendeur de billets de théâtre, répliqua ironiquement la chanteuse ; on ne peut se montrer plus généreux !

— Voilà ce qui nous attend tous, conclut philosophiquement William Pherson.

Mr. Honybingle toussota et reprit part à la conversation.

— Je reconnais madame, dit-il en s'adressant à Miss Merrill. Je

dois dire à sa louange, et je vous jure que je ne la flatte pas, qu'elle n'a guère changé. Pourtant, il y a exactement quinze ans qu'elle est venue à Belton !

Eva sursauta et une vive rougeur couvrit ses joues.

— Quinze ans ! murmura-t-elle, quinze ans ! Quelle place cela prend dans une vie !

— Vous aviez un répertoire ravissant, continua l'archiviste. Laissez-moi vous avouer, madame, qu'une de vos chansons m'est fidèlement restée dans la mémoire : *Les cloches dans le soir*. J'espère que vous la chanterez demain, car je ne connais rien de plus beau ni de plus tendre !

Eva lui sourit avec reconnaissance.

— Et si je vous la chantais maintenant, Mr. Honybingle ? Vous avez bien voulu me raconter une histoire, laissez-moi vous chanter une chanson !

On applaudit et l'hôtelier qui voyait là un moyen de garder plus longtemps sa clientèle, annonça une tournée de vin chaud.

— Will Pherson m'accompagnera au piano, n'est-ce pas ? demanda Eva.

Le brave garçon ne demandait pas mieux et se mit à frapper les touches jaunies avec ardeur.

Eva Merrill s'accouda au piano et, de sa voix restée chaude, commença :

*Cloches dans le soir,
Douces voix de l'ombre...*

Mr. Honybingle l'écoutait, ravi ; les autres scandaient doucement, de la tête et du pied, le rythme de la vieille mélodie.

La chanson finit sur une note grave et infiniment triste.

Un instant, le silence plana, plein d'émotion et peut-être de souvenirs, puis des applaudissements rompirent ce charme mélancolique.

L'hôtelier servit des carafons de vin chaud, où nageaient de larges tranches de citron.

Soudain le bec-de-cane de la porte fut actionné avec impatience, puis une série de coups ébranla les vitres.

La serveuse alla soulever le rideau et ricana :

— Ah bien, on vous ouvre... ne faites pas de casse, mylord !

Elle avait à peine tiré le verrou que le vantail fut poussé avec violence et qu'un vieux gentleman, vêtu d'une pelisse miteuse, un étrange chapeau haut-de-forme sur la tête, entra en coup de vent.

— Qui a chanté ? cria-t-il d'une voix retentissante, il n'y a personne au monde pour chanter ainsi *Les cloches*... Eva, ma petite

filles, dans mes bras !

— Pycroft ! s'écria la chanteuse en se jetant au cou du vieillard.

— Salut la compagnie, tonitrua Pycroft. Il est heureux qu'en quittant mon guichet, je ne sois pas rentré immédiatement chez moi, mais que je sois entré au café voisin, pour y discuter de la sottise histoire du fauteuil 27 avec quelques imbéciles qui prétendent en connaître le fin mot. Quels serins, bon Dieu ! Mais je les bénis car sans eux, je n'aurais pas entendu chanter *Les cloches* ni rencontré ce soir ma chère Eva. Eh bien, petite fille, je ne vous attendais que demain ?

— J'aurais voulu rencontrer le directeur, ce soir encore, dit l'artiste, mais je crains qu'il ne soit trop tard...

— Pas du tout ! Il est à son bureau et je suis certain qu'il sera heureux de vous voir, Eva, car il attend beaucoup de votre numéro. D'ailleurs c'est une vieille connaissance, les visages à Belton ne changent pas du jour au lendemain comme à Londres. Celui qui y décroche quelque chose s'y cramponne, n'est-il pas vrai, William Pherson ?

— Euh... Euh... Oui, Pycroft, balbutia le pitre.

— Oui, Eva, c'est toujours Lennock... brave homme, mais ladre. Le temps d'avaler une tasse de thé sucré et je vous chaperonne !

Eva le regardait de côté, tandis qu'il vidait sa tasse à petits coups gourmands, de l'air de quelqu'un qui ne s'offre pas tous les jours pareil régal.

Elle remarqua les joues plombées, les favoris flasques, les lourds cernes autour des yeux éteints et songea avec tristesse à la beauté enfuie de cet homme, qui avait été le héros de bien des rêves de vingt ans.

N'avait-elle pas aimé le bel Eddy Pycroft, comme toutes les autres ?

Mais pour elle aussi la terrible cinquantaine, le douloureux automne d'une femme de théâtre, était proche.

Le vieillard, qui levait en ce moment les yeux sur elle, comprit-il ce regard presque désespéré ? Un instant, sa bouche se pinça et il esquissa un pénible sourire.

— Allons viens, ma petite, Lennock travaille tard, il est vrai, mais ce n'est pas une raison d'attendre minuit, l'heure des crimes, pour le surprendre !

L'hôtelier vint prendre congé et salua.

— Madame n'a qu'à sonner, si par hasard nous étions déjà couchés, dit-il.

Eva prit Pycroft par le bras et traversa ainsi l'esplanade déserte pour arriver à la porte du théâtre.

— Attention au couteau ! dit-elle en riant.

Pycroft fit tourner sa canne et lança un regard circulaire autour de lui.

— Le fait est que l'endroit n'a rien de rassurant, dit-il. Pensez donc qu'en plein centre de la ville, on a occis deux personnes et failli en finir avec une troisième.

— Et que fait la police ? demanda Eva Merrill.

Le vieillard haussa furieusement les épaules.

— La police de Belton ? Quand il s'agit de coffrer un matelot ivre et de mendier des billets de faveur, je ne dis pas qu'elle n'est pas active ! Mais ces crimes-ci la dépassent. Elle enquête, ce qui signifie pour elle déranger les gens à tout propos, et leur demander s'ils n'ont aucun soupçon. Si je leur disais que je suspecte la statue de Nelson, je suis certain qu'ils la déboulonneraient de son socle, pour la fourrer au bloc !

Pycroft tira une grosse clé de fer noir de la poche de sa lévite et la fit grincer dans une imposante serrure.

La salle des pas perdus, sombre et sale, éclairée par une veilleuse au gaz que Pycroft fit passer en flamme, s'étendait devant eux.

— Le bureau est dans le fond, comme vous le savez, dit Pycroft ; nous passerons par la salle de spectacle, où les lampistes doivent encore être au travail. Venez !

Les lampistes avaient fini leur tâche, laissant deux ou trois becs du lustre allumés. Une pauvre clarté blafarde descendait du cintre sur la houle figée des fauteuils blottis sous leurs housses grises.

— Oh, Eddy, murmura Eva Merrill, montrez-moi le 27, je vous prie !

Le vieux fit un geste mécontent.

— Mieux vaut ne pas se montrer curieux à cet endroit, répondit-il à voix basse. Il ne faut pas rire de ces choses, ma petite.

Néanmoins il tendit la main vers la gauche.

— Le voilà, au coin de la deuxième rangée. Tenez, la housse est mal mise ou bien elle n'est pas assez grande pour atteindre l'extrême bout. Vous pouvez d'ici le voir à découvert.

Mais soudain il lui prit le bras et la tira avec vigueur en arrière.

— Vous voyez... vous voyez..., balbutia-t-il avec effroi.

Eva se serra contre son vieil ami, un frisson la secoua tout entière : là-bas, dans la pénombre, une forme indistincte se tenait immobile sur le fauteuil 27 !

— Nous ferons le tour par le promenoir, haleta Pycroft en tirant Eva vers un portillon de baignoire, pourvu que cela ne nous porte pas malheur !

— Pourquoi ?

— Chut... Moins vous en direz, mieux cela vaudra !

Dans le promenoir, il pressa le pas et finit par atteindre la petite porte privée de la scène.

Une unique lampe de secours à globe rouge, qui devait rester allumée réglementairement nuit et jour, étoilait sinistrement le lamentable monde de fiction des décors.

Eva vit vaguement sortir de l'ombre les contours d'une coulisse de donjon, un arbre moussu de forêt centenaire, un banc de gazon praticable, la cabane de Colombine et la chapelle de Marguerite : tout ce qui à la lumière de la rampe, s'habillait de fallacieux reflets de vie et de poésie, était à présent terne et funèbre.

Elle aurait voulu traverser la scène dont le rideau était levé et jeter un dernier coup d'œil dans la salle, vers le fauteuil à perpétuité, mais Pycroft la tenait par le bras et l'obligeait à faire un crochet par les coulisses.

Une seconde lampe de secours brûlait devant le magasin aux accessoires, qu'ils purent traverser ainsi sans risque de se casser le cou. Au fond d'une cour sale et encombrée comme un dépotoir de ferme, une fenêtre éclairée trouait la nuit d'un grand rectangle verdâtre.

— Lennock est encore au travail, dit Pycroft avec satisfaction, il sera bien content de vous voir, Eva !

— Vraiment ? Je ne m'attendais pas à un accueil aussi chaleureux de la part d'un directeur de théâtre qui ne m'a pas vue depuis quinze ans, répliqua la chanteuse avec franchise.

— J'ai dans l'idée qu'il sera content, répéta le vieux avec obstination.

Il monta un perron dont les pierres disjointes tremblèrent sous ses pas et heurta à gros coups de poing une porte haute et étroite.

— Qui va là ? s'écria une voix apeurée.

— C'est moi, directeur, moi, Edgar Pycroft !

— En voilà une heure pour déranger le monde, glapit la voix devenue mécontente, d'angoissée qu'elle était tout à l'heure.

Une chaîne de sûreté fut enlevée avec précaution et une tête chenue et décrépète parut dans l'entrebâillement.

Pycroft, qui s'attendait sans doute à de nouveaux reproches, s'effaça et laissa passer Eva Merril.

— Miss Merril ! s'écria le directeur. Ah ! voilà notre ami Pycroft tout excusé !

La chanteuse revit le triste bureau directorial qui ne semblait guère avoir changé pendant sa longue absence.

Les lithos d'artistes disparus depuis cinq lustres et davantage, collées à même les murs, avaient pris une teinte d'ambre un peu plus prononcée ; le poêle au coke montrait quelques déchirures de plus

dans ses tôles, et la hideuse carpette, une plus large partie de sa trame ; Eva aurait même juré que le manchon à incandescence, troué de noir, n'avait pas été changé depuis son dernier séjour à Belton.

Lennock était un homme maigre et triste, sec comme une trique et passablement mal soigné de sa personne.

Il s'empessa de tirer trois verres et un flacon de liqueur d'une armoire et de les poser sur la table parmi les monceaux de paperasses jaunies ; on échangea quelques lieux communs, on exhuma quelques menus souvenirs de théâtre, puis Miss Merrill parla de son nouveau répertoire.

Mais elle avait à peine prononcé ces mots que Lennock se récria :

— Un nouveau répertoire ? Alors que celui d'il y a quinze ans était une pure merveille ? Rien du tout ! Miss Merrill, vous n'y changerez rien !

La chanteuse le regarda avec un peu d'étonnement.

— Bon Dieu... Je veux bien. D'ailleurs, je suis à vos ordres. Le tout est de savoir si je me souviens des chansons d'alors, répondit-elle.

Lennock eut immédiatement un papier sous la main.

— Je vais vous aider à rafraîchir votre mémoire, Miss Eva. Vous avez chanté en ce temps-là : *Mabel, ma jolie, Le prince en bleu, Les cloches dans le soir...*

— Précisément ! dit vivement Pycroft.

— Le public tient à ces chansons, et nous sommes à ses ordres, ajouta pompeusement le directeur. J'espère que vous avez les orchestrations de ces mélodies ?

— Heureusement, je les ai !

Lennock poussa une exclamation joyeuse.

— Nous voilà sauvés ! Je vous promets un succès sans précédent, Miss Eva, car notre public aime ces merveilleuses chansons de jadis, et il n'y a que vous pour les interpréter à la perfection !

Il prit dans son tiroir le double de l'engagement et le relut à haute voix.

— Vous avez remarqué que la direction se réserve le droit de prolonger votre engagement de huit et même de quinze jours, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais c'est bien improbable, j'imagine.

— Pas du tout ! dit nettement Lennock.

Eva se mit à rire.

— Vous, m'étonnez, dit-elle avec bonne humeur, mais ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, car je vous avoue que les engagements ne jonchent pas le pavé.

— Tant mieux, répondit le directeur, je ne demande qu'à m'entendre avec de bonnes pensionnaires ! Comme vous. Où êtes-vous

descendue à Belton ?

— A l'hôtel des Chasseurs, ici en face.

— Heu... heu... Ce n'est qu'un hôtel de troisième rang, bon tout au plus pour des cabots et non pour des artistes comme vous. D'ailleurs j'avais prévu que vous cherchiez, Miss Merril, puisque vous descendiez jadis au Bradford. Aussi ai-je réservé pour vous, dans une maison particulière, un appartement où vous serez très bien.

Eva se sentait lasse, elle vit du coin de l'œil les aiguilles du cartel directorial se rapprocher de minuit : elle ne songea plus à s'étonner et accepta, désireuse de se retirer au plus vite.

— Soit, dit-elle, à demain, monsieur le directeur.

— A demain, Miss Eva... Pycroft, ayez l'obligeance de reconduire mademoiselle jusqu'à sa porte.

— C'est vrai, dit la chanteuse en riant, j'oubliais que les rues de Belton ne sont pas sûres.

Lennox prit un air ennuyé.

— Ah, on vous a dit cela. N'exagérons pas, pourtant, voilà des choses qui peuvent arriver partout, même à Belton !

Il insista pour faire prendre à Eva un dernier verre de liqueur, puis on se sépara.

— Pycroft, dit Eva quand ils eurent quitté le théâtre par la ruelle de sortie, nous avons oublié de parler au directeur du fauteuil 27 !

— Gardez-vous-en bien, petite, dit vivement le vieil homme, il vaut mieux parler de corde dans la maison d'un pendu. Je crains que cette sotte histoire ne hante déjà suffisamment les nuits blanches de ce pauvre bougre.

Ils prirent congé l'un de l'autre sur le seuil de l'hôtel des Chasseurs, où le patron était resté éveillé en attendant le retour de sa cliente.

— Il y a du feu dans votre chambre, miss. J'espère que vous serez bien chez nous, dit-il en la quittant à son tour.

La chambre plut à la chanteuse, car, coquette, claire et chaude, elle était bien différente de celles qu'elle occupait au cours de ses voyages.

— J'ai grande envie de rester ici, murmura-t-elle, et de laisser pour compte à Lennox son appartement chez le particulier. Vraiment, j'ai perdu l'habitude d'être l'objet de tant de sollicitude de la part d'un directeur.

Le feu brûlait d'une belle flamme et l'incitait à retarder encore un peu l'heure de son coucher.

Comme elle se laissait aller à une rêverie assez vague, en regardant le jeu des flammes et des tisons, elle sursauta soudain.

Au loin, dans le silence nocturne, un cheval hennissait, puis un

roulement de voiture s'approcha et s'arrêta net.

Saisie d'une impulsion bizarre, Eva éteignit le gaz et s'approcha en tapinois de la fenêtre, pour en soulever la lourde tenture.

La brume s'était dissipée dans le froid de la nuit et un clair de lune glacé coulait en larges ondes bleues sur les pentes des toits.

L'esplanade était déserte et, devant le tableau d'affichage du théâtre, le lumignon était éteint.

Mais une ombre était là.

Une ombre qui s'avavançait sous le porche, de pilier en pilier.

Il fallut quelques instants à Eva pour mieux la distinguer, tant elle était faible et usait de précautions pour échapper au clair de lune.

Aussi ne fut-ce que l'espace d'un éclair qu'elle parut en pleine clarté.

Eva se jeta en arrière avec un petit cri d'angoisse. Elle avait reconnu la silhouette de l'homme au dog-cart.

Seulement, quand le visage de l'inconnu se leva vers sa fenêtre, elle le reconnut à peine. Ce n'était plus la figure vulgaire et maussade de la soirée, au contraire : elle était sévère, intelligente et soucieuse.

Puis elle s'évanouit, ombre parmi les ombres.

3. Prise de contact avec le mystère

Le lendemain apporta une immense détente aux habitants de Belton : l'assassin des deux filles de joie avait été arrêté ! Au moment où il allait faire une troisième victime, l'agent Markins l'avait abattu d'un coup de revolver.

C'était un rôdeur des environs, au casier judiciaire copieusement garni, un certain Nick Bufuz, qui avait acquis une triste réputation de terreur de ville de province.

Il tenait à la gorge une lamentable habituée des gin-palaces des ruelles centrales et levait son couteau sur elle, quand la balle de Markins lui traversa la poitrine.

Transporté mourant à l'hôpital, il avoua tout ce qu'on voulut, mais mourut avant d'avoir éclairci le mystère des billets de théâtre portant le numéro du fauteuil 27.

Maggy, la marchande d'oubliés, crut bien reconnaître à son tour le fameux couteau qui avait surgi devant elle dans la nuit. Il n'en fallait pas davantage à la police de Belton : tenir enfin un coupable, qu'il fût mort ou vivant. Markins y obtint sur-le-champ ses galons de sergent.

Tout le monde gagnait à cette solution précipitée, y compris le théâtre municipal, puisque le public, délivré d'un cauchemar, et sachant que dorénavant les rues nocturnes seraient sans péril, y afflua dès la première représentation.

Eva Merrill obtint un joli succès, beaucoup moins considérable que celui que Lennock lui avait prophétisé, mais dont elle fut néanmoins satisfaite.

Pendant son tour de chant, elle coulait souvent un regard vers le fauteuil 27, vide de toute présence au milieu d'une salle comble, mais il ne se différenciait en rien des autres sièges ; seul son velours semblait un peu moins fané que celui de ses voisins.

Pendant les entractes, elle ne manqua pas de lorgner la salle, à travers les trous du rideau, dans l'espoir d'apercevoir, parmi le public, son conducteur de la veille, mais cet espoir fut totalement déçu.

Lennock vint la complimenter dans sa loge.

— Demain, vous pourrez vous installer dans votre nouvel appartement, dit-il. J'espère qu'il vous plaira.

— Mais je suis très bien à l'hôtel, protesta-t-elle faiblement.

— Tut, tut, laissez-moi faire, petite fille, riposta le directeur ; j'ai d'autres projets en tête à votre sujet. Je tiens à vous garder à l'affiche en grande vedette, et comme telle, il est impossible que vous logiez dans un hôtel de troisième rang, où gîte un William Pherson, par exemple.

Eva Merrill s'inclina ; elle était d'un naturel assez faible et la moindre flatterie la trouvait conquise d'avance.

— J'espère que votre soirée n'est pas prise ? demanda le directeur.

— Mais non, pourquoi le serait-elle ? Je ne connais personne ici !

— On ne sait jamais avec ces satanés adorateurs de province, riposta Lennox avec bonne humeur. Eh bien, dans ce cas, je mets l'embargo sur elle et sur vous et vous dînez avec Pycroft et moi.

Ce fut certes un des plus mauvais repas que la chanteuse fit dans son existence. Lennox était végétarien et l'avait conduite dans un restaurant où l'on ne servait que de fades ratatouilles de régime.

Devant des plats parcimonieusement garnis de nouilles à l'huile, de poireaux étuvés et de choux-fleurs à la crème, le directeur fit l'éloge de sa propre frugalité.

— Les chanteurs et chanteuses célèbres de jadis étaient tous végétariens, pontifia-t-il ; leur voix ne s'en gardait que mieux et y gagnait en ampleur et en douceur. Tenez, pensez à Eve Lincoln, qui monta sur cette scène quand j'étais encore un jeune homme imberbe, et qui y connut des succès et surtout une fortune sans précédent.

— On m'a raconté cette histoire, dit Eva Merrill ; il paraît qu'elle y gagna une merveilleuse parure de bérils.

Pycroft, qui dévorait silencieusement un maigre cassoulet, approuva en grognant.

— Et vous une rente perpétuelle, dit Eva en se tournant en riant vers son directeur.

Celui-ci ne parut guère goûter la plaisanterie.

— Ah oui, le fameux fauteuil, maugréa-t-il. Ce sont là des excentricités testamentaires que l'on rencontre parfois dans la vie.

— Ce fauteuil me tente, continua Eva, taquine. Remarquant que ce sujet de conversation déplaisait à Lennox et voulant se venger un peu du mauvais repas auquel il l'avait conviée, elle ajouta :

— Un de ces jours, je compte m'y installer après mon tour de chant pour suivre le reste du spectacle.

Pycroft repoussa son assiette d'un geste violent.

— Pas de blagues, hein, petite fille ! s'écria-t-il avec colère.

— Pourquoi ? s'étonna la chanteuse. Je compte réellement le faire.

— Cela m'occasionnerait des ennuis, dit Lennox.

— Et comment ?

— Avec le notaire, exécuteur testamentaire.

La serveuse déposait sur la table un plat de pommes de terre aux échalotes, à l'odeur rance. Eva n'y tint plus et refusa ce nouveau régal.

— Demain, je vous inviterai à venir manger la gibelotte de lapin à l'hôtel des Chasseurs, donc chez moi, dit-elle avec malice.

— Vous n'y serez plus demain, riposta le directeur.

— Et où serai-je donc, monsieur qui disposez de ma personne ?

— Chez des gens de ma connaissance, qui occupent une belle maison de maître au coin de Green Lane. Les Purdee sont des gens de petite noblesse, qui ont eu des revers de fortune et qui seront très heureux de vous céder, pour une quinzaine, le bel appartement inoccupé qui se trouve au premier étage de leur hôtel. De cette manière, je leur rends service et je vous pose, chère amie.

— Et ce sera fort cher...

— Aux frais du théâtre !

Eva Merrill se tut. On avait touché un point faible de son caractère : elle était économe sinon un peu avare. Ses compagnons de théâtre se racontaient à l'oreille qu'elle avait mis de côté une belle poire pour la soif.

— Vous prendrez les repas chez vous, continua Lennox, et soudain il parut embarrassé. Pycroft vint à son secours.

— Ces repas seront soignés, dit-il, mais les Purdee sont végétariens comme Mr. Lennox. D'ailleurs, comme il le dit si bien, tous les artistes qui respectent leur voix devraient l'être.

— Et vous ? lança malicieusement la vedette.

Pycroft fit la grimace.

— Oh moi, je ne compte plus. Je ne suis plus un ténor, mais un poinçonneur de tickets. Je puis donc me permettre le luxe d'une demi-livre de charcuterie tous les dimanches.

Lennox et Pycroft s'attaquèrent à la fétide oignonnade et Eva en profita pour examiner la salle autour d'elle.

Elle était nue et triste, mal éclairée et meublée avec une affligeante parcimonie.

A des tables séparées, quelques hommes pâles et maussades terminaient de fades bouillies et sirotaient sans enthousiasme des tisanes et du jus de pommes.

A la table la plus proche, un vieillard à tête de père noble dépeçait une pomme rôtie, comme s'il s'était agi d'une précieuse volaille.

L'homme portait des lunettes fumées et tout en mangeant par menues bribes, lisait un énorme bouquin. Tout à coup, il repoussa son

assiette comme si le régal avait cessé de lui plaire et tirant de son livre une feuille de papier, se mit à dessiner.

Eva vit qu'il la regardait par-dessous ses lunettes sombres et comprit qu'il faisait son portrait.

— Vous connaissez ce vieux singe ? demanda-t-elle à ses compagnons.

— Non, répondit Lennock, je ne viens pas souvent ici et, comme je suis très sobre, je fais ma popote moi-même.

— Ni moi, grogna Pycroft.

Le dessinateur se leva, s'avança d'une démarche hésitante vers la table et salua la divette.

— Ressemblant, n'est-il pas vrai ? dit-il en mettant la feuille sous le nez d'Eva Merrill.

Pycroft et Lennock tendirent les mains d'un même geste, mais le vieux refusa de leur soumettre son œuvre.

— Ce n'est que pour les dames, dit-il d'un ton rogue.

Le dessin était très quelconque, mais Eva avait pu lire quelques lignes d'écriture qui étaient tracées sous le portrait ébauché : *Attention ! Ne laissez rien paraître ! Danger ! Rentrez à votre hôtel. Je vous verrai ce soir.*

Eva savait être à ses heures une femme énergique : son visage resta impassible. D'ailleurs elle n'était pas pour rien une actrice qui en avait vu bien d'autres.

Avec un mouvement de tête gracieux, elle remercia l'artiste.

— Ce n'est pas mal, monsieur, vous avez certes du talent !

Puis elle lui tourna le dos et le vieux s'en alla reprendre sa place en grommelant.

La soirée s'acheva dans l'ennui. Lennock ne trouvait plus rien à dire et Pycroft semblait maussade et distant. On se sépara aux approches de minuit et Lennock prit rendez-vous avec sa pensionnaire pour le lendemain avant midi.

Miss Merrill regagna seule son hôtel, car elle avait refusé l'offre polie de Pycroft de la reconduire.

L'hôtel des Chasseurs était fermé et la servante, les yeux lourds de sommeil, vint lui ouvrir.

Avec un soupir de détente, Eva Merrill retrouva sa chambre et son feu. Elle s'installa dans un fauteuil et réfléchit.

— L'étrange vieux, murmura-t-elle, que peut-il me vouloir ? Il est vrai que j'ai rarement senti autour de moi une atmosphère plus bizarre que celle de cette pauvre petite ville de province !

Elle tisonna les braises croulantes et continua :

— Il avait écrit : *Je vous verrai ce soir...* mais comment ?

Toc, toc, toc... Eva sursauta : on frappait à la porte de sa chambre.

— Oui est là ?

— C'est moi, le portraitiste, voulez-vous m'ouvrir ?

Prudente, elle n'obéit pas.

— Comment êtes-vous entré ici ?

— Je suis descendu dans cet hôtel tout comme vous.

— Ce ne sont pas des manières de gentleman, mais je vais néanmoins vous ouvrir. Je vous préviens que je suis armée...

Elle avait tiré de son sac de voyage, un mignon revolver automatique qu'elle emportait toujours dans ses déplacements.

— Tant mieux !

Eva ouvrit tout grand le robinet du gaz, de sorte que le bec Auer resplendit d'une belle lumière blanche, puis elle tira le verrou de la porte.

— Mon Dieu !

Elle avait jeté ce cri de stupeur.

Ce n'était pas le vieillard du restaurant qui se tenait devant elle, mais son cavalier de la veille au soir.

— Monsieur, balbutia-t-elle... Je ne sais si je dois... Oui êtes-vous ?

L'homme portait une lourde moustache roussâtre, qu'il enleva d'un geste brusque ; en même temps, les favoris qui lui donnaient un air mafflu et lourdaut, disparurent. Eva vit un visage glabre et net, aimable pourtant dans sa sévérité.

— Je vous connais et... pourtant, je ne sais où je vous ai vu, monsieur ; il me semble que... continuait-elle à balbutier.

L'inconnu entra, referma doucement la porte et s'assit dans un fauteuil en face de celui qu'elle avait occupé au coin du feu.

— Nous avons à causer, dit-il, mais je me présenterai d'abord : je suis Harry Dickson !

*

— Oui, s'écria l'artiste, maintenant je vous reconnais !

— C'est pour vous que je suis à Belton, dit brusquement le détective, ou plutôt par vous. Le hasard a commencé par me servir, à moins que ce ne fût me desservir, car il faut que je garde le plus strict incognito si je veux réussir.

— Réussir ! En quoi voulez-vous réussir et qu'ai-je à voir dans tout cela ? s'alarma la divette.

— Il me serait difficile de le préciser pour l'heure, miss, répondit le détective ; mieux vaut dire que je ne fais que poursuivre une ombre.

— Celle du fauteuil 27 ? demanda étourdiment Miss Merrill.

— En effet, celle du fauteuil 27, fut la grave et calme réponse.

Pour le coup, Eva perdit la tête.

— Alors il y a vraiment un crime qui... qui rôde..., gémit-elle.

— Vous n'auriez pu employer une meilleure expression : un crime, le crime rôde, affirma doucement le célèbre détective.

— Autour de moi ?

— Eh oui, sans doute, mais ne vous affolez pas. Puis-je vous poser quelques questions ?

— Je vous en prie !

— Merci, j'userai bientôt de cette permission, miss... Mais savez-vous bien que je mets presque toute la réussite de mon enquête entre vos mains ? Du reste, j'ai besoin de votre concours et de votre confiance.

— Comptez sur l'un et l'autre ! dit la chanteuse avec élan.

Harry Dickson se recueillit un instant, les yeux fixés sur les flammes du foyer.

— Je vous attendais à Belton, reprit-il, *je savais que vous deviez y venir !* Mais une partie de mon plan s'écroula presque quand je vous vis entrer dans le café proche de la gare, où j'étais descendu.

Miss Merrill ne put retenir un mouvement de surprise.

— Oui, miss, au moment où vous vous êtes installée à votre table, quelqu'un regarda par-dessus les stores bas de la fenêtre. Heureusement, cette dernière était fortement embuée, et je pense qu'on ne vous vit pas. Je me suis empressé alors de vous offrir ma voiture pour vous conduire ici, comptant reprendre contact avec vous dans la soirée...

— Et vous m'avez déposée dans une rue noire comme l'enfer...

— J'avais vu d'autres personnages qui ne devaient pas nous voir ensemble, expliqua le détective.

— Que de mystères ! se lamenta l'artiste, perdant un peu la tête.

— Un jour viendra, et j'espère qu'il est très proche, où je pourrai les éclaircir, Miss Merrill, mais le moment n'est pas venu de vous fournir de plus amples informations. Pourriez-vous m'obéir sans trop demander de raisons ?

— Oui, murmura la chanteuse, je le pourrai..., à moins que je ne quitte immédiatement Belton et que je ne retourne à Londres. Je pourrais toujours prétexter une maladie...

— Je vous supplie de n'en rien faire, répliqua vivement son compagnon, car il n'est pas impossible que le danger vous suive jusque-là, sinon plus loin encore. En outre, vous compromettriez à jamais une œuvre de justice.

— Les... deux femmes assassinées ? demanda Eva à mi-voix.

Harry Dickson approuva en silence.

— Mais le coupable est mort ! s'écria-t-elle.

Le détective cueillit au fond de son gousset deux petits lingots brillants.

— Puisque vous savez manier un revolver, Miss Merrill, vous devez pouvoir distinguer des calibres. Voici une balle de revolver d'ordonnance comme en possède l'agent Markins, et voici celle qui fut extraite du corps de Bufuz, l'assassin présumé.

— Elles sont absolument différentes ! s'écria la chanteuse.

— Conclusion : ce n'est pas le policier Markins qui tua Bufuz, trancha le détective ; toutefois, je garde cela pour moi. Grâce à la complicité d'un infirmier, j'ai pu faire disparaître cette balle après son extraction. La mémoire de Bufuz en est ternie un peu davantage qu'elle ne l'aurait été autrement, mais ce n'est pas d'une primordiale importance. Markins obtient de l'avancement et le public de Belton est rassuré.

— Et l'assassin véritable court encore ! s'écria Eva avec horreur.

— Il n'y a que vous et moi pour le savoir, répliqua Harry Dickson, à part naturellement des inconnus qui trempent dans le crime même.

Le détective regarda l'heure et soupira :

— Je ne puis vous condamner à une nuit blanche, Miss Eva ; permettez-moi donc de vous poser quelques questions. De quand date votre engagement au théâtre de Belton ?

— Les pourparlers ont été très brefs et mes conditions ont été acceptées télégraphiquement, il y a huit jours.

— Vous avez dû envoyer, selon l'usage, quelques lithos vous représentant en costume de scène ?

— Oui, mais j'ai vu qu'on en avait employé de très anciennes qui devaient rester depuis quinze ans dans les archives du théâtre.

Harry Dickson prit dans son portefeuille une photo qu'il tendit à Eva.

— Voici une photo que j'ai prise d'une colonne Moriss, proche du théâtre, où une de ces lithos était affichée.

Eva la regarda négligemment et s'écria soudain :

— Mais ce n'est pas ma tête qui se trouve sur cette affiche ! Oui, mon nom y figure bien, mais jamais je n'ai porté un costume aussi vieillot, même pour mon numéro de chansons de jadis ! Ah mais non, dès demain je m'en plaindrai au directeur !

— Gardez-vous-en bien ! dit gravement le détective. D'ailleurs, remarquez qu'en dépit du vieux costume, le visage est très joli.

— En effet, consentit Miss Merrill, et à tout prendre...

— Il ressemble au vôtre, je le dis sans ombre d'intention de flatterie !

— Je serais bien curieuse d'aller voir cette affiche. Où donc se

trouve cette colonne Moriss ? demanda la divette.

— A l'angle de Green Lane, devant l'hôtel des Purdee...

Eva poussa une exclamation étonnée.

— Mais c'est là où j'irai habiter dès demain ! s'écria-t-elle. Et elle raconta au détective l'aimable attention dont elle avait été l'objet de la part du directeur Lennock.

Harry Dickson l'écouta sans mot dire, le regard dur, le front sombre.

— Soit, dit-il, vous irez habiter la maison Purdee, mais ayez soin surtout de rester toujours en contact avec moi, de tout me raconter, de ne négliger aucun détail, même ceux qui pourraient vous paraître infimes ! Maintenant, je vais vous montrer une autre photo.

Ce fut un portrait jauni et passablement défraîchi qu'il présenta à la jeune femme, qui se mit à rire.

— L'étrange petit vieux ! s'écria-t-elle.

— C'est Sir Thomas Menwigs... Ce nom vous dit quelque chose ?

— Depuis hier soir. Je sais qu'il fit cadeau autrefois à Eve Lincoln, d'une parure de béryls.

— Oui valait plusieurs millions, c'est vrai !

— Hm, de pareils adorateurs ne se trouvent plus ! gémit comiquement Miss Merrill.

— Oui sait..., murmura Harry Dickson.

— En tout cas, ce n'est jamais à moi qu'une pareille chance sera dévolue !

— Chance..., ricana Harry Dickson. Mais laissons cela à plus tard ; quant à une parure du même genre, je suis précisément ici, Miss Merrill, parce que je prévois que sous peu *elle vous sera offerte !*

— Non, non, expliquez-moi...

— Oubliez-vous si vite nos conventions ?

La chanteuse baissa piteusement la tête.

— Je les respecterai donc, quoi qu'il puisse m'en coûter en fait de curiosité ! Pourtant, s'il y a quelque chose que je désire savoir, c'est pourquoi vous avez voulu me faire rentrer si vite à l'hôtel ce soir.

— Pour pouvoir mieux vous protéger !

— Mais encore !

— Eteignez la lumière, miss !

Eva obéit sans protester.

— Et regardez à la fenêtre !

— Oh ! s'écria-t-elle quand elle eut jeté un coup d'œil dans la rue déserte ; il y a de la lumière dans le guichet aux billets, est-ce que Pycroft...

— Il ne s'agit pas de Pycroft, miss, riposta gravement le détective, mais supposez que vous soyez rentrée tard, et que vous ayez

vu le guichet éclairé, qu'auriez-vous fait ?

— Je serais allée voir, naturellement !

— Voilà la raison pour laquelle je voulais vous faire rentrer immédiatement et vous surveiller de près en ces moments. Maintenant, nous allons descendre tous les deux dans la rue. Oui, très doucement pour que personne ne nous entende. Vous vous approcherez du guichet, sans toutefois vous avancer trop loin, et en gardant une distance d'au moins deux pas de l'ouverture... A moi de faire le reste, si nécessité il y a.

Eva hocha la tête, décidée à ne plus rien comprendre et à suivre aveuglément les instructions du détective.

La petite vitre du guichet luisait faiblement et quand Eva s'en approcha, elle ne vit aucune présence dans le minuscule bureau derrière elle.

— Allez, souffla le détective, et il s'enfonça dans les ténèbres du péristyle.

La chanteuse s'arrêta à la distance voulue et regarda le guichet entrebâillé ; il s'ouvrait doucement, mais elle ne put voir la main qui l'actionnait.

Tout à coup, une voix étouffée s'éleva derrière :

— Voulez-vous des billets ? Des billets de faveur, ma belle !

— Oui, répondit machinalement la chanteuse.

Un ticket rouge fut poussé en avant et déjà elle avançait la main, quand elle se sentit violemment tirée en arrière.

Du guichet venait de jaillir un long couteau et en même temps, une voix horrible, inhumaine, clamait :

— Fauteuil 27 !

Déjà Harry Dickson s'élançait, mais au même moment le bec de gaz fut éteint et une porte claqua sur un bruit de course précipitée.

— Inutile de rester ici, murmura Harry Dickson, nous allons rentrer, mais n'oubliez pas ce que vous avez vu, miss, tout en n'en parlant à personne !

Ils se séparèrent sur le seuil de la chambre d'Eva.

— Vous avez pris contact avec le mystère, murmura le détective, bonne nuit !

— Quel homme, murmura l'artiste en noyant sa tête dans son oreiller, j'ai peur... et pourtant, je me sens presque heureuse.

Elle s'endormit avec confiance, comme si Harry Dickson montait aussi bien la garde devant les cauchemars nocturnes que devant ceux de la réalité.

4. La main aux flammes vertes

L'installation d'Eva Merrill chez les Purdee se fit un peu cérémonieusement.

Deux vieillards d'un autre âge, le frère et la sœur, vinrent la complimenter, et lui faire les honneurs de son appartement.

Il était sombre et sobre, mais pourtant luxueux.

Lennox qui la présenta, lui avait fait quelque peu la leçon :

— Les Purdee sont charmés de vous savoir un répertoire du siècle dernier, qui cadre si bien avec leurs idées traditionnelles. Si vous voulez leur plaire encore davantage, et je ne vous cache pas que cela me ferait plaisir, portez parfois dans votre appartement, une de ces délicieuses robes à paniers qui font une partie de votre succès sur scène.

Miss Merrill s'attendait à présent à toutes les excentricités ; elle accepta sans détour et sans faire montre de surprise.

Lennox, un peu embarrassé, crut de son devoir de s'expliquer :

— Je dois beaucoup aux Purdee, avoua-t-il. En des moments difficiles, ils m'ont tiré quelquefois d'affaire. Je compte d'ailleurs donner une représentation de gala à votre bénéfice, car c'est grâce à vous et à votre numéro que le spectacle attire du monde.

Eva aurait pu riposter que jusqu'ici cette affluence ne semblait pas bien grande, mais comme c'était bien plus l'affaire du directeur que la sienne, elle n'en fit rien et accepta avec plaisir l'offre de Lennox.

A midi sonnant, un valet en livrée écarlate galonnée d'or la servit dans son appartement.

Sur des porcelaines armoriées, la pauvre Eva mangea un repas assez frugal de légumes et de compotes et, dans des cristaux magnifiques, but sans enthousiasme un aigre petit vin de merises. Mais Lennox l'avait prévenue, et tout bas elle se promettait de s'adjoindre dans le courant de l'après-midi, un supplément plus plantureux.

Elle ne revit pas le détective, mais comme elle s'accoudait au balcon de son boudoir, pour prendre un peu d'air, elle vit le dog-cart tourner le coin de la rue et filer par Green Lane.

Ce n'était pas Dickson qui conduisait, mais un jeune homme à la mine éveillée et vêtu à la manière d'un garçon de bonne famille de province.

« Je suis certaine que c'est Tom Wills, l'élève préféré du maître, dont il est question dans toutes ses aventures », se dit-elle.

En suivant la voiture des yeux, elle vit qu'elle s'arrêtait ostensiblement devant un grand magasin à prix unique, qui attirait beaucoup de monde. Tout aussi ostensiblement, Tom Wills y entra, après avoir confié la garde de sa voiture à un petit garçon de courses.

« Peut-être qu'il a un message pour moi », se dit la chanteuse.

Et elle se hâta de mettre un manteau et d'aller faire un tour aux *Grands Magasins de Belton*. C'était l'heure du thé, que les dames de la ville prenaient accompagné de force biscuits et pâtisseries, tandis qu'un orchestre vaguement tzigane faisait geindre des violons et des guitares hawaïennes.

Discrètement, la chanteuse choisit un coin retiré entre deux haies basses de palmiers stérilisés, où elle était soustraite aux regards.

Comme elle s'attablait, Tom Wills passa sans la regarder, heurta le coin de sa table, s'excusa gauchement et s'en fut à pas rapides.

Dépitée, Eva vida sa tasse de thé et se leva. En remettant ses gants, elle sentit une légère résistance à ses doigts : un papier était là.

Bien que brûlant d'une curiosité intense, elle eut la patience d'attendre jusqu'au moment où, au théâtre, la porte de sa loge fut fermée derrière elle.

Le billet griffonné au crayon était des plus laconiques :

Suis obligé de m'absenter. N'ouvrez pas la fenêtre de votre balcon, quoi que vous puissiez voir ou entendre. H.D.

Sa main tremblait un peu lorsqu'elle tendit le papier à la flamme du réchaud à alcool où chauffaient ses fers à friser.

A une lieue de Belton, vers l'ouest, le long du lugubre canal aux eaux verdies par les algues et les lentisques, qui va vers la mer d'Irlande, une bâtisse, mi-ferme, mi-château, achevait de s'en aller en ruine.

La ferme, ou plutôt la métairie, se plaçait sous le signe de la plus évidente misère, dont témoignaient également les friches et les champs incultes qui l'environnaient de toutes parts.

Vers la fin de l'après-midi, un dog-cart entra dans la cour et le métayer, vieil homme triste et taciturne, sortit de sa demeure pour le recevoir.

Tom Wills sauta allègrement du véhicule et courut se chauffer au feu de brandes de la sombre cuisine. Son maître l'y attendait, les

pieds sur les chenets, le regard perdu dans le vague, la pipe fumant doucement entre ses lèvres minces.

— En ordre ? demanda brièvement le détective.

— J'ai pu lui glisser le poulet, répondit le jeune homme.

— Sans être vu ?

— Oui, l'homme qui la suivait ne l'a repérée qu'après mon départ.

— Vous l'avez reconnu ?

— Il avait une fausse barbe et était très habilement maquillé : je suis sûr que c'est un cabotin.

— Naturellement. Avez-vous les empreintes ?

Tom Wills ricana et posa sur la table une série de blocs de cire jaune.

— Voici le théâtre de Belton à votre merci, dit-il en riant.

— Au travail ! ordonna le détective.

Il étala devant lui des clés brutes et, pendant deux heures, on n'entendit que le grincement des limes et le claquement sec des pinces à froid.

Enfin le détective poussa un soupir de satisfaction :

— Ouf, voilà un beau travail achevé. Espérons qu'il nous sera utile !

— Ce soir encore ?

— Peut-être... Je suis content que vous ayez amené votre moto de Londres ; cela nous épargnera les terribles lenteurs du dog-cart... Holà, Bellows !

Le vieux métayer entra et salua gauchement.

— Qu'y a-t-il pour le service de ces messieurs ?

— Votre fils est-il revenu de la ville ?

— Pas encore, messieurs, et cela m'inquiète un peu : je n'aime pas qu'il entre dans la maison, vous savez...

— Toujours l'histoire du fantôme, n'est-il pas vrai ? Pourtant les revenants ne font pas de mal aux vivants.

Bellows, mal convaincu, secoua la tête.

— Le devoir, c'est le devoir, sir. Il nous faut entrer tous les mois dans la maison de la ville, pour voir si tout y est en ordre. Depuis des années, tout y restait en place et rien d'insolite ne s'y passait.

— Tandis que maintenant... ?

— Eh oui, il y a le fantôme. Fallait bien s'y attendre que le vieux monsieur y revienne. Après la vie qu'il a menée, c'est la justice de Dieu.

La pluie tambourinait sur les vitres et une saute de vent poussa un gros nuage d'âtre fumée dans la pièce.

— Je m'en vais voir sur le chemin de halage, s'il vient, dit Bellows.

De son lourd pas de trimard, il traversa la cour humide et marcha vers le canal. Tom Wills se tourna vers son maître qui fronça les sourcils.

— Je crains qu'il n'y ait du vilain, grommela Harry Dickson. J'aurais voulu empêcher le garçon d'y aller, mais ils n'ont rien voulu entendre, ni lui ni son père : ils obéissent à la sainte tradition.

Bellows ne revenait pas.

— S'il est arrivé malheur à David, nous devons brusquer les choses, continua le détective d'une voix mécontente, et pourtant j'aurais voulu les voir suivre leur cours normal, pour confondre ceux qui sont à confondre.

Un cri de joie s'éleva dans l'ombre.

— David revient !

— Dieu soit loué, murmura Harry Dickson.

Quelques minutes plus tard, le métayer réapparut, suivi d'un homme de mine chétive et souffreteuse.

— Je n'irai plus dans la maison, dit-il en guise de salut.

— Pourquoi ? demanda le détective.

— J'ai vu le fantôme !

— Et qui est-ce ? L'avez-vous reconnu ? s'écria le père.

— Je l'ai vu comme je vous vois. C'est le vieux monsieur qui est mort quand j'étais encore petit. Je l'ai très bien reconnu. Il m'a fait des grimaces, puis il a disparu.

— Racontez-nous cela, David, invita le détective en lui tendant un cigare.

David se saisit vivement de ce présent et l'alluma avec un visible plaisir.

— J'ai fait le tour de la maison, dit-il, et tout y était en ordre, à part quelques meubles déplacés, je ne sais comment ni par qui. Voilà qu'en montant au bel étage, je vois de la lumière sous la porte du petit boudoir. Je m'approche tout doucement et je regarde par le trou de la serrure. Il y avait une bougie allumée sur la table et le fantôme du vieux monsieur était là.

— Que faisait-il ? demanda vivement le détective.

— Je n'ai pu le voir, mais il jouait avec des flammes bleues et vertes...

— Vous voyez bien que c'est un fantôme ! gémit le père.

— Tout à coup, il s'est mis à faire des grimaces si horribles de mon côté, que j'étais bien sûr qu'il me voyait à travers la porte.

» Alors, continua David d'un ton maussade, je me suis enfui, et j'avais les sangs tellement tournés que je suis allé boire du gin, au cabaret, ce qui m'a coûté beaucoup d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Harry Dickson en lui tendant une couronne, le compte y est-il ?

David empocha la pièce avec un large sourire.

— J'ai entendu raconter au cabaret qu'il y a de nouveau eu des histoires d'assassinat, dit-il.

— Comment ? Que dites-vous ? s'écria le détective.

— Même qu'au théâtre, il y a... Comment dit-on quand on ne joue pas ?

— Relâche ?

— C'est bien le mot qu'on m'a dit.

— Qui a été assassiné ? s'enquit fiévreusement Harry Dickson.

— Je n'ai pas dit cela ; elle n'est pas morte, elle est simplement tombée en pâmoison, comme on dit.

— Mais elle... qui est-elle ?

— Je ne sais pas son nom. C'est une femme qui joue dans les pièces et qui chante. Paraît qu'elle a vu un fantôme elle aussi, celui du fauteuil 27 dont tout le monde parle. Alors, elle est malade et ne pourra pas jouer.

— Amenez la moto, Tom, ordonna le maître.

Ils s'enfoncèrent à toute vitesse dans la nuit pluvieuse...

*

... Qu'était-il arrivé à Eva Merrill ?

Après avoir brûlé le billet de Tom Wills, elle avait voulu mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Cela ne lui prit pas trop de temps, car elle était fort soigneuse de sa nature.

Quand elle eut fini, elle crut entendre du bruit du côté de la cour directoriale et, préférant ne pas rencontrer Lennock et pouvoir consacrer le temps qui lui restait avant la représentation à un repas meilleur que son lunch, elle décida de sortir par la grande porte du théâtre et de couper par la salle de spectacle.

Elle passa par le plateau et, instinctivement, regarda dans la salle.

Il y régnait une pénombre que le jour maussade, tombant par les verrières découvertes du cintre, ne parvenait pas à chasser.

Elle revit la houle immobile des fauteuils et soudain s'arrêta, sidérée, clouée sur place par l'effroi. Là-bas, au coin de la seconde rangée des stalles d'orchestre, le fauteuil 27 était occupé. Elle voyait très bien la tache livide d'un visage et tout à coup, deux mains décharnées se levèrent. Ces mains s'agitaient frénétiquement dans le vide, maniant un chapelet de flammes verdâtres.

Eva poussa un cri de terreur et voulut fuir. Mais elle trébucha sur une corde qui traînait et tomba. Alors, derrière elle, éclata un ricanement diabolique, et elle entendit le bruit fait par quelqu'un qui essayait de grimper au-dessus des stalles pour gagner le plateau par le

chemin le plus direct.

Bien que meurtrie par sa chute, elle se leva et courut vers les coulisses. En se retournant, elle vit une main s'élever au-dessus de la niche du souffleur et brandir un long coutelas dont la lame luisait sinistrement dans la falote clarté du cintre.

Encore une fois elle hurla, cette fois-ci au secours.

Mû par une main salvatrice, mais invisible, le rideau s'abattit soudain, séparant la chanteuse du mystérieux occupant du fauteuil 27, qui s'était lancé à sa poursuite.

Dans la cour directoriale, elle se heurta à Lennox qui sortait en courant de son bureau et la reçut pantelante dans ses bras.

Une heure plus tard, elle était couchée dans son lit en proie à une fièvre violente, voyant confusément à son chevet les visages soucieux de Lennox, de Pycroft et des Purdee.

— Laissez-moi... laissez-moi, suppliait-elle, je veux quitter cette horrible ville. Oh ! pourquoi suis-je venue ?

Elle sentit qu'on lui faisait boire quelque chose de très frais et d'amer, puis elle s'endormit lourdement.

On afficha la relâche au théâtre, ce qui n'était qu'un demi-mal, car la location avait très peu donné.

Le parvis de l'établissement était obscur et désert quand Harry Dickson et Tom Wills y arrivèrent après avoir remisé leur motocyclette dans un café de la banlieue. Le détective jeta autour de lui des regards investigateurs.

— Allez jeter un coup d'œil par la fente de ses rideaux, dit-il à Tom Wills en lui montrant la taverne de l'hôtel des Chasseurs.

Tom obéit, puis revint aussitôt.

— Il y est, maître !

— Très bien, ne le perdez pas des yeux. S'il quitte l'établissement, abordez-le et tâchez de gagner du temps en lui parlant. S'il regimbe, mettez-le knock-out sans autre forme de procès.

— Entendu !

En courant, le détective contourna le théâtre.

Tom attendait sous le péristyle, luttant contre les affreux courants d'air qui y régnaient, mais fidèle à la consigne reçue.

Une heure après, le maître revint.

— Tout est en ordre, Tom, nos clés ont rempli leur office. C'est bien ce que je pensais. On prépare le coup final là-dedans. Ah, les mains m'ont démangé, en pensant que je pouvais coffrer les coquins que j'entendais froidement délibérer. Mais on doit pouvoir s'armer de patience plus que de tout autre chose. Votre bonhomme n'est-il pas sorti ?

— Pas encore... Il a fait renouveler sa consommation.

— Tant mieux, car je n'ai pas fini !

Harry Dickson s'éclipsa et Tom Wills reprit sa monotone faction.

Peu de minutes plus tard, le sergent Markins qui somnolait dans le poste de police solitaire sursauta : un inconnu venait d'entrer sans frapper et le regardait sans aménité.

Markins s'apprêtait à lui dire vertement son fait, quand l'homme lui mit un insigne bien connu sous le nez et lui dit d'un ton sévère :

— Il se peut que vous gardiez vos galons de sergent, Markins, mais j'en doute. Connaissez-vous la fable du geai qui se para des plumes du paon ?

— Je... ne... la connais pas, balbutia le policier, mais comment êtes-vous ici, Mr. Dickson ?

— Peu importe, vous le saurez toujours à temps. Qui a tué Nick Bufuz ?

— Mais... mais moi, sir !

— Vous mentez et vous le savez fort bien. J'admets qu'un simple mortel ne puisse distinguer la détonation d'un silencieux de quelque sourd et quelconque éclatement, mais non un agent de police qui compte vingt ans de service !

Markins prit un air rogue.

— Le résultat fut le même, essaya-t-il de répondre.

— N'aggravez pas votre cas, Markins ; vous risquez la cour d'assises, mon ami, mais je serai bon prince et vous laisserai peut-être vos injustes lauriers, si vous vous en montrez digne.

— Que me faudra-t-il faire, Mr. Dickson ? s'empressa le policier.

— Tenir ici au secret pendant deux jours, un client que je vous amènerai sous peu. D'ailleurs, j'endosse toute la responsabilité.

— Dans ce cas, je ne sais pourquoi je ne vous aiderais pas !

— Bien dit ! Attendez-moi...

A ce moment, Mr. William Pherson sortait de l'hôtel des Chasseurs et s'apprêtait à entrer dans une taverne voisine qui était encore ouverte. Tom Wills l'aborda, mais l'acteur ne se montra guère liant.

— Laissez-moi tranquille, beugla-t-il d'une voix avinée, je ne vous connais pas et je n'ai aucune envie de faire votre connaissance.

— Il n'en est pas de même pour moi, certifia Tom Wills de son air le plus aimable.

— Il n'y a que votre sale museau qui fera connaissance avec mon poing, rugit l'ivrogne en levant la main pour frapper.

Il n'en eut guère le temps : un direct au menton l'envoya rouler sur le pavé.

— Très bien, mon petit, c'est ce qui s'appelle ne pas perdre de

temps. Enlevez-moi ce sac à vin !

Complètement abruti, ne sachant pas trop ce qui lui arrivait, Will Pherson se vit soudain changer d'atmosphère.

Alors que peu d'instants auparavant, il était confortablement installé au café, il se voyait soudain entouré de murs gris et nus et assis sur un dur escabeau de bois mal équarri.

— Où suis-je ? hoqueta-t-il.

— En prison, dit une voix sévère, et vous y resterez aussi longtemps que vous n'aurez pas dit pourquoi vous courez dans les rues de Belton avec une fausse barbe sur la margoulette, à la poursuite de dames honorables.

— Sacré nom, hurla l'acteur, ce n'est que pour ça ? C'est par fantaisie !

— Vous mentez ! Nous allons vous laisser réfléchir et chercher une réponse plus véridique, mon garçon !

— Attendez... Attendez !

— Tant que vous voudrez, mon cher, nous avons le temps, voyez-vous !

— C'est que je ne sais pas grand-chose !

— Peut-être...

— En tout cas, vous ne pouvez pas me retenir ici ! Pour port de postiches sur la voie publique, je puis tout au plus encourir une amende.

— Vous avez raison, messire le jurisconsulte, mais pour vol on risque bien davantage.

— Moi ! Pour vol ? Et quel vol ?

— Documents publics, mon ami ! Plan volé aux archives de ce doux Mr. Honybingle.

— Jour de Dieu, implora Will Pherson, je n'ai pas cru commettre un bien grave méfait.

— Nous ferons semblant de le croire, à condition que vous nous racontiez l'une et l'autre choses, entre autres comment s'agencera la représentation d'ombres chinoises que l'on pense donner pour le prochain gala à bénéfice.

— Je ne sais rien de ces projets.

— On doit vous avoir garni rudement les poches, Pherson, pour que vous gardiez aussi bien le secret de gens qui ne veulent que vous perdre. Je viens de faire un petit tour dans votre loge au théâtre. Vous êtes peut-être un excellent metteur en scène pour sketch d'ombres chinoises, mais un bien mauvais receleur de programmes. Depuis quand cache-t-on ses projets écrits et dessinés dans un bonnet d'arlequin ?

— Zut, grommela Will Pherson, je vois que je n'ai rien à gagner en me taisant. Me laisserez-vous partir demain à Londres, par

le premier train ?

— Vous devancez mes désirs, mon ami, partez... partez... à défaut de quoi, je devrai vous garder ici pendant quelques jours encore. Mais d'abord...

— Faut que je me mette à table, hein ?

— On ne pourrait mieux dire.

— Eh bien, allons-y !

5. Les étranges paroles des Purdee

La fièvre diminuait, la nuit devenait plus calme pour Eva Merrill ; déjà elle glissait sur les pentes d'un sommeil réparateur, quand soudain elle se trouva tout éveillée, les iules de la peur lui courant sur la peau.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle réalisa qu'un bruit l'avait tirée de son repos. C'était un toc-toc, très doux d'abord, mais devenant de plus en plus bruyant et impératif.

Eva se dressa sur son séant et essaya vainement de percer les ténèbres du regard. De lourds rideaux étaient baissés devant les fenêtres et aucune veilleuse n'avait été laissée allumée.

Bientôt, elle se rendit compte que le bruit ne résonnait pas dans sa chambre à coucher, mais dans le boudoir contigu.

La divette ne manquait pas de courage. Elle se sentait certaine que Dickson ou tout au moins son élève montait autour d'elle une garde vigilante. Et puis... si c'était le détective qui lançait ce signal ? Car à présent, elle décelait très bien les coups frappés sur un rythme impatient contre les carreaux du balcon. Elle chaussa ses savates turques et, soulevant un coin de la draperie qui séparait sa chambre du boudoir, avança à pas menus dans cette pièce, laquelle était moins sombre, car les stores du balcon n'avaient pas été baissés et quelques lampadaires à gaz éclairaient la rue.

Mais la chanteuse eut beau regarder la porte vitrée du balcon et le balcon lui-même, aucun intrus nocturne n'était là, et pourtant le bruit continuait plus têtue et plus pressé encore que tout à l'heure.

On aurait dit qu'une main, ou plusieurs, mains à la fois, tambourinaient sur le verre : des mains dures et osseuses. Eva écarquilla en vain les yeux : les mains pianotaient toujours, invisibles et furieuses.

Lentement, la sensation de peur et d'isolement lui revint. Encore si elle avait été à l'hôtel, elle eût pu alerter du monde d'un simple coup de sonnette ; tandis que dans cette maison gourmée, quasi inconnue, sinon hostile, elle se sentait presque certaine d'être loin de tout secours.

Tout à coup, sa résolution fut prise : d'un pas décidé, elle retourna dans sa chambre et plongea la main dans sa valise, à la

recherche de son revolver.

Elle sentit la molle résistance du linge, le contact poli des peignes d'écaille, la caresse soyeuse des papiers, mais nulle part le froid rassurant du canon d'acier.

Le revolver n'était plus à sa place !

Poussant un cri de détresse, elle se jeta en arrière.

Dans la chambre voisine, le tapotement était devenu un véritable grésillement.

Désespérée, elle se jeta en avant, songeant un moment à ouvrir la porte-fenêtre du balcon, pour crier au secours ou se jeter dans le vide. Mais ce qu'elle vit la figea de stupeur et d'angoisse.

Une petite nuée de flammes vertes dansaient follement devant les carreaux du balcon. Une fois, elles se jetaient contre le verre et provoquaient le grésillement sec et impatient ; une autre fois, elles reculaient et montaient dans l'air, décrivant de folles arabesques lumineuses.

Eva poussa un cri déchirant et roula sur le tapis, en proie à une violente crise de nerfs.

Enfin une porte grinça dans les profondeurs de la maison et des voix chuchotèrent, s'approchant avec lenteur.

— Miss Merrill... Miss Merrill..., implora la voix effrayée du vieux Purdee.

La chanteuse ne répondit que par un sourd gémissement, mais le fait de sentir enfin une présence auprès d'elle lui rendit son courage et ses esprits.

Le tapotement contre la fenêtre du balcon avait cessé et le bruit d'une porte qu'on force de l'extérieur le remplaçait maintenant.

Pourtant, Eva ne s'en effraya pas, car elle entendit Purdee déclarer :

— La jeune dame aura eu une rechute de fièvre... Je me demande qui a eu la ridicule idée de fermer cette porte et d'emporter la clé.

Miss Merrill ne bougea pas ; un projet assez bizarre venait de se former dans son esprit : elle allait simuler l'évanouissement le plus complet. Qui sait si, en sa présence, on ne parlerait pas de ces différents mystères ?

Enfin la résistance de la porte fut vaincue et une tremblotante clarté blonde envahit la chambre.

La tragédie tournait à la farce, car ce qu'Eva voyait, à travers ses cils baissés, était du plus haut comique.

Le vieux Purdee, vêtu d'une robe de chambre à carreaux écossais, coiffé d'un bonnet en casque à mèche, tenait un haut chandelier où brûlait une torsade de cire jaune. Il était suivi de Miss Purdee en robe de nuit et en bigoudis.

— Naturellement, Musson n'a rien entendu ! glapit Miss Purdee, et je me demande, Abigail, s'il est bien convenable pour des gens comme nous d'être mêlés à une pareille histoire.

Ainsi Mr. Purdee s'appelait Abigail de son petit nom.

— Eudoxia, répondit Mr. Purdee, aidez-moi d'abord à déposer cette jeune dame sur son lit.

Pour un homme de son âge, Abigail Purdee déployait une belle vigueur, et Eva se sentit bientôt couchée et bordée presque maternellement dans son lit.

Miss Purdee leva alors la bougie à la hauteur du visage de la malade et soupira.

— J'étais bien jeune alors, Abigail, et pourtant, je me la rappelle.

— Oui, murmura son frère, bien qu'elle n'en mangeât pas elle-même, elle nous glissait du jambon et du pâté en cachette... Depuis, je n'en ai plus mangé.

— Elle lui ressemble, continua Eudoxia à voix basse, et comme je voudrais qu'il ne lui arrive pas de mal !

— J'espère, dit soudain son frère d'une voix tremblante, qu'elle n'a pas ouvert la fenêtre du balcon !

Sa sœur eut un geste énergique.

— Et si je vous avouais que je l'avais clouée, cette maudite fenêtre, me désapprouveriez-vous, Abigail ?

Mr. Purdee garda un moment le silence, puis il secoua doucement la tête.

— Non, Eudoxia, je ne pourrais que vous approuver, tout en regrettant qu'une tradition ait subi un grave manquement.

La vieille Purdee se pencha sur Miss Merrill et celle-ci sentit une inhabile et timide caresse sur ses cheveux.

— Elle lui ressemble, répéta Eudoxia. Mon Dieu, pourvu qu'elle ne connaisse pas la triste destinée de l'autre.

— Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue !

— Elle est partie brusquement, sans nous dire au revoir, sans nous embrasser, alors qu'elle nous aimait bien. Je vous dis, Abigail, qu'il lui est arrivé malheur !

— C'est loin, murmura son frère, nous sommes de très vieilles gens, ma sœur.

— Entendez-moi bien, Abigail, dit tout à coup la vieille demoiselle avec énergie. Je veux bien aider à *le* sauver, mais non au prix *d'elle* !

A ce moment, un vent coulis passant par la porte entrouverte, passa sur le visage d'Eva Merrill.

Ses narines picotèrent et soudain elle éternua.

— Elle éternue, elle revient à elle ! s'écria Eudoxia.

— Alors tout va bien, ma sœur ; hâtons-nous de partir, car elle pourrait s'inquiéter en nous trouvant à son chevet.

Eva maudit bien fort le courant d'air qui la privait de la suite d'une conversation aussi intéressante.

Elle avait retrouvé son calme et sa tranquillité, et puis elle se sentait moins seule dans cette morne habitation depuis que les Purdee s'étaient montrés sous un tout autre jour, bien que ce jour fût des plus bizarres.

— Ah ! si je pouvais atteindre Harry Dickson, murmura-t-elle en s'endormant.

Un pâle soleil glissait quelques rais de lumière dans sa chambre quand Eva s'éveilla. Intentionnellement, elle fit quelque bruit en s'occupant de sa toilette et bientôt, Musson, le valet, entra avec le petit déjeuner, en demandant comment Miss Merrill se portait.

— Je me sens complètement guérie, mon brave Musson, dit Eva, et je pense qu'un peu d'air frais achèvera de me remettre complètement.

Elle mangea de bon appétit les œufs brouillés à la crème, la salade d'oranges et les fines rôties beurrées, et courut jeter un coup d'œil à la fenêtre du balcon. Comme Miss Purdee l'avait dit pendant la nuit, la porte du balcon avait été habilement fermée à l'aide de deux clous recourbés à angle droit.

Il ne restait rien dans la rue de la monstruosité de la veille. Eva vit des chariots de maraîchers suivre à la file les voitures des mareyeurs. Un ramoneur passait, noir comme l'Erèbe, en lançant son cri sempiternel : « Cheminées ! Cheminées ! »

La jeune femme sourit à ce réveil de la ville qui finissait de chasser les dernières ombres de son cauchemar nocturne.

Devant elle, presque sous le balcon, une colonne Moriss bariolée d'affiches attira son regard.

« Eh, se dit-elle, voilà la fameuse colonne que Harry Dickson photographia. Je vais aller la voir de près. »

Elle sortit et, tournant le coin, alla se planter devant la vieille lithographie qui était censée la représenter.

— Hm, fit-elle, c'est une jolie femme... plus jolie que moi, je le crains, en dépit de ses vieux atours.

— Eve... Eve...

— Qui m'appelle ?

Elle se retourna et vit avec surprise qu'elle était seule sur le trottoir.

Soudain une voix cassée, chevrotante, s'éleva dans l'air :

Cloches dans le soir

Douces voix de l'ombre...

Affolée, elle se tourna de tous côtés, sans rien voir.

La voix ne chantait plus maintenant, mais parlait sur le même mode tremblotant et pénible :

— Eve, mon Eve... tu seras la plus riche et la plus heureuse des femmes.

A l'autre coin de la rue, le ramoneur, les yeux en l'air, sifflait une gigue et faisait la grimace à une bonniche secouant une descente de lit par la fenêtre de l'étage. C'étaient les plus proches voisins d'Eva.

La voix s'était tue, mais l'actrice fuyait déjà vers l'autre côté de l'avenue, bousculant presque le suiffeux.

— Attention, ma petite dame, gouailla le nettoyeur de cheminées, vous pourriez mettre de la poudre de riz sur mon costume, et ce serait dommage, car il en serait certainement gâté !

Et rapidement, à voix très basse, sans la regarder, il ajouta :

— Le dog-cart est au coin de la rue Haute ; sautez dedans. Harry Dickson !

Eva eut à peine le temps de reconnaître le regard malicieux de Tom Wills sous la suie et la crasse, que déjà le petit voyou continuait sa ronde en hurlant : « Cheminées ! Cheminées ! »

Le dog-cart, capote relevée, attendait au coin de la déserte et solitaire rue Haute. Eva y monta sans hésiter et aussitôt le petit cheval se mit au pas de course.

Dans l'ombre de la voiture, Harry Dickson souriait à son alliée.

— Voulez-vous tenir les guides ? demanda-t-il, car je désire mettre en sûreté ce précieux petit paquet.

Ce disant, il glissa dans un sac de gros papier, quelques pelures et quelques trognons, en fit un paquet et le ficela soigneusement.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Eva en riant.

— C'est un quartier de pomme, dit le détective de l'air le plus sérieux du monde, un restant de céleri-rave, deux pruneaux secs et une feuille de salade.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Tout cela a fait partie du souper d'un fantôme, dit-il.

— Un fantôme qui mange ?

— Eh oui, sans aucun doute, bien que frugalement !

Eva Merrill fit la moue.

— Tout le monde est végétarien ici, même les revenants, gémit-elle.

— Voilà le hic, affirma gravement Harry Dickson.

L'artiste prit une mine contrite, ne sachant décidément plus que croire ou comprendre ; puis elle se mit à raconter rapidement les événements de la nuit à son compagnon. Celui-ci se frotta les mains et déclara que tout marchait normalement.

— Vous trouvez cela normal ? s'indigna la chanteuse.

— Absolument, j'aurais été fort surpris sans les flammes vertes et bleues, voyez-vous, miss. Heureusement, elles sont là. Alors, tout est en règle !

— Epargnez mes méninges, supplia la divette, je renonce à vous comprendre !

— Vous parlez comme Tom Wills ! s'esclaffa Harry Dickson. Voyez-vous, mon faible c'est éveiller l'incompréhension d'autrui jusqu'à l'heure H.

— L'heure H... ?

— Celle où les ténèbres se dissipent, celle qui est fort proche pour vous, Miss Merrill !

— Dieu le veuille ! s'écria Eva avec sincérité.

La voiture avait fait un tour par les rues désertes et revenait à son point de départ.

— Vous allez au théâtre maintenant, miss ? demanda Harry Dickson.

— Peut-être bien, histoire de passer le temps.

— Lennox vous accueillera avec des transports de joie. Il a changé quelque peu son programme. Il donnera un sketch d'ombres chinoises où vous tiendrez un rôle.

— Mais je n'ai pas été avertie ! s'écria Miss Merrill.

— Oh, cela ne vous demandera aucune étude : il vous suffira de chanter une de vos plus douces chansons en accompagnement d'un jeu d'ombres.

— Les cloches dans le soir ?

— Vous l'avez dit !

— Ah bien, j'allais oublier de vous dire, Mr. Dickson, que je viens déjà de l'entendre !

Miss Eva fut assez étonnée en voyant que le détective ne manifestait aucune stupeur en apprenant le curieux intermède du matin.

— Bah, fit-il, tout cela prendra fin ce soir. Il faut que je rentre demain à Londres, où d'autres affaires m'appellent.

— Et moi, je resterai à Belton ?

— Je ne le pense pas, car le théâtre sera fermé.

La voiture ralentissait l'allure.

De la pointe de son fouet, Harry Dickson indiqua une grande et triste maison aux volets clos qui occupait une partie du bloc d'immeubles faisant face à la façade latérale du théâtre municipal.

— La maison de Sir Thomas Menwigs, dit-il.

— Menwigs ? Ah oui » ce vieux fou qui écrivit *La fille d'Eve* et qui s'amouracha si fort d'Eve Lincoln, qu'il lui donna une merveilleuse rivière de bérils ! Quel bonhomme ! Dommage qu'on n'en fasse plus

de pareils !

— Allons, allons, répliqua le détective en souriant, ne dites pas de mal du vieux Menwigs, puisqu'il est l'auteur de cette délicieuse chanson qui fait votre propre succès : *Les cloches dans le soir...*

— Me voici au théâtre, dit Eva. Vous reverrai-je encore aujourd'hui ?

— Certainement miss, je compte bien venir vous applaudir ce soir !

La voiture fila bon train et disparut au fond de Green Lane.

Comme Harry Dickson l'avait prédit, Lennock reçut sa pensionnaire avec des transports de joie et lui annonça le sketch des ombres chinoises.

Pycroft vint frapper à la porte du bureau directorial.

— La location marche-t-elle ? demanda Eva.

— Très bien, répondit laconiquement l'ancien ténor.

Il avait déposé son livre de souches sur le bureau et Eva put voir que, sur le plan du théâtre qui y était adjoint, seules une dizaine de places étaient biffées au crayon bleu.

« Et il appelle cela une bonne location ? se dit la chanteuse. Eh bien ! Il se contente de peu ! »

Au lunch, chez les Purdee, Eva Merrill s'étonna fort d'être servie dans un petit salon qu'elle ne connaissait pas.

Sa surprise grandit encore quand, en lieu et place de Musson, elle vit entrer Miss Eudoxia portant un plateau sur lequel se pavanait une petite volaille, dodue et appétissante.

— Ma chère enfant, murmura la vieille fille en rougissant, mon frère et moi avons pensé qu'il vous fallait reprendre un peu de forces après votre émotion d'hier. Peut-être que vous voudrez bien transgresser votre régime végétarien pour une fois. Ensuite..., eh bien, nous avons pensé que la chambre que vous occupez est trop froide, et dès ce soir, je vous céderai la mienne.

Mais Eva Merrill n'entendit pas le reste ; sans lui laisser le temps de protester, Miss Eudoxia quitta le salon.

Dans le fond du corridor, il sembla à la chanteuse entendre un murmure de voix, et elle crut même reconnaître celle de Miss Eudoxia Purdee.

— Je vous jure sur mon salut éternel, Abigail, que je m'opposerai de toutes mes forces à ce que quelque chose de fâcheux arrive à cette jolie enfant, sous notre toit.

— Vous avez raison, Eudoxia, approuva Mr. Purdee ; ce soir, je monterai sur le balcon et je...

6. Le sketch d'ombres chinoises

En pensant que la direction du théâtre se contentait de peu, Miss Merrill n'avait pas eu tort.

Au moment où le double quatuor qui composait l'orchestre préludait, il n'y avait pas quarante personnes dans la salle. Encore étaient-elles installées pour la plupart aux places bon marché des galeries, tandis que dans les stalles se prélassait un unique couple de campagnards ahuris.

Le lever de rideau fut retardé de quelques minutes parce que Will Pherson n'arrivait pas.

— Quel ivrogne ! se lamenta Lennox. Maintenant qu'il a gagné quelque argent, il sera allé le boire dans je ne sais quelle taverne louche ! On ne l'a pas vu à son hôtel.

On décida que Pycroft se chargerait de son rôle, qui était minime et qui consistait simplement à passer entre l'écran aux ombres chinoises et la source éclairante en effectuant des pirouettes.

Les spectateurs ne dégelèrent pas, comme on dit.

Le numéro d'Eva Merrill récolta quelques applaudissements clairsemés et, en sortant de scène, elle se tourna, toute dépitée, vers Lennox qui stationnait dans les coulisses.

— Je suppose que vous résiliez mon contrat demain ? demanda-t-elle agressivement, car je ne suis pas seule à trouver que je ne plais pas au public !

— Laissez-moi tranquille, répondit hargneusement le directeur, cela ira mieux pendant le sketch des ombres, quand vous chanterez l'air des cloches.

Eva haussa les épaules et courut s'enfermer dans sa loge.

Elle y resta à feuilleter un vieux roman à vingt sous, jusqu'au moment où Lennox lui-même vint l'appeler pour le sketch.

On avait installé un écran carré sur le premier plan de la scène, devant le rideau, et en retrait, une forte lampe à projection, système Drummond, était posée. Dans le champ éclairé devaient évoluer les artistes.

Eva remarqua qu'en fait d'artistes, il n'y avait que Pycroft, habillé d'une cape espagnole, et que les autres figurants n'étaient que des silhouettes découpées dans du carton.

Lennock sortit du fond et interpella la chanteuse.

— J'ai omis de vous dire que vous chantez a cappella.

— Comment ? Sans accompagnement d'orchestre ?

— Oui, c'est dans le jeu... vous comprendrez bien. Vous allez vous avancer sur le côté de la scène, à droite de l'écran, de manière à être éclairée par son reflet. Quand vous verrez un sonneur de cloches évoluer en ombre chinoise sur la toile, vous commencerez à chanter.

Il se dirigea vers le projecteur et alluma le double bec. Un mince pinceau blanc jaillit des lentilles et illumina l'écran.

Trois coups furent frappés et le rideau s'envola vers les frises. Sur la toile parut l'ombre de Pycroft esquissant un stupide entrechat, puis des bonshommes raides défilèrent.

Dans la salle, rien ne bougea.

Eva Merrill avait pris la place désignée par Lennock ; gênée par le rayon intense de la lampe, elle ne voyait de cette salle qu'un immense trou noir, mais soudain une sensation étrange, angoissante, s'empara d'elle :

Cette salle était vide !

Elle regarda la fosse de l'orchestre et ne douta plus : les musiciens n'étaient pas là !

« Pendant que j'étais dans ma loge, Lennock a rendu l'argent, se dit-elle, et tout le monde est parti... Mais pourquoi veut-il continuer à jouer ce sketch inepte ? »

A cette minute, l'ombre de Pycroft mimant les gestes d'un sonneur, parut sur l'écran et Eva, renonçant à penser plus loin, lança les premières notes de sa chanson :

*Cloches dans le soir,
Douce voix de l'ombre...*

Elle sentit sa voix sonner dans la salle vide, amplifiée par les résonances bien connues des répétitions devant les banquettes.

Tout à coup, elle chancela.

Son regard s'était machinalement braqué dans la direction de la seconde rangée de stalles et posé à l'endroit où devait se trouver le fauteuil 27.

Quelqu'un y était assis !

Dans le pâle reflet qui tombait de l'écran, la chanteuse distinguait vaguement une forme tassée et plus sombre que les ténèbres d'alentour.

Sa voix défailloit et il lui fallut toute son énergie pour attaquer le second couplet. Mais soudain, la chanson s'arrêta dans sa gorge.

Au-dessus du fauteuil 27, un chapelet de flammes bleues et vertes palpitait, montait en l'air et, brusquement, jaillit de l'avant et

s'approcha d'elle.

Eva poussa un cri terrible et presque en même temps la lumière s'éteignit. Elle eut tout juste le temps de voir l'effroyable chose : un énorme couteau s'élevant dans l'air, la pointe dirigée vers elle, à trois pas de son visage.

Elle tendit les bras en avant et reçut une bourrade violente qui la fit rouler dans les coulisses.

Presque au même moment, un horrible cri d'agonie éclata, suivi aussitôt d'un bruit de pas, de lutte et d'imprécations.

— Lumière ! tonna soudain une voix que la chanteuse reconnut avec une joie inouïe : c'était celle de Harry Dickson.

Trois pinceaux lumineux jaillirent de l'ombre et Eva Merrill, à demi redressée, vit deux couples étendus sur le plancher et luttant avec fureur.

A deux mètres de là, un agent de police soutenait une tête livide dont la bouche tordue vomissait le sang à grands flots.

Eva reconnut Pycroft et s'élança vers lui.

— Pycroft... sanglota-t-elle.

Le vieil acteur leva sur elle un regard déjà vitreux :

— Eva... ne me plains pas, je ne le vaux pas... mais tout de même... je meurs pour toi !

Sa tête retomba : il était mort.

— Il a dit vrai ! fit la voix grave de Harry Dickson.

Il se levait du plancher où il avait lutté avec une créature tout de noir vêtue qui poussait à présent des hurlements stridents. Mais quand la lumière tomba sur celle-ci, Eva se jeta en arrière en criant comme une possédée :

— Le fantôme... le fantôme de Thomas Menwigs !

Oui, c'était Thomas Menwigs, le petit vieux, défunt depuis un demi-siècle, qui se débattait hideusement entre les mains de deux agents de police qui venaient d'intervenir.

Un peu plus loin, une autre lutte se terminait par le déclic d'un cabriolet d'acier se fermant autour d'un poignet.

Eva reconnut Tom Wills et dans son prisonnier, le directeur Lennox. Les yeux fous de rage et de douleur, le directeur était affreux à voir.

Harry Dickson s'avança vers lui, plongea sa main dans une de ses poches et l'en retira tout étincelante de petites flammes bleues et vertes.

— Seigneur ! s'écria Eva, qu'est cela ?

— Cela ? ricana le détective, c'est le collier de bérils !

Le lendemain matin, Harry Dickson, accompagné de Tom Wills, rendit visite à Eva Merrill. La chanteuse l'attendait dans le grand salon des Purdee, en proie à une compréhensible impatience.

Le détective fut présenté à Mr. Abigail Purdee et à Miss Eudoxia Purdee. Il leur serra chaleureusement la main.

— Vous ne pouviez savoir, dit-il, et encore n'avez-vous agi que pour le bien d'autrui, ou pour ce que vous avez cru être tel.

— Mr. Lennox avait dit que c'était pour *le* sauver...

— Ah ! le malin bougre ! s'exclama Harry Dickson. Mais je ne vous laisserai pas languir davantage.

Il tira de son portefeuille un feuillet de papier jauni et l'étala sur la table, devant la chanteuse.

— Voilà le bout de papier dont vient tout le mal, dit-il.

Eva se pencha avec curiosité.

— On dirait un plan, fit-elle.

— C'en est un, en effet, Miss Merrill. A l'endroit où nous nous trouvons, s'élevait jadis une bâtisse que l'on appelait le château des remparts. Il fut démoli il y a belle lurette, mais une partie de ses souterrains resta. Regardez ce tracé...

— Il semble de date récente, dit Eva.

— Vous avez encore raison cette fois-ci, Miss Merrill. Ce tracé est de la main de l'archiviste communal Mr. Honeybingle. Seulement, il eut le tort de le faire au moment où l'acteur William Pherson se trouvait dans son bureau. Ce tracé intéressa si vivement l'artiste qu'il revint en cachette dans le bureau de Mr. Honeybingle et y subtilisa le plan que voici. Qu'y découvrons-nous ? Peu de chose en somme, si ce n'est qu'une suite de caves, ou plutôt un assez long couloir souterrain, passe sous le théâtre municipal, sous Green Lane, et fait une courbe sous la maison des Menwigs pour aboutir sous celle des Purdee.

» Pherson, que la délicatesse n'étouffait pas, s'imagina qu'il pourrait faire usage de ces passages ignorés pour quelque fructueuse opération nocturne, dans l'un ou l'autre de ces immeubles.

» Il lui fut facile de trouver l'accès des souterrains du théâtre, mais arrivé dans la maison abandonnée des Menwigs, il se rendit compte qu'il n'y avait rien de précieux à y glaner. Il se rabattit alors sur l'hôtel Purdee.

— Où il trouva l'accès muré ! déclara Mr. Abigail Purdee.

— Justement, Mr. Purdee, mais son exploration souterraine ne lui fut pas inutile, puisqu'il découvrit quelque chose qui l'effara d'abord et qui par la suite lui parut profitable.

» Il en parla à son directeur Lennox et au secrétaire Pycroft.

» Le théâtre passait par une époque de crise. Lennox voyait le fantôme de la faillite sinon de la banqueroute se pencher vers lui. Pycroft était pauvre comme un rat d'église et ne pouvait oublier son

opulence d'antan.

» Ce que Pherson avait découvert dans le passage oublié devait servir à une entreprise de chantage d'envergure, dont la victime devait être la famille Menwigs.

» Cette famille habitait Londres depuis des années, et son aîné n'était autre que Thomas Menwigs Junior, un septuagénaire timide et craintif, fils du vieux Sir Thomas que vous connaissez tous de nom.

» Mais lorsqu'ils prirent contact avec lui, les maîtres chanteurs apprirent que le vieillard était atteint d'une douce folie : il s'imaginait être son père Thomas Menwigs de Belton, et il ne vivait que dans le passé de ce disparu.

» Lennox, qui était un psychologue d'une rare perspicacité, résolut d'en tirer largement profit.

» Il attira le septuagénaire à Belton et l'y laissa mener une vie clandestine qui plut beaucoup au pauvre fou. Il lui avait révélé le secret des passages clandestins, ce qui fait qu'à l'insu de tout le monde, Menwigs Junior habitait la vieille maison abandonnée de son père et se rendait au théâtre.

» Vous me demanderez certes dans quel but, puisque le fou était mis sous tutelle judiciaire par les siens. Nous allons y venir bientôt.

» Pour arriver à ses fins ténébreuses, Lennox imagina de faire revivre Eve Lincoln, la belle chanteuse qui avait illuminé de son amour les derniers jours de Menwigs père.

» Notez bien que tout ceci avait été conçu et calculé avec un machiavélisme consommé.

» Ici, Pycroft fut utile au diabolique directeur. Il se rappela que Miss Eva Merrill, qui avait fait un séjour à Belton quinze ans auparavant, avait à peu près le même répertoire que la célèbre Lincoln et que, de plus, elle présentait avec celle-ci quelque ressemblance physique.

» Suivez bien à présent mon raisonnement qui a dû être celui de Lennox en faisant venir ici Miss Eva Merrill, par un engagement à conditions avantageuses.

» En 1890, l'année de la rencontre de Sir Menwigs et de la Lincoln, cette dernière habitait un appartement dans la maison Purdee.

» Parce que..., sans offusquer le monde de Belton, Sir Thomas pouvait se rendre de sa maison chez son aimée, par le passage souterrain que vous connaissez.

Mr. Purdee rougit.

— Nos parents avaient d'immenses obligations à Sir Thomas, murmura-t-il, et je puis dire que, par une grosse hypothèque, cette maison-ci lui appartenait presque complètement.

— Oui, s'écria Miss Eudoxia, cela est vrai, mais après le départ de Miss Lincoln, nos parents ont fait murer le passage !

— Nous allons y venir, déclara le détective.

» Donc, à son insu, Miss Eva Merrill va jouer le rôle d'Eve Lincoln, la glorieuse chanteuse du siècle dernier.

» Elle va occuper le même appartement ; elle va porter des toilettes identiques ; elle va même suivre le régime végétarien qu'Eve Lincoln partageait avec son adorateur Sir Thomas.

» Car les Menwigs sont des végétariens irréductibles et jamais l'un d'eux n'aurait pu aimer une femme qui ne le fût pas également !

» Miss Merrill joue un rôle sans le savoir !

» Pourquoi, me direz-vous, les Purdee qui sont des gens honnêtes et loyaux, se sont-ils prêtés à cette étrange comédie ? Parce que Lennock leur a simplement fait croire qu'il entreprenait sur la prière de quelques amis, de guérir Thomas Menwigs Junior de sa démence, en le replongeant dans les images vivantes du passé.

» Les Purdee devaient tant aux Menwigs ; ils acceptèrent.

» Toutefois, Lennock et ses complices ignoraient une chose aussi fabuleuse qu'effroyable.

Ici Harry Dickson fit une pause, comme si les mots qui allaient tomber de ses lèvres, exigeaient un puissant effort de sa part.

— Ils ignoraient que Sir Menwigs Junior était un assassin...

Une triple exclamation d'horreur s'éleva, mais Dickson demanda le silence d'un geste impératif.

— Menwigs Junior, dans une démence que sa vie mystérieuse et clandestine à Belton renforçait encore, s'imaginait être le gardien du fauteuil 27 que son père avait loué à perpétuité.

» La nuit, il se glissait dans le petit bureau de location et interpellait les passants, comme il le fit avec vous, Miss Eva, et leur proposait des places.

» Deux malheureuses lui répondirent par une plaisanterie devenue traditionnelle à Belton, en lui demandant le fauteuil 27, l'inaccessible... Cela suffisait pour les vouer à la mort.

» Et vous l'avez plusieurs fois échappé belle, Miss Eva..., parce que vous comprendrez bientôt que pour être logique... *Menwigs devait vous assassiner !*

— Grands dieux ! cria l'artiste.

Il faillit vous avoir une première fois au théâtre, et vous ne devez la vie qu'à l'entrée providentielle dans la coulisse de Pycroft, qui fit tomber le rideau devant le fou.

— Mais je vois moins clair que jamais dans cette affaire ! pleura Eva.

Harry Dickson se tourna vers Tom Wills.

— Tout est prêt ?

— Oui, maître !

— Venez au balcon, Mr. Purdee, et appelez votre domestique Musson comme témoin si vous voulez. Quant aux dames, elles resteront ici, histoire d'épargner leurs nerfs.

Mr. Purdee se pencha sur la rampe du balcon et vit que des ouvriers maçons s'activaient à décapiter la colonne Moriss qui se trouvait devant la maison. Il inclina la tête.

— Le couloir souterrain a été muré à cet endroit, dit-il ; je le savais, et le malheureux n'a pu arriver que jusque-là, la nuit où il voulut s'introduire chez Miss Eva.

— Heureusement que votre sœur avait cloué la fenêtre du balcon, dit Harry Dickson. Miss Eudoxia a senti le vent du malheur effleurer son invitée... Attendez-moi, maintenant.

Le détective quitta vivement la maison et, se servant d'une des échelles de maçon, monta le long de la colonne Moriss et se pencha sur son mystère intérieur.

— Avez-vous trouvé, Markins ? l'entendit-on dire.

— Oui, Mr. Dickson..., cela se trouve debout dans l'intérieur de cette colonne... Attention, ça va venir...

Mr. Purdee hurla et se jeta en arrière.

Une tête de mort émergeait du cylindre creux de la colonne, et fut bientôt suivie par un squelette, habillé d'une vieille robe à paniers.

— La... dernière toilette qu'Eve Lincoln a portée sur scène ! cria Mr. Purdee.

— Et ceci est ce qui reste de la célèbre actrice, dit Dickson quand il eut retrouvé ses amis. C'est aussi ce que Pherson avait découvert dans le souterrain, constatant en même temps que l'artiste avait été assassinée, car le crâne a été fracturé et les côtes défoncées, tandis que la robe porte encore des traces de sang vieilles de près d'un demi-siècle.

» Lennock et Pycroft crurent alors que Sir Thomas avait assassiné sa belle amie, non par jalousie, mais par avarice, pour lui reprendre le fameux collier de bérils ! Lorsqu'ils comprirent qu'ils ne pourraient faire chanter le fils du meurtrier, devenu dément, ils résolurent de profiter de cette démente.

» Lennock se doutait bien qu'en faisant jouer au fou le rôle de son père défunt, il aurait *fatalement*, à un certain moment, remis à celle qu'il croyait être Miss Lincoln, le collier de bérils qu'il avait dû retrouver dans la succession paternelle.

— Et il voulait se l'approprier ! s'écria Miss Merrill. Ah ! la canaille !

— Il vaut à peu près un million de livres, miss, ricana le détective. Seulement...

— Seulement ? Je ne comprends pas pourquoi Menwigs

m'aurait tuée après une telle largesse ! protesta la divette.

— Vous avez compris que l'homme qu'on a arrêté hier soir n'était pas un fantôme mais le fils de Thomas, qui d'ailleurs est tout le portrait de feu son père. Eh bien, il devait vous tuer parce que... Sir Thomas Menwigs Senior n'était pas l'assassin de la Lincoln !

— Mais qui donc ?

— Son fils ! L'homme qui se tord à présent dans une camisole de force !

» Il avait trente ans à ce moment ; il était jaloux de son père et... comme il était encore plus avare que lui, il ne put se faire à l'idée que le collier de bérlys allait passer en d'autres mains.

» Il assassina Eve Lincoln et dissimula son cadavre dans cette colonne creuse, après l'avoir dépouillé du collier.

» Puis il cacha le merveilleux trésor. Lennock, le psychologue, avait pressenti que le dément aurait fatalement retiré les sinistres bijoux de leur cachette pour s'en servir comme son père l'avait fait.

— Comment êtes-vous arrivé à intervenir si miraculeusement, si je puis dire, Mr. Dickson ? demanda Mr. Abigail Purdee.

— Ne parlez pas de miracle, la chose est si simple. La famille de Menwigs, à la disparition de ce dernier, me chargea de ses intérêts.

» Elle avait eu vent d'un chantage. Je trouvai asile chez le métayer de cette famille, dans les proches environs de la ville. Mais au lieu de me trouver devant un simple chantage, je vis le crime se dresser en travers de ma route dans toute sa hideur.

— Qui tua Bufuz ? demanda tout à coup Purdee.

— Je suis content que vous me le demandiez. Ce fut Pycroft, qui avait vu plus vite clair dans cette histoire que Lennock lui-même, et qui y vit le moyen de détourner l'attention du véritable assassin, Sir Thomas Menwigs Junior, qui détenait toujours le collier convoité.

— Les flammes vertes, murmura Eva Merrill.

— Ce sont les fameuses pierres précieuses qui pouvaient être pour vous autant de pièges mortels, miss, déclara Harry Dickson.

Le détective consulta son chronomètre.

— Dans deux heures part le rapide pour Londres ; serez-vous du voyage, Miss Eva ? Ici, tout est virtuellement terminé. Le crime de 1890 est largement couvert par la prescription légale. Pycroft est mort, repentant j'ose le dire. J'ai laissé filer Pherson ; Lennock est une canaille, mais il me paraît difficile de le poursuivre devant les tribunaux, et même si on le faisait, il s'en tirerait avec une peine relativement légère, pour tentative de chantage, et encore...

» A mon avis, pour éviter bien des tristesses aux Menwigs de Londres, qui vraiment ne sont pour rien dans cette tragique aventure, mieux vaut passer l'éponge.

— Je ne porte pas plainte contre Lennock, murmura Eva

Merril. Au fond, ce n'était pas un si mauvais directeur. Si je lui en veux pour quelque chose, c'est de m'avoir fait si mal manger au restaurant végétarien !

— Miss Eva, implora soudain la vieille demoiselle Purdee, si vous voulez prolonger un peu votre séjour à Belton... je vous jure qu'il n'y aura de menus maigres sur notre table que les jours où la religion nous astreint à une sage et juste frugalité. Nous sommes si seuls ici...

Eva Merrill sourit.

— Mr. Dickson, dit-elle en tendant la main au détective, je ne retournerai pas encore à Londres...

Epilogue

Mr. Abigail Purdee, esq., à Belton, et Miss Eva Merrill ont l'honneur de faire part de leur mariage à Messrs. Harry Dickson et Tom Wills.

La cérémonie a eu lieu en toute intimité. Mr. et Mrs. Purdee garderont à jamais une reconnaissance émue au grand détective et à son élève qui ont contribué si largement à leur bonheur.

LA NUIT DU MARÉCAGE

1. Quatre kilomètres de murailles...

Harry Dickson n'aurait jamais imaginé que pareille muraille existât en Angleterre. Il avait calculé qu'il lui avait fallu parcourir près de trois miles pour revenir à son point de départ.

— Une propriété complètement close dans des murs et qui n'a pas loin d'un kilomètre carré de superficie, murmura-t-il admirativement.

Le chauffeur de Norwich qui l'avait conduit jusque-là, lui avait dit :

— Le vieux Riderswood, le grand-père du proprio actuel, a dépensé toute sa fortune pour faire bâtir cette enceinte.

— Et pour quelle raison en somme ?

— Je suppose qu'il voulait mettre en prison la forêt qui se trouve à l'intérieur, ricana le croquant.

... Riderswood : c'était bien de ce nom qu'était signée la lettre que le détective avait reçue quelques jours auparavant et dont le contenu était des moins ordinaires :

« Monsieur Dickson,

Une énigme singulière pèse sur moi, sur toute ma famille. Il se peut que ce soit le fin fond de l'épouvante.

Dans ce dernier cas, vous sauveriez des existences d'un péril abominable.

Robert Riderswood »

Suivait une adresse compliquée qui devait mener le détective en plein marécage du Wash, à dix miles de la rivière Ouse.

Harry Dickson connaissait cette contrée désolée et étrange, ce désert d'eau, d'arbres et de terres noyées qui ne révélait son charme puissant et sa menace qu'à de rares privilégiés.

Il avait relu la lettre et brusquement il avait répondu par un bref mot d'acceptation.

— Et moi ? avait demandé Tom Wills, son élève.

Le maître avait consulté longuement une carte militaire de la région du Wash, puis l'avait rejetée avec dépit.

— Il est évident, grommela-t-il, que cette étendue d'eau et de vase n'a pu faire l'objet que d'un relevé topographique relativement sommaire. En tout cas je vois ici, presque en marge du grand

marécage, sur les bords de la rivière Ouse, une bourgade qui s'appelle Bolton. Si j'ai besoin de vous, mon garçon, c'est de là que je vous donnerai de mes nouvelles et là que je vous attendrai.

— Prenez votre fusil de chasse, si vous ne voulez pas totalement mourir d'ennui, maugréa Tom Wills, mécontent de ne pas être de la partie.

— L'idée est bonne et je la suivrai, Tom, mais ne me faites pas cette tête, que diable ! Il arrive que j'aie parfois plus besoin de votre aide au loin que sur les lieux.

... Maintenant qu'il prenait contact avec les lieux, Dickson regrettait l'absence de Tom.

Il aurait voulu retenir plus longtemps le lourdaud de Norwich, pour se sentir moins solitaire, mais l'homme, ayant empoché le prix de sa course, toucha du doigt sa casquette de toile cirée et fila à toute allure sur la piste gazonnée qui servait de route.

— Il n'y a qu'une porte ! avait dit le chauffeur. Une porte pour quatre kilomètres de murs.

Le détective s'étonna de la trouver si commune. C'était une large et haute grille, complètement obturée de tôles blanches et ne permettant aucune vue à l'intérieur du parc.

Il cherchait la sonnette quand la grille s'entrebâilla et qu'un jeune homme essoufflé par une longue ou trop rapide course bondit dehors.

— C'est vous, monsieur Dickson ? demanda-t-il. Oui... je vous reconnais bien, grâce aux photos que les journaux reproduisent souvent. Je suis Robert Riderswood, je n'osais pas venir à votre rencontre et je vous ai attendu du haut d'un des arbres qui dépassent le mur.

— Curieuse façon d'attendre un homme, dit Dickson.

— Je vous ai écrit dans un instant de grande nervosité, avoua le jeune homme, et je crois bien qu'une fois la lettre partie, je l'ai regrettée. Oui, j'espérais un peu que vous ne répondriez pas à mon appel, mais maintenant que vous êtes ici... Arrive ce qui pourra !

Du regard, le détective jaugea son homme.

Il était petit et maigriot, la tête trop grosse pour le cou mince, mais le visage avait des traits réguliers et avenants. Il était habillé sans élégance, d'un costume trop large aux teintes passées.

— Je n'ai pas encore trouvé sous quel prétexte je pourrais vous introduire dans le domaine et surtout dans la maison, dit-il. Mon père ne reçoit personne, mes frères Hugh et Mordaunt, ont beaucoup plus à dire que moi. Vraiment je ne le sais pas !

— Faites comme si vous m'aviez rencontré sur la route, répondit Dickson et présentez-moi à monsieur votre père.

— Vous ne parlerez pas de ma lettre ?

— Pas le moins du monde !

— Oh, vous êtes un chic type, et puis vous êtes si habile... Vous trouverez certainement le moyen de vous faire inviter par le père.

— Il n'invite donc jamais personne dans un aussi vaste domaine ?

— Jamais !

Robert Riderswood poussa la grille et le visiteur retint à peine un geste d'étonnement.

Là où il s'attendait à voir des allées et des pelouses, il se trouvait nez à nez avec une sylve sauvage et dense.

Il avait à peine fait quelques pas que ses pieds s'enfonçaient déjà dans un humus de plusieurs années, devant lutter contre des basses branches, des hautes fougères et des herbes folles.

— Personne n'entretient donc ce parc ? demanda-t-il.

— Oh si, et à l'intérieur c'est beaucoup mieux, mais cette forêt sert en quelque sorte de seconde enceinte, comprenez-vous ?

— On tient donc beaucoup à être aussi bien gardé, dans un pays inhabité comme celui-ci ? demanda encore le détective, se souvenant qu'en fermant la grille, son compagnon l'avait solidement cadenassée.

— Oh oui, beaucoup. Voulez-vous me suivre, je vais vous conduire par un sentier qui aboutit à une allée plus convenable.

Le sentier s'allongea pendant un quart de mile de contorsions serpentine à travers un fourré de fusains et de conifères nains, et déboucha à la fin sur une allée sablée serrée entre deux haies de lauriers-roses, aux sombres feuilles vernies.

Elle s'acheva sur un coude brusque donnant sur une vaste pelouse, large comme un pâturage et où, en effet, paissaient quelques brebis. Au fond, se dressait une longue bâtisse grise, tout en fenêtres, sans style précis, mais d'une laideur parfaite.

En approchant, Harry Dickson constata que les murs en étaient de rocaïlle, copieusement tapissée de pariétaires vertes et brunes.

— C'est la maison, dit Robert, reste à voir maintenant ce que vous direz au père... Je vous en supplie, ne parlez pas de ma lettre !

Un moment plus tard, comme ils traversaient la pelouse, le jeune homme murmura en tremblant.

— Le père nous a déjà vus, il va arriver ! Allez-vous dire que vous êtes un voyageur égaré ? Alors il vous chassera en criant... Non, non il faudra trouver beaucoup mieux !

— Je n'en doute pas, répondit le détective avec un mince sourire.

Robert se tut et baissa la tête : dans l'encadrement d'un haut huis de chêne, un homme très maigre, d'une taille démesurée, à la longue barbe en fleuve d'argent, les regardait venir avec des yeux agrandis de stupeur.

— Robert, rugit-il tout à coup, qui est avec vous ? Et comment osez-vous introduire ici quelqu'un sans mon autorisation expresse ?

Harry Dickson prit les devants : accélérant le pas, il marcha droit sur le vieillard, le fixant dans les yeux et le saluant en touchant à peine le bord de son chapeau.

— Sir Riderswood ?

— C'est moi, que me voulez-vous ? Et d'abord qui êtes-vous ?

— Mon nom est Harry Dickson. Cela vous dit quelque chose ?

— Oui, c'est celui d'un détective réputé, mais je ne sais ce qu'il viendrait faire chez moi.

— C'est une enquête toute personnelle que je mène dans la région, Sir, et je désire vous en parler d'abord, par simple convenance.

Le ton détaché et en même temps fort net du détective sembla en imposer au vieil homme. Il s'effaça devant le visiteur en lui faisant signe d'entrer.

— Je l'ai rencontré sur la route, dit Robert d'une voix faible, il m'a demandé...

— Et moi, vous ai-je demandé quelque chose, monsieur ? dit son père avec hauteur, allez donc voir dans la bibliothèque si j'y suis !

Harry Dickson fut introduit dans un parloir aux meubles sévères et dont l'atmosphère glaciale lui parut immédiatement hostile.

— Je vous écoute, monsieur, dit le maître du logis.

— Avez-vous jamais examiné une carte militaire de cette région, Sir ?

— Supposez que je l'aie fait, monsieur.

— Dans ce cas, vous auriez remarqué qu'elle est très mal exécutée.

— Cela est exact.

— Il serait souhaitable, continua le détective sur un ton acerbe, que les relevés topographiques des environs soient plus fiables et bien meilleurs qu'ils ne le sont pour le moment. Je ne veux pas vous en cacher la raison. Le Wash, ce hideux petit golfe de l'est, m'intrigue à plus d'un point de vue. Je suppose qu'un Riderswood est un bon et loyal citoyen d'Angleterre et qu'il m'aidera dans une tâche fort incertaine encore mais qui pourrait être importante.

Le vieillard hocha doucement la tête, mais ne dit mot.

— Voulez-vous me donner votre parole que ce qui va suivre sera un secret entre vous et moi, Sir ?

— Je vous la donne, monsieur.

— Je suis très anxieux, Sir, d'avoir découvert au cour d'une enquête, et cela d'une manière toute fortuite, que certaines cartes militaires étrangères, étrangères entendez-vous, avaient pour leur compte réparé l'erreur de l'état-major anglais, en donnant un relevé autrement parfait des marécages du Wash et y avaient fait figurer un tracé de votre propriété.

— De ma propriété ? murmura le vieil homme en se rapprochant

du détective.

— Il se peut, continua tranquillement le visiteur, que je me sois alarmé en pure perte ; dans ce cas je dis : tant mieux. Il se peut qu'il en soit autrement et alors je déclare qu'il est temps que je m'en occupe.

Il se tut un instant et comme l'autre ne disait toujours rien, il conclut.

— Ceci est vague, j'en conviens, et pourtant j'ai le droit de vous demander de comprendre ma position.

— Des étrangers, dit le châtelain à voix basse. Et qui sont-ils, monsieur ?

— L'avenir doit encore me l'apprendre. Voulez-vous m'aider ?

— Que voulez-vous de moi ?

— Que vous m'invitiez à passer quelques jours chez vous, pour chasser et pêcher.

— Je n'ai jamais fait cela, dit le vieux avec inquiétude, et pourtant votre demande est juste. Oui, je veux le faire. Où sont vos bagages ?

— À L'auberge de la Double Croix à Bolton.

— Soames, le jardinier, ira les chercher avec la voiture. À partir de ce moment, vous êtes mon hôte.

— Merci, Sir, je n'attendais pas moins de vous, voici mes papiers qui m'accréditent auprès de la police métropolitaine de Londres.

— Je n'ai pas besoin de les voir pour vous croire, d'ailleurs je lis quelquefois les journaux.

— À quelque chose la renommée policière peut servir, répondit le détective en souriant. Donc je ferai de longues courses à travers votre parc et les marais avoisinants.

— Quelqu'un devra vous accompagner, dit vivement le vieillard, voulez-vous de mon fils Robert, ce jeune benêt que vous avez rencontré et qui vous a conduit ici ?

— Je ne pourrais souhaiter mieux, Sir.

— Nous dînons à sept heures, monsieur, vous entendrez le gong vous avertir quand la table sera servie, je vous présenterai à ma famille.

Il tira un cordon et au loin une clochette de bronze tinta. Un domestique pâle et chétif à la mine peureuse arriva en saluant.

— Topkins, dit Sir Riderswood, ce gentleman passera quelque temps au château, vous lui donnerez la chambre rose et vous serez attaché à son service.

Topkins ouvrit grand la bouche d'ahurissement, mais il s'empessa aussitôt d'effectuer un nouveau plongeon en guise de salut et murmura d'une voix craintive.

— Très bien Votre Honneur... Monsieur veut-il se donner la peine de me suivre ?

D'un geste de tête le vieillard congédia son nouvel hôte et Dickson accompagna le pâle Topkins par de tristes corridors, des halls pénombreux et des escaliers gémissants.

Partout, l'humidité se révélait victorieusement en écaillant la peinture des murs, en crevassant les plafonds, en faisant éclater les lambris et en suintant sourdement par les interstices des dalles.

La chambre rose était située au fond de l'aile la plus reculée du château et s'ouvrait sur l'arrière devant une large pièce d'eau encombrée de lenticques et de nénuphars.

— J'ai peur, gémit le domestique, que monsieur ne soit souvent ennuyé pendant la nuit par le bruit des grenouilles, mais la chambre est bonne et j'y ferai un bon feu ; bien que nous soyons déjà au printemps, il fait toujours froid et humide par ici.

— Merci, Topkins, répondit le détective, j'espère que nous nous entendrons bien, vous et moi !

Le visage morne et blanc de Topkins s'illumina à ces cordiales paroles.

— Oh, certainement ! Monsieur peut être convaincu de cela, je suis très content de voir un visiteur au château.

— Voulez-vous un cigare, Topkins ?

— Un cigare, Sir ?

Les yeux ternes du valet eurent un éclair de plaisir dans leur triste profondeur.

— Oh certainement, Sir, mais je le fumerai le soir quand les autres seront couchés. Ils seraient jaloux et me feraient du mal.

— Les autres domestiques ?

— Oui, Sir, mais ne racontez à personne ce que je viens de vous dire.

— Comptez sur ma discrétion, mon ami, et voici le cigare. Ce soir, lorsque je monterai dans ma chambre, vous viendrez goûter de mon rhum, j'en ai du très bon.

Topkins sembla prêt à pleurer de joie et de reconnaissance, mais il ne dit plus mot et se contenta de saluer de nouveau jusqu'à terre en se retirant. Harry Dickson fit un bout de toilette : il eut un mouvement de plaisir en constatant que l'eau du broc était doucement parfumée à la lavande et que la chambre, bien que meublée sans richesse, était d'une parfaite propreté. Comme il lui restait une demi-heure encore avant le dîner, il s'installa devant la fenêtre ouverte et alluma sa pipe.

La pièce d'eau qui lui faisait face était très irrégulière ; large et grande comme un petit lac vers l'est, elle s'amincissait en un bras de rivière vers l'ouest, passant sous un pont en dos d'âne et s'enfonçant dans le parc.

On ne pouvait dire que celui-ci était négligé, ni qu'il était soigné sans reproches. De sveltes statues de marbre sortaient de loin en loin

des verdure, mais les avoines folles croissaient en abondance et les boules de gui poussaient nombreuses dans les frondaisons des arbres, témoins d'une coupable négligence forestière.

À part un couple de geais querelleurs qui s'enfuyaient de branche en branche, un faisan argenté qui poussa sa fine tête entre deux buissons et un petit lapin sauvage qui s'en vint brouter une tige au bord de l'eau, aucune vie ne se décelait dans le paysage.

Au fond, une vaste futaie tendait un rideau de verdure impénétrable aux regards, mais un vol de vanneaux, piquant le ciel de ses noires ondulations, annonçait le marécage voisin.

Harry Dickson lança un gros jet de fumée vers les nuages qui se doraient dans le crépuscule.

— Je me demande, murmura-t-il, pourquoi je n'ai pas planté là ce jeune sot de Robert au moment de notre rencontre devant la grille et pourquoi j'ai pris tant de peine pour forger l'invraisemblable histoire qui me donne droit à l'hospitalité de ce vieux solitaire.

Mais l'instant d'après, il se disait que pour rien au monde il n'aurait cédé sa place : son subconscient travaillait déjà, l'avertissait, le pressait de rester. L'atmosphère faisait le reste.

Sans la connaître encore, sans en prévoir l'essence ni la nature, le détective discutait déjà avec l'aventure.

Soudain, il prêta l'oreille. Dans le silence agreste, une voix venait de s'élever, très pure, un soprano magnifique chantant un air d'une mélancolie infinie que Dickson ne connaissait pas mais dont il apprécia aussitôt la beauté.

Venait-elle de l'intérieur de la maison ou du fond de ce jardin endormi ? Avec un certain malaise, le détective reconnut qu'il n'aurait pu le dire exactement. On aurait plutôt cru qu'elle venait des hauteurs, du fond des nuages, du ciel peut-être...

Ce fut court... Au milieu d'une note chaude et vibrante, elle se tut, comme coupée au couteau.

Une voix de femme se dit le détective, une merveilleuse voix de femme, le château n'est donc pas complètement laid et sordidité...

Il en oublia presque la sylve sauvage qui l'avait accueilli à son arrivée, le sentier bourbeux, les lianes surnoises et les hideuses fougères mordues de spores pustuleuses.

Il déposa sa pipe et rajusta sa cravate devant la glace : le gong venait de retentir.

2. Nuit étrange

La salle à manger était brillamment éclairée par une profusion de bougies, réparties entre un énorme lustre en bronze et des candélabres de dimensions inusitées.

Le vieux Riderswood, assis à la tête de la table, fit de brèves présentations :

— Mon fils aîné, Hugh. Mon fils, Mordaunt. Vous connaissez déjà Robert.

Il marqua une pause et, se tournant à moitié vers des personnes assises au bas de la table, il continua sèchement :

— Miss Louisa Addison, ma nièce, et Miss Sophy Winsham, sa dame de compagnie.

Les regards qui se tournèrent vers l'invité étaient courtois mais à peine curieux. Hugh, un gentleman très soigné de sa personne, au teint maladif, aux moustaches en croc, lui dédia un pâle sourire.

Mordaunt, plus grand et plus musclé que son frère, grogna un mot de bienvenue, le nez dans son assiette.

Dickson prêta peu d'attention aux dames, les trouvant parfaitement neutres.

Miss Addison qui devait avoir dépassé quelque peu les vingt-cinq printemps, jolie, un peu pâlotte, ne lui accorda aucune attention, tandis que sa gouvernante, sèche, maigre et distinguée, lui envoya un beau salut gourmé.

La table était servie à la façon des très grandes maisons de maître : la nappe damassée avait des luisances polaires, l'argenterie et les cristaux étaient des plus riches et leur splendeur détonnait un peu avec le décor austère de la pièce elle-même.

Derrière les convives, deux serveurs se tenaient au garde-à-vous : le falot Topkins et une sorte de géant trop serré dans sa livrée et qui devait être employé à des besognes moins délicates que le service de table, en dehors des repas de ses maîtres.

— Servez les vins d'Espagne, Soames ! ordonna Riderswood et ainsi Harry Dickson apprit que l'échanson troquait souvent sa livrée contre le tablier du jardinier.

Le maître du domaine devait déjà avoir mis ses fils au courant des désirs de leur invité, car la conversation fut aussitôt dirigée sur la chasse.

— Il ne vous faudra pas sortir de la propriété, c'est-à-dire des

murs, Sir, dit aimablement Hugh Riderswood, pour placer quelques beaux doublés. Sous le couvert les faisans foisonnent, ainsi que les perdrix et les lapins sauvages. Il est vrai que la chasse n'est ouverte qu'en partie, mais dans une propriété entourée de murs comme celle-ci, on a le droit de passer outre aux règlements.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Harry Dickson, j'userai certes de votre permission, bien que mes préférences aillent au gibier d'eau.

— Au sortir du parc, le long de la rivière Ouse, vous n'aurez qu'à vous montrer pour faire lever une foule de sarcelles bleues, des pilets et parfois de solides tadornes. Au soir tombant, il arrive qu'une outarde se laisse glisser du haut de la nue pour passer la nuit entre deux touffes de roseaux.

Un peu de rougeur vint aux joues de Hugh alors qu'il débitait cette tirade cynégétique.

— Vous êtes chasseur, monsieur Hugh ?

L'interpellé freina brusquement son enthousiasme.

— Moi ? Oh non, j'ai horreur de tuer... horreur du sang.

Mordaunt haussa des épaules mécontentes.

— Mon frère Hugh est souffrant, dit-il ensuite, il n'aime que sa bibliothèque et ses livres. D'ailleurs moi-même je chasse rarement. Parlez-moi des fleurs et des plantes et je suis votre homme...

— Vraiment, sur une terre aussi giboyeuse, personne ne songe à prendre un fusil, soit par goût, soit par esprit pratique pour alimenter le garde-manger ? demanda le détective en riant.

Le vieux châtelain secoua la tête à son tour et prit la parole.

— Mes fils ont raison, monsieur Dickson, personne ici ne goûte les plaisirs de la chasse. Si d'aventure, la cuisinière réclame quelque pièce de gibier pour la table, elle charge Soames de la lui rapporter.

— Très bien, approuva le détective, dans ce cas, Soames voudra bien me prêter un de ses chiens, je suppose.

Harry Dickson fut étonné de l'effet de cette simple prière.

Un silence tomba et toutes les têtes se levèrent ; le visiteur crut voir les lèvres de Hugh trembler. Seule Miss Addison sembla indifférente, tandis que sa dame de compagnie déchiquetait avec énergie une aile de volaille.

— Excusez-nous, répondit Sir Riderswood d'une voix blanche, nous n'avons pas de chien... personne ne les aime, et quand Soames va à la chasse, il s'en passe fort bien.

— J'en ferai donc de même, accepta Harry Dickson en laissant tomber le sujet de l'entretien.

Il lui semblait que le service se précipitait : les derniers plats passèrent sans que personne y eût touché, et le dessert fut hâtivement expédié.

— Je suppose que vous serez heureux de vous retirer de bonne heure dans votre chambre, monsieur Dickson, fit le vieillard, surtout si vous voulez partir à la chasse dès l'aube comme les sportifs de votre genre en ont l'habitude.

C'était presque un congé et le détective se leva en souhaitant la bonne nuit à la ronde.

Il songea qu'il n'avait pas entendu la voix de Miss Addison qui, en guise de bonsoir, esquissa un geste bref et presque impoli de la tête.

« Il se peut que ce soit elle qui ait chanté si divinement », pensa-t-il.

Dans sa chambre, le feu brûlait joyeusement, et maintenant que les lourdes tentures vieux rose étaient tirées devant les fenêtres, la pièce avait un aspect familier et reposant.

Harry Dickson alluma sa pipe et s'installa devant le foyer, l'heure lui paraissant trop peu avancée encore pour chercher le sommeil.

Un doigt discret frappa à la porte et Topkins entra d'un air gêné.

— Je viens..., commença-t-il.

Le détective se souvint de sa promesse.

— Le rhum vous attend, monsieur Topkins, dit-il jovialement en emplissant deux gobelets de la liqueur généreuse.

— Ah, murmura le valet en faisant une grimace satisfaite, voilà ce qui s'appelle vivre !

— Vous n'en buvez jamais ici ? s'étonna le visiteur.

Topkins secoua vivement la tête.

— Jamais, les maîtres sont très sobres et ce n'est qu'en de rares occasions, comme la visite d'un gentleman comme vous, Sir, que l'on sert du vin à table.

— Encore un verre, Topkins ?

— Monsieur est trop bon, murmura le serviteur tout en tendant son verre qu'il vida avec le même enthousiasme que la première fois. Monsieur compte-t-il rester longtemps à Riderswood ?

— Cela dépend, fut la réponse évasive, cela dépend de la chasse que je ferai ici.

Topkins inclina la tête.

— Ah, monsieur vient vraiment ici pour la chasse ?

— Pourquoi le ferais-je sinon ? demanda le détective en devenant plus attentif.

— Oh, je disais cela... comme j'aurais dit autre chose.

— Mais servez-vous donc, Topkins, j'ai encore une gourde de réserve et je puis toujours les faire remplir à La Taverne de la Double Croix...

— C'est une bien bonne maison, dit le domestique à voix basse, seulement il nous est défendu d'y aller... nous ne pouvons pas sortir du domaine, monsieur, sauf autorisation expresse du maître.

— Dans ce cas je ferai vos petites commissions à l'extérieur, Topkins, dit Dickson de bonne humeur.

Le valet le regarda, une expression étrange dans les yeux.

— Il se peut bien que cela vienne à point, un jour, murmura-t-il.

Un bruit le fit sursauter.

— Il ne faudrait pas que Soames me voie sortir d'ici, balbutia-t-il.

— Un rude gaillard que ce Soames !

— Oui, Sir.

Topkins se mordit les lèvres, comme effrayé d'en avoir tant dit.

— Ce n'est rien, dit-il enfin en reprenant son calme, une souris trottant derrière un lambris sans doute, je pense que je ferai bien d'aller me coucher à mon tour, monsieur.

— Bonne nuit, Topkins, nous voilà bons amis et je suis certain que nous le resterons... Bonne nuit !

Le valet se leva et se dirigea d'un pas hésitant vers la porte.

— Monsieur, dit-il en se retournant brusquement... j'espère que monsieur ne vient pas pour Miss Louisa ?

Sincèrement étonné, Harry Dickson leva son regard vers lui.

— Mais non ! Soyez bien certain que non, mon ami !

— Tant mieux, dit Topkins visiblement soulagé par cette affirmation, tant mieux, car cela me ferait énormément de peine, s'il vous arrivait du mal ici !

Il disparut, silencieux comme une ombre, et le détective reprit sa rêverie solitaire auprès du feu.

— Voyons ce que mon jeune ami Robert pourra me raconter de plus définitif demain, monologua-t-il, mais je ne pense pas qu'il m'ait dérangé pour de vaines terreurs. Il y a du mystère gros comme le bras dans l'air lourd et humide de cette maison !

Les valises que Soames était allé chercher à l'auberge étaient rangées dans un coin de la chambre et l'hôte de Riderswood se décida à faire passer leur contenu dans les vastes placards de la pièce.

— Tiens, tiens, grommela-t-il soudain.

Sans contredit, les bagages avaient été soigneusement visités et leur contenu remis en place, pas assez minutieusement pourtant pour que la chose pût échapper au regard de leur propriétaire.

« Si je procède par élimination, pensa Dickson, ce ne peut être qu'un membre du personnel qui a commis cette indiscretion inutile ; encore Soames et Topkins ont-ils assisté au dîner. La conversation de ce soir m'a appris qu'outre ces serviteurs il n'y a qu'une cuisinière et une souillon pour compléter le personnel domestique. Elles ont dû être fort occupées à leurs fourneaux. La fouille n'a pu être effectuée par Soames ou quiconque avant l'arrivée des valises, puisque ces dernières étaient intactes au moment où je suis descendu au coup de gong... »

Il se retourna vivement.

Le même bruit qui avait tant effrayé Topkins venait de se reproduire.

La première fois, Harry Dickson ne s'en était pas soucié et avait accepté l'explication d'une cavalcade de souris ; à présent, il entendait fort distinctement un grattement mais qu'on ne pouvait confondre avec l'aigre grignotement d'un petit rongeur.

Il écouta, tous les nerfs tendus, essayant de découvrir la nature exacte de l'incertaine rumeur. Elle venait du dehors et comme les tentures bougeaient légèrement, Harry Dickson supposa que la fenêtre qui se trouvait derrière était restée entrouverte.

Il prit le candélabre où quatre hautes bougies étaient fichées, le posa derrière un pan de cheminée, de façon à pouvoir rester dans l'ombre en passant derrière la tenture et y trouva en effet la fenêtre ouverte.

Le bruit qui s'était tu un instant reprenait avec plus d'ardeur.

Une mince faucille de lune montait derrière une longue haie de peupliers, ne jetant qu'une clarté avare sur l'immense parc endormi.

La fenêtre n'était pas très élevée au-dessus du sol, de telle sorte que Dickson en se penchant dehors pouvait parfaitement voir.

Deux grands yeux luisant d'un sombre feu rouge cherchaient les siens dans les ténèbres et il reconnut l'auteur du bruit.

C'était un énorme chien roux, au mufle puissant et qui, dressé de toute sa hauteur contre le mur de façade, regardait vers la fenêtre ouverte. La bête dut l'apercevoir dans l'ombre car elle gémit puis, comme s'il n'était pas celui qu'elle attendait, le gémissement se transforma en un sourd grondement de colère.

— Ami ! Ami ! murmura Dickson.

Pour toute réponse, l'animal fit un bond énorme qui le rapprocha d'une coudée à peine du rebord de la fenêtre, tandis que ses mâchoires claquaient comme celles d'un piège d'acier. L'instant d'après, il avait disparu dans la nuit.

— Hum, dit Harry Dickson tout bas, je plaindrais celui qui ferait la connaissance de ces terribles canines !

Le feu s'éteignait dans l'âtre et de quelque coups de tisonnier, il le ranima pour reprendre sa garde.

— Il n'y a pas de chien dans le domaine, disent-ils... ils ne les aiment pas. Pourquoi mentir à propos d'une chose aussi peu importante ? En tout cas, j'aurai soin d'avoir un revolver chargé sur moi en me promenant dans le parc ainsi que quelques cartouches de chevrotines, avec un pareil lascar circulant dans cette jungle en miniature !

Sa pendulette de voyage marquait onze heures ; il se mit au lit.

Un léger souffle d'air froid le réveilla : pourtant il avait fermé les fenêtres avant de se coucher.

Le vent nocturne l'avait-il ouverte ? Il fallait immédiatement repousser cette hypothèse car Harry Dickson ne négligeait jamais de s'assurer, le soir, de la parfaite fermeture des portes et des fenêtres des chambres qu'il occupait. Il entendit très distinctement les anneaux des draperies tinter au courant d'air, puis un pas léger traverser la pièce en biais et se diriger vers la cheminée.

Malheureusement les rideaux étaient si épais qu'ils créaient dans la chambre une obscurité absolue que les yeux perçants de l'occupant ne parvenaient pas à vaincre. Sans faire de bruit, il se dressa sur son séant.

Une main déplaçait quelque chose sur le marbre de la console, puis les pas résonnèrent à nouveau, très étouffés, par l'épaisseur du tapis.

Ils se dirigeaient vers le lit à présent et étaient tout proches du détective. Celui-ci sentit une présence toute voisine, il étendit la main.

Elle saisit en plein un bras nu...

Mais, au même instant, se produisit une chose qui fit que Dickson, aussi averti qu'il fût, se jeta en arrière avec épouvante.

Un cri, un rugissement formidable, un véritable hurlement de lion en furie, jaillit. Les tentures furent arrachées et la fenêtre vola en éclats.

Mais en même temps l'obscurité complète avait cessé d'être. Un peu de lumière lunaire tomba dans la chambre et Harry Dickson, médusé, put distinguer une forme humaine gigantesque se détacher devant la croisée fracassée et bondir au-dehors.

Déjà la maison s'emplissait de bruit : des portes claquèrent, on entendit la voix anxieuse et coléreuse à la fois du vieil Riderswood demander :

— Qu'y a-t-il ? Qu'arrive-t-il ?

On frappa à la porte du détective.

C'étaient Hugh et Mordaunt en pyjama, brandissant des chandeliers.

— Monsieur..., il ne vous est rien arrivé au moins ?

Harry Dickson avait réfléchi rapidement.

— Ma fenêtre est en pièces, comme vous pouvez le voir, dit-il, et tout comme vous, ce tonnerre inattendu m'a tiré du sommeil.

— Vous n'avez rien vu ? s'enquit nerveusement Hugh Riderswood.

— Non, rien mentit Harry Dickson, que voulez-vous que j'aie pu voir ?

— C'est vrai, excusez-moi..., nous nous sommes tellement effrayés ! se lamenta Hugh en considérant les dégâts d'un air terrifié.

— Il n'est rien arrivé à monsieur, au moins ? cria de loin Sir Riderswood.

— Rien, rassurez-vous, Sir, répondit le détective, mais je me

demande quel est le genre de cataclysme qui m'a valu un tel réveil.

— Il fait beaucoup de vent, opina Mordaunt et il se peut parfaitement qu'une branche d'arbre détachée ait tout provoqué. Nous verrons cela demain. Je vais vous céder ma chambre, Sir, et j'achèverai la nuit au salon.

— Je refuse, dit carrément le détective, je puis fort bien dormir la fenêtre ouverte.

— Il est trois heures passées, dit Mordaunt, dans une bonne heure le jour commencera à se lever et je ne pourrai plus dormir. Croyez-moi, acceptez l'offre que je viens de vous faire. Je descends au salon.

— Pour moi aussi la nuit est achevée, riposta le détective, si je restais avec vous à attendre l'aube au salon en fumant une pipe et en buvant un grog ? Qu'en pensez-vous, Sir Mordaunt ?

— Un grog ? murmura le jeune homme.

Hugh s'était retiré déjà et les deux hommes étaient seuls.

— Avez-vous... du whisky, peut-être ? fit Mordaunt tout bas.

— Ou du rhum.

— Venez, monsieur, mais que mon père n'en sache rien, il nous défend toute boisson forte !

Harry Dickson jeta un manteau sur sa sommaire toilette nocturne, s'empara de la gourde de rhum tout en n'oubliant ni sa pipe ni son tabac.

Il s'installèrent dans la salle à manger où flottait encore l'odeur des mets refroidis de la veille, et Mordaunt avala avec avidité la boisson offerte.

— Ah ! murmura-t-il, boire ! Quelle bénédiction ! Mais mon père ne transige pas sur ce chapitre !

— Vous menez une vie bien solitaire, Sir Mordaunt, dit Harry Dickson en savourant sa première pipe.

— Oui, absolument solitaire, répondit l'autre d'une voix sombre.

— Reprenez du rhum !

— Merci, je n'ose...

Mais tout comme Topkins, il vida avec une joie visible le gobelet tendu.

Harry Dickson avait remarqué qu'à table, le jeune homme portait une large cravate noire qui lui cachait complètement le cou.

À présent, ce vêtement lui faisait défaut et sa gorge sortait nue et blanche d'une chemise de nuit largement échancrée, et bien que la pièce ne fût éclairée que par quelques bougies hâtivement allumées, Dickson put y remarquer de vilaines et de profondes cicatrices.

— Sir Mordaunt, dit-il brusquement, je me demande avec quel monstre vous avez pu être aux prises, pour en avoir gardé de pareilles traces.

Livide, chancelant, Mordaunt se leva et cacha les stigmates d'une

main frémissante.

— Sir..., Sir..., implora-t-il, ne dites jamais que vous avez vu cela... Vous me perdriez sans rémission !

— Un chien ? continua Dickson.

L'autre se tordit les mains.

— Ne me questionnez pas, je vous en supplie, monsieur. Tenez, quand j'ai su que vous étiez l'hôte de mon père, j'ai eu d'abord un espoir fou, mais maintenant j'ai peur ! Je crains que vous ne soyez la cause de notre perte... et de la vôtre également !

— Puis-je vous être utile ? demanda Dickson avec calme, à vous-même et aux vôtres ?

Mordaunt secoua fébrilement la tête.

— Je ne le crois pas, du moins pas pour le moment... non, ne me faites plus boire, je n'y suis pas habitué et le peu de raison qui me reste, je la perdrais.

— Soit, je ne puis vous obliger à me faire confiance, répondit lentement le détective, mais vraiment, croyez-vous qu'une branche d'arbre soit cause de l'accident de tout à l'heure ?

Mordaunt lui jeta un regard éperdu.

— Non, je ne le crois pas, mais ne m'en demandez pas davantage.

— Une question encore que j'ai le droit de vous poser : y a-t-il quelqu'un en danger dans cette maison ?

Mordaunt réfléchit, les sourcils froncés.

— Non, je ne le crois pas... non, pas pour l'instant.

— Pourquoi cette restriction ?

— Il n'y a personne qui fasse la cour à Miss Addison ! dit-il d'une voix lasse.

Harry Dickson se cala dans son fauteuil.

— Un jaloux ? fit-il.

Mordaunt nia d'un mouvement énergique.

— Oh non ! monsieur Dickson, si ce n'était que cela, mais voilà que vous me forcez à parler tout de même : ici on meurt de jeter les yeux sur elle ! Un jaloux... mais qui ? Un homme ? Non, une chose indéfinie, une fatalité, une malédiction si vous aimez mieux ! Je vous en ai dit plus que je ne le puis, monsieur, mais j'ai confiance en vous.

— Un instant encore : il y a donc eu des morts dans cette maison ?

Mordaunt se voila la face.

— Trois : mes deux frères, Alfred et Nicoolas, et un ami de ce dernier qui était venu chasser ici tout comme vous. Il s'était épris d'elle...

— Et vous même ?

— Moi ? s'effraya le jeune homme.

Harry Dickson désigna du doigt sa gorge labourée de cicatrices

blanches.

— Non, rauqua le malheureux, je ne sais pas... je ne sais plus... je veux vivre, moi, je ne veux pas mourir encore...

— Mordaunt, dit froidement le détective, je suis venu ici en hôte, mais sachez que je souhaiterais y rester en tant que détective.

L'autre ferma les yeux et frémit.

— Ah ! dit-il, je commence à comprendre : c'est Robert qui vous a fait venir, il est plus peureux que nous tous, mais il est intelligent aussi... et il aime Miss Addison !

3. Prisonnier !

Pourtant les jours suivants coulèrent sans incident. On avait évité de parler de l'étrange événement nocturne, la branche d'arbre avait été mise en cause et ce fut tout.

Robert était souffrant et paraissait à peine à table à l'heure du lunch ; il était pâle, morose et toussait.

Sir Riderswood donna Soames comme compagnon de chasse au détective. Il ne fallait pas songer à tirer grand-chose de ce géant triste et taciturne, qui suivait Dickson, la tête baissée, l'œil éteint, les bras ballants et ne s'éveillant soudain que lorsqu'il croyait à la présence proche du gibier.

Aux repas, on servait à présent nombre de salmis de sarcelles, de gibelottes de lapin, de canards à la broche.

Le quatrième ou cinquième jour que le fusil du détective avait tonné sans relâche et alors que Soames était entré ployant sous un faix de poils et de plumes, le chasseur demanda au châtelain s'il ne connaissait personne à qui offrir quelques-unes des pièces.

Le vieillard réfléchit.

— Nous sommes des solitaires, vous ne l'ignorez pas, Sir, déclarait-il, et en dehors des murs nous ne connaissons pour ainsi dire personne, nous sommes loin d'y avoir des amis ou des relations : mais le Révérend Wardleton qui habite à trois mille d'ici et qui dessert la bourgade de Bolton me semble l'homme tout indiqué pour recevoir votre cadeau.

— Je comptais me rendre à Bolton pour y effectuer quelques achats et envoyer quelques lettres, répondit Harry Dickson, j'en profiterai pour faire la connaissance du pasteur.

— Soames vous y conduira avec la voiture, décida le châtelain.

Cette conversation avait eu lieu à table, au dîner, le seul repas qui se prolongeait quelque peu à Riderswood. Au nom de Wardleton, le détective remarqua un mouvement furtif et rapide de toutes les têtes et il vit les yeux de Mordaunt s'arrêter un moment sur lui, avec une angoisse mal dissimulée.

Depuis leur entretien au salon, à la pointe du jour, ils ne s'étaient rencontrés qu'aux heures des repas et n'avaient pas échangé une parole.

En regagnant sa chambre, Harry Dickson était certain que les choses ne continueraient pas de la sorte, et en effet, une heure plus

tard, quand le châtelain fut complètement endormi, un petit coup frappé à la porte lui donna raison.

— Bonsoir, monsieur Mordaunt, dit le détective en lui tendant la main... Un verre de whisky ou de rhum ?

L'autre secoua la tête en guise de refus.

— Non, non, je ne veux pas prendre goût à ces choses monsieur... Demain vous allez à Bolton ?

— Vous l'avez entendu.

— Chez Wardleton ?

— Oui, je lui apporte quelques pièces de gibier de la part de votre père.

Mordaunt eut un rire amer.

— Il ne le croira pas, dites donc hardiment que c'est vous qui lui en faites cadeau.

— Je ne vous cache pas que je serai content de voir d'autres visages autour de moi, avoua sincèrement le détective.

— J'en suis convaincu, les nôtres ne sont ni amusants ni aimables, dit Mordaunt à voix basse.

— Quel genre d'homme est ce révérend ?

— Révérend ? Ah oui, on dit le révérend Wardleton, murmura le jeune homme.

— Il ne l'est donc pas ?

— Ai-je dit cela ?

— Mordaunt, dit Harry Dickson en lui posant les deux mains sur les épaules, il y a quelques jours j'ai dû vous paraître digne de votre confiance... pourquoi ne pas continuer à me la conserver.

Pour la deuxième fois dans la soirée, le détective vit une rapide expression de terreur glisser sur le visage de Mordaunt.

— Avez-vous... parlé à Miss Addison ? demanda-t-il en frissonnant.

Harry Dickson le considéra avec étonnement.

— La singulière question, Mordaunt, vous savez bien que non !

— Alors... pourquoi...

Mordaunt Riderswood se tut et baissa la tête.

— C'est moi-même qui ai proposé de porter du gibier à quelqu'un hors du château, dit Harry Dickson pressentant la fin de la phrase. Wardleton a-t-il quelque chose à voir avec Miss Addison ?

— Taisez-vous ! supplia l'autre en posant une main froide comme marbre sur la bouche de Dickson, vous dites des choses épouvantables.

Comme dans un rêve halluciné, le jeune homme continua :

— Ils ont dû prévoir que vous feriez cette demande, peut-être que vous en avez parlé à Soames, et maintenant on vous envoie chez Wardleton.

Harry Dickson se pencha vers lui.

— Ceux qui sont morts... vos frères et un de leurs amis... sont-ils décédés au château ? demanda-t-il.

Mordaunt recula avec effroi.

— Non... non, pas ici, monsieur, n'oubliez pas que chez nous, on a peur de la mort et horreur du sang !

— Qui est Wardleton ? répéta Harry Dickson.

— Je ne l'ai jamais vu et eu si rarement entendu parler, mais méfiez-vous.

Il se leva et hésita avant de partir.

— Je n'aurais pas dû venir, mais je ne voudrais pas qu'il vous arrive du mal, monsieur. Pourquoi ne partez-vous pas demain, alors que vous en aurez l'occasion ?

— Sans voir le Révérend Wardleton ?

— Oh quant à cela, oui, monsieur !

— Si je comprends entre les mots, Mordaunt, je ne pourrais pas partir d'ici comme je le voudrais ?

D'un lent signe de tête, le jeune homme approuva.

— Suis-je considéré comme prisonnier à Riderswood ?

— Oui, murmura Mordaunt les dents serrées, oui... mais on suppose que vous ne le savez ni ne le sentez. Mais demain, il vous sera facile de vous faire conduire d'abord par Soames à la Double Croix et de l'y faire boire : il adore boire, lui aussi. Quand il sera ivre, ce qui arrivera fatalement, filez sur Norwich et ne revenez jamais !

— Je ferai peut-être tout cela excepté fuir vers Norwich... au contraire, je reviendrai ici !

— Malheureux homme !

— Mais comprenez donc, Mordaunt, que si je ne donnais plus signe de vie, mes amis de Londres s'effareraient et qu'une nuée de détectives et de policiers s'abattraient sur Riderswood !

Mordaunt haussa les épaules avec un peu de pitié.

— Et le marécage qu'en faites-vous ? Un chasseur trop audacieux y trouve si facilement la mort ! Non, sauvez-vous avant qu'il ne soit trop tard.

— Ainsi, on se défie de moi ?

— Peut-être, mais même dans ce cas on ne vous ferait aucun mal.

— Bien... et pourquoi m'en ferait-on ?

— Avez-vous vu Miss Addison ?

— Puisque je vous répète que non ! s'impatiente Harry Dickson.

— Et... vous ne pensez pas à elle... vous n'en êtes pas amoureux ?

Le détective faillit partir d'un éclat de rire.

— Mais jamais de la vie, mon cher garçon !

— Dans ce cas, murmura Mordaunt en le regardant en face, pourquoi avez-vous caché des cheveux d'elle dans une de vos valises ?

Le détective prit une pose attentive. Décidément les choses se

compliquaient.

— Cela ferait deux fois qu'on fouille mes bagages, dit-il, et qui effectue cette belle besogne, Mordaunt ?

— Je vous jure que je n'en sais rien, mais je sais que les cheveux ont été trouvés, il ne faut pas m'en demander davantage, je ne vous répondrais pas.

— Trouvés c'est possible, dit tranquillement le détective, mais cela ne signifie pas que c'est moi qui les y ai mis !

— Pas possible ! balbutia Mordaunt.

— Mais c'est ainsi. Il y a donc quelqu'un qui voudrait compromettre Miss Addison...

— Oh ! Miss Addison, cela lui est bien égal, non, monsieur il y a quelqu'un qui veut vous perdre !

— Votre père, Sir Riderswood ?

— Oh non ! mais le mauvais esprit qui plane ici sur toutes les choses.

— Voilà qui manque de précision, mon ami ! Pourtant c'est votre père qui m'envoie chez Wardleton !

— Mon père est assez intelligent pour penser comme moi, que vous profiterez de cette occasion pour ne plus revenir.

— Dans ce cas, il voudrait me sauver ?

— Vous l'avez dit !

— Et pourquoi ne me le dit-il pas ouvertement ?

— Impossible ! gronda Mordaunt avec une obstination presque rageuse.

— À demain, Mordaunt, dit Harry Dickson, mais je vous le confesse d'ores et déjà : je ne suis pas homme à m'arrêter à mi-chemin d'un mystère !

— N'allez pas chez Wardleton ! répéta Mordaunt Riderswood en s'en allant.

— J'y penserai... bonne nuit !

Une fois seul, le détective resta quelque temps à regarder le parc noyé de ténèbres et maigrement éclairé par la lune montante. Mais aucun chien ne sortit des halliers et la nuit qui suivit se passa sans vitres brisées et sans apparition déconcertante.

*

* *

Pour la première fois, Dickson déjeuna seul, dans une salle à manger déserte où un unique couvert avait été mis. Ce ne fut pas Topkins qui servit le thé mais Soames.

— Soames, dit le détective, je crois que nous sommes de sortie aujourd'hui.

— Je regrette de contredire monsieur, répondit le domestique en versant le breuvage fumant dans la tasse de l'hôte, mais nous n'irons

pas à Bolton aujourd'hui.

— Très bien, je me passerai de votre compagnie, Soames et j'irai seul.

— Le gibier a été envoyé dès ce matin au Révérend Wardleton, Sir.

— Ah... eh bien, je me contenterai d'aller à La Taverne de la Double Croix et je me passerai de faire la connaissance du pasteur.

— La voiture ne pourra pas être attelée. Sir !

— N'importe, j'irai à pied, une course de quelques miles ne m'effraie pas !

— Sir Riderswood m'a donné des instructions pour vous conduire dans un coin du parc, où les perdrix abondent. Il vous souhaite une belle chasse. Sir !

— Elle sera pour demain, Soames. Aujourd'hui, je vais à Bolton.

— Non, Sir !

— Comment dites-vous ?

— J'ai dit : non. Sir !

Harry Dickson repoussa sa tasse et alluma une cigarette.

— Dois-je comprendre que je suis prisonnier ?

— Ce sera comme vous l'entendez, Sir !

— Je désire voir Sir Riderswood.

— Ce n'est pas possible, Sir.

— Ou l'un de ses fils !

— Cela également ne pourra se faire, Sir ! Maintenant que monsieur a achevé son déjeuner, puis-je le prier de me suivre ?

— Je ne désire pas chasser !

— Je dois ajouter que monsieur ne sera autorisé à chasser que s'il donne sa parole d'honneur de ne pas employer son fusil contre le serviteur qui sera chargé de l'accompagner.

— Dans ce cas, je me passerai de ce plaisir !

— Très bien, Sir. Voulez-vous me suivre ?

— Vous suivre... je ne puis donc rester au château ?

— Monsieur l'a bien deviné : il habitera désormais un pavillon très confortable situé de l'autre côté du parc et j'aurai l'avantage de l'y servir.

Harry Dickson fit celui qui se résignait.

— Je n'y comprends rien, mais j'obéis à la loi du plus fort. À propos, Soames, savez-vous que ceci s'appelle de la séquestration et que la justice de votre pays punit ce crime des travaux forcés.

— Je remercie monsieur de me le rappeler, mais je le savais !

— Vous avez rarement parlé autant dans votre vie, n'est-ce pas, Soames fit ironiquement Harry Dickson.

— Monsieur a parfaitement raison, répondit le géant en saluant.

— Et mes valises ?

— Elles sont déjà en route, Sir.

Tout à coup Harry Dickson éclata d'un grand rire :

— Pourquoi ne me demandez-vous pas mon revolver, Soames ?
ricana-t-il.

— Monsieur peut le garder, puisqu'il n'est pas chargé.

— Le coup classique alors, on a donc tout prévu, mon ami ?

— Monsieur ne pourrait mieux dire !

— Voilà mon revolver, Soames. En effet, son chargeur est vide. Je vous l'offre, mon ami.

— Monsieur est trop bon.

Ils cheminaient à présent à travers le parc, tournant le dos au château qui paraissait complètement désert.

Le temps était gris et tournait à la pluie et une brume laiteuse noyait la lointaine perspective forestière. Soames indiquait le sentier à suivre à travers la jungle des broussailles, marchant sur les talons de son prisonnier.

Harry Dickson observa qu'ils empruntaient un chemin encore inconnu, conduisant à travers une pinède noire et sinistre, puis par des futaies serrées. De temps à autre il vit des luisances d'eau à travers les massifs d'arbustes, comme si l'on suivait le cours méandreux d'une rivière. Il ne disait plus mot et son gardien ne paraissait guère d'humeur liante ; il avait repris son attitude des jours précédents : yeux vagues, bras ballants, démarche lourde.

« On a changé d'avis, pensa le détective, ou bien Sir Riderswood a abandonné son désir de me laisser fuir les lieux, sous je ne sais quelle influence. »

Tout à coup, ils débouchèrent dans une petite clairière, au fond de laquelle se dressait un cottage de jolie apparence, une véritable maison de contes de fée.

— Ceci sera donc ma prison ? s'enquit Harry Dickson.

— Ce sera comme monsieur voudra l'appeler.

— J'y serai enfermé ?

— Seulement pendant le peu de temps que je devrai laisser monsieur seul, dans le cours d'une journée.

Harry Dickson eut un geste approbateur en entrant dans son nouveau domicile. Les pièces en étaient ordonnées et meublées de la manière la plus satisfaisante – et n'eût été la présence d'épais barreaux d'acier devant les fenêtres, la maison n'aurait pas mérité le nom odieux de prison.

— À défaut de chasser, monsieur pourra pêcher, dit Soames, la rivière est proche et très poissonneuse.

— J'y songerai, Soames, à présent laissez-moi.

— Monsieur n'a-t-il pas besoin de mes services pour le moment.

— Pas du tout, mon ami.

— Dans ce cas, je m'éloignerai pour un peu de temps. Je demande pardon à monsieur de devoir l'enfermer.

Le détective entendit un bruit de serrures fermées et par la fenêtre, il vit Soames s'enfoncer de son pas égal dans les fourrés.

Le cottage se composait de cinq belles pièces, presque luxueusement aménagées, en tout cas, bien plus belles et plus modernes que le château lui-même.

Une petite chambre plus simple semblait être dévolue au gardien.

Après une brève inspection, le détective se rendit compte qu'il était aussi bien gardé dans ce home forestier qu'un détenu dans une cellule forte de Newgate ou de Pentonville.

— Seulement, murmura-t-il, Soames et ses maîtres semblent avoir oublié quelque chose.

Il tira un gros stylo de sa poche, et en fit glisser la fine couche d'ébonite : un cylindre d'acier bleu parut, auquel le détective adapta un étui à cigarettes d'un aspect débonnaire, tandis qu'un briquet curieusement allongé se glissa dans ce dernier.

— Avec un pareil compagnon, murmura-t-il, je suis seul à décider si cette captivité se prolongera ou non !

4. Un autre prisonnier

Deux jours durant, cette captivité ne présenta rien de particulier. Soames était un gardien attentif et vigilant, mais respectueux et serviable et il s'avéra même fort bon cuisinier.

Il accompagna son prisonnier jusqu'au bord de l'eau et lui indiqua des endroits de pêche excellents.

Harry Dickson jeta quelques lignes, prit des tanches, une belle carpe et du goujon autant qu'il voulut. Il semblait s'être résigné à son sort et cessa d'accabler son geôlier de questions, comme il l'avait fait le premier jour.

Le matin de la troisième journée, Soames frappa à sa porte de bonne heure en s'excusant de le tirer de son sommeil.

— Monsieur devra rester seul aujourd'hui, lui dit-il à travers la porte, mais j'ai pris mes dispositions pour que monsieur ne manque de rien pendant mon absence. Monsieur trouvera le déjeuner servi, de la viande et de la volaille froide. Je serai de retour dans la soirée afin que monsieur puisse avoir au moins un repas chaud dans la journée. Excusez-moi !

Il pleuvait à verse et la forêt ambiante était pleine d'une grande rumeur d'eau courante et de vent.

Harry Dickson s'installa avec une pipe et des livres sur le cosy et y passa quelques heures dans un douce farniente absolu.

Vers l'heure de la méridienne, comme il s'apprêtait à se rendre dans la salle à manger où un lunch froid était servi, il vit soudain une ombre tomber devant lui sur le carrelage et leva vivement les yeux vers la fenêtre grillée.

Un visage se pressait contre les barreaux et essayait de regarder à travers l'épaisse trame des rideaux de mousseline.

Le détective reconnut Miss Louisa Addison. Vivement il souleva la fragile barrière et plongea du regard dans les yeux bleus de la jeune fille.

Il fut surpris de les voir remplis d'angoisse et de crainte.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à haute voix.

À travers le verre, la voix de Miss Louisa lui parvint assourdie :

— Vous ne me direz pas que vous ne pouvez pas vous enfuir, si vous le voulez !

Le détective sourit ironiquement.

— Vous avez parfaitement raison, mademoiselle.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ? demanda-t-elle avec impatience.

— Cela ne regarde que moi !

Les yeux bleus devinrent noirs de colère.

— Non, cela me regarde aussi... Sortez de cette hideuse maison, j'ai besoin de vous, Harry Dickson !

— Pourquoi ?

— Pour empêcher Hugh et Mordaunt de faire des bêtises !

— Où sont-ils ?

— Tout près d'ici : il veulent vous délivrer, mais ils y laisseront la vie !

Harry Dickson la fixa longuement.

— Soit, je vais venir !

— Voulez-vous une lime pour scier les barreaux ? J'en ai emporté une, et je vais briser un de ces carreaux.

— C'est absolument inutile, Miss Addison, veuillez seulement patienter quelques minutes devant la porte d'entrée.

— Mais elle est défendue par trois serrures au moins !

— Bah, attendez-moi tout de même !

Le détective traversa la hall, avisa les lourdes serrures et ricana :

— Naïfs... comme si l'on enfermait Dickson contre sa volonté !

L'innocent canif qu'on lui avait laissé se transforma soudain entre ses doigts habiles en un parfait outillage de cambriole.

Des déclics secs claquèrent, des vis sautèrent hors de leurs alvéoles, une forte plaque chromée céda comme une feuille de carton-pâte, et tout simplement, la porte s'ouvrit.

— Vous êtes un rude gaillard, Harry Dickson ! dit la jeune fille.

— Que me voulez-vous maintenant, Miss ?

— Que vous me suiviez au pas de course !

Elle s'élança dans la forêt, ne se souciant guère des branches basses lui fouettant le visage, ni des profondes fondrières barrant les pistes forestières. Le taillis s'éclaircit et Harry Dickson vit qu'elle courait droit vers la rivière.

Bien qu'il fût un champion de la course pédestre, Dickson eut fort à faire pour la suivre. Tout en approchant de l'orée du bois, il lui semblait percevoir de plus en plus clairement un bruit cadencé de rames.

Soudain un cri d'alarme déchira l'air.

— Hugh... prenez garde !

Le détective reconnut la voix de Mordaunt, mais à cet appel Miss Louisa répondit par un autre à l'adresse de son compagnon.

— Arrivez vite, Dickson !

Ils bondirent hors du taillis et se trouvèrent à trente pas de la berge de la rivière, devant un spectacle peu ordinaire.

Dans une barque que le courant emportait, Hugh était debout, livide et tremblant, maniant un lourd aviron qu'il faisait tourner dans l'air, au-dessus de quelque chose qui nageait vigoureusement vers lui.

De l'autre côté de l'eau, Mordaunt tout aussi pâle faisait des gestes désespérés.

Presque en même temps, ils virent arriver le détective et sa compagne, et tournèrent vers eux des yeux remplis de terreur.

— Harry Dickson ! cria Miss Louisa... S'il monte à bord, Hugh est perdu !

— Qui donc ?

Mais il ne dut pas attendre la réponse : une énorme bête, au mufler féroce fonçait dans une nage de requin vers la barque et s'apprêtait à l'attaquer. Il reconnut le chien qui, la nuit de son arrivée à Riderswood, avait brusquement surgi de la nuit, et se rendit compte qu'un pareil adversaire aurait vite raison du pauvre Hugh.

L'aviron retomba... manqua le monstre et alla se perdre au loin dans la rivière.

— Il est perdu ! hurla Miss Louisa.

— Non ! rugit le détective en braquant son revolver.

Deux détonations retentirent et la bête, frappée en plein crâne, fit un tel bond qu'elle sortit à moitié hors de l'eau.

Elle y replongea lourdement, tandis que l'onde se teignait de sang.

— Mort..., gémit la jeune fille, vous avez tué le loup rouge. Oh ! qu'allons-nous faire à présent ?

Au lieu de pousser des cris de délivrance, les trois étranges personnages semblaient frappés de stupeur et de crainte, ce qui ne manqua pas de surprendre Harry Dickson.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas tué ? Demanda-t-il ?

Miss Addison se tordit les mains.

— Vous ne pouvez pas savoir... Oh, allez-vous en maintenant, monsieur Dickson, tâchez de gagner le mur d'enceinte et de l'escalader, puis fuyez... fuyez aussi vite que vous pourrez, quittez la région, retournez à Londres ! Mais, mon Dieu, faites vite, je vous en conjure.

Hugh s'était emparé de la seconde rame et, en godillant, avait traversé la rivière et rejoint son frère.

— Fuyez, monsieur Dickson ! implorèrent-ils à leur tour.

— Soit ! leur cria le détective, mais j'emmène Miss Addison avec moi !

Il les vit chanceler.

— Non... non, ne faites pas cela, ce serait trop terrible !

— Dans ce cas, vous viendrez avec moi, je vous ferai sortir tous les trois de cet enfer, m'entendez-vous ?

Sa parole décidée fit-elle son effet ?

Miss Addison recula comme une petite bête apeurée et les deux frères, sans mot dire, sautèrent dans la barque et retraversèrent le cours d'eau.

Quand il furent réunis, Harry Dickson s'adressa à Mordaunt.

— Que signifie tout ceci ? demanda-t-il brièvement.

Le jeune homme secoua la tête.

— Ne nous demandez rien, monsieur Dickson, le temps n'est pas aux bavardages. Il nous faut gagner le mur d'enceinte sans rencontrer personne.

— J'ai encore cinq balles à placer ! répondit sarcastiquement le détective, et je vous jure qu'elles ne sont pas toutes destinées à des chiens ou à des loups.

— Tuer ! gémit Hugh... toujours tuer... du sang et encore du sang !

— Venez ! dit Miss Addison.

Mais soudain elle fut saisie d'un frisson violent, ses yeux s'écrouillèrent, elle se prit la tête dans les mains et poussa un rire strident.

— Du sang... du sang... Allez-vous en, triples imbéciles que vous êtes !

Se retournant brusquement, elle courut vers la rivière, s'y jeta et avec des brasses puissantes, gagna l'autre rive où elle disparut dans les taillis, en poussant une fois de plus son rire dément.

Mordaunt avait saisi violemment la main du détective et l'entraînait.

— N'essayez pas de comprendre, monsieur Dickson... il n'en est plus temps, sauvez-vous... laissez-nous avec notre malédiction ! Mais courez donc !

Vaincu par l'âpre volonté que cette voix reflétait, Dickson obéit.

Ce fut une course échevelée à travers des massifs de buissons et des futaies, Mordaunt entraînant toujours son compagnon, Hugh suivant d'un pas accéléré.

Enfin la sylve perdit sa densité coutumière et, au fond d'une étendue herbeuse, la muraille parut.

— Pourriez-vous la franchir ? demanda Mordaunt en tremblant.

Harry Dickson fronça les sourcils, car la barrière de pierre était singulièrement lisse, mais Hugh le prit par le bras.

— J'ai apporté une corde... hâtez-vous !

Dickson s'en empara, elle était terminée par un grappin de fer.

— Ce sera un jeu d'enfant, affirma-t-il, passez le premier, monsieur Hugh.

— Non répondit sombrement l'aîné des Riderswood, non... je ne pourrais m'enfuir, mais que Mordaunt aille avec vous, s'il le veut.

Mordaunt hésita.

— Non, murmura-t-il enfin, ma place est ici, je ne puis m'en aller... oh, monsieur Dickson, vous êtes venu vers nous comme un sauveur, mais vous n'avez pas pu réussir, voyez-vous il faut nous laisser à notre malheur. Si vous voulez tout de même faire quelque chose pour les infortunés qui vivent ici, oubliez tout cela, tout... tout, entendez-vous ?

— Cela, je ne puis vous le promettre, je pars... mais je continue à veiller !

— Halte !

Tous trois se retournèrent avec effroi.

Soames était là, comme jailli du sol même. Il tenait en main une énorme massue, qui ne semblait pas peser bien lourd dans sa poigne géante.

— Monsieur doit retourner d'où il est venu, dit-il.

— Les mains en l'air, Soames !

Pour toute réponse, le domestique leva sa lourde arme.

Le revolver du détective cracha une brève flamme et la massue roula sur le sol, tandis que Soames grimaçait de souffrance.

— J'aurais pu vous tuer, Soames, dit Harry Dickson, et j'ai été bon prince en vous logeant simplement une balle dans le gras du bras. Restez tranquille !

— Nous retournerons avec Soames, dirent Hugh et Mordaunt.

Il encadrèrent le blessé et s'en allèrent brusquement sans tourner la tête, laissant Harry Dickson devant le mur où pendillait la corde salvatrice.

Cinq minutes plus tard, le détective courait bien plus qu'il ne marchait sur la route de Bolton.

Comme il voyait au loin poindre les premiers toits du hameau, il lui sembla entendre un roulement de voiture.

D'un bon, il se jeta derrière un gros buisson d'épines et s'y blottit, en dépit du mauvais accueil que lui firent les durs piquants de ces végétaux féroces. Il y était à peine qu'il aperçut un véhicule tourner à toute vitesse le virage en amont et reconnut la voiture du château.

Lancée à toute allure, elle le dépassa bientôt – et il put constater que c'était le jeune Robert Riderswood qui la conduisait.

« Tiens, se dit-il, Robert n'est donc plus malade ? Je n'ai jamais eu l'occasion de m'entretenir avec lui, bien que ce fût à son invitation que je me sois rendu au château ».

À peu de distance s'élevait une légère éminence qui dominait la plaine ; Harry Dickson s'y rendit en effectuant un crochet pour ne pas devoir emprunter la route et y trouva un poste d'observation excellent entre les conifères nains recouvrant la petite colline.

De là, il distinguait très bien la voiture continuer sa route.

« Eh... il ne va donc pas au village ? » se dit-il en la voyant prendre un chemin de traverse serpentant à travers les friches et les champs de genêts.

Il la suivit du regard jusqu'au moment où une série de haies naturelles la dissimula à ses yeux.

— Je me demande où il peut se rendre, murmura-t-il, de ce côté, il n'y a que le grand marécage que personne ne fréquente ni n'approche.

Le soir tombait lentement. Des écharpes de brume se levaient, noyant petit à petit les terres ; les ombres s'allongeaient démesurément. Une bande de courlis criaient au ras du sol et un butor chevronné, esseulé, hurla lamentablement.

Harry Dickson s'orienta attentivement puis, coupant à travers la lande, marcha, environné de brouillard, montant vers les haies derrière lesquelles la voiture avait disparu.

Sous ses pieds, la terre devenait moins ferme et, par-ci, par-là, luisait l'eau verdie des premiers marigots, avant-postes du marécage voisin.

Il approchait des haies quand il entendit le hennissement plaintif d'un cheval, ce qui provoqua chez lui un geste de satisfaction.

— La voiture doit être garée là-bas, murmura-t-il, je vais donc pouvoir m'expliquer avec le jeune Riderswood.

Les haies n'étaient que de hauts fusains et de viornes, donc faciles à traverser. Après quoi, Dickson s'arrêta passablement étonné. Le marécage s'étendait devant lui, palide et immense, ses eaux immobiles nacrées par les lueurs du couchant ; mais presque au bord, une longue maison basse, cette fois entourée de haies d'épines épaisses et redoutables se trouvait comme assise. Elle semblait inhabitée, car aucune fumée ne sortait de la cheminée et pas une lumière ne brillait aux fenêtres.

Le détective en fit le tour.

Le cheval ne hennissait plus et aucun signe de vie ne se manifestait.

« Serait-il déjà parti ? » se demanda-t-il en pensant à Robert.

La grille qui était en bois solide était fermée et une multiple rangée de ronces artificielles en défendait l'escalade. Il fallut du temps à Harry Dickson avant de découvrir, dans la pénombre, une brèche suffisamment praticable dans la haie pour se glisser dans la cour.

En tapinois, il marcha vers la maison, mais en trouva portes et volets clos.

Tout à coup il dressa l'oreille : un gémissement étouffé lui était parvenu. Bientôt les plaintes se précisèrent : c'était à la fois des murmures de souffrance et de lourds sanglots. Il n'hésita plus : son rossignol de fortune fonctionna dans la serrure de la porte et il entra.

Une affreuse odeur de moisissure le saisit à la gorge, un véritable remugle d'abandon et de décrépitude.

Il regretta fort l'absence de sa lampe électrique de poche. Sous les dernières lueurs du jour tombant par les vitres non protégées par des volets de bois, il s'avança à la découverte. Un plancher vermoulu cria sous ses pas et, aussitôt, une voix suppliante se leva dans l'ombre :

— Monsieur Robert, venez-vous me délivrer maintenant ?

— Au diable, murmura le détective, c'est l'ami Topkins qui est là.

Puis d'une voix haute, il appela :

— Topkins, où êtes-vous ?

— Qui est là ? fit la voix angoissée du domestique.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ?

— C'est monsieur... monsieur Dickson ? Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour vous délivrer mon ami, si vous me dites où vous êtes !

— Dans la cave, monsieur, mais laissez-moi... Monsieur Robert m'a promis de revenir me chercher... Je préfère que vous me laissiez ici !

— Sans blague ? C'est ce que nous verrons !

Le détective gratta une allumette et à sa brève lumière fut assez heureux de découvrir, à portée de sa main, une grosse lanterne d'écurie abondamment fournie d'huile.

La trouble clarté de cette lampe lui fut des plus utiles pour découvrir l'étroite porte conduisant à une cave peu profonde où l'infortuné Topkins se morfondait.

— Comment, vous êtes enchaîné ? s'écria le détective.

Topkins gémit lugubrement.

— Laissez-moi, monsieur... Vous n'êtes donc pas parti ? Non, non ne me délivrez pas, cela serait terrible pour moi !

Mais Harry Dickson ne l'écoutait plus. D'une simple pesée de son outil d'acier, il avait fait sauter les cadenas fermant les chaînes du captif et, d'une main douce mais ferme, il le mit debout. L'homme semblait très faible et tenait à peine sur ses jambes.

— Comment, vous êtes blessé ? interrogea le détective en voyant le cou du domestique barbouillé de sang.

Topkins eut un mouvement de frayeur.

— Non, non ce n'est rien, je me suis blessé moi-même en voulant me défaire de ces chaînes.

Le détective leva la lanterne et fit tomber la lumière en plein sur le visage de Topkins.

— Vous mentez, mon ami, à moins de vous être mordu vous-même, vous n'auriez pu vous infliger une pareille blessure.

— Monsieur, sanglota le valet, ayez pitié de moi... Laissez-moi, allez-vous-en, ne dites jamais à personne que vous m'avez vu et que je vous ai parlé, je vous jure que ce serait épouvantable !

Harry Dickson le considérait en silence : lentement, très lentement, une vague lumière commençait à se lever dans son esprit.

— À qui est cette maison ? demanda-t-il brusquement.

— À... au Révérend Wardleton.

— Où est-il maintenant ?

— Je ne sais pas, il est parti, il n'y a pas longtemps avec monsieur Robert sans doute.

— Pourquoi avez-vous été emprisonné ici ?

— J'ai été puni !

— Et pourquoi donc, mon ami ?

— Parce que... j'ai bu, Sir, parce que j'ai bu le rhum de votre gourde, pleura Topkins.

— Il vous est donc si sévèrement défendu de boire de l'alcool au château ?

— Oh oui, monsieur !

— Je vais partir, Topkins, voulez-vous me suivre à Londres ?

L'homme manifesta un effroi soudain.

— Non, non, jamais... je veux rester ici, je veux retourner au château !

Dickson siffla légèrement entre les dents.

— Topkins, dit-il doucement, vous ne préféreriez pas plutôt retourner là-bas où vous savez, mon ami ?

Le domestique poussa un gémissement lugubre, mais ne répondit pas.

— Là-bas, au-delà du marécage, il y a le pénitencier de Larkmoor, continua Dickson, vous vous en êtes enfui et vous avez trouvé asile au château, vous et Soames et peut-être d'autres encore. Eh bien ! Topkins ou quel que soit votre véritable nom, je m'engage à faire en sorte que le pénitencier ne vous reprenne plus.

— Oh, murmura le domestique, vous feriez cela, vous ?

— Oui, mais à condition que vous m'aidiez à résoudre le mystère de Riderswood !

Topkins poussa un véritable cri de terreur.

— J'ai peur... j'ai peur...

— J'ai tué le loup rouge aujourd'hui.

— Doux Jésus ! cria l'ancien forçat, et vous êtes encore en vie ?

— Et je veux savoir qui chante si merveilleusement au château !

Topkins trépigna comme un fou.

— Non, non, plutôt retourner au bagne, plutôt...

Il n'acheva pas sa protestation passionnée. Son visage hagard se tourna vers la fenêtre en œil-de-bœuf qui éclairait la pièce où ils se tenaient. Harry Dickson n'eut que le temps de se jeter en arrière : le verre vola en éclats et une barre de feu jaillit à l'intérieur.

Topkins tomba lourdement sur le sol et ne bougea plus.

5. Le diabolique mystère

Harry Dickson courait.

Il fuyait sous l'affreuse impression qu'une armée invisible était à ses trousses et le pourchassait impitoyablement. Une demi-douzaine de balles, tirées de main de maître, avaient sifflé à ses oreilles ; il avait entendu des appels singuliers, puis un bruit de course, puis d'autres détonations avaient claqué.

À un certain moment, un galop monstrueux avait retenti à quelque distance et il avait vaguement entrevu une forme immense et sinistre dans le brouillard.

Il avait tiré.

Un rugissement effroyable avait éclaté, celui de la nuit du cauchemar. Puis tout était retombé dans le silence.

Il ne lui restait que trois balles qu'il lui fallait ménager.

Il courait, entouré des murs mouvants du brouillard, bénissant pourtant ce dernier qui, tout en lui masquant sa route, le cachait aux regards de ses ennemis.

Tournait-il le dos au marécage ?

Il voulait l'espérer, car s'il s'engageait dans ces terres incertaines, c'était la mort la plus hideuse qui l'attendait, celle de l'enlissement parmi les boues mouvantes du marais.

Dans sa fuite, il réveillait des oiseaux aquatiques blottis au milieu des touffes de sagittaires et de lentisques. Il les entendait piailler aigrement, se plaindre avec des voix quasi humaines.

Le poursuivait-on encore ?

Il s'immobilisa et n'entendit que le sifflement de son haleine et c'est alors qu'il sentit la douleur sourde lui lancer le côté.

Il glissa sa main sous sa chemise et la retira humide et poissée de sang : un ricochet de balle l'avait atteint... Si ses forces le trahissaient, il tomberait aux griffes de ses mystérieux adversaires hantant la nuit du marécage.

Tout à coup, il frémit et serra nerveusement la crosse de son arme.

Des voix parlaient dans la brume, des ordres étaient lancés d'un ton bref de commandement – et une soudaine clarté blanche déchira les voiles du brouillard.

Il était perdu : on le cherchait à l'aide d'un puissant projecteur.

Trois balles lui restaient, il se figea, cherchant une cible.

Brusquement, la lumière tomba en plein sur lui et l'aveugla.

— N'avancez pas ! hurla-t-il, ou je tire !

— Non, non... ne tirez pas...

Rêvait-il ? Son cerveau martyrisé par la lourde énigme de Riderswood lui jouait-il ce tour ultime ? Mais non... cette voix... et puis cette autre !

— Tom... Tom Wills ! Goodfield !

Un double cri de joie retentit et Dickson sentit des mains amies presser les siennes : Tom Wills et Goodfield, le superintendent de Scotland Yard, inquiets de ne pas avoir reçu de ses nouvelles, étaient venus à Bolton et le soir même s'étaient dirigés vers le château. En cours de route, égarés par le brouillard, ils avaient été sur le point de rebrousser chemin, quand ils avaient entendu le bruit de la fusillade et étaient accourus.

— L'Auberge de la Double Croix n'est qu'à deux miles, dit joyeusement Goodfield, nous allons boire quelque chose de chaud et nous reposer.

— Je ne me reposerai pas avant d'avoir mis fin à un mystère hallucinant. Il y a déjà un mort à venger et peut-être déjà un autre ! répondit Harry Dickson avec une sombre énergie.

Ah ! comme la salle enfumée de la taverne perdue lui sembla belle et accueillante, et avec quelles délices, il avala le grog épicé et brûlant qu'on lui servit.

Mais, il n'entendait nullement, malgré sa fatigue, se livrer aux douceurs de cette fruste Capoue.

— Monsieur, demanda-t-il à l'aubergiste, Bolton est bien petit et vous devez y connaître tout le monde. Qui est, je vous prie, le Révérend Wardleton qui habite une maison proche du marécage ?

L'aubergiste ouvrit de grand yeux.

— Wardleton ? Heu... je crois bien qu'il y a de nombreuses années un pasteur de ce nom a occupé cette demeure, mais il est mort ou parti... et cette vilaine bicoque est absolument inhabitée depuis. Et pour cause, elle tombe complètement en ruine et aucun chemin praticable n'y conduit plus.

— Aha ! Qui est l'officier de l'état civil du village ?

L'aubergiste sourit.

— C'est moi-même, Sir, Nathaniel Trent, pour vous servir !

— Cela tombe à pic, monsieur Trent, pouvez-vous me donner des renseignements sur les gens du château de Riderswood ?

L'aubergiste secoua la tête.

— De loin en loin, un de leurs domestiques, je crois qu'il se nomme Soames, est venu ici pour boire un verre, mais il n'est ni liant ni causant. Des autres habitants je ne sais rien, car on ne les voit jamais.

— Pourtant, ils doivent être inscrits sur vos registres ?

Une lueur d'orgueil parut dans les yeux de Nathaniel Trent.

— Mon registre est tenu à jour ! dit-il fièrement, je vais vous l'apporter.

Harry Dickson le feuilleta et soudain son front se plissa.

— N'avez-vous jamais vu Lady Riderswood, monsieur Trent ?

— Jamais, Sir !

Harry Dickson se tourna vers Goodfield qui l'écoutait en silence.

— Mon vieux Good, fit-il, vous qui êtes un vieil enfant de Londres, le nom de Big Mariedl, ne vous rappelle-t-il rien ?

Le policier se gratta le menton.

— Eh, sans doute... sans doute... je ne connais que cela et encore...

Il se donna tout à coup une large et sonore claque sur la cuisse et, les yeux rieurs, se mit à parler avec volubilité.

Quand il eut terminé, Harry Dickson lui serra vigoureusement les mains.

— Grâce à votre solide mémoire, mon cher Good, tout va devenir clair comme de l'eau de roche dans ce gouffre de ténèbres.

Il adressa un signe à l'aubergiste.

— Votre maison qui est en même temps la maison communale du village est raccordée au téléphone, sans doute ?

— Certainement, Sir !

— Cela va faciliter notre besogne, déclara le détective en se frottant les mains. Veuillez demander la direction du pénitencier de Larkmoor à l'appareil, monsieur Trent.

Quelques minutes plus tard, on répondit à l'appel.

— Ici Harry Dickson, monsieur le directeur, je suis aux côtés du superintendant de Scotland Yard à Londres. Avez-vous eu de fréquentes évasions ces dernières années ?

— Hélas, je suis obligé de vous répondre par l'affirmative, monsieur Dickson, répondit le fonctionnaire.

— Jamais, vous n'avez repris les fugitifs ?

— Cela aussi je l'avoue, à mon regret.

— Vous avez, je crois, pleins pouvoirs sur la région des marécages environnants, comme un chef de district ?

— Absolument !

— Veuillez m'envoyer demain à l'aube, à L'Auberge de la Double Croix à Bolton, un détachement de douze gardiens armés, cela va-t-il ?

— Certainement, Sir, comptez-sur moi !

— À demain, murmura Harry Dickson en regardant par la fenêtre noire de nuit, dans la direction du mystérieux château de Riderswood.

Harry Dickson et ses amis finissaient de déjeuner quand un bruit de pas cadencés leur apprit l'arrivée du détachement demandé. C'étaient douze solides gaillards, portant l'uniforme sombre des gardiens, armés de carabines et de revolvers.

— J'espère que nous n'auront pas à verser une goutte de sang, dit Harry Dickson, bien que la journée pourrait être chaude.

— Irons-nous de ce pas rendre une visite à Sir Riderswood ? s'inquiéta Goodfield.

— Nous irons d'abord à la maison du marécage, répondit Harry Dickson.

Ils la trouvèrent sale et tombant en ruine comme Trent l'avait annoncé, la grille de bois et la porte ouvertes. Sur la plus haute marche de l'escalier des caves, gisait le cadavre du malheureux Topkins.

— Le reconnaissez-vous ? demanda Dickson aux gardiens.

— C'est Tad Butler, crièrent-ils, un type qui avait encore vingt ans à tirer... pas un mauvais diable au fond, il a pris le large, il y a trois ans environ... Pauvre Tad, il ne méritait pas une mort pareille. Non, il n'était pas méchant.

— En avant ! ordonna le détective.

Un matin clair et ensoleillé se levait sur le marais et sur la lande ; des bandes de vanneaux miaulaient haut dans le ciel bleu, des cols-verts, le cou tendu, voyageaient par trois au ras de l'eau miroitante, des bécassines fuyaient en croquetant et des jacquets se levaient de chaque motte de boue et d'herbe.

L'énorme muraille grise surgit au fond du paysage. Une heure plus tard, la troupe fit halte devant la grille ; Harry Dickson marcha vers elle. Et brusquement elle fut ouverte.

Sir Riderswood se tenait devant eux.

— Entrez, messieurs, dit-il, je vous attendais.

Il les précéda en silence vers le château et Harry Dickson revit le pénombreux et spacieux salon du jour de son arrivée.

— Veuillez prendre place, messieurs !

Dickson, Tom Wills et Goodfield s'assirent, tandis que les gardiens se rangeaient, l'arme au pied, contre les murs.

— Monsieur Dickson, dit le châtelain, il y a une morte dans la maison, Dieu ait son âme... et ait pitié d'elle, car elle est marquée par un signe terrible.

Il fit une pause, puis il ajouta :

— Elle est morte à l'aube, monsieur... votre balle l'avait atteinte dans la région du cœur.

Harry Dickson s'inclina en silence.

— Sir Riderswood, dit-il, d'une voix émue, je suis obligé de vous donner l'ordre de me livrer les évadés du pénitencier de Larkmoor

auxquels vous avez donné asile.

Le vieillard hocha la tête.

— Il n'y en a qu'un seul que je vous livrerai, messieurs, parce qu'il ne méritait pas la liberté que j'ai rendue aux autres.

Il se leva et ouvrit la porte de la pièce contiguë. Robert Riderswood, pieds et poings liés sur une chaise, le regarda venir les yeux fous de rage.

— Stany Gorski ! murmura le gardien chef. Ah ! la sale bête, enfin nous le tenons. Il était condamné à perpétuité et certainement il y en a de meilleurs qui ont été pendus !

— Il le sera certainement maintenant, dit sévèrement le détective.

— La maison est vide, continua le châtelain, à part Miss Winsham à qui vous n'avez certainement rien à reprocher et Miss Addis...

— Votre fille, le coupa Harry Dickson.

Un rauque sanglot déchira la gorge du vieil homme.

— Vous le savez, monsieur Dickson ? Tant mieux, cela m'épargnera des explications qu'il me serait très pénibles de donner.

— Elle guérira peut-être, dit le détective.

— Non, ricana Robert alias Gorski, elle sera comme sa mère, une goule, un monstre, une hideuse buveuse de sang ! Aha, cela me consolera quand Jack Ketch s'occupera de moi.

— Taisez-vous, hein, crapule ! cria le gardien chef en lui mettant le poing sous le nez.

Le forçat se mit à rire férocement.

— Faut bien expliquer à ces gentlemen le fonctionnement de la combine Wardleton, vieux fou que vous êtes, et dire le bonjour à Miss Louisa de la part de son cher cousin Robert, ricana-t-il.

— Emmenez-le, ordonna Harry Dickson aux gardiens.

— Comment, célèbre Harry Dickson, vous ne désirez pas entendre les aveux spontanés de votre prisonnier ? railla le convict. Et puis, Dickson, faudrait plutôt être gentil envers moi, puisque c'est moi qui vous ai fait venir ici !

— Vous mentez ! dit froidement le détective.

— Ah ! gronda le bandit, Hugh et Mordaunt, comme on les appelait ici, ont dû jacter déjà, ils y ont mis de la vitesse.

Le détective haussa les épaules et lui tourna le dos, tandis que quatre gardiens l'emmenaient sans douceur.

— Alors... les autres..., balbutia le châtelain.

— Soyez tranquille, Sir, je ne sais où ils sont, et cela ne me préoccupe guère. D'ailleurs ce ne sont pas toujours les hommes qui parlent, mais également les choses.

Il hésita un instant, puis il demanda à voix basse.

— Puis-je la voir un instant ?

— Venez, dit le vieillard.

Il les conduisit à une chambre de l'étage, où des cierges allumés entouraient un lit énorme. Miss Louisa était debout devant lui, les yeux secs et durs. Quand les visiteurs entrèrent, elle se retira, sans leur jeter un regard.

Ils s'approchèrent du lit et réprimèrent difficilement un mouvement de surprise : une véritable géante y était étendue.

Sa taille dépassait les deux mètres, mais l'harmonie des formes était celle des anciennes statues grecques. Bien que le visage fût celui d'une femme très proche de la cinquantaine, il gardait dans la mort, une beauté et une majesté réellement surhumaines.

— Big Marriedl... murmura Goodfield à l'oreille du détective.

Quoiqu'il eût parlé à voix très basse, Sir Riderswood l'avait entendu.

Une tristesse poignante crispa son visage.

— Oui, sanglota-t-il, c'était ma femme... je l'ai aimée malgré tout... j'ai tout sacrifié pour elle, même mon honneur.

Il se redressa, stoïque.

— Je ne le regrette pas, entendez-vous, monsieur Dickson, et croyez bien que je suis à la disposition de la justice de mon pays.

— Il y a une justice autrement sévère. Sir, murmura le détective en s'éloignant, et autrement équitable, mais il se peut également qu'elle vous soit plus miséricordieuse.

*

* *

Monsieur Trent venait de desservir la table et d'apporter les liqueurs.

Au-dehors, le temps était plus sinistre que jamais et les rafales de vent se succédaient au-dessus des basses demeures du hameau de Bolton.

— Goodfield, dit tout à coup Harry Dickson, croyez-vous réellement que je suis un détective digne de quelque renommée ?

— Si c'est un éloge que vous cherchez, il faut le dire, s'esclaffa le brave superintendant de Scotland Yard.

— Bien au contraire, Good ! Si à ce moment quelqu'un venait me dire qu'un simple agent de série aurait mieux conduit cette affaire que moi, je baisserais la tête avec contrition !

Dickson s'énerva un peu.

— Je vous ai raconté mes aventures à Riderswood au jour le jour, en vous avouant qu'elles ont été brusquées par les événements mêmes et sans que j'eusse fait quelque chose pour en hâter le cours. Mais le mystère aurait trouvé sa solution en moins de vingt-quatre heures si je m'étais conduit comme l'aurait certainement fait l'humble fonctionnaire dont je viens de parler !

— Et c'est ? murmurèrent à la fois Goodfield et Tom Wills.

— C'est de consulter simplement les registres de l'état civil de cet endroit, ce qui m'aurait appris d'emblée que Sir Riderswood avait épousé en justes noces, il y a une vingtaine d'années, Fraulein Maria Ludwina Lenkowska !

— Cela n'aurait rien appris du tout à l'agent de série ! protesta Goodfield.

— C'est plus que probable, mais Harry Dickson aurait bondi peut-être un peu plus fort encore qu'il ne l'a fait hier en lisant ce nom jadis fameux.

— Big Marriedl ! expliqua Goodfield à l'adresse de Tom Wills.

— Éclairez un peu la lanterne de Tom à ce sujet, invita Harry Dickson, car il était à peine né à cette époque.

— Je l'ai vue pour la première fois à la foire de Hay Market, raconta Goodfield ; on l'appelait la belle et terrible Polonaise.

Tout Londres courait pour la voir. C'était une géante, mais d'une beauté si fabuleuse que les gens en restaient comme sidérés. Les journaux de l'époque la nommèrent à la fois Vénus, Salammbo, et Astarté. Son manager la présentait comme meneuse de loups et, en effet, elle avait toujours un formidable loup rouge à ses côtés, un fauve terrible qui lui obéissait au doigt et à l'œil.

Ce ne fut que plus tard qu'on apprit qu'elle partageait les repas de son compagnon à quatre pattes en dévorant de la viande crue et, plus horrible encore, en buvant du sang frais.

Quand cela fut connu, elle reçut le nom de « la belle goule » et sa popularité, tout en restant grande, changea de forme. Le public vint la voir avec plus d'horreur que d'admiration. Elle disparut brusquement et l'on chuchota sous l'orme qu'elle s'était mariée à un lord.

J'ajoute que ce monstre possédait, outre sa beauté physique, une autre séduction, une voix merveilleuse, mais que seuls de rares privilégiés parvinrent à entendre.

— Merci, Goodfield, dit Harry Dickson, voilà une présentation complète pour le moins. J'en reviens maintenant aux registres de l'état civil de Bolton. Si je les avais ouverts de prime abord, j'aurais appris également que Sir Riderswood, bien qu'il n'épousât Maria Ludwina Lenkowska qu'en secondes noces, n'avait pas eu d'enfants de son premier mariage, mais une fille de son second. Et, conclut le détective, je me serais immédiatement trouvé en face du mensonge le plus grossier que l'on puisse imaginer : trois jeunes gens qui m'ont été présentés comme les fils Riderswood et une jeune fille, comme la nièce du châtelain, alors que Miss Louisa est la propre fille du gentilhomme et de Big Marriedl !

— Mais pourquoi ces ridicules supercheries ? s'écria Tom Wills.

— Ridicules ? Non, disons au contraire que Sir Riderswood a merveilleusement combiné la terrible comédie de sa vie, seulement à

la fin, un grain de sable a fait grincer le beau rouage.

— Harry Dickson ! s'esclaffa Goodfield.

— Nenni mes amis, je m'en tiens ce soir à une parfaite humilité. Je vais essayer de retracer le singulier roman noir de la vie de Sir Riderswood, telle que je la vois et la comprends fort bien à présent.

Après son mariage avec la magnifique géante, Sir Riderswood a dû se rendre compte qu'il s'était mis en quelque sorte au ban de ses amis et connaissances. Mais il idolâtrait cette singulière créature, et peut-être qu'une jalousie sourde le torturait à son endroit, car il différait de plus de trente ans avec elle.

Il possédait sur les bords de la rivière Ouse un domaine immense que son grand-père avait fait ceinturer de hautes murailles, à cause du voisinage d'un pénitencier fameux, celui de Larkmoor. Il vint s'y établir avec sa femme, et c'est là que Louisa naquit. Il est probable que cette union ne fut pas malheureuse, que la belle goule, comme on l'appelait, se mit au pas et essaya de devenir une femme, une épouse et une mère comme les autres.

Mais la fatalité a dû veiller. Brusquement Maria Ludwina est redevenue Big Mariedl ! Elle a exigé la présence à ses côtés des seules êtres qu'elle a aimés : les loups. Elle est redevenue une buveuse de sang. Sans doute qu'au début on lui a laissé boire le sang d'animaux de boucherie, ou d'autres... mais une sombre folie s'emparant de la goule, elle a exigé du sang humain !

Et toujours la fatalité se dressait sur sa route ténébreuse ! La belle et terrible géante avait un bétail humain tout trouvé : les forçats du bagne de Larkmoor. Les évasions y sont relativement nombreuses et, quand les fugitifs ne sont pas repris, l'administration pénitentiaire admet généralement que le marais du Wash les a engloutis.

Je pense que la meneuse de loups doit avoir plus de disparitions de ce genre sur la conscience que les boues mouvantes du grand marécage !

— Et Sir Riderswood admettait cela et se faisait complice de monstruosité pareilles, s'indigna Tom Wills.

— Je suppose qu'il mit tout en œuvre pour combattre ou circonscrire le mal. Je vous ai parlé des hautes cravates que portaient Hugh, Mordaunt et Robert, ces trois forçats évadés qu'il faisait passer pour ses propres fils. Il est évident que ces hommes sont trois victimes qu'il est parvenu à arracher horriblement blessées et toutes pantelantes au monstre, qu'il les a gardés chez lui, qu'il s'est attaché à eux, qu'il leur a donné asile, de peur qu'ils ne retombent dans les griffes de la justice.

Harry Dickson marqua une courte pause, pour bourrer sa pipe et reprendre le fil de ses pensées.

— Je vois un nom qui vous brûle les lèvres, Tom, c'est celui du

pasteur Wardleton. Cet après-midi, j'ai interrogé quelques habitants du village à son sujet. En effet, un clergyman de ce nom a habité la sinistre maison du marécage, c'était un ecclésiastique révoqué par son évêque pour la vie indigne qu'il menait.

Comment prit-il contact avec le terrible vampire ? Personne ne le saura, à moins que cette fripouille de Gorski n'en sache quelque chose. Il est plus que probable que Wardleton s'établit entrepreneur d'évasions, pour le compte de... Big Mariedl. Des scènes effroyables doivent s'être déroulées dans la lugubre demeure.

Le dernier des rescapés que Sir Riderswood prit sous sa tutelle fut Gorski, qui devint Robert Riderswood. C'était un homme très intelligent, mais très vindicatif. Il songea d'abord à se venger de Wardleton qui avait failli le faire mourir dans son piège. Il le supprima.

Mais sa vengeance consommée, il comprit son erreur : pour bien des raisons, le pasteur devait continuer à exister. Il le remplaça. Ce bandit qui avait fait tous les métiers devait être un acteur et un comédien averti. Il est juste que vous me demandiez quels sombres motifs le poussaient à ressusciter le pasteur assassiné. Eh, ne tenait-il pas Mariedl à sa merci de cette façon ? Et tenir Mariedl, n'était-ce pas tenir son faible mari, Sir Riderswood ?

— Quels autres avantages... commença Goodfield.

— Gorski ou Robert savait que Miss Louisa était la fille du châtelain et non sa nièce. Quoi de plus habile que de l'épouser pour devenir un jour le légataire universel du richissime gentilhomme ?

— Et ce sera lui qui enverra à la mort, ou à la goule, tout autre homme qui osera lever les yeux sur Louisa ?

— Sans doute, répondit Dickson, mais ce n'est pas seulement lui qui l'aurait fait, mais Sir Riderswood lui-même et Robert sentait ce danger. Aussi manifestait-il la plus grande prudence.

— Les raisons du vieux Riderswood pour se montrer aussi cruel, demanda Goodfield, croyez-vous les connaître également ?

— Peut-être...

— Bien, nous attendrons que vous vouliez bien nous les donner, fit Goodfield de bonne humeur.

— Maintenant, je vais entrer en scène. Je reçois un mot vibrant de mystérieuse terreur du prétendu Robert Riderswood. Détrompez-vous pourtant, ce n'est pas lui qui me l'envoya, mais bien Hugh. Cet ancien forçat était tout comme son pseudo-frère Mordaunt, un homme qui avait eu une bonne éducation, mais que l'adversité avait conduit au bagne.

Sentant des choses horribles rôder autour de lui, il résolut de me faire venir à Riderswood, peut-être de tout me confesser ; mais Robert le surprit au moment où il écrivait ce message. Je m'imagine fort bien

quel a dû être le raisonnement qu'une créature infernalement intelligente comme Gorski a tenu à ce moment. « Primo : il ne faut pas troubler inutilement l'atmosphère de simili quiétude existant au château et si propice à mes projets. Secundo : si j'empêche Hugh d'envoyer cet appel, il récidivera et Harry Dickson sera averti d'une manière ou de l'autre. Tertio : si je prends sur moi de faire venir le détective, c'est moi qui aurai affaire à lui et non Hugh... et je ferai disparaître Dickson quand bon me semblera. »

— Pourtant, il ne s'occupa pas de vous ! intervint Tom Wills.

— Quelqu'un a pressenti obscurément ce manège : Miss Louisa qui fit en sorte que Gorski tombât malade au moment où j'arrivai au château.

— Mais votre captivité dans la maison forestière ?

— Je dois vous avouer que je l'ai expliquée de deux façons différentes : d'abord j'ai cru à un revirement dans les idées de Sir Riderswood, ensuite je suis revenu de cette hypothèse. Le hasard veut que le vieillard me conseille d'aller porter du gibier chez Wardleton qu'il croit toujours en vie. Gorski l'apprend, il est malade et ne peut sortir... il envoie Soames me faire prisonnier.

— Pourquoi ne vous fait-il pas supprimer par Soames ?

— Soames n'est pas un assassin ! Et d'un, ensuite il a besoin d'une victime pour Big Marriedl qui, poussée par son horrible soif de sang, rôde déjà autour du château, les évasions se font rares et Marriedl devient exigeante.

— Ah, dit Tom, cela explique la soi-disant punition du malheureux Topkins !

— Partiellement, car Sir Riderswood, en défendant l'introduction de liqueurs fortes dans son château, sait bien ce qu'il fait : qu'un des hommes vivants sous son toit s'enivre, et c'est la rixe, l'éclatement de toutes les passions inassouvies qui couvent dans les cœurs mutilés des anciens forçats, donc l'effondrement du fragile échafaudage de ses projets.

Il me paraît évident que Gorski, sous prétexte de le faire morigéner pour son intempérance par le révérend Wardleton, a attiré Topkins dans la maison du marais. Il y apparut devant le malheureux sous les atours du clergyman défunt, puis il s'éloigna pour aller chercher la goule.

— Et il vous trouva et tua Topkins en tirant à travers la vitre !

— En effet. Mais vous avez aiguillé mon récit sur une voie de traverse. Me voici en captivité... Miss Louisa pressent la vérité : elle en parle à Mordaunt et à Hugh, ils veulent me délivrer. Vous connaissez la suite.

— Pourquoi cette horreur du sang dans cette maison ? demanda Goodfield.

Harry Dickson branla la tête.

— Je suppose que le sang répandu faisait courir la goule de loin, et c'est cela que tous craignaient.

— Et la maison forestière n'aurait-elle pas pu être la maison du monstre ? fit Goodfield à son tour.

— C'est assez probable, bien que toute trace eût été enlevée avant mon arrivée.

— Il reste encore quelques points obscurs, déclara Tom Wills.

— Peut-être que je pourrais les éclaircir ?

Tous trois se retournèrent.

Sir Riderswood était là, drapé dans un grand manteau noir ruisselant de pluie.

— Messieurs, dit-il d'une voix sourde en refusant la chaise que Dickson lui indiquait du doigt, messieurs, il est de votre devoir de me déférer à des juges humains, pourtant monsieur Dickson m'a laissé comprendre que seul le Souverain Juge serait compétent à se prononcer sur mon crime.

Je crois que ce jugement ne tardera pas. Monsieur Dickson, vous avez dû voir clair dans le drame de ma vie, dans un mystère qui, si on le considère avec intelligence, est cousu de fil blanc. Tout ce que j'ai combiné et échafaudé avec malice s'est effondré. Plus tard, vous seriez peut-être en droit de vous demander comment un gentilhomme a pu se conduire de telle sorte et faire passer des forçats évadés pour ses fils et sa fille pour sa nièce.

Le détective secoua la tête.

— J'allais en donner les raisons à mes amis, Sir.

— Vous les connaissiez donc ?

— Elles ne me semblent pas compliquées. À part Topkins qui était un être simple et craintif, les trois hommes que vous avez sauvés étaient instruits et intelligents. Il fallait les garder près de vous, si vous vouliez que votre secret ne devînt pas celui de tout le monde.

En les adoptant, vous leur ouvriez des horizons d'espérances magnifiques : ils seraient vos héritiers. Aussi, vous leur avez caché soigneusement que vous aviez une fille. Que craigniez-vous en somme ? Que l'un ou l'autre de ces forçats ne supprime la véritable héritière, n'est-il pas vrai ?

— C'est ainsi... concéda Sir Riderswood, et les événements m'ont donné raison.

— Vous aviez au château cinq fils et un ami d'un des derniers... deux des premiers sont morts, par l'entremise de ce cher Robert qui voyait diminuer sa prochaine part d'héritage. Quant à l'autre...

— C'est moi qui l'ai tué, dit froidement le châtelain.

Un immense soupir enfla sa dure poitrine.

— Il aimait ma fille et elle l'aimait... ils avaient projeté de

s'enfuir, de se marier ! Non, mille fois non... en épousant Mariedl, j'avais commis le crime effrayant de faire naître l'enfant d'une goule...

Il hurlait littéralement.

— Fallait-il que ce crime se perpétuât à travers les générations à venir ? Fallait-il que ma malheureuse fille mît au monde des monstres comme leur grand-mère... Non, non, mille fois non !

— Alors, Miss Louisa... murmura Harry Dickson dans un frisson.

— Je ne sais, je n'ose l'affirmer, mais parfois ses regards m'ont effrayé, c'est pour elle que je tenais éloigné les chiens du domaine, car elle manifestait une affection morbide pour ces animaux, tout comme sa mère idolâtrait les loups. Ah ! je sentais la meneuse de loups pointer sous la douce enfant blonde.

— Et le goût du sang...

— Je ne sais, heureusement, le Seigneur a voulu que cette soif diabolique ne se soit jamais éveillée chez elle. Et elle ne s'éveillera jamais.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Harry Dickson.

Le vieillard baissa la tête et une lourde larme roula sur ses joues livides et décharnées.

— Elle est couchée à côté de sa mère... elle lui a entouré le cou de son bras... elle n'a pas dû souffrir... son visage souriait.

Il se retourna brusquement et marcha vers la porte. Puis, se ravisant, il revint vers le détective.

— Ne faites aucune difficulté à Soames, dit-il, ce n'est pas un forçat évadé, pas un criminel...

— Je le sais, Sir.

— Il sera mon unique héritier, monsieur Dickson, dit-il d'une voix étouffée. C'était l'ancien manager de Big Mariedl, comme vous l'appeleriez... et c'est son frère !

Un violent coup de vent s'engouffrant par la porte ouverte éteignit la lampe.

Quand on ralluma, Sir Riderswood avait disparu.

6. Épilogue

On retrouva les traces de Sir Riderswood jusqu'au bord du grand marécage mais personne ne le revit. Le Wash garde ses secrets.

Stanislas Gorski fut pendu dans la prison de Larkmoor. Avant de mourir, il confirma toutes les suppositions de Harry Dickson en ajoutant qu'étant polonais comme Mariedl, il était parvenu rapidement à s'entendre avec elle.

— Si Dickson s' imagine que le vieux Riderswood l'aurait laissé sortir vivant de son domaine, il se trompe, avait-il déclaré au directeur du pénitencier ! Non, non dès que ce sale flic a eu franchi la grille, je n'ai plus donné cher pour sa peau, mais il y avait Louisa... je crois que je l'ai réellement aimée, mais elle m'a toujours franchement méprisé.

Soames, qui a gardé ce nom, continue à vivre dans le triste domaine du Wash ; il a épousé la lugubre et taciturne Miss Winsham, si pâle et si neutre qu'il n'a presque jamais été question d'elle dans le récit de cette aventure.

Ils entretiennent avec amour les tombes de Mariedl et de Louisa et vont parfois jeter de grandes brassées de fleurs dans le marécage à l'endroit où Sir Riderswood est supposé avoir disparu.

Harry Dickson a appris plus tard que Soames a aidé Hugh et Mordaunt à gagner l'Amérique du Sud, où ils auraient refait leur vie, grâce aux libéralités de celui qui passa si longtemps pour leur domestique.

Aussi, le détective ne peut-il garder rancune à son ancien geôlier de la maison forestière.

LA RUE DE LA TETE-PERDUE

Liminaire

Dans les notes du célèbre détective Harry Dickson, nous découvrons que la ville d'Harcester tient lieu de cadre à l'hallucinante affaire de la rue de la Tête-Perdue.

Nous y voyons donc la volonté d'Harry Dickson de ne pas dire ouvertement dans quelle municipalité d'Angleterre son aventure se déroula.

Il va de soi que les lecteurs ayant voyagé dans l'Angleterre centrale mettront immédiatement le vrai nom à la place de l'autre, grâce aux descriptions qui, elles, n'ont pas été maquillées.

Cette précaution, cette discrétion si vous préférez, ne change rien à l'aventure elle-même, ni à l'atmosphère lourde d'angoisse qui ne cesse de peser sur elle, du début jusqu'à la fin.

1. La disparition des dames Slowby et Wood

À la mi-octobre, Harcester, tout comme les autres petites villes du centre de l'Angleterre, sent la pomme mûre, le sirop, la suie des fourneaux activés avec trop de zèle, bref tous les parfums sucrés de la cuisson des confitures de ménage.

Miss Arabella Slowby – Bella – qui avait vu le jour à l'ombre du magnifique clocher de la vieille cathédrale Saint-Pierre et qui, depuis cette date, n'avait jamais quitté ce saint voisinage, ne se faisait pas faute de suivre la douce tradition.

Dans l'immense cuisine de sa robuste et antique maison, elle officiait en tablier blanc devant une imposante bassine en cuivre étamé, surveillant l'ébullition du sirop passant lentement au rouge sombre.

Sarah Fleggs, sa servante, se rendait utile autant qu'elle pouvait, et surtout en encaissant sans riposte ni révolte les aigres observations de sa maîtresse.

Dans la pièce voisine, un petit salon propre et vieillot dédié à des ouvrages de tapisserie sans nombre, Miss Betsy Wood, la cousine de l'active Arabella, tricotait des chaussons pour une œuvre charitable de la commune. Miss Betsy, quand elle se trouvait installée dans ledit salon, d'où elle pouvait voir la rue, avait une mission bien définie :

Elle devait incontinent rapporter à haute voix ce qui s'y passait, de sorte que ni sa cousine Bella, ni la servante Sarah, quoique privées du spectacle, n'en perdaient rien.

En général, cette vigie en chambre se traduisait de la manière suivante :

— Le chien de l'apothicaire a déshonoré une fois de plus la borne fontaine en face de la maison du quincaillier.

— Il est quatre heures, Mr. Abe Niggins va boire sa pinte de stout à la taverne du « Spectre Doré ».

— J'ai entendu un bruit de roues, mais je n'ai rien vu. C'est certainement le cabriolet du docteur qui a passé sans tourner le coin.

— Voilà M^{lle} Balusot, la Française, qui s'en va prier saint Antoine.

À cette nouvelle, Miss Betsy était certaine d'entendre Bella et la servante lui répondre à l'unisson :

— Pour lui trouver un mari !

Mais, en ce mémorable après-midi, la tricoteuse annonça tout à coup d'une voix émue, soulignée par la chute frémissante d'un paquet d'aiguilles à tricoter :

— Un gentleman vient de tourner le coin de la rue... Il regarde les maisons. Il compte les numéros... Il consulte un petit agenda de poche. Il a l'air très comme il faut. Il... il... oh mon Dieu ! il traverse la rue, et il va sonner chez nous. Il sonne !

En effet, la sonnette de cuivre s'ébranla soudain.

— Allez donc ouvrir, Sarah, ordonna Miss Arabella en tremblant d'impatience, et tenez le coin de votre tablier relevé, pour qu'on ne voie pas les taches de confiture. Seigneur que cette fille est maladroite !

Faudra-t-il que j'aille ouvrir moi-même ma porte aux étrangers ?

Le visiteur fut introduit au salon, où Miss Arabella Slowby vint rejoindre sa cousine.

La conversation s'éternisa au grand désespoir de Sarah Fleggs, qui ne parvint pas à en saisir un mot.

Elle dut être des plus importantes car, au bout d'une demi-heure, Miss Bella sortit du salon et alla quérir elle-même une bouteille de porto à la cave.

La servante en était quasiment malade : chez Miss Slowby on buvait du porto une fois par an, le jour de l'Épiphanie.

Mais elle n'était pas arrivée au terme de sa stupeur.

Comme le crépuscule tombait, Miss Bella revint à la cuisine pour lui donner des ordres ahurissants :

— Vous mettrez le couvert dans la salle à manger, Sarah. J'entends trois couverts. Vous prendrez le service de Limoges...

— Le Limoges ! répéta la servante comme un écho.

— Vous servirez les salades qui étaient destinées au lunch de demain, puis vous irez chez le traiteur et vous y achèterez du veau froid, un pâté de pigeons, et vous prendrez un biscuit de Savoie chez le pâtissier Cummings. Attendez... Vous servirez du vin, du bordeaux et du graves...

Cette fois, la bonne Sarah Fleggs ne parvint pas à contenir sa juste curiosité.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle ! Est-ce possible ! Oui, oui, miss, je ferai tout cela, mais c'est un véritable seigneur que vous recevez !

— Sans doute, ma fille, répliqua sa maîtresse avec hauteur – et Fleggs en fut pour sa peine et son impertinence.

Elle se consola en traversant l'esplanade de l'église en courant afin de disposer de quelques minutes de plus pour servir l'angoissante nouvelle toute chaude à Mrs. Cummings, puis à Mearoyd, le traiteur,

et à la fin aux demoiselles Jason, qui venaient deux fois par semaine jouer une partie vespérale de cribbage chez Miss Slowby.

Il n'en fallait pas davantage pour passionner Harcester.

Mrs. Cummings, après avoir servi le biscuit de Savoie, alla trouver sur-le-champ son mari, occupé à brasser à pleines mains la pâte pour les échaudés du lendemain, et elle lui donna l'autorisation d'aller boire un verre à la taverne du « Sceptre Doré », dans l'unique intention de lui faire colporter la nouvelle.

Bien que ce ne fût pas le jour de la partie de cribbage, la plus jeune des dames Jason alla sonner à la porte de Miss Slowby, pour lui porter un pot de confiture de coings toute chaude encore, et elle se vit recevoir... dans le vestibule, et renvoyée avec de brèves excuses.

Il y avait une visite au salon. Rien de plus... bref, de quoi faire une maladie pour les dames Jason.

Le souper se passa dans une atmosphère lourde de mystère, du moins pour Sarah Fleggs. Bien qu'il fût encore relativement clair et que ces dames fussent fort regardantes quant au luminaire, on baissa stores et volets et on alluma la suspension à gaz... Les trois becs !!!

Sarah se vit définitivement reléguée dans la cuisine, car c'était Miss Betsy Wood, encore moins bavarde que sa cousine, si cela se pouvait, qui s'était chargée de faire la navette entre l'office et la salle à manger où étaient dégustées toutes les bonnes choses.

— C'est la fin du monde ! gémissait la servante. La vie n'est plus possible..., non, non, cela ne s'est jamais vu !

À neuf heures, moment où ces dames se mettaient au lit, excepté le jour du cribbage où elles dépassaient de trente minutes cette limite horaire, le festin durait toujours.

À plusieurs reprises, Miss Bella était descendue dans la cave pour en remonter avec des bouteilles de vin.

À neuf heures trente, Miss Wood vint apporter un grand verre de vin rouge à Sarah, en lui disant qu'elle pouvait se mettre au lit.

La pauvre fit une dernière tentative pour savoir, mais elle rencontra un regard tellement sévère qu'elle se tut, de guerre lasse, et qu'une fois dans sa mansarde, elle pleura amèrement devant un tel manque de confiance.

Elle s'endormit pourtant, sur son oreiller trempé de larmes, d'un sommeil entrecoupé de cauchemars. Quand elle se réveilla, elle constata avec effroi qu'il faisait grand jour et que les bruits familiers de la rue annonçaient l'approche de huit heures.

Huit heures... Alors que son réveille-matin la tirait de ses rêves à six heures !

« Pourquoi ces dames ne m'ont-elles pas réveillée ? »

Telle fut la première question qu'elle se posa mentalement.

Puis elle se souvint des événements inouïs de la veille et, à

peine vêtue, elle descendit quatre à quatre à la cuisine.

Tout y était tranquille et silencieux. Sarah courut à la salle à manger. La table présentait le désordre habituel des fins de fête : une nappe fripée, des serviettes tachées de vin, des reliefs et même une salière renversée.

La servante sentit une sourde inquiétude s'éveiller en elle, et elle se mit à appeler d'une voix glapissante :

— Miss Bella !... Miss Betsy !...

Pas de réponse... Le coucou de la Forêt-Noire chanta huit fois et, dans le jardin, un merle siffla moqueusement.

Sarah Fleggs remonta à l'étage dans l'appréhension de choses affreuses.

Sans avoir la patience de frapper, elle ouvrit la porte de la chambre à coucher de Miss Slowby : elle était vide, et le lit n'avait pas été défait. Le même spectacle l'attendait dans celle de Miss Wood.

Alors la pauvre n'y tint plus. Elle quitta la maison en criant.

Un quart d'heure plus tard, toute la ville était ameutée.

L'officier de police d'Harcester, Mr. Brewster, était un fonctionnaire à la veille de la retraite ; un vieux célibataire, philosophe, un tantinet voltairien, aimablement sceptique et qui aurait certainement pu briller dans la carrière policière s'il n'avait pas été retenu par son amour de la paix et des livres.

Quand le bruit de la singulière disparition nocturne des dames Slowby et Wood atteignit son cabinet, il était déjà amplifié par des soupçons sans nombre et des certitudes publiques de crimes et d'enlèvements.

À ce dernier point de vue, Mr. Brewster se contenta de sourire : le physique ingrat des deux cousines aux approches de la soixantaine ne lui permettait aucun doute à cet égard.

Il se serait certainement décidé à faire quelque temps encore la sourde oreille si son chef direct, le digne Sir Mulberry, maire d'Harcester et juge de paix du district, ne s'était dérangé en personne pour venir l'entretenir de « l'affaire ».

Mr. Brewster se vit donc obligé de convoquer sur-le-champ la larmoyante et terrifiée Sarah Fleggs.

— Ainsi, vous n'avez pas vu le visiteur de ces dames ?

— Hélas, non, monsieur. Je voulais mettre un tablier propre, et alors il a sonné pour la seconde fois. C'est Miss Betsy qui est allée lui ouvrir et qui l'a conduit immédiatement au petit salon, dont elle a fermé la porte.

— L'avez-vous entendu parler ?... Car, enfin, vous n'êtes pas sourde ?

— Certes, je ne le suis pas, déclara véhémentement la servante,

et je vous avoue même que je me suis approchée maintes fois de la porte du salon et puis de la salle à manger, mais c'était toujours ou Miss Bella ou Miss Betsy qui parlait !

— Vous n'avez rien entendu cette nuit ?

— Rien, monsieur le commissaire. Et, bien que j'eusse le cœur gros, je ne me souviens pas avoir jamais si profondément dormi.

Ici, la servante joignit brusquement les mains en criant :

— C'est le vin !

— Comment, quel vin ?

— Celui que Miss Wood m'a fait boire ! Oui, monsieur, il goûtait le pavot ! On m'a donné un sommier de fer.

Mr. Brewster sourit et comprit fort bien que la bonne fille voulait dire un « somnifère ».

Elle s'expliqua d'ailleurs très vite, en racontant que Miss Wood, qui souffrait d'insomnies, possédait un petit flacon d'extrait de pavot pour remédier aux nuits blanches dont elle souffrait.

Talonné par Sir Mulberry qui, en tant que notaire, avait les dames Jason comme clientes, Mr. Brewster décida de pousser son enquête plus à fond et se rendit sur les lieux.

Aidé par la servante, il put constater que ces dames n'avaient emporté aucun vêtement supplémentaire, pas même un chapeau ! Que Miss Slowby, qui chaussait des pantoufles en tapisserie, n'avait pas même changé de chaussures ! Il fit enlever ce qui restait de vin dans les bouteilles et dans les verres aux fins d'analyse, dont il chargea Mr. Asher, l'apothicaire.

Il n'y avait pas traces de cendres de tabac, ni d'odeur dans le salon, ce qui laissait penser que le visiteur n'avait pas fumé.

De guerre lasse et ne s'attendant pas à trouver grand-chose, Brewster allait se retirer, quand il aperçut un petit dessin crayonné sur la nappe.

Cela représentait une sorte de tour à créneaux hérissée de trois halberdes et flanquée à sa base par de frustes chevaux de frise.

Il demanda à la servante si ses maîtresses avaient l'habitude de dessiner sur la nappe, ce qui lui attira cette réponse foudroyante.

— Dessiner sur la nappe ! Alors qu'une tache de sauce les faisait quasi tomber en pâmoison !

— Très bien, j'emporte la nappe, dit Brewster sans se rendre compte pourquoi il le faisait.

Dans l'après-midi, Mr. Asher vint apporter les résultats négatifs de son analyse et exprimer nettement son avis que, malgré cette absence de preuves flagrantes, « un crime noir avait été commis ».

Le crieur de la ville avait averti toutes les personnes capables de donner un renseignement utile sur « le visiteur des dames Slowby et Wood ». Mais, malgré la vigilance sempiternelle des gens

d'Harcester, personne n'avait vu un étranger déambuler par la ville, ni n'en avait aperçu un prenant le chemin de la maison de ces demoiselles, ou sonnant à leur porte.

La nuit venue, tout le monde se barricada dans sa maison et, dès huit heures, la taverne du « Sceptre Doré » vit son dernier client fuir précipitamment en déclarant qu'il fallait désormais se méfier des mauvaises rencontres.

2. Le visiteur de minuit

Les sœurs Jason : Elody, Mathilde et Muriel, habitaient une belle et vénérable maison, sise à l'angle de la grand-place et de la rue des Statues, ainsi nommée parce qu'elle s'orne de deux vagues bustes de grands hommes disparus et tout aussi vagues.

Riches, autoritaires, elles appartenaient à la petite aristocratie de la région et n'en étaient pas peu fières.

Bien qu'elles pussent la condescendance jusqu'à assister aux après-midi de réception de quelques dames d'Harcester, elles ne les rendaient jamais, par principe, et sans doute par avarice.

Cette règle n'avait d'exception que pour Mr. Abe Niggins, archiviste de la ville et homme de grand savoir historique et héraldique.

Dans le temps, Mr. Niggins avait constitué, à force de recherches, l'arbre généalogique des Jason et conclu à leur noblesse, ce qui justifie amplement la générosité hebdomadaire de ces dames à son égard.

Car, chaque jeudi, le vieux pédant venait boire une tasse de tisane de fleurs d'oranger dans la maison seigneuriale, grignoter un biscuit et siroter pour finir une prune à l'eau-de-vie.

Parfois, Mr. Niggins était autorisé à se faire accompagner par son neveu Charley, un garçon qui avait fait ses études à Londres et qui, nanti d'un diplôme de pharmacien de seconde classe, aspirait à la succession de l'apothicaire Ashel. Certes, cet avenir parfumé de sauge, de lavande et de rhubarbe, ne devait rien avoir d'attrayant pour un jeune homme bien bâti et de mine avenante, mais ainsi en avait décidé l'oncle Niggins, homme têtu et riche, plus riche même que les sœurs Jason.

On racontait même, sous l'orme, que le vieil entêté aurait vu d'un bon œil l'alliance se faire entre les deux noms et les deux fortunes, en dépit des vingt-cinq ans de Charley et de la quarantaine bien sonnée de Miss Muriel Jason.

Le premier jeudi de réception après la nuit de la double disparition fut naturellement, quant à la conversation, voué complètement à cet événement. Les dames Jason s'étaient mises en frais.

La tisane de fleurs d'oranger avait été remplacée par du café, les biscuits secs par des muffins et des brioches beurrées, les fruits à

l'eau-de-vie par une vieille chartreuse verte, et même, à l'intention de Charley, on avait posé une boîte de cigares sur la table.

Les dames Jason, quoique sœurs, formaient un contraste assez frappant : Elody, l'aînée, était sèche et toute en angles, Mathilde, proche de la cinquantaine, forte, haute en couleur ; Muriel, la cadette, petite, maigriotte et d'une apparence si neutre qu'elle passait généralement inaperçue.

Mr. Abe Niggins fut admis d'emblée à prendre la parole.

— Dire qu'à quatre heures je suis allé prendre mon verre de stout à la taverne du « Sceptre Doré », maugréa-t-il, et que, par exception, je m'y suis attardé quelque peu... Oh ! tout au plus un quart d'heure ! Sinon j'aurais vu sonner le visiteur inconnu à la porte des dames Slowby et Wood !

— Si j'étais de la police, dit Miss Elody, je ferais une enquête sur le passé de ces dames, mais je ne suis pas de la police et peu me chaut de donner des conseils à cette organisation, aussi judicieux qu'ils puissent être.

— Je les ai toujours connues ici, à Harcester, opina l'archiviste en hochant pensivement la tête, mais on ne peut jamais savoir : *le cœur des femmes est un vase profond*, a dit un poète, que je soupçonne d'être Français.

— Nous les fréquentions, continua l'aînée des sœurs Jason, parce qu'il n'y a pas de meilleures joueuses de cribbage dans tout Harcester, cela je le reconnais, et aussi parce que les qu'en dira-t-on d'autrui ne m'ont jamais intéressée.

— Y avait-il des « qu'en dira-t-on » à leur adresse ? demanda Charley.

— Il paraît que, dans le temps...

Elle s'arrêta net, les yeux braqués sur sa plus jeune sœur.

— Muriel, allez donc surveiller le café, ordonnât-elle.

La noiraude obéit et se retira.

— Il y a des choses que de trop jeunes oreilles ne doivent pas entendre, expliqua sentencieusement l'aînée. Ainsi, je disais que, dans le temps, Miss Wood passait parfois par la rue de la Tête-Perdue !

Mr. Niggins lui jeta un regard inquiet.

— Vraiment ? C'est en effet des plus compromettant pour une jeune fille, bien qu'à tout prendre cela n'explique rien.

— Non, n'est-il pas vrai ? répliqua Miss Elody d'une voix pointue. Mais je ne souffrirais pas que Muriel en fasse autant, par exemple. Pourquoi la municipalité tolère-t-elle une pareille abomination ?

Mr. Niggins approuva en soupirant et jeta un regard en coulisse vers son neveu, qui fumait avec délices un des beaux cigares blonds et ne semblait nullement se soucier de la conversation.

La rue de la Tête-Perdue, ainsi nommée parce qu'une vieille statue qui s'y trouve installée dans une niche n'a plus de tête, est une ruelle faisant le tour de l'arrière-façade de l'hôtel de ville et qui ne compte qu'une unique maison : un vieil hôtel, d'apparence cossue, ayant le vilain renom de se montrer complaisant pour certaines rencontres galantes.

Aussi, les habitants d'Harcester évitent-ils d'emprunter ce passage, préférant faire un détour par les rues voisines.

Seuls, les provinciaux, aux jours de marché, s'y attablent, sans préjugés, devant des menus très soignés, disait-on, et surtout copieusement arrosés.

— Bah, répéta Mr. Niggins, cela ne prouve rien, chère amie, bien que je désapprouve, quant à moi, tous ceux qui se compromettent et risquent leur réputation en fréquentant ces lieux mal famés, qui sont le déshonneur de notre cité.

On en resta là, quant à ladite rue, car Miss Muriel entra sur ces entrefaites, portant triomphalement une magnifique cafetière en argent massif.

Quand la chartreuse verte eut été dosée dans les verres, on était arrivé à la conclusion qu'un crime avait été certainement commis et, sur cette rassurante certitude, on se sépara.

Dans le corridor, Charley s'attarda quelque peu, pendant que Miss Elody aidait l'oncle Abe à mettre sa pelisse et que Muriel, par la porte ouverte, regardait les hirondelles se former en bataillons pour les prochains départs d'automne.

Mathilde s'approcha de Charley et lui serra la main sur un faible « bonsoir ».

À onze heures, Harcester est une ville endormie, comme seule l'est une vieille ville de province.

Les deux veilleurs, qui font le tour des remparts et se rencontrent six fois en une nuit, avaient décidé d'accomplir leur ronde de commun et, par prudence, ils s'étaient retirés dans une des guérites des murs d'enceinte pour y boire du punch froid dans l'ombre.

Ainsi, eux au moins étaient à l'abri des méchantes probabilités nocturnes. Les jaquemarts de l'hôtel de ville furent seuls à voir une ombre se glisser le long des murs de la grande bâtisse ; mais, comme ils étaient de fer et de bronze, ils n'en furent pas autrement émus.

L'ombre s'engouffra presque en courant dans la ruelle borgne, au nom abhorré par les Tartufes de provinces, et poussa la porte entrouverte du vieil hôtel.

Une lampe vénitienne jetait des clartés troubles dans un vestibule presque aussi ténébreux que la rue elle-même.

Un valet somnolent poussa la tête hors d'une encoignure et

grogna quelques mots, en signe de reconnaissance. Puis, d'un pas traînard, il précéda le visiteur dans un salon meublé d'un antique « sac arabe », et se retira après avoir allumé une unique flamme de gaz.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit pour la seconde fois et le valet posa sur la table une bouteille de vin et deux verres, en annonçant d'une voix impersonnelle que « la dame était là ».

Elle entra, drapée dans une longue pèlerine qu'elle laissa choir sur un siège.

L'instant d'après, Miss Mathilde Jason se jetait au cou de Charley Niggins en sanglotant :

— Mon Dieu, mon pauvre Charley, qu'allons-nous devenir ?

— Nous devons fuir, déclara Charles Niggins avec une sombre énergie, sinon tout est perdu !

— Oui... hier c'était Arabella et Betsy. Demain ce sera notre tour.

— Je crois que vous avez raison, Tilly ; aussi ai-je pris mes précautions.

» Nous sortirons de la ville par la porte du sud. J'ai caché ma petite auto dans un boqueteau de mélèzes distant de la route. Nous serons demain à Londres et, le soir même, en route pour le continent.

— Dieu vous entende, mon ami !

— Venez, dit-il, à minuit nous devons être en route.

— J'ai peur, murmura-t-elle en se serrant contre lui.

— De quoi, Tilly ?

— De ce qui marche dans les rues d'Harcester, la nuit... gémit-elle horrifiée.

— Oui, frissonna-t-il, c'est terrible !

Il l'obligea pourtant à se lever, l'aida à se revêtir de sa cape et la précéda dans la rue obscure.

Ils sortirent de la rue de la Tête-Perdue par le bout qui donne dans un petit jardin de fusains et de lauriers roses, et d'où l'on a vue au loin sur les hautaines maisons de la rue des Cèdres.

Charley leva la tête et regarda vers une fenêtre encore éclairée.

— L'oncle Abe est là qui veille encore, murmura-t-il.

Soudain, il tressaillit ; deux ombres se profilaient sur le store baissé.

— L'oncle... murmura-t-il. Mais avez-vous reconnu l'autre, Tilly ?

— Non, Charley.

— Le commissaire Brewster !

— Nous devons partir, partir, partir, fit-elle tordue par l'angoisse.

Ils coururent vers les remparts, lui la soutenant.

À cent pas de là, les deux veilleurs ayant vidé un grand flacon

plat de punch froid, dormaient à poings fermés, et ils ne virent pas les noctambules quittant la ville par la porte du sud.

Un quart d'heure plus tard, une petite auto roulait à toute allure sur la route de Londres.

À cette heure, Mr. Abe Niggins faisait au commissaire Brewster une leçon d'histoire de l'antiquité devant la nappe de dame Arabella Slowby, illustrée de son petit dessin au crayon.

— Certainement, Brewster, cela signifie quelque chose. Aux siècles derniers, on avait l'habitude de représenter des villes par des gravures. Rome, Londres, Paris, Gand, Bruges, possédaient leur marque distincte, exécutée dans l'esprit de ce méchant tracé que voici.

» Mais le dessin de la nappe a trait à une cité autrement antique ; à mon avis c'est la représentation symbolique de Babylone, telle qu'on la retrouve sur quelques très vieilles cartes.

— Et cela signifie ?

L'archiviste haussa les épaules.

— Vraiment je n'en sais rien, mon cher Brewster, si ce n'est que les thaumaturges de l'antiquité s'en servaient plus souvent qu'à leur tour.

— À mon avis, dit le commissaire, tout en laissant de côté la signification de ce graphique, il me semble évident que celui qui l'a tracé ne l'a pas fait par distraction, comme il arrive parfois à des gens désœuvrés de crayonner quelque chose d'inutile sur la nappe.

» Ce dessin est en fait achevé. Les créneaux sont indiqués avec soin ; regardez comme les fers de lance de ces hallebardes sont minutieusement dessinés. Je voudrais bien savoir si Sarah Fleggs a jamais vu pareille figure dans la maison de ses maîtresses.

— Vous raisonnez en policier, dit Mr. Niggins, et sur ce terrain je renonce à vous suivre, cher ami.

— Bah, riposta Mr. Brewster, je suppose que le jeu n'en vaut pas la chandelle, et que nous sommes en train de nous laisser emporter sur l'aile du plus pur romantisme, monsieur Niggins !

Le visage de l'archiviste exprima une vive répulsion. Le romantisme, qu'il définissait mal d'ailleurs, s'apparentait en son esprit à un tas de choses abominables, comme le choléra, la lèpre, l'athéisme et l'hypnotisme criminel.

— Nous prendrons un doigt de vieux brandy pour oublier ces événements qui viennent troubler la paix dont nous avons tant besoin pour vivre et pour continuer des études et des recherches saines et utiles, déclara-t-il pompeusement.

Ils trinquèrent, mais les verres étaient à peine arrivés à la hauteur de leurs lèvres, qu'ils se regardèrent avec stupeur.

Un âpre bruit de sirène déchira l'air et, avec un vrombissement

d'enfer, une automobile, qui devait être une puissante machine, jaillit du fond de la nuit.

Le double pinceau de ses phares stria de blanc les stores baissés et, soudain, le moteur s'arrêta devant la porte.

L'instant d'après on sonna.

— Pas possible ! s'écria Mr. Niggins... Cela ne s'est jamais vu...
Monsieur Brewster, savez-vous qu'il n'est pas loin de minuit ?

— Raison de plus pour admettre que le visiteur vient pour affaire importante, opina le commissaire.

— Jamais Noëmi, ma servante, ne consentirait à ouvrir la porte à une heure aussi indue à des étrangers arrivant en pareil équipage, gémit l'archiviste. Et moi-même...

— J'irai avec vous, décida courageusement le commissaire. Mais rien ne nous empêche de nous rendre compte, par la fenêtre, de l'identité des visiteurs et du but de leur venue...

— Très juste, approuva Mr. Abe Niggins. Je le ferai, à moins que vous ne teniez à le faire à ma place. Dans ce cas, je vous conseillerais de ne pas vous pencher trop au-dehors. Vous feriez une trop belle cible pour un criminel armé d'un revolver.

Mais le commissaire criait déjà, par la croisée prudemment entrebâillée :

— Qui va là ?

— Monsieur Brewster, le commissaire, est-il ici ? demanda une voix d'homme. Je me suis présenté au commissariat où un domestique m'a renseigné.

— C'est moi-même, monsieur, que désirez-vous ?

— Police de Londres !

Mr. Brewster se pencha au-dehors et vit en effet les feux de police luire sur le capot d'une puissante voiture.

— Je viens, dit-il.

Mr. Niggins, qui n'était pas pour rien citoyen de la bonne ville d'Harcester, sentit le souffle brûlant de la curiosité s'allumer dans son être.

— Recevez ces messieurs ici, Brewster, dit-il vivement. Peut-être pourrai-je leur être utile.

Le commissaire ne demandait pas mieux et, après une attente relativement longue, les visiteurs – ils étaient deux – furent introduits dans le cabinet de travail du vieil archiviste.

— Monsieur le commissaire Brewster ? demanda un gentleman de haute taille, à la mine sévère, mais néanmoins sympathique.

— Lui-même...

Mr. Brewster regarda attentivement le visiteur nocturne, dont le visage lui sembla tout à coup familier. Il poussa une petite exclamation de surprise.

— Ou mes yeux me jouent un tour, ou bien je parie à monsieur...

— Harry Dickson ! Voici à mes côtés mon jeune élève Tom Wills.

Mr. Niggins s'était rué vers le buffet et en avait tiré deux grands verres, qu'il se mit diligemment à remplir de brandy.

— Quel honneur, messieurs, de pouvoir recevoir des policiers célèbres dans mon humble habitation ! Permettez que je me présente : Abe Niggins, archiviste de la ville d'Harcester, membre correspondant de l'Académie d'histoire et d'inscriptions de Londres.

— Auteur d'une monographie réputée sur les routes romaines au Pays de Galles, compléta Harry Dickson en souriant.

Mr. Niggins rougit d'orgueil et de plaisir.

— Ah ! monsieur Dickson, vous me faites trop d'honneur !

On s'attabla ; le brandy de Mr. Niggins était des plus honorables et attira un nouveau compliment à son propriétaire.

Harry Dickson le savoura en connaisseur et, après avoir reposé son verre, il s'adressa au commissaire.

— Votre note sur la disparition des dames Slowby et Wood a atteint Scotland Yard le lendemain de l'événement, dit-il. Voulez-vous examiner ces photos ?

Il tendit à Mr. Brewster deux cartons aux blancs et noirs violents, comme on voit généralement aux photos de police.

— Ce sont elles, n'est-ce pas ?

— Oui, s'écria le commissaire, ce sont elles... Mais par le Ciel, ce sont là des photos de deux personnes...

— Mortes, et même assassinées, monsieur Brewster !

Un double cri d'horreur retentit.

— Qu'est-il donc arrivé à ces malheureuses ?

Harry Dickson hocha la tête d'un air grave.

— C'est une histoire aussi énigmatique que ténébreuse, dit-il, dont je vais vous faire le récit.

« Depuis quelque temps nous étions sur les traces d'une bande de forbans s'occupant surtout d'émission de fausse monnaie, du moins on le croyait.

» La nuit dernière, on avait cerné leur repaire qui se trouvait dans une vieille maison de la banlieue nord de Londres.

» L'irruption de la police fut soudaine.

» Arrivés dans les souterrains de la maison, nos hommes virent un individu en habit de soirée s'enfuir devant eux en criant « Alerte ! »

» Un coup de feu retentit et il s'effondra raide mort, frappé d'une balle en plein cœur.

» Au même moment, une véritable salve éclata dans une salle voisine.

» Nos hommes s'y ruèrent et s'y trouvèrent devant un spectacle invraisemblable. Quatre hommes, en habit comme le premier, agonisaient, frappés de balles à bout portant. L'un d'eux était étendu sur le sol, pieds et poings liés, l'autre faisait une grimace hideuse et exhalait une dangereuse odeur d'acide prussique, les deux autres s'étaient brûlés la cervelle.

» La police reconstitua assez aisément ce qui venait de se produire :

» Les deux suicidés s'apprêtaient à mettre à mort les deux autres, au moment où le cinquième individu avait jeté l'alarme.

» Ils fusillèrent à bout portant leurs victimes, dont l'une avait déjà bu le terrible poison et mirent aussitôt fin à leurs jours pour ne pas tomber vivants entre les mains de la justice.

» Aucune pièce d'identité ne fut trouvée sur les morts ! Ces derniers étaient des hommes d'un âge mûr et probablement des gens de bonne condition à voir leurs mains fines et leur mise élégante. Leur teint bronzé pourrait faire croire qu'il s'agit d'étrangers : des Italiens ou des Espagnols, mais rien n'est prouvé à cet égard.

» On fouilla la cave : elle contenait une petite presse qu'au premier abord on aurait pu prendre pour une très fruste presse à imprimerie. Mais il n'en était rien. Elle semble avoir été employée plutôt à presser un métal mou et très malléable.

» Dans un coin, se trouvait un fourneau à braise et une paire de gros creusets en pierre réfractaire.

» Après bien des recherches on trouva deux moules brisés, qui auraient pu servir, au besoin, à couler des monnaies, mais réduites complètement en miettes et dans un état de destruction tel que toute reconstitution se révéla impossible.

» Dans un des creusets on trouva des traces d'or pur, mais ce fut tout.

» Tout, en fait d'attirail, y était des plus primitif, et l'on se perd en conjectures sur le mobile qui réunissait ces gens dans cette demeure solitaire et sur la raison qui les fit préférer la mort à leur arrestation. De l'avis de la police, et peut-être est-ce pour l'heure également le mien, on s'était trouvé devant des criminels en proie à une terreur abjecte qui ne provenait pas seulement de la crainte d'être pris.

» Le reste de la maison n'offrait rien de remarquable. Disons même que, jamais, repaire ne fut moins bien organisé et dissimulé.

» Mais, en explorant les caves plus à fond, on découvrit un petit réduit obscur, à moitié rempli de décombres, où gisaient deux cadavres...

— Ceux des dames d'Harcester ! gémit Brewster.

— Leur mort était toute récente...

— Comment ont-elles été tuées ? demanda Niggins en tremblant de tous ses vieux membres.

— J'allais vous le dire : elles ont été étranglées, mais d'une manière peu commune. Les malheureuses ont eu le cou tordu dans la nuque, et par une main si gigantesque qu'il est impossible aux hommes de science d'imaginer créature humaine pouvant en posséder de pareilles.

Tout à coup, les yeux du détective tombèrent sur la nappe dépliée sur la table.

— Qu'est-ce là ? s'écria-t-il en soulignant le dessin d'un coup d'ongle.

Mr. Brewster s'empessa de le lui expliquer.

— Le même dessin se trouvait dans la cave tragique, dit Dickson, tracé à l'encre rouge sur un bout de parchemin. Savez-vous ce qu'il signifie ?

Mr. Niggins fut trop heureux de pouvoir le dire.

— Ainsi, nous disons : la représentation symbolique de l'ancienne Babylone, murmura Harry Dickson. Bizarre, en effet ! mais tout l'est dans cette affaire.

Il se tourna vers Mr. Brewster.

— Il n'est pas impossible qu'une partie de la solution de l'énigme se trouve à Harcester...

— Seigneur, est-ce possible ! s'écria Mr. Niggins en joignant les mains.

— Je suis venu ici de nuit pour masquer ma venue et celle de mon élève aux gens de la ville. Vous me laisserez garer mon auto en un endroit où elle ne risquera pas d'attirer les regards des curieux. Demain il y a jour de marché, n'est-il pas vrai ?

— En effet, monsieur Dickson.

— Mon élève et moi, nous élirons domicile à Harcester pour un temps plus ou moins long. Nous prendrons patente comme colporteurs, ou quelque chose de ce genre, et ferons croire à de petites affaires assez prospères. À vous de nous aider là-dedans, monsieur Brewster. Je ne forme pas de plus amples projets. Je suis obligé de me confier un peu au hasard, sinon à ma bonne étoile.

» À propos, qui, à Harcester, possède une petite automobile Moriss d'ancien modèle et à deux places ?

— Mon neveu, Charley, se sert d'une pareille voiture, dit Mr. Niggins tout alarmé. Faut-il l'appeler ?

Harry Dickson désigna un portrait posé sur la cheminée.

— Si c'est là le portrait de monsieur votre neveu, il est inutile de le faire, dit-il.

— C'est lui en effet, déclara l'archiviste.

— Et dites-moi, connaissez-vous également une dame un peu

forte, haute en couleurs, qui répond au doux nom de Tilly ?

— Tilly... Non, attendez, c'est ainsi que l'on nomme parfois Miss Mathilde. Oui, Miss Mathilde Jason.

— Où la croyez-vous à cette heure ?

Mr. Niggins faillit se fâcher tout rouge. Où pouvait être Miss Mathilde Jason, à cette heure, sinon sagement endormie dans son lit, dans la sévère maison de la grand-place.

— Je vous demande pardon, monsieur Niggins, continuait le détective. Monsieur votre neveu et Miss Mathilde Jason ont été très heureux de nous rencontrer sur la route de Londres, pour les tirer d'une panne de moteur qui menaçait de s'éterniser...

Mr. Niggins n'écoutait déjà plus. Il courut à la chambre de son neveu, dont il revint bientôt en s'arrachant les cheveux...

— Le malheureux !... La malheureuse !... Quel déshonneur !

Ainsi, le pauvre archiviste apprit la fugue singulière de Mr. Charley Niggins et de Miss Mathilde Jason. Mais, d'accord avec le détective et Mr. Brewster, on convint de ne mettre au courant que les sœurs Jason et de laisser le reste de la ville dans la parfaite ignorance de cette nouvelle calamité.

3. Un souper à Londres et un souper à Harcester ?

Harcester possède des tavernes de moindre importance que le Sceptre doré, celles qui s'ouvrent dans les petites rues attenant à la grand-place et où fréquentent les marchands de légumes, les mareyeurs, les colporteurs, gens de petit commerce qui, les jours de marché principalement, viennent y boire leur ale en mangeant un fruste plat du jour.

L'une d'elles, à l'enseigne prétentieuse du « Duc de Granmouth », n'est qu'un cabaret de chétive apparence, qui ne doit sa clientèle qu'à ses prix très raisonnables et réellement en dessous de ceux de la concurrence.

C'est peut-être pour cette raison que Mr. Casimir Ashel, apothicaire, droguiste et marchand de simples, l'avait choisie comme lieu de ses délices.

Non qu'il fût un client régulier, mais il venait souvent boire un verre et donner un conseil, dans l'intention évidente de voir payer ce dernier par l'offre d'une consommation.

Ce jour, quand Mr. Ashel entra à la taverne en question, il ne paraissait pas de fort bonne humeur, et celle-ci ne s'améliora pas à la vue des deux clients qui buvaient à petits coups leur verre de porto.

C'étaient deux braves marchands nomades qui posaient pour quelques heures un éventail en plein vent, à l'un ou l'autre coin de rue, pour y vendre des drogues et des épices.

Mr. Ashel leur jeta un regard noir et commanda un grog à la bière.

Le plus âgé des colporteurs essaya d'attirer l'attention de l'apothicaire, mais ce dernier ne semblait en avoir cure.

Enfin, le marchand s'enhardit et, soulevant son large chapeau de feutre, s'approcha du droguiste.

— Monsieur le pharmacien ? s'enquit-il avec amabilité.

— C'est moi, grommela Mr. Ashel sans aménité. Que me voulez-vous ?

— Je crains, monsieur, que vous ne voyiez d'un mauvais œil la petite concurrence que mon aide et moi nous vous faisons sur le marché d'Harcester.

— En vérité, vous craignez cela ? glapit Mr. Ashel.

Eh bien ! je vous répondrai avec franchise que, tout en méprisant la concurrence que vous semblez vouloir faire à mon officine, je suis indigné de la tolérance que la commune manifeste à l'égard de charlatans de votre espèce.

— Mon nom est Slyme, dit le colporteur.

— Un joli nom pour le tred-mill ! ricana Mr. Ashel.

— C'est possible, répondit doucement l'étranger, mais comme j'ai lu dans le temps qu'un citoyen du nom d'Ashel fut pendu, convenez avec moi, monsieur le pharmacien, que le nom fait peu de chose à l'affaire.

L'apothicaire se le tint pour dit et enfonça son nez dans son verre de grog.

— J'ai très bien connu votre aide, Mr. Charley Niggins, continua rêveusement Slyme. Il m'a vendu plusieurs fois de très bonnes marchandises. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant, monsieur Ashel ?

— Charles vous a vendu des marchandises ?

Mr. Ashel souffla comme un phoque.

— Et cela à mon insu, sans me laisser profiter du moindre bénéfice. Aha ! j'ai toujours pensé qu'il finirait mal, ce gamin !

Pourtant, les cartes avaient changé ; Mr. Ashel regardait d'un œil moins malveillant les charlatans, qui pouvaient devenir les clients de son officine.

— Voyez-vous, continua le nomade, je vous achète des denrées qui ne sont pas d'usage très courant, de l'huile de basilic par exemple, de la centaurée, de la poudre de lycopode, quelques drogues anodines.

Le visage de Mr. Ashel resplendissait déjà.

— Nous nous entendrons, dit-il. Le tout est de se connaître, n'est-il pas vrai ?

Sur cette belle entente, on trinqua, et ce fut le marchand ambulant qui régla la dépense, ce qui n'était pas de nature à déplaire au vieil apothicaire.

— On pourrait se rencontrer ce soir, proposa Mr. Slyme.

— Je vous attendrai chez moi... à souper, dit Ashel après une brève hésitation.

Ainsi se conclut l'alliance entre Casimir Ashel, pharmacien de la digne ville d'Harcester, et Harry Dickson, alias Peter Slyme.

Les auteurs ont de commun, avec les génies des contes des Mille et une Nuits, de pouvoir se déplacer sur les ailes du vent et d'amener leurs lecteurs à leur suite.

Ces derniers se trouvent donc pour le moment déplacés à Londres, dans un très ordinaire hôtel d'Union Street, proche de Southwark Park, où Charley Niggins et Mathilde Jason sont descendus

sous un nom d'emprunt.

Comme tous les êtres faibles, ils n'avaient su prendre de décision.

Au lieu de passer sur le continent comme ils se l'étaient promis, ils se terraient dans leur chambre, s'y faisaient servir, se parlant à peine, si ce n'est pour échanger des paroles lourdes de crainte et d'appréhension.

Dix fois en une heure, Charley allait soulever les tentures des fenêtres pour regarder dans la rue grise et solitaire.

— Cet homme qui passe...

— Ce policeman qui se tient depuis tantôt un quart d'heure en sentinelle au coin de la rue...

— Ce commissionnaire... Ce colporteur...

Et soudain, une terreur sans nom s'abattit sur eux.

Un crieur de journaux annonçait, à grands renforts de hurlements, la tuerie mystérieuse de Cockstreet, et un garçon d'hôtel complaisant crut bien faire en apportant une des feuilles du soir, encore toute fraîche d'encre d'imprimerie.

D'un regard indifférent, Charley Niggins parcourut les colonnes, et ses yeux tombèrent sur les atroces photos des dames d'Harcester.

Il poussa un gémissement sourd et faillit se trouver mal.

D'un geste malhabile, il essaya de cacher le journal, mais Miss Jason le lui avait déjà arraché des mains.

Elle devint affreusement blême, mais trouva néanmoins la force de garder ses esprits.

— Charley, dit-elle après un effort surhumain, elles sont mortes. Et cela par la main de bandits qui ont préféré le trépas à toute autre chose. Que nous arrive-t-il ?

Le jeune Niggins avait reconquis son calme, grâce au secours d'une forte lampée de whisky.

— Dieu sait, Tilly, si cette double mort n'arrange pas les choses, murmura-t-il.

Miss Jason ferma les yeux et sembla réfléchir.

— De quoi peut-on nous accuser ? continua Charley. D'avoir provoqué un scandale qui ne pourrait jamais faire que la joie des vilaines langues d'Harcester ? Au fond, je vous ai enlevée, Tilly, et rien d'autre.

Elle partit d'un éclat de rire sauvage.

— Il y a un secret entre nous, Charley, mais pas celui auquel la vulgaire médisance croira. Je vous ai connu tout petit. Je suis d'âge à être votre mère. Je vous ai choyé et gâté à l'insu de mes sœurs. J'ai été aveugle pour vous, comme peut l'être une grande sœur ou une maman. Mon petit garçon, comprenez-vous comme vous êtes terrible

en parlant ainsi.

— C'est la seule chose qui nous sauve, dit sombrement le jeune homme.

Miss Jason se révolta.

— Je n'ai voulu que vous sauver, Charley, de quelque chose d'effroyable, mais dont j'ignore tout.

— Elles sont mortes, répliqua Niggins, et rien ne nous empêche de rentrer à Harcester et d'y faire amende honorable à vos sœurs et à mon oncle.

— Vous êtes fou ? cria-t-elle, rouge de honte et de colère.

Il crut comprendre qu'il faisait fausse route.

— N'en parlons plus, ma bonne Tilly. Restons encore quelques jours ici, et puis nous pourrions partir pour le continent, s'il le faut.

— Il le faut, Charley, vous pourrez refaire votre vie à l'étranger. Je serai votre servante. Nous serons à jamais disparus pour les autres, mais également pour... oh, si je savais seulement pour qui et pour quoi !

Sur ces étranges paroles, ils se séparèrent.

Charley, prétextant une grande fatigue, se retira dans le petit réduit voisin, qui lui servait de chambre à coucher. Mais à peine fut-il seul qu'il griffonna quelques mots sur un bout de papier et sortit en tapinois.

Une femme de chambre passait dans le corridor.

Le jeune homme lui fit signe et lui glissa une poignée de monnaie dans la main.

— Télégramme urgent, murmura-t-il en posant le doigt sur les lèvres.

La bonne fit une grimace pour dire qu'elle avait compris et s'esquiva.

La journée s'écoula, triste et maussade.

Mathilde Jason, pensive et distante, sommeillait dans un fauteuil ; Charley fumait d'interminables cigarettes.

Soudain, on frappa à la porte et le jeune Niggins ouvrit.

Mathilde poussa un cri et se cacha le visage dans les mains.

Elody Jason se trouvait devant elle, le masque sévère et menaçant, tandis que le vieux Abe Niggins, se composant une figure tout aussi rébarbative, s'avancait derrière elle.

— Mathilde, dit l'aînée des demoiselles Jason, je ne suis pas venue pour vous faire des reproches, mais pour sauver l'honneur de notre nom.

— Et moi, dit l'archiviste, je veillerai à ce que mon neveu répare tout le mal qu'il a fait.

— Elody ! s'écria Mathilde, vous ne pouvez comprendre...

— Taisez-vous, Tilly ! s'écria le jeune Niggins, votre sœur et

mon oncle ont raison. Aussi, je leur déclare solennellement que je suis prêt à vous épouser !

Le visage de la pauvre Mathilde faisait peine à voir.

— Certes, continua Elody d'une voix subitement radoucie, vous brisez tous les deux le cœur à cette pauvre Muriel, mais elle est la grandeur d'âme en personne, cette petite, et dès qu'elle a connu votre trahison, elle s'est inclinée devant le sort.

— Mon neveu, dit le vieux Niggins, votre faute est grave, mais je constate avec une joie profonde que vous êtes resté un gentleman.

— Demain vous rentrerez à Harcester, mariés, décida l'aînée, nous nous occuperons des licences dès la première heure.

L'oncle Abe se frotta les mains ; au fond, les choses ne s'arrangeaient pas si mal. Que son neveu épousât Muriel ou Mathilde Jason, cela ne changeait pas grand-chose selon lui ; rien ne variait dans l'apport copieux de la mariée dans la corbeille de noces.

Charley faisait un bon parti et c'était le principal ; pour peu, le vieillard aurait cru à une ruse de fin matois, de la part de son neveu.

— Allons, allons, dit-il, tout s'arrange à présent. Il n'y a aucune raison pour que l'on ne soupe pas maintenant en bonne amitié.

Ce fut également l'avis de dame Elody.

— J'ai toujours souhaité voir Mathilde se marier, dit-elle, bien plus encore que Muriel, dont le caractère un peu sauvage incline davantage au célibat. Je puis même vous dire, mes enfants, que grâce à cet excellent Mr. Niggins, votre fugue a passé inaperçue à Harcester.

— Vraiment, on ne s'occupe pas de nous là-bas ? demanda Charles dont la poitrine se souleva comme délivrée d'un lourd fardeau.

— Mais non, mais non. Et pour cause ! On ne parle que de la fin, aussi épouvantable qu'énigmatique, des dames Slowby et Wood.

— J'ai lu cela, dit nonchalamment le jeune homme. Je me demande ce qui peut leur être arrivé à ces pauvres femmes.

— À Harcester, l'enquête n'a rien apporté, raconta l'oncle. C'est à Londres que se trouve le nœud du mystère. Tout ce qu'on a trouvé c'est que Miss Betsy Wood faisait de temps à autre un voyage à Londres et qu'elle est d'une descendance assez curieuse : elle est notamment la fille du professeur Elias Wood, vous savez bien ce chimiste qui mourut dans un asile d'aliénés et qui se croyait à la fois l'incarnation de Nostradamus, de Paracelse et de Cagliostro, bref des trois grands charlatans de l'histoire.

Le souper était servi dans une petite salle à manger particulière et parut de la meilleure ordonnance.

Mr. Niggins remplit quatre coupes et leva la sienne.

— Je bois à l'union de deux noms vénérés de notre chère ville d'Harcester, dit-il, Jason et Niggins !

— Niggins et Jason ! approuva Miss Elody.

Charley posa un baiser sur le front de sa future. Il était froid comme le marbre.

Miss Mathilde eut la force de sourire, mais elle se sentit sombrer dans un Maelstrom d'ombres et de terreur.

À ce moment, dans la bonne ville d'Harcester, un autre souper, de bien moins riche ordonnance, réunissait trois convives dans la mesquine salle à manger du pharmacien Ashel.

Ce dernier jubilait : il venait de conclure une « bonne petite affaire », en vendant tous ses fonds de bocaux à Mr. Slyme, pour un prix honorable, que cet honnête commerçant avait tenu à lui régler rubis sur l'ongle.

— Dire que ce vilain cachottier de Charley ne m'avait jamais parlé de vous, dit-il. Mais à malin, malin et demi. Quand je le reverrai, je ne lui soufflerai mot de notre accord, cher monsieur Slyme, et sans qu'il y comprenne quelque chose il aura perdu un client.

Slyme approuva fort cette résolution et on reprit du vin qui, pour ne pas être très coûteux, n'en était pas moins suffisamment crâne.

Tout à coup, l'apothicaire reposa son verre et parut écouter.

— Cela recommence, murmura-t-il. Mais aujourd'hui que j'ai des amis qui me tiennent compagnie, je ne m'en soucie guère.

— On dirait que quelqu'un marche dans la maison, dit le jeune aide de Mr. Slyme.

— Quelqu'un ? répondit le pharmacien à voix basse. Est-ce quelqu'un ? Non, on ne peut le dire. Il ne me fait pas de mal et c'est tout ce que je lui demande ; n'empêche qu'il y a des soirs où c'est bien lugubre !

— Quoi donc ? s'étonna le marchand ambulant.

— Un fantôme, tiens ! Une vieille maison anglaise n'est pas déshonorée par un revenant, mais il y a des jours où je m'en passerais tout de même.

— J'ai toujours désiré me trouver en face d'une de ces créatures de l'autre monde, déclara Mr. Slyme dont les yeux brillèrent.

— Euh !... euh !... hésita Mr. Ashel, serait-ce bien prudent ?

— Parcourt-il votre maison ?

— Oh non ! Il n'est pas indiscret et ennuyeux à ce point. Il se contente de faire un peu de bruit dans l'ancien laboratoire, celui où Charley travaillait, quand il travaillait... ce qui ne lui arrivait pas tous les jours !

— Laissez-moi jeter un coup d'œil dans cette chambre hantée, supplia Slyme.

Mr. Ashel hésita entre le désir de contenter un aussi bon client

que le colporteur et la peur de s'attirer la rancune d'un revenant, mais l'amour de la clientèle prévalut.

— Faites, consentit-il. Je ne vous accompagne pas, mais vous trouverez facilement l'ancien laboratoire. Il est situé à droite, au haut des marches de l'escalier du hall. Voulez-vous une bougie ?

Mr. Slyme et son aide avaient chacun leur lampe de poche électrique.

Ils gravirent aussitôt les marches, mais celles-ci étaient bien vieilles et, malgré toutes leurs précautions, elles gémirent à fendre l'âme.

— Maître, murmura Tom Wills, j'entends ouvrir une fenêtre : quelqu'un se défile là-haut !

Harry Dickson poussa la porte du laboratoire et ne vit, à la clarté des torches électriques, que des murs sales, une longue table en bois noir, un fouillis de cornues et d'éprouvettes poussiéreuses, des creusets ébréchés et un antique fourneau à alambic.

Tom Wills avait bien entendu : la fenêtre, donnant sur une cour sordide et un fouillis de petites ruelles noires, était entrouverte.

Mentalement, ils enregistrèrent la topographie du chemin par lequel le fantôme avait opéré sa retraite.

— Nous y reviendrons, marmotta Dickson.

Tom Wills faisait tourner le pinceau de sa lampe dans tous les sens.

— Eh ! fit-il, nous avons dû déranger le revenant dans une manipulation. Voici un petit bocal renversé et une poudre fraîchement répandue.

Harry Dickson en recueillit vivement un échantillon.

— Cela peut servir, dit-il.

Ils retournèrent dans la salle à manger, auprès de Mr. Ashel, très heureux de les voir si tôt de retour.

— Et le revenant ? demanda-t-il.

— J'ai tout lieu de croire qu'il appartient à la famille des chats de gouttière, répondit le marchand ambulant. Mais voici un flacon que j'ai trouvé renversé et à moitié vide. Est-ce bon à acheter, cette poudre jaune ?

Mr. Ashel fit un geste de surprise.

— Où avez-vous trouvé cela, messieurs ? s'écria-t-il.

— Mais... dans votre laboratoire !

— Vraiment. J'ignorais que j'étais riche à ce point. Il se peut bien que, dans le temps, j'ai possédé de cette poudre, mais je ne m'en souviens plus. Oh, c'est réellement curieux !

— Qu'est-ce donc ?

— C'est de l'orpiment... Une poudre arsenicale assez énigmatique, que les fous des siècles passés, qui croyaient à la

transmutation des métaux, employaient pour faire de l'or. Non, je ne pense pas qu'elle puisse vous servir à quoi que ce soit, messieurs !

4. La nuit rouge

Le lendemain, entre chien et loup, Harry Dickson et Tom Wills entrèrent chez Mr. Brewster par la porte de la ruelle.

Le commissaire les attendait avec impatience.

— Il y a des nouvelles de Londres, dit-il en tendant un pli au détective.

C'était un des fonctionnaires du cabinet d'histoire ancienne au British Muséum, qui fournissait des détails sur le dessin symbolique découvert sur la nappe de Miss Slowby.

— Ce symbole, disait-il, se rencontre surtout dans des écrits de magie noire et rouge du Moyen Age ; les Rose-Croix, les fameux alchimistes, s'en servaient souvent mais on ne peut savoir à quelles fins. Plus tard, vers la fin du dix-septième siècle, on le retrouve dans le blason des étranges « Immortels », ces illuminés qui s'imaginaient avoir découvert l'élixir de longue vie et dont les descendants ont formé une secte de fanatiques, en vérité assez inoffensifs, dont le dernier fut le docteur Wood, décédé il y a quelques années dans un Lunatic Asylum.

— Le père de Betsy Wood, murmura Harry Dickson. Il y a là une concordance qui pourrait bien donner naissance à une lumière partielle.

— Pourtant, le passé de cette jeune femme ne contient rien de mystérieux, répliqua le commissaire.

» À propos, monsieur Dickson, les deux tourteraux que vous avez rencontrés sur la route de Londres, le soir de votre arrivée, sont de retour à Harcester, après avoir convolé en justes noces d'ailleurs.

— Vous parlez du jeune Niggins ? dit le détective. Que savez-vous de précis sur son compte ?

— Rien. C'est un désœuvré qui se destinait à prendre la succession du pharmacien Ashel, et cela aussi tard que possible je suppose.

— Puisqu'on parle de ce vénérable apothicaire, veuillez donc me dire quelle est cette venelle qui longe l'arrière-façade de sa maison.

Mr. Brewster se mit à rire d'un air entendu.

— La rue de la Tête-Perdue ? Aha ! c'est la seule rue mal famée de toute la ville d'Harcester. Il y a là un vieil hôtel que l'on accuse de se montrer complaisant aux galanteries clandestines. Entre nous, je n'y

crois pas beaucoup, car le sieur Pascrew, qui en est le propriétaire, est une vieille baderne puritaine, dont la seule passion est, je crois, de faire tourner les tables. Je pense plutôt que son immeuble sert de clubhouse pour des spirites qui désirent rester inconnus. Il est vrai que, les jours de marché, on y mange et on y boit bien et que les gens qui y fréquentent n'appartiennent pas au « cant » de la région.

Soudain, le détective s'était redressé de toute sa hauteur.

— Pascrew !... Vous dites bien Pascrew, monsieur Brewster ? Au diable ! Si vous m'aviez dit ce nom dès notre première entrevue, nous n'aurions pas perdu ici des journées, Tom Wills et moi, à jouer au marchand d'orviétan. Pascrew !

Stupéfait, Brewster voulut poser des questions, mais le détective l'interrompit sèchement.

— Vous ne pouviez savoir, en effet. Pourtant, si vous aviez dirigé quelques-unes de vos lectures vers les vieilles annales du crime, le nom vous aurait sauté à la figure comme un chat sauvage. Non, non, à plus tard les explications. Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Où allons-nous ? balbutia le commissaire en voyant le détective endosser vivement son manteau.

— À la rue de la Tête-Perdue ! Où irions-nous, sinon ?

Il commençait à faire sombre et, comme le temps était à la pluie, les rues d'Harcester étaient désertes et personne ne vit les trois hommes s'engouffrer dans la ruelle ténébreuse.

— C'est ici, fit le commissaire.

On s'était arrêté devant une longue et basse façade, d'un style rococo un peu trop prononcé, mais néanmoins d'aspect agréable.

Les volets verts en étaient baissés et fermée la double porte sculptée.

Tom Wills tira le pied de biche qui mit en branle une grêle sonnette aux tons fêlés.

— Personne ne vient, murmura Mr. Brewster. Cela n'a rien de bien étonnant, car la maison n'est pas toujours ouverte.

— Voici une porte solide et qui nécessiterait des tentatives d'effraction, sinon stériles, du moins fort longues. Je crois qu'il est plus facile d'entrer par le côté jardin en passant par la cour de Mr. Ashel.

— Il en fera une tête... commença Mr. Brewster.

— Tant pis. D'ailleurs, je puis aisément me débarrasser de mon inutile incognito à présent. Ah ! que de temps perdu !

Tom Wills fit une dernière tentative du côté de la sonnette, aussi infructueuse que la première toutefois.

Une averse cingla les façades et, sur la grand-place, quelques fenêtres roses passèrent au noir, comme si la pluie les eût éteintes.

— Carillonons chez Ashel, ordonna Harry Dickson.

Mr. Brewster le suivit en secouant la tête ; l'inexplicable hâte du détective le plongeait dans la stupeur.

Mais, quand Mr. Ashel ne répondit pas plus que l'hôtelier de la rue de la Tête-Perdue, Harry Dickson manifesta une véritable rage froide.

— Ecoutez bien, Brewster, je pourrais d'ores et déjà lever la voile de ce que vous appelez encore un mystère noir ; mais, auparavant, il s'agit de découvrir tous les crimes qui viennent d'être commis à Harcester !

— Qui viennent d'être commis ? gémit Mr. Brewster.

Harry Dickson tira de sa poche sa fidèle trousse de cambriole.

— Si les choses ont suivi la vraie logique des choses, dit-il d'une voix émue, votre bonne ville d'Harcester est un charnier à cette heure.

Le commissaire le regarda comme s'il le croyait atteint de folie subite.

Harry Dickson comprit ce regard et haussa les épaules.

— Attendez d'avoir vu, Brewster !

Il s'attaqua à la porte avec une énergie sauvage.

La boutique de l'herboriste était plongée dans l'ombre, mais une flamme de gaz brillait dans l'arrière-cuisine.

— Alors, vraiment, vous croyez que Mr. Ashel, murmura Mr. Brewster.

— Est mort à présent, assassiné !

Le policier s'élança vers la porte vitrée de l'office et poussa un cri perçant.

Le pharmacien avait été surpris à table, pendant qu'il sirotait son petit verre de rhum vespéral ; sa pipe avait roulé par terre et Tom s'en empara.

— Elle est encore tiède ! s'écria-t-il.

— Un coup de casse-tête asséné avec une rage diabolique en plein crâne, dit Harry Dickson en regardant le cadavre, et le gaillard qui a fait le coup n'a pas boudé à la besogne.

— Par où est-il venu ? s'écria Mr. Brewster.

— Par la route des fantômes, pardi ! Venez !

Il gravit l'escalier quatre à quatre, suivi par ses compagnons hors d'haleine et complètement terrifiés.

La fenêtre du laboratoire était ouverte et, de là, la vue plongeait dans le dédale des ruelles et des petits jardins.

— La rue de la Tête-Perdue, dit Mr. Brewster... Oh ! il y a pourtant de la lumière chez Pascrew !

— La brute marche plus vite que nous ! gronda Harry Dickson. C'est dans son rôle d'ailleurs...

Il enjamba le rebord de la croisée et prit pied sur une plate-

forme de zinc, qu'il longea jusqu'au mur du jardin de l'hôtel Pascrew.

— Combien de domestiques a-t-il, votre Mr. Pascrew ? demanda-t-il tout en cherchant un moyen pour descendre.

— Deux : un vieux valet et une cuisinière.

— Vous les trouverez au logis, c'est certain, ricana le détective.

Il sauta à pieds joints sur le sol meuble du jardin et aida ses compagnons à le rejoindre.

Tom Wills s'approcha de la fenêtre éclairée, qui luisait doucement dans le fond de la cour dallée faisant suite au jardin.

— C'est affreux ! l'entendit-on haleter.

D'un coup de coude, Harry Dickson fit voler un carreau en éclats et tourna l'espagnolette de la fenêtre.

— C'est le valet de pied, dit Mr. Brewster en tremblant. Il s'appelait Wilkins. C'était un vieil homme maussade et taciturne, qui ne sortait presque jamais. Comment est-il mort, lui ?

— Regardez son cou !

— Par strangulation. Mais... Mais... c'est horrible cela !

— Cette marque géante, n'est-il pas vrai ? Celle que l'on trouva sur les malheureuses demoiselles égorgées dans le souterrain de Londres ! Oui, oui, tout est de la plus pure logique, mon ami, gronda Harry Dickson en donnant toutes les marques d'une rage désespérée.

Mr. Brewster éleva vers lui des mains suppliantes.

— Je vous en prie, Dickson, parlez... car vous entendre prédire toutes ces horreurs, c'est la pire des épouvantes.

Harry Dickson se détourna d'un air las.

— Ce n'est ni l'heure ni le lieu pour faire des conférences, mon ami ; nous n'avons pas fini notre visite au musée Tussaud en nature !

— Encore !

— Et je ne puis prévoir où la calamité s'arrêtera ! dit sauvagement le détective. Ah, Brewster, dire que tout cela s'est presque perpétré sous mes yeux !

Tom Wills s'approcha. Il était d'une pâleur mortelle.

— La servante est étendue dans la cuisine. Le monstre s'est servi d'une hachette pour la tuer.

Mr. Brewster s'avavançait comme dans un cauchemar : il vit la cuisine, où la flamme d'un réchaud à gaz dansait encore sous un coquemart qui chantonnait doucement.

— Martina Brown, murmura-t-il en désignant la morte par son nom.

— La bête qui tue dans l'ombre a bien peu d'avance sur nous, déclara Harry Dickson. Mais où opère-t-elle à présent ?

Sans mot dire, le détective était retourné au jardin. À la force des poignets, il s'était juché sur le mur de fond, d'où il avait vue sur les arrière-façades des maisons voisines.

Une seule fenêtre au rez-de-chaussée de l'une d'elles était encore éclairée.

Il fit signe à Brewster de venir le rejoindre.

— À quel immeuble appartient cette fenêtre ?

Le commissaire s'orienta, réfléchit et finit par dire :

— La maison des dames Slowby et Wood.

— Elle est encore habitée ?

— Oui, par la servante Sarah Fleggs.

Harry Dickson jura sourdement.

— L'itinéraire du monstre tueur est tout tracé, dit-il en crispant les poings.

— Vous ne voulez pas dire ?... s'écria le commissaire.

— Si... et vous le savez bien. Allons voir... Vous devez y être habitué maintenant, mon cher !

Une suite de plates-formes leur facilita l'accès du jardin de la maison des dames assassinées, et un fois qu'ils y furent, ils coururent tous trois vers les vitres luisantes.

Tout à coup, Tom Wills, qui était arrivé le premier, leur fit signe de ne pas faire de bruit.

— On parle à l'intérieur ! dit-il.

Les stores de la fenêtre n'étaient pas complètement baissés et, en se courbant, les trois policiers purent jeter un coup d'œil dans la pièce éclairée.

Un spectacle fort inattendu s'offrit à leur regard.

Mr. Abe Niggins et Sarah Fleggs étaient assis à la table, devant une bouteille de vin et des verres, et ils semblaient converser avec zèle.

— Ma bonne Sarah, disait l'archiviste, je comprends parfaitement que vous n'ayez rien voulu dire à ces affreux policiers, mais ce n'est pas une raison pour continuer vos mensonges avec moi, votre ami Abel.

— Vous faites la cour à cette mauvaise femme, à cette Elody Jason, parce qu'elle est riche et soi-disant noble, alors que moi je ne suis qu'une servante, fut la réponse maussade.

— Mais vous êtes jolie, et cela vous venge de bien des affronts, ma petite. Alors, ce dessin sur la nappe ?

Sarah Fleggs se mit à rire.

— Une idée à moi. Ils ne sont pas malins vous savez, vos gens de police, pour ne pas avoir vu que c'est un très vieux dessin ! Cette nappe, la Slowby la gardait jalousement et la Wood encore davantage. Un jour je les ai entendues dire qu'elle venait de la table du Grand Maître ! Alors, j'ai pensé à quelque histoire qui aurait pu les ennuyer, tellement elles la cachaient, votre damnée nappe !

» Quand je vis qu'elles étaient parties, je l'ai mise à la place de

l'autre, je ne sais trop pourquoi, mais parce que j'avais dans l'idée que cela pourrait les embêter si elles l'apprenaient un jour.

— Elles ne l'apprendront plus maintenant. Ecoutez, ma bonne Sarah, vous pouvez bien me faire une confidence.

— Je ne suis pas encore Mrs. Abel Niggins, dit la servante en minaudant.

— Cela viendra peut-être un jour, ma bonne. Mais vous qui saviez si bien écouter aux portes, comment se fait-il que vous n'ayez pas entendu ce que racontait le mystérieux visiteur ?

Sarah Fleggs se mit à rire.

— Aha, le mystérieux visiteur ! Elle est bien bonne, monsieur Abe ! Oui, j'ai écouté aux portes et je n'ai entendu que Miss Wood et que Miss Slowby !

— J'ai cru que c'était le vieux Pascrew !

Mr. Brewster heurta le détective du coude et murmura très doucement.

— C'est vrai, nous n'avons pas rencontré Mr. Pascrew !

— Inutile ! fit Dickson tout bas.

— Pascrew ? dit Sarah Fleggs. C'est une blague !

Alors se passa une chose rapide, singulière, formidable.

Le bec de gaz siffla, passa au bleu sombre et s'éteignit.

Le vieux Niggins et la servante se mirent à pousser des hurlements de terreur, puis à appeler au secours.

— Vite ! cria Harry Dickson en se jetant contre la porte du corridor dont les vitres volèrent en morceaux.

Tom Wills braquait sa torche électrique.

Dans la salle à manger, un cri effroyable éclata. Puis ce fut le silence.

— Tirez sur tout ce qui bouge ! tonna Harry Dickson.

Presque au même instant, le revolver de Tom Wills partit.

— Avez-vous vu ! cria le jeune homme.

— Quoi ?

— Je ne sais... Une ombre... Quelque chose de noir !

Mr. Brewster entraît déjà dans la salle à manger, sa lampe allumée.

Abe Niggins et Sarah Fleggs, qu'ils avaient vu, l'instant d'avant, converser d'une manière si animée, gisaient sur le carreau. La servante remuait encore faiblement, mais l'archiviste était mort, le crâne défoncé.

Quant à la femme, son cou s'enflait atrocement.

— Sarah ! cria le commissaire, parlez... Avez-vous vu ?

La servante ouvrit des yeux vitreux.

— La Tête-Perdue ! hoqueta-t-elle avant de retomber lourdement.

Harry Dickson revenait déjà, haletant d'avoir parcouru toute la maison sans avoir découvert trace du monstre mystérieux qui venait de perpétrer sous ses yeux un double meurtre.

— Brewster, dit-il en essayant de retrouver son calme, vous allez alerter tout ce que vous avez de constables réguliers et auxiliaires, pour faire garder les maisons des crimes, bien que cela ne puisse nous servir à grand-chose.

» Nous retournons à votre bureau. J'ai besoin de réfléchir... Je suppose que le cycle de la mort est clos pour l'heure.

Ce fut presque en courant qu'ils regagnèrent les locaux du commissariat, où Brewster donna immédiatement les ordres nécessaires.

— Et dire que je ne puis même pas opérer une arrestation ! gémit-il.

— Si fait, Brewster, et vous allez même en faire deux.

— Ah ! fit le policier plein d'espoir.

— Prenez deux hommes et arrêtez immédiatement Charles Niggins et sa femme !

— Pas possible ! cria le policier.

— Faites ce que je vous dis ! ordonna le détective avec colère.

Mr. Brewster s'inclina.

— J'y vais... Mais je ne puis croire...

— Voyons, Brewster, mon ami, finissez de croire ou de ne pas croire, mais faites ce que je vous dis et quand vous serez de retour, je vous raconterai comment le tout s'emmanche.

Mr. Brewster ceignit son écharpe et sortit.

— Maître... commença Tom Wills.

— Silence, Tom. Passez-moi ma pipe et le tabac !

Des minutes silencieuses s'écoulèrent. La chambre s'emplit de fumée bleue et Tom Wills, bouche close, observait anxieusement le visage impassible du détective, tandis que les ronds de fumée montaient toujours au plafond.

Trois quarts d'heure passèrent. Tom croyait remarquer une certaine détente sur les traits du maître, quand des pas retentirent dans le vestibule et que Mr. Brewster rentra.

Il transpirait comme s'il avait fait une course en plein soleil caniculaire, et il secouait tristement la tête.

— J'ai failli vous désobéir et m'excuser, monsieur Dickson, dit-il piteusement.

— Ils sont arrêtés ? demanda le détective.

— C'est-à-dire... Charles Niggins est enfermé dans la salle de corps de garde, sous la surveillance de deux constables.

— Et sa femme ?

— Est-ce un accident ou un acte volontaire, je ne sais, mais au

moment de quitter sa chambre, elle est tombée dans les escaliers et s'est grièvement blessée.

— Elle est donc encore chez elle ? s'écria Dickson hors de lui.

— Non. Je l'ai fait conduire ici et je l'ai fait déposer sur un sofa de mon salon, sous la garde de mon domestique. On est allé quérir un médecin.

Le détective respira visiblement.

— C'est bien, dit-il.

— Les deux demoiselles Jason en sont presque devenues folles, continua le commissaire, et je les ai rassurées comme j'ai pu, c'est-à-dire fort peu. Quant à Charles Niggins, il pleure et se lamente et jure qu'il ne sait rien de rien.

— Etait-il encore habillé ?

— Mais oui, et je lui en ai fait la remarque. Il m'a paru un instant être assez interloqué, puis il a dit qu'il se disposait à aller souhaiter la bonne nuit à son oncle, qui se couche toujours très tard.

— Fouillez-le ! ordonna le détective.

— C'est déjà fait, monsieur Dickson, car nous avons craint qu'il ait sur lui quelque objet pouvant servir à des fins de suicide. Nous n'avons rien trouvé, si ce n'est ce petit paquet.

Brewster tendit un sachet rempli d'une poudre jaune.

— De l'orpiment ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson pinça les lèvres.

— Oui, de l'orpiment... et c'est pour cela que le pauvre Mr. Ashel est mort ce soir, dit-il lentement.

5. La nuit rouge (suite)

— Il nous faudra attendre le jour pour commencer l'enquête et la pousser à fond, dit Harry Dickson. Mais comme je présume que personne d'entre nous ne pense au sommeil, je vais vous raconter ce qui est arrivé à Harcester.

» Voyez-vous Brewster, il y a des crimes qui peuvent être comparés à des comètes : ils reviennent à des époques fixes, avec leurs mêmes apparences, leurs buts et raisons identiques, souvent leurs mêmes détails.

» Donnez-moi la carte d'Angleterre.

Mr. Brewster en étala une sur la table et le détective, après une brève recherche, posa son doigt sur une petite localité du nord.

— Lisez, Brewster.

— Bamchester.

— Comme euphonie cela rappelle Harcester, n'est-il pas vrai ? Et d'un !

» Il y a plus de trente ans, habitait dans cette ville un nommé Pascrew qui tenait – écoutez-moi bien – un hôtel de douteuse réputation dans une vieille petite ruelle proche de la place du marché. Cette ruelle s'appelait...

— Rue de la Tête-Perdue ! s'écria Mr. Brewster.

— Vous l'avez dit, mon ami, et vous allez bientôt vous trouver devant de plus effarantes similitudes encore.

» Pascrew manifestait un vif penchant pour les sciences occultes, mais seulement là où elles pouvaient lui être profitables.

» Son hôtel devint d'abord une sorte de club spirite et le resta jusqu'au moment où un jeune professeur du nom de Wood, un homme d'une intelligence vraiment remarquable, transforma ce cercle en une secte d'alchimistes, selon les fameuses traditions des Rose-Croix du Moyen Age.

» Wood prétendait pouvoir fabriquer de l'or à l'aide de la célèbre poudre de projection que nous nommons vulgairement orpiment.

» Mais la chose s'ébruita quelque peu et le professeur Wood fut déplacé.

» Pascrew continua à diriger son club d'alchimistes et, chose étrange, sembla vraiment avoir réalisé une transmutation de métal.

» Un beau jour il disparut, mais pas pour toujours, car au bout

de quelques mois il revint à son hôtel. On remarqua seulement qu'il était devenu très distant, taciturne, et qu'il ne surveillait plus régulièrement ses affaires comme par le passé.

— Juste Dieu ! s'écria Mr. Brewster. Cela s'est passé ainsi avec Pascrew...

— Oubliez-vous que je parle d'une ville qui se trouve à deux cents lieues d'ici, et d'un Pascrew d'il y a trente-cinq ans ? demanda narquoisement Harry Dickson.

— Non, mais de cette façon ma raison risque de s'égarer complètement avant bien longtemps ! bougonna le commissaire.

— Aussi vais-je être aussi bref que possible.

» Depuis son retour, Pascrew avait conquis sur ses clients un ascendant qu'il n'avait jamais possédé auparavant. Le club devint une bande de scélérats, jusqu'au jour où deux ou trois membres se révoltèrent. Pascrew en eut vite raison : il les tua.

» Ici se situe maintenant le vrai réveil du monstre : il avait goûté au sang. Une folie horrible s'empara de lui et il tua tout ce qui, à son avis, se dressait à travers sa route. Il était d'ailleurs absolument sûr de l'impunité, s'imaginant que certaines pratiques de sorcellerie le rendaient invisible !

» Mais la justice fut tout de même la plus forte et Pascrew fut pris... On constata alors que ce n'était pas le vrai Pascrew, celui de jadis, mais quelqu'un qui avait incarné son personnage.

Mr. Brewster resta songeur quand le détective eut terminé son récit.

— Les crimes se répètent, dites-vous. Je ne comprends pas encore très bien.

Harry Dickson lui frappa l'épaule.

— Un jour, un être, que j'appellerai un criminel potentiel, c'est-à-dire au fond duquel dort le crime, lit le récit de l'ancien forfait de Pascrew, naturellement bien plus détaillé que celui que je viens de faire.

» Cet être est intelligent, tout comme ceux de son espèce hélas ! Il est frappé par certaines similitudes, celles que nous avons observées nous-mêmes au début de l'histoire que je viens de vous rapporter.

» Pascrew, celui de Harcester entendons-nous, disparaît.

» Je ne sais ni comment ni pourquoi, mais l'être aux terribles penchants y voit le geste de la destinée.

» Et il fera comme l'autre, celui d'il y a trente-cinq ans !

— Comment la justice a-t-elle découvert le coupable ? demanda Mr. Brewster.

— Bravo, mon ami ! Voici au moins une question qui méritait d'être posée.

» Eh bien, je vous avoue que je ferai comme elle a fait alors !

— Et c'est ?

— Souvenez-vous des derniers mots de Sarah Fleggs.

— La Tête-Perdue ?

— Oui, nous la retrouverons, je l'espère du moins, et bien des mystères cesseront d'en être !

Harry Dickson consulta sa montre.

— Nous le ferons avant que l'aube ne vienne et que la rumeur publique ne s'empare de toutes les horreurs de la nuit.

— Vous ne désirez pas interroger d'abord Charles Niggins ?

— Il m'intéresse si peu !

— Et pourtant vous le faites emprisonner ! s'écria Mr. Brewster.

Le détective se contenta de hausser les épaules.

Ils prirent immédiatement le chemin de la maison de feu les dames Slowby et Wood.

Le constable qui se tenait devant la porte vint au-devant d'eux.

— Quoi de nouveau Bates ? demanda Mr. Brewster.

— J'ai entendu crier et puis rire, mais je ne sais d'où cela pouvait venir.

— Avez-vous pris contact avec votre collègue qui se trouve dans la rue de la Tête-Perdue ?

— Oui. Il s'est avancé jusqu'au coin seulement, car il n'osait quitter son poste devant l'hôtel. Il a également entendu le bruit.

Harry Dickson lui donna une poignée de mains.

— C'est très bien, mon brave.

— Ah ! vous trouvez cela très bien, sir, répondit le constable interloqué. Eh ! dans ce cas, je ne sais pas pourquoi je ne le trouverais pas non plus !

Ils avaient atteint l'entrée de la fameuse ruelle et Dickson héla le second constable.

— Le bruit venait de ce côté-ci, n'est-il pas vrai ?

— En effet, sir !

Dickson entraîna ses compagnons vers une haute niche où se trouvait une statue décapitée.

— Fort de l'étrange leçon du passé, dit le détective, nous venons de retrouver la tête perdue.

— Comment ? s'écria Brewster, elle ne s'y trouve pas plus que jadis.

— Elle s'y trouve, répéta le détective. Elle doit s'y trouver, sinon toute la théorie que je viens d'échafauder est songe et fumée !

Il tenait sa torche électrique braquée sur la statue.

— Avez-vous déjà rencontré, dans les magazines pour enfants, ces sortes de devinettes qui consistent à retrouver une figure

dissimulée parmi d'autres ?

Tom Wills avança la main.

— Oh ! voilà vraiment un contour, parmi les plis du manteau de pierre, qui ressemble à un profil.

— Les statuaires et les mécaniciens des siècles passés avaient parfois de ces fantaisies, dit le détective. Mais, ici, il y a autre chose. Voyez !

Il appuya sur l'œil, puis sur le nez et enfin sur le menton du profil de pierre et, aussitôt, l'inattendu se produisit.

La statue pirouetta comme un irrévérencieux gamin de rue.

— La porte de l'enfer ! annonça Harry Dickson en montrant une ouverture de dimensions suffisantes pour permettre le passage d'un homme.

— Venez, continua-t-il, je crois connaître le chemin.

Ils descendirent un escalier en spirale qui se vrillait jusqu'à grande profondeur dans le sol.

Brusquement, ce fut le miracle.

Tom Wills avait soulevé une épaisse tenture en cuir et il recula, ébloui.

Une vaste salle circulaire s'offrait aux regards des entrants, éclairée par une multitude d'énormes cierges.

Au milieu, trônait une déité affreuse, aux mains énormes.

— Baal, murmura Harry Dickson, dieu de Babylone.

Dans le mur circulaire s'ouvraient une multitude d'étroits couloirs que le commissaire s'apprêtait à explorer, quand Harry Dickson le retint.

— Savez-vous où ils vous conduiraient, Brewster ?

— Je n'en ai pas idée.

— L'un à l'hôtel Pascrew, cela va sans dire, l'autre chez feu les dames Slowby et Wood, le troisième sur la grand-route de Londres, et le dernier...

— Chez Mr. Ashel ?

— Vous n'y êtes pas. Mais je me garderai bien de l'explorer pour l'heure.

— Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

— Cette nuit, ce serait la mort pour nous : la bête tue et elle semble avoir la chance pour elle.

Il avait à peine parlé, qu'il se jeta en arrière, entraînant ses amis : une vague de feu jaillit soudain du couloir en question et roula en rugissant dans la salle.

— Malédiction ! cria Dickson, le monstre a perfectionné sa hideuse forteresse. Vite, par ici !... c'est notre seule chance de salut.

Ils se jetèrent dans le couloir du fond qui s'allongeait

interminablement dans les ténèbres.

Ils couraient comme des fous, talonnés par une chaleur torride qui roulait en vagues sur leurs talons, sentant l'air s'alourdir de seconde en seconde et devenir irrespirable.

Enfin, un souffle plus frais leur caressa le visage et, après avoir monté une côte très raide, ils débouchèrent dans un gros massif de ronces épineuses, en pleine lande, hors de la ville.

Comme ils se retournaient, ils virent une formidable aurore boréale incendier le ciel : Harcester brûlait !

... Il est inutile de revenir sur la catastrophe dont le souvenir est encore resté très vivace dans la mémoire de nos contemporains.

La ville d'Harcester flamba subitement, par plus de dix foyers à la fois, dit-on.

Le centre de la jolie cité fut complètement réduit en cendres et de fortes explosions, qui creusèrent des entonnoirs profonds de dix mètres dans le sol, achevèrent de transformer Harcester en un informe monceau de ruines.

Le nombre des victimes fut considérable, surtout parmi les notables de la cité.

Et c'est ainsi qu'il ne fut pas question pendant tout un temps, des morts de la rue de la Tête-Perdue et des ruelles avoisinantes, que le feu prit à son compte, ainsi que des pauvres constables montant la garde auprès des maisons tragiques, des prisonniers du commissariat et des dames Jason.

Un mois plus tard, Harry Dickson entra dans son home de Bakerstreet et appela Tom Wills.

— Notre ami Brewster est guéri, dit-il, j'ai craint un moment pour sa raison, mais il va sortir de la clinique où il a été soigné et venir s'établir ici, en attendant qu'il soit assez fort pour se remettre à l'œuvre avec nous.

— Vous espérez toujours...

— Faire de la lumière où il n'y a eu que du feu, mon garçon ? acheva Harry Dickson, non sans amertume, certes.

» Je porte le poids d'une lourde faute, celle d'avoir refusé du génie au monstre mystérieux d'Harcester et de ne lui avoir prêté que de l'esprit d'imitation. J'ai eu un mois devant moi pour réfléchir et rien que réfléchir.

» Ah ! Tom, comme ma première enquête fourmilla d'erreurs !

Il ouvrit son secrétaire et en tira un paquet de notes manuscrites.

— Je ne les ai pas encore classées, dit-il, et elles trahissent toujours un certain désordre ; néanmoins, je vais vous les soumettre.

Tom Wills s'installa aux côtés du maître.

— Le promoteur de tout le drame, c'est... Miss Betsy Wood.

» C'est la fille du fameux Dr Wood et également son héritière spirituelle. C'est elle qui a, la première, découvert l'étrange similitude entre la rue de la Tête-Perdue d'Harcester et celle de la ville nordique où jadis son père s'allia à PascREW.

» Après de fastidieuses recherches dans nos bibliothèques d'Etat, j'ai trouvé qu'un même bâtisseur avait passé au XV^e siècle par ladite ville et par Harcester, et Miss Wood a dû le découvrir bien avant moi.

» Le Dr Wood réalisait, ou croyait réaliser, la transmutation du plomb en or, grâce à des invocations, sans doute criminelles, au dieu babylonien Baal.

» Miss Wood vint s'établir chez sa cousine Slowby et la gagna à sa cause.

» C'était une femme qui vivait une double vie : à Londres, elle avait fondé un club à peu près identique et dont les membres étaient recrutés parmi des étrangers très douteux. Pour eux, la transmutation devait surtout servir à la fabrication éventuelle de fausse monnaie.

» Miss Wood est hantée ici par l'esprit de la similitude : elle représente le Wood d'antan, mais il manque PascREW.

» Et il lui en faut un ! Elle le découvre dans un de ses comparses de Londres.

» Celui-ci lui fait faux bond après un temps plus ou moins long, et maintenant apparaît la créature qui, elle aussi, connaissait la criminelle aventure de la ville nordique.

» PascREW revient.

» Betsy Wood, seule, sait que ce n'est pas « son PascREW » !

» Elle tient bon pourtant, mais elle commence à avoir peur.

» Elle sent que l'inconnu qui se cache derrière lui est terriblement redoutable et qu'il l'atteindra, quand il le voudra.

» Elle imagine l'étrange disparition et sa cousine Bella y souscrit.

» Personne n'est jamais entré dans la maison, au jour des confitures. Elles ont joué cette comédie devant leur servante.

» Elles s'en vont par le chemin secret qui joint leur maison à la salle souterraine. Une fois là... elles sont égorgées. Oui, elles ont été tuées à Harcester et non à Londres.

Ici Tom Wills intervint :

— Et par qui, maître ?

— Lisez la suite des notes, Tom. Par le dieu Baal ! le monstre aux mains énormes, dont nous avons d'ailleurs trouvé les traces !

— Impossible !

— Tout semble impossible dans cette aventure, mais continuez...

— Leurs cadavres sont transportés à Londres et déposés dans l'ancre du « club » londonien de Miss Wood.

» Les membres sont frappés de terreur. Ils s'accusent mutuellement de trahison. Ils exigent l'exécution des suspects, pourtant bien innocents. À ce moment, la police fait irruption dans le repaire des faiseurs d'or et ceux-ci, épouvantés par la menace mystérieuse qui se dresse devant eux, préfèrent la mort à toute autre chose.

» Mais la mort de Miss Wood semble avoir privé « l'inconnu » d'une matière infiniment précieuse, qu'il ne paraît pas avoir à sa disposition : la poudre de projection, ou orpiment, qui se trouve pourtant chez Mr. Ashel.

» Il sait cela et la cherche. Un certain soir nous l'empêchons de la voler. Deux jours plus tard la folie meurtrière éclate chez cette brute, folie qui fut celle du Pascrew d'antan.

» Mais il a hélas ! perfectionné le temple de Baal et, sachant que nous sommes à ses trousses, il déclenche la terrible catastrophe de l'incendie.

Tom Wills repoussa les notes.

— Seul Charles Niggins savait que l'orpiment se trouvait chez le vieil herboriste.

— J'ai noté cela, mon garçon, et j'ai inscrit également, pour mémoire, que Sarah Fleggs était beaucoup plus au courant des faits qu'on ne pourrait le croire.

— Et Abe Niggins ?

— Le pauvre homme ! Il a voulu jouer au détective, et rien de plus !

Tom Wills se frappa les mains.

— Je pense... Non il me semble que je devine le nom du vrai coupable, du monstre qui revint sous les traits de Pascrew à l'hôtel de la rue de la Tête-Perdue. Pourtant, vous ne l'avez pas couché sur vos notes, maître.

» Niggins, le jeune, n'a pu parler de cet orpiment qu'à celle qui devint sa femme, Miss Mathilde Jason !

Harry Dickson bourra sa pipe et ne répondit pas.

On sonna à la porte de la rue et Mrs. Crown, la gouvernante, introduisit Mr. Brewster.

Le commissaire n'était plus que l'ombre de lui-même, mais ses yeux souriaient et, ravi, il tendit les mains à ses deux amis.

— Ah, Dickson, dit-il, j'ai l'impression de revenir de loin !

— Nous sommes tous revenus de loin, approuva le détective avec bonne humeur.

— Enfin, on va pouvoir se remettre au travail ! dit Mr. Brewster. Je ne veux pas accepter ma retraite avec, dans la mémoire,

un tel mystère resté sans solution.

— Harcester commence à se relever de ses ruines, dit le détective. Ici, à Scotland Yard, on a décidé de poursuivre l'enquête dans le plus strict secret, pour ne pas trop énerver l'opinion publique.

— Tout le monde est mort, là-bas, murmura le commissaire d'une voix sombre.

— Je ne le pense pas, dit simplement le détective, et ses lèvres se plissèrent malicieusement.

— Comment ? Vous avez découvert quelque chose ?

— Sans doute !

Mr. Brewster s'agita sur sa chaise, mais Harry Dickson le calma du geste.

— Nous allons luncher et vider une bouteille de vieux vin de France. Ensuite vous vous reposerez encore deux ou trois jours, mon cher Brewster.

— Et puis ?

— Nous nous mettrons en route !

Mr. Brewster cessa de poser des questions car Mrs. Crown annonçait le lunch.

Pendant toute la durée du repas, il ne fut plus question de l'affaire.

Harry Dickson soutint une conversation animée et brillante, riche d'anecdotes, Tom Wills riait et approuvait tout, en prenant bien soin de ne pas perdre une bouchée. Le commissaire évoqua quelques souvenirs de sa pauvre chère ville.

Quand enfin on servit le café et les liqueurs, Harry Dickson déploya une carte routière et y releva un endroit précis.

Mr. Brewster, qui regardait par-dessus son épaule, s'écria :

— Bamchester !

— La ville où le premier Pascrew officia si sinistrement ! s'écria Tom.

— Certainement, le monstre n'est pas mort et il continue à vivre dans son rêve dément de sorcellerie, de puissance infernale et de goût pour le crime.

— Il recommencera donc ?

— Oui, si on lui en laisse le temps, ce que nous ne ferons pas.

Harry Dickson replia la carte et dit lentement :

— Les trois dames Jason et Charles Niggins habitent à Bamchester sous des noms d'emprunt.

6. La transfiguration monstrueuse

Le proverbe veut que des gouttes d'eau se ressemblent, mais il n'y a pas deux choses au monde d'aussi similaire en apparence que des petites villes de province anglaises.

Bamchester rappelait par bien des points Harcester.

C'était la même grand-place en faucille, le même hôtel de ville vétuste, le même beffroi au campanile de pierres roses.

Quiconque aurait visité les deux cités, se serait étonné de ne pas retrouver Mr. Ashel à Bamchester, ou Mrs. Wicks à Harcester.

Mrs. Wicks avait loué une vieille maison de maître entourée d'un beau jardin ceinturé de hauts murs, et elle y vivait dans l'estime de ses concitoyens et concitoyennes, bien que sa résidence à Bamchester fût de date tout à fait récente.

Une dame de compagnie, au visage ingrat agrémenté de besicles de corne, habitait sous son toit et l'accompagnait dans ses courses et à l'église.

Elle répondait au nom bref et sonore de Miss Cott ; ce qui est une façon de parler, car elle répondait à peine au salut des gens, et ses manières étaient si revêches que personne ne se souciait de lui demander des nouvelles de sa santé ou de lui parler de la pluie et du beau temps. La journée était tiède et un peu brumeuse ; vers le soir, Mrs. Wicks, donnant le bras à Miss Cott, traversa l'esplanade de la mairie pour se rendre à l'église sonnant vêpres.

Un prédicateur renommé avait été annoncé et c'était là un événement pour Bamchester.

Sur les seuils des portes, les gens se saluaient et se donnaient rendez-vous après le sermon : les gentlemen pour prendre un verre et fumer un cigare, les dames pour boire une tasse de thé et grignoter des petits fours.

Quand l'église fut remplie de monde, les rues devinrent d'une solitude désertique, car les indévots qui ne venaient pas au sermon n'osaient afficher leur indifférence et restaient chez eux.

Les murs arrière du jardin de Mrs. Wicks donnaient sur une jungle en miniature qui fut jadis un pré communal, mais qui était abandonné depuis bien des lustres aux mauvaises herbes et aux chiens errants.

Aussi personne n'était là pour s'occuper de ces trois hommes qui longeaient le mur du jardin de la dame Wicks et dont les allures

étaient des moins rassurantes.

— Elles ne sont que deux dans la maison, monsieur Dickson, dit Mr. Brewster, qui se sentit fort des renseignements administratifs qu'il avait recueillis. Il ne peut donc s'agir des dames Jason et de Charles Niggins.

Harry Dickson ne répondit pas mais pesa de toutes ses forces contre la porte du jardin, dont le pêne craqua.

Un second effort l'ouvrit.

— Entrez vivement, ordonna le détective, nous n'avons pas de temps à perdre, je ne désire nullement voir arriver ces dames.

Si le pré communal voisin était une jungle d'orties, d'avoines folles et de carottes sauvages montées en graine, le jardin de dame Wicks n'avait rien à lui envier.

L'ivraie montait presque à hauteur d'homme et masquait en partie les bâtiments. Ces dames devaient se défier du monde extérieur, car Harry Dickson et ses amis se heurtèrent bientôt à de solides volets obturant les fenêtres et à des portes closes au triple tour.

Le détective ne songea nullement aux précautions d'usage ; à la vive contrariété de Mr. Brewster qui tremblait toujours devant la « violation de domicile », il tordit une barre de fer retenant un des volets, arracha ces derniers et employa la tige tordue pour briser quelques carreaux.

— Monsieur Dickson, tout de même... balbutia Brewster.

— Le sermon dure un peu plus d'une heure, répondit le maître, ces dames ne museront pas en chemin pour revenir. Je vous, dis, Brewster, que tout doit être fini avant, comprenez-vous ?

Il aida ses compagnons à entrer dans une salle obscure complètement privée de meubles.

Il ne s'y attarda pas et s'engagea aussitôt dans un spacieux vestibule, dont les échos amplifièrent le bruit des pas.

— Charles, cria-t-il.

... arles ! fit l'écho.

Il répéta son appel, puis Tom Wills et Mr. Brewster joignirent leur voix à celle du maître.

— On a répondu ! s'écria soudain Tom Wills, mais cela vient de loin !

Harry Dickson ricana :

— Décidément ces gens en pincent pour les caves, fit-il railleusement.

Les sous-sols de la maison de dame Wicks formaient une suite de caves vides et sales, complètement vouées à l'abandon.

L'appel fut répété, mais il resta cette fois-ci sans réponse.

L'exploration souterraine prenait fin d'ailleurs, sans avoir rien donné.

Le détective était perplexe.

— Retournons dans le vestibule, décida-t-il.

Une fois à leur ancienne place, l'appel fut repris :

— Charles !

Une voix lointaine, faible, étouffée répondit.

— Par ici !

— Où cela ?

— ... ne sais pas !

— Diable ! grommela le détective, et l'heure qui avance.

On se partagea la besogne pour soumettre la maison à une exploration en règle ; mais au bout d'un temps relativement long, tous trois se retrouvèrent dans le vestibule, penauds et bredouilles.

Dickson reprit le vain appel qui reçut de plus en plus faibles réponses, presque inaudibles d'ailleurs.

Tout à coup il grinça des dents : une petite cloche sonnait à petits coups dans le soir, et on entendit au loin un bruit de voix et de pas.

— Le sermon est fini ! gronda-t-il. Et nous ne sommes guère plus avancés.

Les sourcils froncés, il réfléchissait.

— Brewster, dit-il, et vous aussi, Tom, vous ne pourriez m'être utiles pour le moment, au contraire. Vous allez quitter la maison par la porte du jardin et vous tenir prêts à intervenir, si je vous appelle.

» Vous conduirez l'auto tous feux éteints à quelques pas de cette porte, et vous attendrez.

Tom Wills, qui regardait à travers la fente d'un guichet le monde arriver sur la grand-place, s'écria :

— Je suppose que ce sont les dames en question qui tournent le coin.

Brewster regarda à son tour et eut une émotion.

— Par le Seigneur, ce sont elles ! Comment ont-elles pu échapper à l'incendie de Harcester, je me le demande ?

— Filez ! ordonna Dickson et laissez-moi faire.

Il courut à tout hasard par une enfilade de pièces à peu près vides et jeta son dévolu sur une salle plus ou moins meublée, où un profond placard s'enfonçait dans la muraille.

Il s'y installa aussi confortablement que possible et vit avec satisfaction que la porte du placard présentait des interstices qui lui permettaient de jeter un coup d'œil au-dehors.

Une minute plus tard, la porte de la rue s'ouvrit en grinçant et des pas résonnèrent dans le corridor, se dirigeant vers la salle au placard.

Harry Dickson entendit le bruit d'une allumette frottée, et la lueur blonde d'une bougie lui parvint par les fentes de la porte.

Debout devant la table, Mrs. Wicks retira lentement sa voilette et ceux qui l'auraient connue, auraient retrouvé en ces traits ascétiques, ceux de Miss Elody Jason.

Après être restée un instant immobile, elle se laissa tomber sur une chaise avec un soupir.

— Muriel !

— Quoi donc ? demanda une voix plaintive.

— Comment vous sentez-vous ce soir, petite sœur ?

— Bien, Elody, j'ai prié de toute mon âme pour que la chose ne vienne pas.

— Allez chercher Charles !

Harry Dickson vit la silhouette falote de Muriel Jason s'approcher de la bougie ; ses épaules tremblaient et de sourds sanglots ébranlaient sa maigre poitrine.

— Il le faut, petite sœur !

Harry Dickson dut faire un effort pour ne pas sortir de son placard revolver au poing et d'ordonner à Miss Muriel de lui dévoiler la cachette de Charles. Mais il se contenta d'écouter avidement, espérant que le bruit seul pourrait le renseigner.

Muriel leva la bougie à hauteur de tête et sortit à pas lents.

Sortir ? Non. À son grand effarement, le détective vit la lumière de la bougie s'approcher et s'arrêter devant la porte du placard.

Dickson eut à peine de temps de se faire tout petit et de se caler dans le coin le plus reculé que cette porte s'ouvrit.

Miss Muriel entra, mais ne vit pas l'intrus.

Elle vouait toute son attention au mur de fond du placard et, après avoir tâtonné un instant, elle tira vers elle un portillon secret et disparut.

Harry Dickson fit la grimace.

— C'est l'histoire de l'homme qui cherche la fortune alors qu'elle dort sur son seuil, grommela-t-il. Je n'avais pas pensé à la maison d'à côté, qui semble jouir du même jardin.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir davantage. On marchait derrière le mur du fond du placard et le portillon fut poussé.

Charles Niggins précédait Muriel. Il marchait la tête baissée, comme une bête prisonnière. Ils passèrent à frôler le détective, sans l'apercevoir.

À peine le placard fut-il à nouveau refermé que le détective regarda par la fente.

Charles Niggins était enchaîné.

— Charles, dit sévèrement Elody, prenez place sur cette chaise et écoutez-moi.

L'autre obéit et hocha la tête en signe de soumission.

— Mon devoir, notre devoir, serait de vous livrer à la justice, continua l'aînée des sœurs Jason, mais sans doute cette justice comprendrait-elle mal et frapperait plutôt l'innocent que le coupable.

— Je ne suis pas coupable ! gémit le jeune homme.

— Si, gronda sourdement Elody, vous saviez... et c'est parce que vous saviez que vous avez agi... comme vous avez agi.

— Tout est tranquille, répliqua Charles d'un ton soumis, la chose ne reviendra pas...

— Qu'en savez-vous, malheureux ? Nous avons lutté toute notre vie contre elle, contre... oui, la chose de la nuit, certaines pourtant qu'elle n'irait pas jusqu'au crime. Mais, vous... quand vous l'avez découverte, vous l'avez asservie à vos fins ténébreuses, misérable !

Tout à coup, Harry Dickson ressentit comme une commotion électrique dans tout son être : il venait d'être frappé d'une lumière aveuglante.

La lumière qui se faisait brusquement dans les ténèbres, et qu'il n'avait jamais cherchée là où il le fallait.

Il ne se soucia plus de l'amer colloque qui se poursuivait dans la sordide salle à manger.

Sa main chercha sur la muraille le verrou qui commandait le portillon et l'ayant trouvé, il ouvrit doucement le panneau.

À la clarté de sa torche braquée, il vit un hall, sale et poussiéreux, où des traces de pas étaient nettement marquées sur les dalles.

Les traces lui montrant le chemin, il s'élança.

Elles le conduisirent au rez-de-chaussée, dans un salon aux fenêtres complètement closes, où brûlait une veilleuse.

Sur un divan, une femme dormait profondément : Mrs. Charles Niggins, née Mathilde Jason.

Ses cheveux étaient devenus tout blancs, mais son visage conservait sa placidité coutumière.

— Enfin ! murmura le détective.

Il courut vers la porte du hall et vit qu'elle donnait effectivement sur le jardin des Jason.

L'ayant ouverte à deux battants, il retourna au salon, prit la femme endormie dans ses bras et traversa en courant la petite jungle, malgré le fardeau qui pesait sur ses poignets.

Tom Wills et Mr. Brewster l'attendaient.

— Mettez-la dans l'auto et ne la quittez pas. D'ailleurs je ne crois pas qu'elle s'éveillera d'ici longtemps, elle est plongée dans une sorte de sommeil cataleptique.

— C'est Mathilde Jason ! s'écria Mr. Brewster.

— À tout à l'heure ! Je retourne dans la maison des Jason...

Il traversa le jardin et, au bout de quelques instants, il avait réintégré son placard.

Dans la salle à manger, les demoiselles Jason sanglotaient et Charles Niggins, toujours tête baissée, ne soufflait mot.

Harry Dickson respira profondément puis, ouvrant brusquement la porte du placard, bondit dans la pièce.

Un triple cri de terreur l'accueillit.

— Ne vous effrayez pas, dit le détective... mais surtout restez tranquilles, si vous ne voulez pas que je me serve de mon revolver...

— Qui êtes-vous ? hurla Elody Jason.

Charles Niggins poussa un cri déchirant.

— Qui que vous soyez, sauvez-moi, sir !

— Je suis Harry Dickson.

— Oh, gémit l'aînée des femmes en se cachant le visage dans les mains, tout est perdu !

— Votre sœur Mathilde est ma prisonnière, continua le détective, elle est entre les mains de deux de mes amis.

— Ne lui faites pas de mal, monsieur ! supplia Elody avec désespoir, elle... elle ne sait rien !

— Parlez, je vous écoute ! ordonna sévèrement le détective.

— ... Oui, monsieur Dickson, cela a débuté chez elle par des crises que nous croyions être de l'épilepsie et que nous tenions soigneusement cachées. Ces crises ont lentement mué en d'autres, inexplicables.

» Mathilde n'était plus la même ; souvent son visage changeait complètement. Elle disait et faisait des choses prodigieuses en ces moments : elle trouvait en un clin d'œil les solutions des problèmes les plus difficiles, elle parlait des langues anciennes qu'elle n'avait jamais apprises, elle dessinait des choses curieuses ou splendides, elle qui ne savait pas tenir un crayon !

Parfois elle nous a plongées dans des abîmes de terreur, car au lieu d'un prodige d'esprit, elle ne devenait qu'un prodige de force brutale : elle rompait comme verre des tiges d'acier, elle soulevait des poids énormes, elle...

— Elle ressemblait à une tigresse, sanglotait Muriel, et, un soir, elle tua un infortuné cheval dans la ruelle voisine...

— Comme un tigre l'aurait fait, se lamenta Miss Elody.

— À son réveil, elle ne se souvenait plus de rien et c'était de nouveau la douce et bonne Mathilde, si gentille et si accueillante !

Miss Jason tourna un visage accusateur vers Charles Niggins.

— Mais lui... lui... il avait compris ! Il avait étudié les sciences à l'université de Londres et deviné tout l'horrible avantage qu'il pourrait tirer d'elle. Lui, Charles Niggins, habitué de la maison

interlope de la rue de la Tête-Perdue, occultiste à la manque, désespérant de jamais découvrir ce qu'il appelait le secret de l'or, imagina de commander aux mystérieuses crises de diabolique intelligence de notre sœur.

» Il capta sa confiance ; il se fit aimer d'elle.

» En ces étranges minutes, de concert avec l'infâme Betsy Wood, ils mirent Mathilde à l'œuvre.

» Ces deux complices lui firent lire le récit des sombres crimes de Pascrew à Bamchester, dans l'espoir de les transposer sur le plan d'Harcester et d'en tirer de formidables profits.

» Mais la force mystérieuse les a dépassés.

» En des heures entre toutes terribles, Mathilde est devenue un monstre, d'infinie mais criminelle intelligence.

» Elle avait alors un extraordinaire don de seconde vue : on aurait dit qu'elle voyait à travers les murs, qu'elle entendait les complots les plus secrets.

» Elle devint la chose de la nuit, qu'elle craignait si fort et qu'elle était pourtant elle-même.

Ici, Miss Elody Jason s'effondra et éclata en de frénétiques sanglots.

Harry Dickson resta longtemps sans parler, puis il se planta devant Charles Niggins, le saisit aux épaules et demanda d'une voix dure :

— C'est bien ça, Niggins ?

— Oui, sir !

Le détective le regarda avec mépris.

— Allons donc, mon garçon, je vous crois volontiers capable d'avoir gagné l'amitié sinon l'amour de Miss Mathilde, pour en tirer quelque profit matériel, je vous crois également capable de l'avoir compromise en lui faisant fréquenter une maison mal famée, mais que toute cette machination diabolique soit sortie de votre cerveau d'oiseau ? À d'autres, mon petit !

Harry Dickson l'avait saisi au collet et le secouait comme un gamin qui mérite une correction.

— Qui a étudié de près les crises de Mathilde Jason ? demanda-t-il.

Charley se mordit les lèvres et ne répondit pas.

— Qui lui avait suggéré qu'elle incarnait la monstrueuse divinité païenne qui se nomme Baal ?

— Non, non, ce n'est pas vrai ! hurla le jeune homme.

— Mais qui, tout en jouant au maître magicien, n'était qu'un vulgaire apprenti sorcier et paya chèrement son audace de vouloir commander à des forces inconnues ?

Charles Niggins pleurait.

— C'est Abe Niggins, dit gravement Harry Dickson. Il est mort, tué par le démon qu'il tenta en le tirant des gouffres de l'enfer. Ce fut au fond le seul coupable dans tout ceci. Les autres sont ou faibles comparses ou instruments inconscients.

Des cris d'effroi se firent soudain entendre au-dehors.

— C'est Tom et Brewster ! cria Dickson en s'élançant dans le jardin, suivi de Charles et des deux sœurs Jason.

— Il... il se passe quelque chose de singulier, d'affreux, cria Tom dès qu'il vit le maître, venez voir !

Dans l'auto, Mathilde Jason s'était dressée, les yeux clos, le visage livide, mais tout son être subissait une transformation fantastique.

Elle grandissait visiblement, sa tête prenait des dimensions énormes, ses joues s'enflaient, un masque d'enfer se posait sur son visage.

— Les mains, faites attention à ses mains ! hurla Charles Niggins.

Elles devenaient colossales, comme une baudruche d'épouvante qui s'enfle démesurément.

— Baal ! cria Harry Dickson figé par l'horreur.

Tout à coup, le monstre vacilla, se fripa, se dégonfla et tomba lourdement par terre.

Lentement, on le vit reprendre les traits de Mathilde Jason, sur lesquels une sérénité sans bornes s'étendait.

— Morte ! gémit Charles Niggins.

Harry Dickson s'éloigna, songeur.

— L'esprit du démoniaque Abe Niggins ne l'animait plus, murmura-t-il, ah !... ce que ce vieil homme avait découvert des choses formidables !

— Je ne pensais pas que pareille chose fût possible, dit Mr. Brewster en tremblant.

— Rappelez-vous la main de feu écrivant « Mane, Tecel, Pharès » sur les murs de Babylone-la-Monstrueuse, répondit Harry Dickson, et croyez bien que la science hermétique des anciens est lettre morte pour nous.

Dans la nuit étoilée, l'auto faisait route vers Londres.

— Brewster, murmura soudain le détective, aux siècles derniers on n'a pas toujours commis des erreurs irréparables en brûlant des sorciers.

» Aujourd'hui, la loi est pratiquement désarmée contre ceux qui captent des forces obscures pour servir leurs passions et, parfois, leur penchant au crime !

— Heureusement, vous avez vu clair, commença le

commissaire.

Harry Dickson éclata d'un rire amer.

— Moi ? Etes-vous devenu subitement fou, cher ami ? Non, je n'ai pas vu clair du tout ! Toute mon enquête est une suite d'erreurs, de marches, de contremarches vaines, de défaites même. Je crois que si, à la fin, j'ai réussi, c'est que l'esprit du Bien a voulu m'aider contre l'esprit du Mal !

» Si jamais cette aventure doit être écrite, qu'on la mette plutôt à mon passif qu'à mon actif !

Epilogue

Un an plus tard, à Margate, Harry Dickson qui prenait quelques jours de vacances au bord de la mer, s'entendit doucement appeler par son nom. Un couple, assis dans des pliants, se leva à son approche et le salua.

— Monsieur Niggins ! s'écria le détective étonné de reconnaître, en un gentleman précocement vieilli, un des tristes héros de l'affaire de la rue de la Tête-Perdue.

En réponse à son exclamation, il reçut un triste sourire.

— Je vous présente Mrs. Niggins, ma femme.

Une dame sèche, anguleuse, à la mine dure et austère salua.

— Madame Muriel... commença Dickson.

— Muriel est morte, peu de jours après Mathilde, dit la dame, je suis Elody Jason et j'ai exigé que Charles m'épousât.

Il y avait dans ses yeux une telle joie de vengeance que le détective se détourna et s'éloigna sans plus leur adresser la parole.

FIN